ABD AL-WAHHÂB AL-MASSIRI

DU MATÉRIALISME À L'HUMANISME

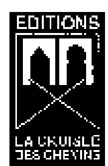
PARCOURS D'UN INTELLECTUEL



Abd Al-Wahhâb Al-Massiri

DU MATÉRIALISME À L'HUMANISME

PARCOURS D'UN INTELLECTUEL



TRADUIT PAR

RAMDANE BENFERHATE

PRÉFACE

Souvent lorsque je termine un ouvrage intellectuel, je l'examine et je réfléchis à nouveau sur les problèmes méthodologiques et intellectuels qu'il soulève afin qu'ils se concrétisent à mes yeux et qu'ainsi s'éclaire la vision. Je distingue alors entre les détails et les différentes idées des rapports jusqu'ici inaperçus, je discerne aussi des aspects, sur le sujet qui m'occupe, que je n'avais pu apercevoir auparavant, tout comme je décèle la structure interne de l'ouvrage. Souvent, sinon toujours, cette opération finit par réécrire intégralement l'ouvrage à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'il parvienne à sa formulation définitive et que l'examen ne livre plus rien de nouveau. C'est de la sorte que j'ai procédé avec l'*Encyclopédie des Juifs, du Judaïsme et du Sionisme : nouvelle interprétation* (nous la signalerons à chaque occurrence dans cet ouvrage par le terme d'*Encyclopédie*) dont l'examen a conduit à bon nombre d'écritures et ce de longues années durant.

Et à l'approche de l'achèvement, de ce que je considère comme le plus important de mes travaux, il m'a semblé qu'il serait bon de mettre entre les mains des lecteurs, surtout des jeunes, certaines de mes expériences intellectuelles et méthodologiques. Effectivement, j'écrivis quelques pages sur ma vie, mes idées que j'avais en tête d'incorporer à l'*Encyclopédie*. Mais le champ de la méditation s'élargit et le nombre de pages s'accrut. Les idées (fruits) liaisonnèrent avec les racines (mon activité culturelle dans sa totalité) et les semailles (ma formation à Damanhour) au point d'englober toute ma vie intellectuelle. Ce qui n'a rien de surprenant en soi car l'*Encyclopédie* est, dans une certaine mesure, le produit de ma vie entière. Les réflexions et les mots se séparèrent alors de l'*Encyclopédie* au point de devenir un travail indépendant portant simultanément les marques de son passé tout en le transcendant. Le résultat fut ces pages-ci : *Mon parcours intellectuel parmi les semailles, les racines et les fruits : trame non subjective non objective*.

Les pages qui vont suivre retracent l'histoire de ma vie ou plus précisément de mon parcours intellectuel comme penseur arabe et égyptien ; et non celle de

ma vie privée en tant qu'époux, père, fils, ami ou ennemi. Elles sondent mes mutations individuelles, sur le plan de la pensée et de la méthode, cependant elles écrivent l'histoire de ma génération, tout au moins une partie ; car mon changement n'est aucunement dissocié de ce qui se passe autour de moi. La deuxième partie tente d'exposer certaines de mes idées mères développées dans la plupart de mes travaux, de manière, me semble-t-il, simple ; de montrer leurs formations, l'étendue de leurs connexions et de quelques-unes de leurs applications.

De ce point de vue, les évènements de ma vie n'ont aucune importance en eux-mêmes. Leur importance réside dans la force de l'éclairage qu'ils projettent sur l'évolution de mes idées. Il m'est presque loisible de dire que j'ai compris beaucoup d'évènements relatifs à ma vie privée (subjective) à partir des sujets essentiels latents et des catégories analytiques que j'utilisais dans mes études et recherches (objectives), non l'inverse. C'est peut-être ce qui m'a poussé à éloigner certains détails de ma vie privée (noyée dans la privauté), détails qui pourraient, d'un point de vue personnel, avoir une certaine valeur, intéresser quelques membres de ma famille ou mes amis, mais aucunement le lecteur de ces pages. L'évènement que je vais relater pourrait sans doute éclairer mon propos : j'assistai une fois à l'inauguration officielle d'un pont dans la province de Béhéra, les discours se suivirent les uns après les autres jusqu'à ce qu'arriva le tour d'un expert en hypocrisie qui se mit à énumérer les qualités de son excellence monsieur le ministre, présent pour la circonstance : son excellence est d'une grande bonté, d'une moralité exemplaire, accomplit ses prières à ses heures fixes « sans qu'il en rate un office », etc. Une personne, parmi celles présentes en salle, dit alors en contestant : « C'eût été des qualités positives si l'on parlait du mari de ma fille, mais du ministre (autorité publique) la chose est diamétralement différente ! » C'est ce à quoi je me suis tenu dans ce parcours, c'est-à-dire que j'ai éloigné tous les évènements et les détails superflus qui n'ont aucune conséquence directe ou indirecte sur mon évolution intellectuelle : quelle est ma couleur préférée ? Quelle est la matière du tissu de mes habits ? Qui est ma tante ? Ce sont des évènements qui n'intéressent pas ceux qui veulent connaître mon évolution intellectuelle. Quand il m'arrivait d'évoquer quelques événements, relatifs à ma vie privée, je rejetais souvent les vrais noms des protagonistes

de peur de les gêner et afin de pousser le lecteur à se concentrer sur le sens de l'événement (non sur ses détails). Une personne pourrait m'objecter : les éléments étant entremêlés, il se pourrait, par inadvertance, que j'écartasse des détails importants. L'objection est certes recevable, mais nulle échappatoire au tri, aucun prétexte à n'effectuer un choix : sauvegarde et élimination, marginalisation et centrage suivant un paradigme donné. L'autre solution serait de livrer au lecteur tous les détails de ma vie sans interprétation aucune ni ordre, mais alors il s'y noierait sans savoir par où commencer ni où finir. Et quel sens attribuer à chaque détail (ou « information » selon l'acception actuelle !)

Pour toutes ces raisons je me suis écarté de la narration directe des évènements de ma vie et de ses étapes successives. J'ai privilégié, plutôt, de l'aborder à partir de certaines formes, problématiques, catégories analytiques ou thèmes implicites dans mes écrits et ma vie sans l'y restreindre à une période déterminée. C'est là un parcours intellectuel qui est narré à partir des thèmes soulevés (paradigmes comme on le verra plus loin), et non déroulé de manière continue.

Cette manière d'écrire me facilita la tâche de parcourir les différents évènements de ma vie dont je choisissais ce qui convenait au thème soulevé. Quand j'abordai un sujet quelconque, je traitai plusieurs de ses aspects sans m'arrêter à une date précise. Je commençai, à titre d'exemple, par quelque événement de ma vie avec la lecture que j'y projetais et les conclusions que je dégageais, ensuite je passai à un autre événement dont la logique du chapitre imposait la suite, alors que celle de la narration historique le placerait antérieurement. Je traiterais aussi des évènements sur lesquels j'ai pu faire des lectures, de certains aspects d'un thème que je n'ai pu éclaircir que postérieurement, faisant ainsi fi des règles de la succession temporelle et obéissant à la logique de la structure du chapitre ! Cette manière d'écrire me permit d'effectuer plusieurs comparaisons entre des situations divergentes (à mon sens la connaissance humaine est principalement fondée sur la comparaison). Même lorsque je dus prendre comme sujet une étape de ma vie, circonscrite dans le temps, de façon indépendante (comme c'est le cas de la première partie du parcours), je n'avais de cesse de la placer dans un type de raisonnement ou dans un thème essentiel plus large et plus général que l'étape en elle-même.

Il n'en demeure pas moins que ce parcours intellectuel reste mien. C'est bel et bien moi qui vécusses ces expériences, soulevai ces questions, sentis ces joies et ces peines et retins tant de leçons et de concepts ! C'est encore moi qui réagis aux différentes expériences depuis que je naquis et grandis à Damanhour jusqu'à mon départ pour Alexandrie et de là vers New York, avant de revenir finalement m'établir au Caire. C'est le parcours d'un individu avec sa particularité et sa subjectivité. L'allusion aux événements historiques généraux, qui ont touché ma vie (à titre d'exemple la révolution de 1952), se fera donc de manière rapide et concise. C'est là un trait de l'histoire de l'Egypte en général. Mieux encore, le conflit israélo-arabe - cet événement si important dans notre vie - n'apparaît dans ce parcours qu'incidemment à l'exposé de ma vision à son sujet et des changements opérés lors de l'écriture de l'*Encyclopédie*.

Si ce parcours intellectuel est une biographie non subjective, elle est aussi non objective : biographie de la vie d'un homme où les espaces, privé et public, se croisent. Je ne soulève pas uniquement des problématiques intellectuelles abstraites sans les accorder à des évènements tirés de ma vie ou adaptés de mes écrits et qui illustrent la manière dont j'ai traduit la problématique intellectuelle (de l'ordre général) en évènements précis dans ma vie personnelle (sphère privée). (Quand, à l'occasion de mon quarantième anniversaire, j'ai demandé au peintre Kamal Belata de faire mon portrait il me répondit qu'il serait préférable de peindre mes ouvrages. Il prit donc quelques-uns de mes travaux et les peignit. Le portrait qu'il en fit finalement est une figure non subjective et non objective !). De là ces nombreuses digressions qui, souvent, traitent un des aspects des évènements de ma vie qui, me semble-t-il, ont un rapport avec le thème que j'expose. C'est ainsi donc que ce parcours ne s'apparente pas à ce que l'on pourrait appeler une « unité organique » (cohésion de l'être vivant avec adhésion de ses organes.) C'est une unité ample qui permet d'aller du sujet à l'objet, du particulier au général, de l'individuel au collectif, de l'événement personnel à la signification générale, du passé au présent, et inversement ! (Je découvris pendant mes années d'enseignement que le fait de donner des exemples et de narrer des histoires mettait les idées abstraites difficiles à la portée des destinataires.) J'ai essayé dans le déroulement narratif de mon

parcours intellectuel de résumer les thèses essentielles de certains de mes travaux (surtout l'*Encyclopédie*) dans un style accessible et facile et d'en tirer quelques pages centrales. J'ai essayé, dans la mesure du possible, de faire en sorte que les pages retenues fissent quelques allusions à mes expériences personnelles, aux évènements de ma vie ou, tout au moins, à des exemples qui en éclairassent l'idée théorique. Tout comme j'ai inclus dans cette partie quelques-uns de mes poèmes malgré le sentiment qu'ils sont sans éclat poétique, car ils expriment de façon adéquate, à mes yeux, un point de rencontre et de croisement du particulier avec le général.

Il est possible de distinguer entre la structure du paradigme (les fruits) et ses éléments constitutifs (les semailles et les racines). La structure est statique et constante presque dépourvue de temps, alors que les éléments constitutifs sont amovibles et le temps et l'histoire leur sont essentiels. On ne peut comprendre la vie d'aucune personne et d'aucuns phénomènes, humain ou naturel, sinon à connaître la relation existant entre eux.

Ce parcours intellectuel est, dans une certaine mesure, une tentative de découvrir l'inquiétude personnelle qui se transforma en une angoisse intellectuelle, qui, à son tour, suscita un certain nombre de questionnements. C'est aussi une approche de la réalité de ma vie et de ses évènements, de mes expériences personnelles, de mes lectures diverses et des combats intellectuels que j'ai menés. C'est, en dernier ressort, l'histoire de ma recherche, en tant qu'intellectuel arabe, de nouveaux outils d'investigation conformes à ma vision et à ma perception, en mesure d'analyser les textes et les phénomènes que je soumet à l'étude et à l'analyse, tout en étant capable d'en transmettre l'idée à mes lecteurs. Les fruits des essais, des questionnements et de la recherche, en sont les thèmes intellectuels essentiels dans ma vie répartis en plusieurs paradigmes analytiques. Ce parcours / biographie est en réalité une étude des éléments constitutifs du paradigme.

Le paradigme est une vision représentative ou une carte cognitive que la raison humaine (consciemment ou inconsciemment) abstrait des faits et des évènements qu'elle subit, des phénomènes qu'elle observe et des enseignements qu'elle retient. Puisque l'individu s'imagine que les différents éléments, composant cette carte, dans leurs relations s'assimilent à ceux du réel et de ses intrications, alors il observe le réel et l'interprète à partir d'eux.

L'exemple le plus simple de ce paradigme en est « l'homme ordinaire » ou « l'homme occidental », cet homme est un ensemble de caractéristiques transformées en une image cohérente qui s'est constituée à la suite d'une série d'observations directes et à travers des lectures réitérées dont la capacité interprétative est soumise à la trempe du réel. Ainsi cette image s'incruste progressivement dans l'imaginaire, l'existence, la conscience et l'inconscience de l'homme de sorte qu'il ne perçoive le réel qu'à partir d'elle. L'activité analytique, à mon sens, est essentiellement un acte d'observation des paradigmes de perception (implicites dans les propos d'autrui) et d'élaboration des paradigmes analytiques (comme nous le démontrerons en détails plus loin.)

En dépit de l'interdépendance existant entre les semailles, les racines et les fruits d'un côté, les évènements de ma vie et de mes idées maîtresses de l'autre ; il est loisible de dire que la première partie de ce parcours traite de plusieurs évènements qui ont aidé à l'épanouissement des idées et des paradigmes, alors que la deuxième partie, dans son ensemble, est constituée des idées et des paradigmes préalablement formés. Il est même possible d'y déceler des périodes temporelles précises. La première partie s'intitule « la formation » : c'est-à-dire qu'elle reprend le parcours intellectuel de l'intéressé à ses racines. Le premier chapitre, traitant des « premières semailles », reprend, essentiellement, les étapes de ma vie à Damanhour durant mon enfance, mon adolescence et une partie de ma jeunesse. Le deuxième chapitre, traitant des « prémisses de l'identité », se penche sur les épisodes de ma vie à l'origine de ma prise de conscience (ce sont des évènements appartenant approximativement à la même période même s'ils recouvrent la plus grande partie de ma jeunesse.) Le troisième chapitre, « aux Etats-Unis », concerne le début de l'âge adulte. Le quatrième chapitre, « de la simplicité du matérialisme à l'ampleur de l'humanisme », marque mon passage du matérialisme vers un monde, à mes yeux, plus ample.

Juste après cette première partie, qui recouvre essentiellement les « semailles et les racines », la deuxième partie traite du monde des idées, que je mentionne sous le titre de « fruits ». Naturellement, le premier chapitre, « paradigmes perceptifs et analytiques », expose les transformations méthodologiques qui ont accompagné les mutations intellectuelles. Le deuxième chapitre revient sur les

premiers écrits. Le troisième chapitre, « sionisme », analyse la problématique sioniste et mes rapports avec elle et quelques traits de ma vie intellectuelle. Les quatrième et cinquième chapitres penchent sur « l'*Encyclopédie* », le plus important de mes travaux : son histoire, ses thèmes essentiels. Je finis par le sixième[1] et dernier chapitre, « hors du monde politique »[2], où j'interroge quelques-uns de mes livres qui n'ont pas de lien direct avec le sionisme, bien que, globalement, ils usent des mêmes paradigmes analytiques. Et comme je l'ai dit précédemment, la première partie contient certains concepts et paradigmes ; tout comme la deuxième partie revient sur quelques évènements relatifs à la formation. Le lecteur remarquera que l'étude littéraire, en tant qu'élément fondamental, ayant laissé sa profonde empreinte sur les fruits et les ayant imprégné de sa teinte, occupe une place prépondérante dans ce parcours / biographie.

Bien que cette biographie répondît à des thématiques, il me semble profitable d'exposer ici au lecteur une carte structurée reprenant les différentes étapes de mon existence temporelle :

1938. 8 octobre. Naissance à Damanhour.

1944. Je rejoins l'école primaire de Damanhour, puis l'école secondaire (obtention du certificat de l'école primaire en 1949, puis du diplôme de culture en 1954 " c'est un diplôme de fin d'études annulé depuis " orientation ensuite en 1955 vers la filière littéraire philosophie.)

1955. Admission dans la section langue anglaise de la Faculté des Lettres Université d'Alexandrie.

1959. Diplômé de la Faculté et nomination, l'année suivante, comme répétiteur dans la faculté même.

1963. Voyage aux Etats-Unis pour rejoindre l'Université de Columbia à New York où il décroche le diplôme de Magister en 1964.

1964. Admission à l'Université de Rutgers dans le New Brunswick, Etat du New Jersey, où j'obtins le titre de doctorat en 1969.

[1] Cinquième dans le texte

[2] Même si l'intitulé est juste, le titre n'est pas le même. Voici le titre exact du sixième chapitre de la deuxième partie : « le monde de la littérature et de l'art ».

1969. Retour en Egypte pour l'enseignement dans la filière langue anglaise de la Faculté des filles de l'Université de 'Aïn Chams.

1970. Nomination pour une courte durée comme conseiller du ministre de l'orientation monsieur Mohammed Hussein Haykal.

1971. Nomination comme expert aux affaires sionistes du Centre des Etudes Politiques et Stratégiques d'al-Ahram.

1972. Parution de mon premier véritable écrit *La fin de l'Histoire : introduction à l'étude de la structure de la pensée sioniste* (d'autres écrits, qui seront évoqués dans ce parcours, l'ont précédé.)

1975. Parution de l'*Encyclopédie des termes et des concepts sionistes : vision critique* (elle sera désignée dans ce parcours par le terme d'*Encyclopédie de 1975*) et deuxième voyage aux Etats-Unis afin d'organiser ma vie familiale après le départ de mon épouse qui m'y a précédé pour préparer mon doctorat. J'ai travaillé pendant cette durée comme conseiller culturel auprès de la Délégation permanente de la Ligue des pays arabes aux Nations Unies, New York.

1979. Retour en Egypte et à l'enseignement dans la Faculté des filles.

1983. Déplacement à Riyad pour l'enseignement à l'Université du Roi Saoud.

1989. Départ au Koweït pour enseigner à l'Université de Koweït.

1990. Retour en Egypte et démission de l'Université pour se consacrer totalement à l'écriture de l'*Encyclopédie*.

1992. Parution de la première édition de mon livre *Problématique de la partialité : réflexion épistémologique et incitation à l'effort intellectuel.*

1996. Parution du livre *Le Sionisme, le Nazisme et la fin de l'Histoire : nouvelle vision civilisatrice*, suivi des autres publications.

1999. Parution de l'*Encyclopédie*.

2000. Parution de quelques contes pour enfants.

2001. Parution du livre *Le monde d'un point de vue occidental* et de ce livre, présentement, entre les mains du lecteur.

2002. Parution d'autres travaux dont le plus important est l'*Encyclopédie sommaire* ; d'un recueil de poèmes ; de quelques autres études ; du livre *La sécularisation partielle et la sécularisation totale* et du livre *La modernité et la post-modernité.*

Cependant, comme je l'ai soutenu auparavant, malgré la présentation d'un canevas historique, le parcours intellectuel ne s'est dégagé, pour l'essentiel, qu'à partir des problématiques, des sujets et des thèmes soulevés.

Je ne sais donc si cette biographie non subjective et non objective est un « genre littéraire nouveau » ou un « genre littéraire ancien / nouveau » ou un « mélange de genres littéraires et non littéraires. » Qu'on abandonne cette préoccupation aux lecteurs et aux critiques ! Mon vœu et que ce parcours soit une invite aux penseurs arabes à consigner leurs trajets de vie, non subjectifs et non objectifs, qui seraient des condensés de leurs idées, des semailles jetées et de leur bourgeonnement. Qu'ils mettent ainsi leurs expériences au service de nouvelles générations ! Ce qui accentue davantage le caractère urgent de cette question, c'est ce fossé, de plus en plus grand, entre les générations mettant en péril la transmission de la sagesse et de la connaissance. Ma grande crainte est que les nouvelles générations aient à commencer à partir de zéro !

Finalement, il ne me reste plus qu'à abandonner les pages de ce livre, avec tout ce qu'il contient comme évènements, réflexions et expériences, au lecteur dans l'espoir qu'il en tire quelque bénéfice et du plaisir. Et ALLAH certes est plus savant !

Damanhour – le Caire 1938 – 2000

LA FORMATION

PREMIER CHAPITRE

PREMIÈRES SEMAILLES
(DAMANHOUR : LA SOCIÉTÉ TRADITIONNELLE ET LE SENTIMENT DE L'HISTOIRE)

Je naquis à Damanhour capitale de Béhéra, petite ville du delta de la Basse Egypte dans les parages d'Alexandrie. Lorsque j'y vivais, en mon enfance, elle se distinguait (du point de vue de mon parcours intellectuel) par la présence sur son sol de quelques restes historiques, mais on n'y trouvait pas de vestiges pharaoniques, coptes ou islamiques. J'appris, de ceux plus versés que moi en archéologie, qu'il en a toujours été ainsi des petites villes (tout au contraire des grandes villes où l'Histoire s'est figée et qu'engloutissent les sables) où la vie continue à travers les siècles. Pendant notre enfance on nous apprenait que le véritable nom de Damanhour était « sang des fleuves[3] » car le sang, à ce qu'on racontait, y coula à flots lors d'une des batailles légendaires. Ce n'est que plus tard qu'on apprit que cette dénomination était folklorique et que Damanhour était l'ancienne Hermopolis, la cité du dieu Horus : comme si la sensibilité populaire voulait rattacher la ville à son passé arabe et islamique vivant plutôt qu'à son passé pharaonique muséographique.

[3] Par étymologie compressive du nom : *dam* qui veut dire sang et *nouhours* fleuves

Nous sûmes que Damanhour était parmi les plus anciennes villes du monde, qu'elle fut la capitale du front de mer avant la fusion des deux continents (l'on raconte qu'elles sont, elle et Damas, les seules villes où la vie a toujours existé et sans interruption tout en conservant leur nom connus depuis les temps les plus reculés.) L'on nous disait que la mosquée at-Tawba, sise près de la gare et de la rue Khayri, a été fondée par 'amr ibn al-'Ass et qu'une grande bataille y a opposé l'armée de Napoléon et les Mamelouks près de Damanhour (à Chabrakhit si mes souvenirs sont bons).

Quand j'atteignis l'âge de raison, j'entrepris comme de juste des recherches sur la généalogie de ma famille, et naturellement l'on me disait qu'on était de souche noble : c'est-à-dire descendants de la famille du prophète. Un des membres de ma famille détenait même un arbre généalogique dont les ramifications descendaient de Damanhour au XX[e] siècle et aboutissaient à La Mecque au moment de la révélation muhamadienne (il aurait poussé un peu plus loin ses recherches qu'il serait, certainement, parvenu à Adam et su que nous étions égaux - pareillement aux dents d'un peigne !). C'était une des marques d'authenticité pour une personne qu'elle sût les noms de ses aïeux, raison pour laquelle je retenais les noms des miens : 'Abd al-Wahab Muhammad Ahmad 'Ali Ghanim Sâlim 'Izz al-Massiri. Cette tradition est cependant en déclin, tout comme bon nombre d'autres traditions similaires. Ma jeune fratrie ne retenait pas, me semble-t-il, les noms de nos aïeux, pareils, en cela, à toute la jeunesse rurale de la bourgeoisie de Damanhour qui a grandi à Alexandrie. Quant à mes enfants et certains de mes petits-enfants, ils ont grandi aux Etats-Unis. N'empêche que j'ai essayé, dans une tentative vaine, d'inculquer à mon petit-fils son nom avec sa filiation : Nadim Yasser 'Abd al-Wahab Muhammad Ahmad, etc. J'ai appris, par certaines de mes lectures, que le premier Massiri Egyptien était un savant et un jurisconsulte venu du Maghreb en Egypte au XVI[e] siècle, qu'un des membres de la famille Massiri occupa le poste de Gouverneur d'Alexandrie à sa prise par Napoléon et qu'il mourut en martyr (ou fut arrêté) lors d'une manifestation contre les forces françaises, (al-Jabriti, repris par al-Rafi'i, consigna certains de ces faits). Un spécialiste en sciences humaines soudanais m'informa qu'il faisait des recherches sur les tribus, communément appelées, Massiriennes : tribus qui se rencontrent au Soudan sans que l'on sache exactement si elles vinrent du Maghreb

et s'y elles installèrent sur place ou dans la péninsule arabique à l'exode des Banu Hilal. Le spécialiste, en question, m'envoya une étude montrant une proximité entre les gens des tribus de Tuhama et les Arabes massiriens. Un orientaliste allemand soutint l'idée que l'appellation tribu *massirienne* du Soudan est à entendre *masrienne* (égyptienne), le son qui, au départ était emphatique, s'assourdit à mesure en massirienne.

Peu importait, à mes yeux, que certains de ces faits fussent vrais ou de simples écarts d'imagination, l'essentiel était que je ressentais, autour de moi, les battements de l'Histoire. Ce qui me marqua profondément et m'y inclina depuis ma prime enfance : s'intéresser à l'Histoire veut dire que l'homme ne doit pas observer le réel de façon instante, qu'il n'y réponde pas avec son système nerveux ou avec les lamelles blanches de son cerveau, que le moment présent ne doit pas constituer le début et la fin mais un point où le passé rejoint le futur, qu'il ne se l'y imagine pas comme un monde simple capable d'être réduit dans une loi ou ramené à des lois. Il doit l'observer à travers des loupes, des foyers, des souvenirs, des traditions et des symboles : c'est-à-dire que l'homme affronte le monde soutenu par son humanité et fié à sa carte perceptive complexe (comme il sera démontré plus loin) non à travers sa matérialité. Il n'est, en tant qu'individu, ni le début ni la fin mais un prolongement du passé dans le présent vers le futur. Bien évidemment je ne savais lors rien de tout cela. Mais la perception consciente n'est pas l'unique manière de façonner l'existence de l'homme !

J'avais, auparavant, signalé que ma famille appartenait à ce qu'on appelait « la bourgeoisie rurale » : bourgeoise au vu de ses profits et de son individualité, tout en demeurant à la campagne et en dehors d'Alexandrie et du Caire. Elle ne fut pas non plus influencée par les germes de l'occidentalisation qui s'infiltraient profondément dans la bourgeoisie citadine, dénommée aristocratie féodale (aux racines non égyptiennes et non arabes.) Cette bourgeoisie rurale conservait donc des valeurs égyptiennes, arabes et islamiques sans chercher le prestige et l'apparat. Ainsi quand quelque nanti « acquérait » le titre de bey ou de bacha auprès de sa Majesté le Roi, les gens de Damanhour s'étonnaient de tant de stupidité. La plupart des gens de cette bourgeoisie étaient membres du Parti Wafd ou, au moins, sympathisants. Toutefois mon père ne partageait pas l'orientation générale de cette classe, il manifestait une forte sympathie pour le Parti Saâdien !

Il me faut rappeler que j'appartiens à une génération qui mûrissait politiquement assez vite, au contraire des générations présentes. J'avais déjà des « positions » politiques alors que je n'avais que sept ans. Pendant les années quarante, à titre d'exemple, on ne cessait de réfléchir à la question de la guerre contre les Anglais et la libération de l'Egypte. A la sortie de l'école primaire Qurtas, à peine âgé de sept ans, nous agitions nos mains en faisant des doigts le signe V de victoire face aux soldats anglais que les trains acheminaient du Caire vers Alexandrie et qui, s'approchant de nous, se voyaient accueillis par des jets de pierres. On se réfugiait ensuite dans les dédales de rues et impasses de Damanhour qu'on connaissait parfaitement. Peut-être était-ce ces souvenirs d'enfance qui me firent prévoir l'insurrection palestinienne avant son déclenchement. Avec un de mes amis, nous avions constitué une cellule « secrète », dans la rue al-Ansari, pour lutter contre la présence anglaise. Elle était « secrète » afin que les Anglais ne la découvrissent pas, s'ils pénétraient de nouveau à Damanhour. Il est probable que ce ne fut là que « jeux d'enfants », néanmoins fort significatifs car ils prenaient une tournure politique nationaliste. J'ai publié pendant ma première année du cycle secondaire, allant sur mes onze ans, une brochure manuscrite que se transmettaient mes amis ; celle-ci en dehors de la revue murale et de celle dactylographiée de l'école secondaire de Damanhour où j'avais écrit mon premier article qui traitait de la paix et sa nécessité. Je n'étais pas le seul d'ailleurs, plusieurs de mes camarades s'y livraient.

J'ai participé, au début des années cinquante, avec un enthousiasme extrême aux manifestations des étudiants contre le Roi Faruk quand il destitua le Gouvernement du Wafd, qui annula le traité de 1936, et nomma Hafid 'Afifi comme président de la Chancellerie Royale. Cette personnalité était détestée par les gens qui le savait inféodé aux Anglais, méprisant le peuple égyptien et les forces qui le composaient. Sur ce point je m'appuie sur ma mémoire et j'espère qu'elle ne me fait pas défaut. Lors du boycott des marchandises anglaises, je m'en pressais d'y participer. Ces années coïncidaient avec ma passion philatélique : j'utilisais à l'époque des tubes de cire pour cautérisation, achetés à la pharmacie, pour coller mes timbres (ce qui à la longue et à cause de mon ignorance abîma totalement ma collection.) Les tubes en question se trouvaient être de fabrication anglaise, j'allais donc à la pharmacie en rendre

celui inentamé. Lorsque le pharmacien (docteur Rafla) en voulait connaître le motif. Je lui répondis qu'il était de fabrication anglaise. Ma position le réjouit si fortement qu'il décida de me l'offrir. Je refusais en lui signifiant que le boycott était intégral et indivis. Il en informa mon père et lui exprima sa joie. Nous brûlions les marchandises anglaises dans la cour de l'école et, pareils à tous les écoliers de par le monde, profitions de l'occasion pour jeter au feu nos livres de langue anglaise. Et veuille Allah condescendre, dans son infinie sagesse, à nous récompenser et toute la nation arabe avec nous par un affranchissement total : départ des forces anglaises de l'Egypte protégée et, en même temps, délestage du fardeau de la détestable langue anglaise de sur nos dos[4] de faibles écoliers !

Je me rappelle qu'une fois le professeur de langue arabe (professeur 'Auf) me demanda, alors élève de deuxième année du secondaire, d'écrire une rédaction sur les « jardins de nos maisons ». La rédaction, loin d'être une matière où l'on apprenait à réfléchir, à organiser ses idées avant de les transformer en phrases dans un texte cohérent et logique, consistait plutôt en un ensemble d'expressions figées apprises par cœur et qu'on ressortait au besoin. Certaines, parmi elles, traduisaient une certaine « position » devant la nature et que je garde encore en mémoire : elle subjugue la raison, dilate la poitrine, emplit le cœur d'effroi et de majesté. Et, bien sûr, les versets coraniques et la poésie étayaient la composition. Tout cela me mettait en peine, j'écrivis alors une rédaction où j'exprimais ce que je ressentais réellement. J'entamais le sujet en disant d'abord que les maisons des pauvres ne comportaient pas de jardins, que leurs enfants, qui vivaient sur des immondices, ne pouvaient savoir ce qu'était un jardin. Je m'attaquais à l'injustice sociale en général. Le professeur me mit un zéro sur le sujet et dénonça à ma famille mes écrits « communistes » qui n'avaient, naturellement, aucun lien avec le communisme (concept dont j'ignorais tout à l'époque) ou avec tout autre courant politique. Ils ne faisaient qu'exprimer le refus d'un jeune de l'injustice infligée à la société.

Je lisais le périodique que faisait paraître le Parti de la Jeune Egypte au début des années cinquante et parmi ses rédacteurs se trouvait Sayyid Qutb. Je me souviens encore de cet article publié de M. Ahmed Hussein où il faisait des descriptions instantanées de quelques mendiants. La phrase suivante

[4] proscription de l'étude de la langue anglaise

celui inentamé. Lorsque le pharmacien (docteur Rafla) en voulait connaître le motif. Je lui répondis qu'il était de fabrication anglaise. Ma position le réjouit si fortement qu'il décida de me l'offrir. Je refusais en lui signifiant que le boycott était intégral et indivis. Il en informa mon père et lui exprima sa joie. Nous brûlions les marchandises anglaises dans la cour de l'école et, pareils à tous les écoliers de par le monde, profitions de l'occasion pour jeter au feu nos livres de langue anglaise. Et veuille Allah condescendre, dans son infinie sagesse, à nous récompenser et toute la nation arabe avec nous par un affranchissement total : départ des forces anglaises de l'Egypte protégée et, en même temps, délestage du fardeau de la détestable langue anglaise de sur nos dos[4] de faibles écoliers !

Je me rappelle qu'une fois le professeur de langue arabe (professeur 'Auf) me demanda, alors élève de deuxième année du secondaire, d'écrire une rédaction sur les « jardins de nos maisons ». La rédaction, loin d'être une matière où l'on apprenait à réfléchir, à organiser ses idées avant de les transformer en phrases dans un texte cohérent et logique, consistait plutôt en un ensemble d'expressions figées apprises par cœur et qu'on ressortait au besoin. Certaines, parmi elles, traduisaient une certaine « position » devant la nature et que je garde encore en mémoire : elle subjugue la raison, dilate la poitrine, emplit le cœur d'effroi et de majesté. Et, bien sûr, les versets coraniques et la poésie étayaient la composition. Tout cela me mettait en peine, j'écrivis alors une rédaction où j'exprimais ce que je ressentais réellement. J'entamais le sujet en disant d'abord que les maisons des pauvres ne comportaient pas de jardins, que leurs enfants, qui vivaient sur des immondices, ne pouvaient savoir ce qu'était un jardin. Je m'attaquais à l'injustice sociale en général. Le professeur me mit un zéro sur le sujet et dénonça à ma famille mes écrits « communistes » qui n'avaient, naturellement, aucun lien avec le communisme (concept dont j'ignorais tout à l'époque) ou avec tout autre courant politique. Ils ne faisaient qu'exprimer le refus d'un jeune de l'injustice infligée à la société.

Je lisais le périodique que faisait paraître le Parti de la Jeune Egypte au début des années cinquante et parmi ses rédacteurs se trouvait Sayyid Qutb. Je me souviens encore de cet article publié de M. Ahmed Hussein où il faisait des descriptions instantanées de quelques mendiants. La phrase suivante

[4] proscription de l'étude de la langue anglaise

chapeautait l'article : Tes sujets Majesté. C'était une allusion subtile à la tentative du cabinet du Wafd de flatter les faveurs du roi en villégiature à Capri ! J'ai intégré le Parti pour quelque temps avant de passer au mouvement des Frères musulmans. Au déclenchement de la révolution de 1952, il me paraissait logique de me joindre à la Garde Nationale et Organisation de la Libération ; la révolution, selon l'idée que je m'en faisais à l'époque, a mis fin aux partis à l'origine de la corruption. Dans la première moitié des années cinquante, j'ai rejoint le Parti Communiste où je suis resté jusqu'en 1959.

Bien que je revinsse ici sur ma génération et l'intérêt qu'elle portait à la politique, je dois dire que j'étais assez différent de mes semblables. Je n'aimais pas jouer au ballon bien que je pratiquasse le basket-ball et le ping-pong un certain temps sans grande ferveur. J'ai arrêté ces sports assez jeune, tout comme je détestais les jeux fondés sur les calculs comme les échecs, sur un mélange de calculs et de hasard tels les jeux de dames et de cartes ; ou de calculs et d'habileté manuelle tel le billard. Je détestais, par dessus tout, le base-ball américain pour sa violence et ses stratégies compliquées.

Quand je compare l'intérêt que les jeunes de ma génération portaient à la politique au désintérêt aux affaires publiques de celle d'aujourd'hui, je reste étonné et m'interroge sur les causes : est-ce dû à l'envahissement des foyers par les médias et la télévision, à l'absence des partis politiques ou à la croissance de la sécularisation (recherche du plaisir et de la jouissance personnelles) et de la mondialisation (sentiment de non appartenance à un pays en particulier et l'adoption de l'idée d'une pseudo civilisation commune) ? L'immaturité politique n'est pas un phénomène propre à l'Egypte, c'est une affaire répandue partout dans le monde. Toutefois les actions des populations en Egypte, jusqu'aux enfants des écoles, et dans le monde arabe après l'insurrection bénie d'Al-Aqsa m'ont poussé à modérer, tant soit peu, mon opinion.

N'empêche qu'il faut reconnaître que les jeunes, en occident, parviennent à l'âge de la production intellectuelle autour la vingtaine sans perdre trop leur temps dans les écoles primaires et secondaires, ils augmentent plutôt leurs connaissances et acquièrent de l'expérience. Le niveau universitaire est élevé, ce qui veut dire que l'étudiant est préparé à la vie intellectuelle fructueuse durant cette période. Une fois achevée les années de propédeutique, les meilleurs passent aux études supérieures sans d'insurmontables complications

ni de difficultés financières (souvent des bourses d'études leur sont octroyes et suppléent aux manques). Le plus important est que l'étudiant, en occident, n'est pas obligé de repenser les catégories analytiques dominantes, elles découlent naturellement du modèle de civilisation et de société occidentales et s'y appliquent. Néanmoins, il demeure possible d'innover et de faire preuve de créativité pour faire évoluer ces mêmes catégories. Excepté le cas de quelques rebelles qui se marginalisent en y allant à l'encontre.

Tout à l'opposé de ce qui se passe chez nous où il nous faut lutter contre un système d'enseignement handicapant (encore plus mauvais et désastreux ces derniers temps). Et une fois passé à l'université, on se heurte à des professeurs qui veulent, coûte que coûte, imposer leurs opinions (souvent « adaptées » des lectures de livres étrangers), en plus des mémoires obligatoires et des cours privés qui font de l'enseignement universitaire une « plaisanterie » dispendieuse. Parvenu aux études supérieures, on se heurte, si par chance le problème financier est réglé, à la pauvreté des bibliothèques, à des professeurs qui dirigent un nombre impressionnant de thèses ; et tous les menus accrocs, innombrables en Egypte, de la vie quotidienne. En outre, le chercheur est face à la nécessité de dégager ses propres catégories intellectuelles et ses paradigmes analytiques afin de ne pas en adopter d'autres qui seraient en inadéquation avec la réalité de sa civilisation et de sa société et qui se révéleraient, du coup, inopérantes à l'étudier.

Un des collègues de ma fille de l'Université de Cambridge vint un jour en Egypte : spécialiste de littérature russe, il avait obtenu son doctorat âgé d'à peine vingt-cinq ans et parlait naturellement plusieurs langues étrangères. La coïncidence faisait qu'à l'époque je m'intéressais à certains aspects de l'église orthodoxe russe et des peuples cosaques en raison du rôle qu'ils ont joué dans l'histoire du groupe juif de Pologne et d'Ukraine. Il résultait singulièrement, de nos échanges, qu'il était très enseigné de ces questions et avait une bonne connaissance des littératures occidentales. Le retard, concédé dans la formation de l'intellectuel dans le monde arabe, pèse lourdement sur le développement : beaucoup, parmi eux, échouent pendant les années d'apprentissage et ceux qui en sortent indemnes sont limités par le temps et leur production, par sa ténuité, s'en ressent.

DAMANHOUR VILLE / VILLAGE

Il y avait à Damanhour un groupe de maisons de style arabe et l'un des plus imposants théâtres d'Egypte dont la beauté n'était égalée que par l'ancien opéra : l'administrateur[5] (directeur) de Béhéra, pendant les années quarante, Chadhli Pacha avait, en élevant ces édifices, décidé de marquer de son empreinte la ville. La maison que j'habitais était de style « art nouveau », ce style architectural est apparu en Europe entre 1890 et 1910 à un moment de contestation romantique par l'homme occidental de la société industrielle et mécanique qui ne percevait les choses que du point de vue de l'intérêt. En réaction à cette dernière, les artistes de l'art nouveau essayèrent de se libérer des styles traditionnels par l'imitation des traits de la nature (non leur reproduction de manière réaliste et photographique). On peut ainsi remarquer que les traits de l'art nouveau sont allongés, ondoyants et onduleux épousant, souvent, des formes de fleurs, de bourgeons, d'ailes, de pampres ou autres formes délicates de la nature. Le trait est privilégié sur tous les éléments architecturaux qui devaient le suivre dans ses ondoiements et ondulations. Le canon de l'art nouveau tente d'allier la décoration, la structure architecturale aux autres matériaux utilisés comme le fer, le verre et la céramique. Il tend de même à parvenir à un décor intérieur unifié de sorte que les étais et les planches semblent une treille de vigne. En substance, l'art nouveau penche vers une non symétrie parfaite. Notre maison trahissait aussi quelques éléments de l'art déco, un style qui, lui, tend vers une symétrie excessive avec ses lignes droites. Mais c'était l'art nouveau qui me ravissait.

Certains ingénieurs, parmi les promoteurs de l'art nouveau, semblaient se trouver alors en Egypte. Des pachas de Damanhour leur avaient demandé de bâtir et de décorer leurs maisons. Mon grand-père avait acheté un immeuble, rue al-Ansari, qui regorgeait d'éléments de l'art nouveau. Quant à notre appartement, nous l'avons acquis une fois quitté par al-Maghazi Pacha. Ses murs étaient fort joliment décorés et ma chambre avait une fenêtre avec un vitrail colorié. Le pacha a dû demander à quelque partisan de cette école de revoir le style architectural de l'intérieur de l'appartement.

Je garde en mémoire ces détails en raison de la grande passion que j'éprouve pour l'architecture arabo-islamique et pour l'art nouveau. La première peut

[5] gouverneur

normalement s'entendre, quant à la seconde je n'ai pu comprendre le secret de sa fascination qu'après avoir approfondi le nouvel art et étudié notre maison à Damanhour. L'architecture du lycée de Damanhour ne cessa également de m'impressionner, elle ne diffère pas sensiblement de ce que l'on désigne par style colonial[6]. Le lycée donnait sur un jardin où une personne pouvait faire plusieurs pas avant d'arriver au perron et d'escalader les marches en marbre (une cinquantaine environ); en haut étaient disposées plusieurs colonnes couronnées de chapiteaux avec un fronton romain. Le dessein était d'en imposer et de susciter la crainte dans les cœurs des Egyptiens devant la force de l'empire et la majesté de la civilisation occidentale. A mon retour des Etats-Unis, j'ai vécu dans le Nouveau Caire aux environs de la cité al-Kurba construite par une société belge - à l'origine du projet même du Nouveau Caire sur fond arabe modifié et qui bâtit aussi plusieurs villas de styles variés – où trônait, au milieu, le palais du baron Empain (fondateur du Nouveau Caire) sur le modèle des temples indiens. Tout en face se trouvait la mosquée du sultan Hossein. Tout cela contribua à approfondir mon sentiment sur l'architecture et ses dimensions esthétiques. L'architecture est l'environnement esthétique dans lequel l'homme évolue quotidiennement, c'est la victoire de l'humain complexe sur la matérialité immédiate et de l'homme qui vit dans un monde pluridimensionnel sur celui vivant dans un monde où règne la machine raisonnée au mouvement incessant et monotone.

Damanhour était une ville moderne avec plusieurs de ses caractéristiques : routes goudronnées égales et larges, lieux de promenade la chorale de la police faisait défiler son orchestre, une fois chaque semaine, dans le jardin public qui, hélas, se « modernisa à outrance », Allah nous en préserve !, présence sensible des représentants de l'Etat, visibles dans plusieurs bâtiments étatiques singuliers, défilé de la police chaque samedi matin ce qui ravissait mon cœur d'enfant, car le cortège était ouvert par la chorale musicale que précédait un soldat avec un bâton à la main qu'il projetait dans le ciel et qu'il reprenait à sa descente en le faisant tournoyer avec adresse. L'état était symbolisé par l'édifice de la mairie où siégeait son excellence le pacha, chef de la région et une des personnalités les plus éminentes de Béhéra. De hauts fonctionnaires se tenaient à ses côtés. Parmi les autres marques de la modernité les routes ouvertes par le colonialisme anglais

[6] Style empire !

pour constituer un réseau reliant les villes égyptiennes les unes aux autres et faciliter le déploiement rapide de ses forces militaires.

Damanhour était tout aussi une ville ancienne et commerciale dont les activités atteignaient toutes les régions égyptiennes des cascades aux oasis. C'était une des villes les plus industrialisées dans le monde (relativement au nombre d'habitants) pendant la première moitié du XX[e] siècle (selon ce que j'en ai pu lire dans une étude) grâce à la présence en son sein d'un grand nombre d'égreneuses de coton.

En réalité Damanhour était un grand village avec, au centre, sa vaste pépinière et ses innombrables plantes dont, à titre indicatif, le kamkwat[7], qui est un fruit de la grosseur d'une datte mais qui fait partie des agrumes. Il y avait aussi bon nombre de jardins. Je ne me souviens pas précisément si c'était ou non à cette époque que j'avais découvert l'abricotier et ses fleurs blanches qui n'apparaissent qu'un temps court et qui depuis m'ensorcellent. Je ne visite qu'à cette fin, une fois l'an, le village de al-'imar, dans les environs du Caire, où je passe toute une journée sous les abricotiers à contempler les fleurs blanches des abricotiers qui ressemblent à de la neige qui ganse dans les vertes feuilles. Quand souffle la brise, quelques-unes de ces fleurs pleuvent sur ma femme et moi, alors que déguste mon café et ma cigarette. Je savoure alors un instant, le goût de l'éternité ! Sur notre chemin vers le lycée de Damanhour, nous traversions des champs où des fellahs semaient. Nous leur achetions des tomates et des laitues. L'école était plantée au beau milieu des cultures. La ville était un chef-lieu où d'autres fellahs venaient le lundi (jour du souk).

La société de Damanhour, à l'instar des autres sociétés traditionnelles, rejettait le gaspillage et appréciait les « bienfaits de Dieu ». Si, en chemin, on tombait sur un morceau de pain, nous devions le ramasser. Certains même l'embrassaient, à trois reprises, et le posaient à un endroit à l'abri du piétinement des passants. Les capacités de recyclage de la société étaient très fortes. On ne mettait que peu de choses aux poubelles. Tout le reste était recyclé : feuilles de journaux, peaux et grains des melons, restes de nourriture. Tout pouvait être réutilisé. J'ai appris que la société égyptienne est l'une des sociétés les

[7] Selon le dialecte égyptien.

plus aptes au recyclage, ce qui voudrait dire une capacité d'équilibre avec la nature. L'on constate malheureusement qu'avec l'avancée de la modernité le modèle du recyclage recule au profit du gaspillage, et ma mère, en la matière, une experte exagérée. Avec la crise du soufre, durant la deuxième guerre mondiale, elle apprit à conserver dans une veilleuse des morceaux de carton, en réalité des boîtes de cigarettes coupées. Et lorsqu'on voulait allumer la lampe à huile, on prenait un bout de carton qu'on allumait de la veilleuse sans user d'allumettes. L'idée lui plut tant qu'elle la garda jusqu'à sa mort au milieu des années soixante-dix alors que depuis longtemps le gaz butane s'était substitué aux lampes à pétrole. Tout comme les boîtes à poudre, une fois bien lavées, se transformaient en boîtes à sel ou à poivre ! Le but ne pouvait être l'épargne, puisqu'il n'y en avait pas dans l'opération, mais la règle était le recyclage. Tout est don de Dieu, Exalté et Elevé soit-il !

Il semble que j'aie hérité un peu de cela : soit dans l'attachement que je porte aux vieilleries : écriture au verso du papier usagé (en guise de feuilles de brouillon) ou dans le port de vêtements jusqu'à ce qu'ils soient bien usés. Mon épouse se plaint que certains des pauvres à qui elle les voulait donner lui répondaient : « Nenni, par le prophète, les affaires de monsieur ! », car ils n'en profitent pas du tout. Mon épouse est, bien sûr, d'accord avec eux et pense que mes vêtements sont à peine encore bons à être portés pour les travaux de nettoyage. Mon fils n'en diffère pas beaucoup de moi et ne possède pas beaucoup d'habits. Quand nous partîmes en Arabie Saoudite, il mit l'habit local (tout comme les Saoudiens) et s'y plut. Ce jeune ne nous coûta les trois années passées sur place, de quatorze à dix ans, que le prix de trois tuniques locales, à peu près 200 guinées égyptiennes. C'est une leçon pour la classe moyenne qui dorlote ses enfants en ne leur achetant que des habits chers. Ce qui corrompt tout à l'entour : enfants, nature et revenus, etc.

Je me souviens qu'une fois, nous nous trouvons à Alexandrie au bord de la mer, nous décidâmes, mes enfants et moi, d'élever un monument de sables. Il prit, sous nos mains, des formes sphériques confondues que nous embellîmes d'herbes marines et de bouchons de bouteilles d'eau gazeuse. Nous l'appelâmes : « Salut à l'équilibre écologique et à la raison humaine ». C'était, évidemment, un nom philosophique pesant, d'autant plus risible dans la bouche des enfants. Il m'arrive quelques fois de faire des choses de cette nature, à

titre d'amusement et de dérivatif. Ainsi j'appris à ma fille mon concept de : monofactoriel et poly-factoriel qui, lorsqu'elle le reprenait, étonnait ceux à qui elle s'adressait.

Ceci ne veut nullement dire que mes enfants sont devenus différents des autres enfants. Ils sont de leur époque et de leur instant, surtout que la société égyptienne (dont des millions de personnes vivent au dessous du seuil de pauvreté) a totalement oublié certaines expériences. Les anniversaires sont devenus une réelle offensive commerciale et également la fête des mères. Les commerciaux inventent, à mesure et à cette seule fin, de nouvelles fêtes. Ils ont, à l'instar des autres enfants d'Egypte, oublié certaines expériences environnementales qui assuraient la continuité sans l'épuisement des matières premières. Lorsque j'étais enfant, je ne recevais qu'un seul jouet par an, voire sur plusieurs années. Quand mon père revenait de voyage, il ne nous rapportait pas des jouets, comme ceux d'aujourd'hui, mais des marrons. On s'asseyait en hiver devant le feu[8] et on commençait à les roussir et, jusqu'à nos jours, lorsque je me trouve à Istanbul ou à Berlin, où l'on vend des marrons grillés, je m'arrête pour en acheter. Je m'assieds dans quelque parc pour les manger chauds tout en me remémorant quelques souvenirs d'enfance qui me procurent une certaine chaleur familiale. On possédait plusieurs astuces pratiques, on fabriquait des embarcations avec des feuilles et des guignols, utilisant des boutons et autres objets, pour leur confection. Mes enfants, en revanche, reçoivent beaucoup de jouets ce qui leur a fait perdre toute capacité à recycler les vieilles choses et à en fabriquer les leurs propres. La situation s'est davantage détériorée avec mon petit-fils, victime du crime de la fête des anniversaires (le plus important rite séculier de notre société). Si le nombre de ses camarades de classe est de 25, il participe à 25 anniversaires et offre 25 cadeaux, et eux font de même. Le plus drôle est qu'un de mes étudiants lui rapporta un guignol fait avec des chiffons, mon petit-fils délaissa le tas de jouets en plastique et adopta la marionnette populaire. Ce qui montre qu'il reste encore du bon dans ce monde, l'âme humaine demeure capable de procéder à des comparaisons et que l'inné en l'homme reste, malgré tout, encore sain.)

Ce chamboulement générationnel paraît évident dans la simple manière de manger du poulet. Ma mère – Dieu ait son âme ! – utilisait avec beaucoup

[8] lampe à pétrole

de soins toutes les parties du poulet : elle en mangeait la viande, suçait la moelle des os et jetait le reste aux chats. Je suis peut-être moins compétent qu'elle dans l'usage que je fais du poulet bouilli, mais je peux le couper correctement avec mes deux mains et en manger toutes les parties et sucer les os tout comme elle le faisait, même si je dois reconnaître mon infériorité par rapport à elle. Mais mes enfants, qui utilisent la fourchette et le couteau, constituent un problème environnemental réel car ils délaissent certaines parties du poulet que la fourchette et le couteau n'atteignent pas. Quant aux os, ce ne sont que des restes à jeter à la poubelle qui, chaque jour, s'agrandit au point que son incinération est à la source de la plus grande pollution de notre ville : le Caire opprimé. Et je ne sais ce qu'il en adviendra avec mon petit-fils !

Un des meilleures exemples de l'absence de gaspillage est ce que l'on appelle le « cadeau de visiteur ». Quand certains de nos cousins venaient de la campagne pour passer quelque temps chez nous, ou une personne désirant contracter un mariage rendait visite à la famille d'une future épouse, ils se chargeaient de provisions faites essentiellement de denrées alimentaires : beurre, pommes de terre, oranges, poulet, canard égorgés ou vifs, et ainsi. Le présent, dans le cas suivant, peut immédiatement être consommé, plutôt que de se transformer en « chose » à rajouter à celles déjà existantes et superflues encombrant davantage la maison.

Lorsque j'ai fêté le mariage de mon fils, je savais par avance qu'il allait rester beaucoup de nourriture. Je suis allé voir le directeur de l'hôtel et je lui ai demandé ce qu'on ferait des restes du repas. Il me répondit, avec un dédain inaccoutumé et en anglais, à la poubelle. Je lui dis, avec beaucoup de sang froid, que j'étais contre le gaspillage tout en le priant de ne rien jeter en lui expliquant que je passerais avec quelques marmites et autres ustensiles et prendrais les restes afin de les distribuer aux nécessiteux du quartier où j'habite. Il me toisa à nouveau, me considérant comme un individu non civilisé, mais je me maintins sur ma position. Cependant à la fin de la réception, le serveur chef vint me voir en m'assurant que les propos du directeur n'avaient aucun fondement de vérité, que les employés prenaient ce qui restait et le distribuait à leurs familles. Ce qui donna au fait une tout autre tournure, autant environnementale qu'humaine. On se mit donc d'accord afin de diviser les restes : à eux une moitié à nous l'autre et aux nécessiteux de

notre quartier. Et il en fut ainsi. La fête du mariage se transforma du coup d'un instant de gaspillage et d'autorité en instant de recyclage, d'aisance et de participation.

La même chose se produisit lorsque je fus admis à l'hôpital pour une intervention chirurgicale sur ma colonne vertébrale. La profusion des fleurs et de chocolat me surprit, preuve, s'il en fut, de l'amour que me portaient mes amis. Mais mon sentiment environnemental, en tant que natif de Damanhour, à nouveau se réveilla. J'ai demandé à mon aide d'informer mes amis des heures de visites et de leurs conditions : qu'aucun ne vienne avec des fleurs ou du chocolat, mais, en contre partie, qu'il donne un peu d'argent à quelque nécessiteux en le priant d'adresser à Dieu une invocation pour ma guérison, et certains de mes amis s'y soumirent. Mon épouse distribuait de même les fleurs et le chocolat qui me parvenaient aux autres patients.

La cadence de vie à Damanhour était des plus tranquilles et on avait suffisamment de temps. La journée se divisait en deux moments : le matin, les gens vaquaient à leurs occupations ; l'après-midi, ils se rendaient visite, partaient en excursion ou vers les champs des environs. La sieste ponctuait les deux moments. Le temps ne se perdait pas dans les déplacements en raison de la modeste superficie du lieu. A titre d'exemple, on arrivait au lycée, situé à l'époque à l'autre bout de la ville, en quelques minutes. Et si l'on comparait cette cadence à celle d'une journée moyenne d'un Américain (et d'un Egyptien d'aujourd'hui), un ouvrier qui se dirigerait vers son lieu de travail à huit heures et demie du matin, par exemple, pour ne le quitter que vers les quinze ou seize heures. Souvent il passerait pas moins d'une heure et demie dans les transports. Et si l'on ajoutait à cela tous les menus détails quotidiens, on déduirait que la journée de l'homme moderne, gourmande en temps et d'une cadence infernale, menace la vie familiale même.

Une cadence lente veut dire que les individus ne se déplacent pas beaucoup. Le père, la mère, les oncles, les tantes sont présents ce qui, sensiblement, diminue la peine dans l'éducation des enfants. Le père, travaillant près du foyer, pourrait être appelé, le cas échéant, à n'importe quel moment. Et si la mère a besoin de quelque aide en son absence, il y a toujours quelqu'un qui pourrait le suppléer. Je défends l'idée non d'émanciper la femme mais d'« enchaîner » l'homme. Ce qui s'est passé : la grande mouvance de

l'homme, dans les temps modernes, s'est accrue de manière inhumaine, ce qui signifie son absence et son éloignement de son logis, faisant retomber tout le poids de l'éducation des enfants, essentiellement, sur les épaules de la femme en plus de toutes ses autres tâches.

La grande cadence de la vie détermine le comportement de bon nombre de personnes, et le manque de temps fait se piétiner les gens les uns les autres. Un jour conduisant ma voiture, dans une des ruelles étroites du Caire, j'ai ralenti pour laisser traverser un vieillard. Mais derrière moi se trouvait un chauffeur qui ne cessait de klaxonner. Excédé, je suis descendu de ma voiture lui signifier qu'une personne âgée traversait la rue et, du coup, je l'ai interpellé vivement : si c'était votre père, auriez-vous fait preuve de la même impatience ? Oui ! me répondit-il, en colère. J'ai ri de sa sincérité, de sa franchise et de ce sentiment absurde de lutter contre la terrible cadence de la modernité. Un autre, tout à l'opposé du dernier, était juste derrière moi avec sa voiture vers les quinze heures devant la mosquée Ibn Tûlûn, lors d'un de ces fameux bouchons de rues la dernière semaine du mois de ramadan. A l'instar du premier, il appuyait sur le klaxon me demandant d'avancer : « Juste d'une roue en avant, de grâce ! », c'est-à-dire une distance infime. Je l'ai interrogé : « Nous sommes tous bloqués à quoi servirait cette courte distance ? » Il me répondit : « Afin de me donner un peu d'espoir ! » Il apparaît que cet autre a décidé, consciemment, de ne pas succomber au désespoir que suscite la cadence infernale.

A Damanhour, les générations étaient proches les unes des autres. On écoutait pratiquement les mêmes chansons, s'habillait pareillement, évoluait dans la même sphère de bien et on participait aux mêmes cérémonies. Car il existait un certain nombre de valeurs morales, cognitives et esthétiques communes auxquelles on croyait tous, nulle différence, en cela, entre un riche et un pauvre, un vieux et un jeune. Il n'y avait pas de tenues ni de chansons exclusivement jeunes, ou d'endroit que ne fréquentait que cette tranche d'âge. Les générations étaient les unes des autres proches.

A l'opposé de ce qui se passe de nos jours où le fossé, entre générations, ne cesse de s'élargir et la lutte de s'exacerber. Les rêves des anciens ne ressemblent plus à ceux des jeunes, ni, d'ailleurs, les tristesses. J'ai ressenti ce phénomène, avec une grande acuité, aux Etats-Unis lorsque je rejoignis l'Université de Rutgers où mon arrivée coïncida, de quelques semaines, avec

mes vingt-cinq ans. Je n'ai pas coutume de fêter mes anniversaires n'y étant en rien responsable. N'empêche que ma femme et moi le prîmes comme prétexte pour sortir et aller à la découverte du lieu. Il y avait dans la ville de New Brunswick une cafétéria, pour les étudiants, donnant sur la berge du fleuve Raritan. Nous choisîmes d'y aller. Nous remarquâmes, au bout d'un instant, que tous ceux présents étaient plus jeunes que nous, alors le quittâmes. Nous apprîmes, plus tard, que ce café était réservé pour les étudiants de licence et que ceux qui faisaient des études supérieures allaient dans d'autres endroits. Il n'y avait pas de règles établies, mais une sorte d'observance tacite.

Je citerai également cet événement que j'ai vécu aux Etats-Unis, j'étais alors âgé de près de quarante ans. Il était dans mes habitudes de courir dans les campus universitaires pour diminuer un peu de cette pression psychologique et améliorer ma condition physique. Cependant que je courrais, j'entendis quelques jeunes me dire de leur voiture et avec moquerie : « Va donc et mets-toi le feu ! » Je n'ai pas compris sur le coup ce qu'ils me voulaient dire, surtout que la jeunesse américaine, tout au moins dans l'endroit où nous vivions, était d'une éducation impeccable. J'ai alors demandé à quelques uns de mes amis de m'expliquer le sens de ces mots. Ils m'apprirent qu'à mon âge je devais souffrir de la crise de la « moitié de la vie » : c'est-à-dire que le reste serait plus court que ce qui était déjà passé ; nulle autre latitude donc à l'expérimentation et à l'échec. La réflexion me sidéra car je n'avais pas encore entamé mon activité intellectuelle et je connaissais bon nombre d'intellectuels et d'hommes de lettres de l'est et l'ouest, du nord et du sud qui n'avaient pas commencé à produire avant l'âge de quarante ans !

En occident, il n'y a pas seulement un fossé ou une lutte entre générations, mais un affrontement féroce et un individualisme absolu au point qu'un jeune, allant sur ses seize ans, doit se trouver un logement pour lui-même, car la famille se refuse à dépenser davantage pour lui. Et que l'homme, atteignant la soixantaine, doit se chercher un auspice pour personnes âgées car ses enfants ne demanderont de ses nouvelles qu'une fois par an, le plus souvent aux fêtes de Noël. Il m'arrive de me poser cette question : arriverons-nous, un jour, à ce degré de « progrès »? Et, en me penchant sur la réponse, la frayeur m'envahit. Ce phénomène de lutte générationnelle est dû à plusieurs raisons, parmi lesquelles : l'effondrement de la cellule familiale, le recul du sentiment

d'identité nationale commune, l'accroissement du taux de l'individualisme et du pragmatisme.

Et Damanhour, en tant que ville/village, vivait dans un cadre de valeurs, de rites religieux et coutumiers stricts qui déterminait l'ensemble du mouvement de la cité : qui baise la main de qui ? qui cède le passage et à qui ? quelles sont les obligations des grandes familles ? quels sont leurs droits ? quels sont les obligations et droits des gens ? Je me souviens qu'une fois le concierge d'un des immeubles de mon grand-père me prit la main pour la baiser et je le laissais faire. Mais mon père me reprit sévèrement et me signifia que je ne devais pas lui laisser ma main, qu'il me fallait promptement la retirer et dire : « Je demande pardon à Dieu ! » Je lui ai répondu que j'ai vu plusieurs personnes baiser la main de mon grand-père. Il me répondit qu'il n'y avait aucune commune mesure entre mon grand-père et lui ou moi. Je n'ai depuis jamais eu recours à cette pratique, sinon une autre fois à Konya en Turquie. Lorsque j'y étais en visite en 1997, les gens m'appelaient « éminent cheikh » ou « professeur ». Je me suis dit : d'accord, étant considéré comme un penseur dit « islamiste ». Mais quand certains se sont mis à baiser ma main, j'ai rougi de honte et pour répondre à leur geste et cacher ma gêne je, me penchais exagérément à la manière nippone. Un des accompagnateurs, qui a remarqué mon trouble et mon embarras, m'informa qu'il était du devoir des plus jeunes de baiser les mains de ceux qui sont plus âgés qu'eux et que c'était là une pratique ottomane qui s'est poursuivie dans la Turquie laïque.

La société à Damanhour déterminait dans une large mesure les agissements et retenues de l'individu. Touchant quelque chose, que l'on pourrait considérer comme privée et personnelle : l'habit, c'était elle et non le styliste parisien qui décidait de ce que devait mettre les individus et surtout les femmes. A l'avènement de la modernité, le foulard était devenu un symbole représentant la lutte entre les traditions et la modernité. Lorsque j'étais enfant, à l'école primaire al-'Uryan en l'année 1943, je devais mettre un tarbouche sur ma tête avec lequel on jouait quelques fois, on le nettoyait et on le repassait. On devait cependant impérativement le mettre quand on se tenait en rangées le matin dans la cour. En allant à l'école primaire al-Amiriya de Damanhour, je le portais déjà depuis plusieurs années sans garder en mémoire le jour où l'on a cessé de le mettre. Les hommes

le portaient jusqu'en 1952 avant qu'il ne disparaisse presque totalement. Il aurait disparu pour de bon n'eussent été certains irréductibles, parmi les personnes âgées, qui le gardaient jalousement comme symbole de l'identité. A l'école primaire, je mettais un short, mais arrivé à l'école secondaire j'ai porté un pantalon.

Quant à la femme, sa situation était plus complexe, les jeunes filles nubiles pouvaient garder la tête nue et montrer leurs chevelures, belles ou affreuses, mettaient même des robes sans manches (les tailleurs nippons), qui me choquèrent lorsque je les vit pour la première fois à Damanhour. Pendant les fêtes, elles s'habillaient de tenues légères afin que les mères et les futurs époux pussent tout voir sans gêne. Les femmes mariées, elles, se divisaient en deux groupes : les jeunes, parmi elles, portaient des écharpes ; les plus âgées le voile. Je parle ici toujours de la bourgeoisie rurale pendant les années quarante. Les dames de la bourgeoisie citadine, résidant à Damanhour, et les aristocrates s'habillaient à l'occidentale avec des manteaux de fourrures. Elles furent ensuite, après la Seconde Guerre Mondiale, imitées par les dames et demoiselles de la bourgeoisie rurale. Les femmes de ménage, les paysannes se mettaient sur la tête un foulard traditionnel appelé "*baawiya*" ; c'est un serre-tête colorié orné de paillettes qui ravissait le cœur. Malgré cela, c'était un signe d'appartenance à la classe des fellahs et des ouvriers. Tout au contraire de l'Arabie Saoudite où la dame ne va qu'avec un voile la couvrant totalement ou un niqâb avec à ses côtés son aide philippine vêtue de jean et les cheveux relâchés ! Et à Allah, dans sa création, des mystères !

Tout comme le port des bijoux (bracelets, colliers, boucles d'oreilles, bagues en or) était une question fondamentale car c'était le meilleur procédé d'épargne. Il n'était concurrencé que par l'achat en commun de bêtes : une personne achète une vache ou un buffle qu'il donne, moyennant le partage des bénéfices, en élevage à quelque fellah ! Personne ne connaissait le chemin de la « banque », d'ailleurs peu en avait confiance. La femme assurait son avenir par le biais de ce qu'elle possédait en bijoux (son époux, pareillement à elle, réalisait un certain capital de la même façon). Les femmes riches mettaient des colliers et des bracelets. Il y en avait un qui avait une forme serpentine : les femmes s'enfilaient les mains de bracelets semblables à des serpents avec des yeux incrustés de sardoine ou de saphir et la tête sertie de diamants blancs.

Ils me faisaient peur et je les détestais, peut-être même était-ce la raison pour laquelle j'ai horreur de l'or jusqu'à nos jours. Les femmes des fellahs portaient, elles, de grands colliers qu'on appelait « kerdan ». Elles mettaient aussi des boucles d'oreilles aux formes coniques et qu'on trouvait, avec d'autres, dans les merceries. Un mari, vivant dans quelque aisance, achetait pour sa femme davantage de bijoux, surtout les bracelets que l'on revendait au moindre besoin. Le choix est judicieusement tombé sur les bracelets : faciles à porter, difficiles à voler et restent d'un modeste prix. Il est de même difficile de constater le manque d'une « paire de bracelets » sur un ensemble de six. Les bracelets permettaient une fluidité fiduciaire que n'assuraient pas les contrats et les prêts. Les prix de l'or était bien sûr stable au contraire de la monnaie. Et cette pratique demeure de mise jusqu'à maintenant. Néanmoins, j'ai entendu dire que le prix de l'or a baissé ces derniers temps car beaucoup de mères égyptiennes vendaient leurs bracelets pour payer les cours particuliers de leurs enfants qui coûtent au peuple égyptien pas moins de sept milliards de guinées chaque année ! On peut affirmer que les bijoux en or n'étaient pas seulement un moyen d'épargne et de garantie de capital, mais aussi un signe de richesse et de statut social : chose très importante dans la société traditionnelle de Damanhour.

La société déterminait la manière dont devaient s'effectuer les fêtes et les obsèques, tout comme elle en réglait la durée autorisée. Tout suivait une cadence ferme qui unissait le groupe, personne cependant ne s'en apercevait car totalement intériorisée. Les fêtes étaient à Damanhour des évènements sociaux : de celles des nantis tout le monde en profitait, mangeait à sa faim et se rassasiait. C'étaient une sorte de « banquets charitables » où l'on distribuait à tous des pâtisseries. A l'opposé des fêtes de nos jours où l'on importe la nourriture de l'étranger (de la viande d'autruche à celle de la gazelle au cresson alénois, et qu'en sais-je encore !) pour que les invités de l'intérieur en jouissent. Et en cette occasion, l'on convoque les forces de la sûreté nationale pour disperser les manifestants pauvres au dehors ! La fête est devenue l'instant inhumain, l'on y fait étalage de ses avoirs et montre d'orgueil, où s'exacerbe la lutte entre les classes, alors qu'elle était avant l'instant humain, durant lequel, momentanément, s'abolissaient les frontières sociales ; la lutte des classes connaissait alors un moment de répit pour laisser place à l'expression collective d'une humanité commune.

Les coûts d'une fête ont atteint la somme d'un million de guinées, deux mois plus tard, une autre surenchérissait avec sept millions de guinées (des fleurs d'Indonésie, une tonne de saumon fumé, et autres marques de stupidité), alors qu'il est peu sûr que l'un de ces nouveaux capitalistes (gros chats) ait fait don de la même somme pour la construction d'un hôpital ou subventionner une université, etc. Et dernièrement est apparu un nouveau phénomène, celui de « réalisateur des fêtes ». C'est un personnage dont le rôle est de transformer la fête (privée) en une exposition générale. Lors d'une fête d'une personne riche d'Alexandrie, le réalisateur a distribué aux invités des cassettes vidéo de la vie romantique de l'intéressé avec son épouse avant leur mariage. Certains passages du film étaient en ralenti. Dans une autre fête, on avait fait venir un réalisateur canadien qui perçut la somme de vingt mille dollars pour réaliser la fête. Cette dernière se composait de plusieurs « scènes » ou épisodes dont le plus étrange (le pire à mes yeux) est celle-ci : entrée de la mère de la fiancée, d'une taille surprenante, qui déboule comme une voiture (elle est effectivement assise sur un appareil élévateur avec quatre roues et un moteur). Elle balbutie de ses lèvres la chanson « la chérie de sa maman », antérieurement enregistrée dans quelque studio. Et une fois achevée la chanson, elle dégrafe sa cape y laissant sortir sa fille/fiancée, la chérie de sa maman, qui était, tout au long de la projection, sous elle dans l'appareil élévateur/voiture. La fiancée disparaît pour ensuite réapparaître sur un motocycle avec son époux, tous deux habillés en cuir comme il sied à cette pratique. « Dis : il ne nous arrivera que ce qu'Allah nous a destiné ! »[9], et « Allah ne modifie pas la condition d'une nation qui ne change pas, elle-même, son attitude. »[10] Ceci concerne le mariage des riches, les membres de la classe moyenne, eux, se contentent de faire appel à des groupes de chants et de danses, d'amplifier le son du microphone à rendre impossible toute conversation avec un voisin et même l'écoute des chansons.

Dans cette société traditionnelle, on allait à la mosquée al-Habashi ou à celle de at-Tawba accomplir la prière hebdomadaire du vendredi, les autres prières, on les faisait dans n'importe quelle mosquée ou (zaouïa) située dans les parages du lieu de travail. La prière et l'aumône légale étaient intrinsèquement liées à la vie, ce n'étaient pas uniquement des « devoirs »

---

[9] Coran IX. 51

[10] Coran XIII. 11

dont un homme s'acquittait ou des rites qu'il accomplissait. La vie sans prière et aumône n'avait pas de sens. A l'instar de ceux de mon âge, je psalmodiais le saint coran, et j'ai essayé, mais vainement, de le retenir au contraire de mon ami d'enfance (le docteur 'Attia Hamid) qui apprenait tout par cœur et rapidement.

Il se peut que le prolongement des anciennes normes et des conditions traditionnelles de vie dans la société de Damanhour soient la cause de l'incapacité de ma mère à assimiler les nouvelles sensibilités qui se manifestaient : l'envie de jouissance pour elle-même sans but moral ou pratique. Ainsi, ma mère aimait le grand pêcher parce qu'il nous donnait ses fruits. Mais les fleurs lui causaient quelques désagréments, quand on essayait d'en embellir la maison elle ne s'y opposait pas, mais nous demandait, en contrepartie, de faire avec certaines variétés de la confiture ! Elle ne voyait pas d'un bon œil nos sorties au cinéma et les considérait comme une perte de temps. On cherchait alors des subterfuges « traditionnels » afin d'échapper à la prise de cette vision. A titre d'exemple, j'aimais les films de Zorro. Les films d'aventures étaient diffusés en feuilletons et l'action s'arrêtait le plus souvent à un moment critique où le héros, [« le brave », « l'intrépide du cinéma » comme on l'appelait] l'héroïne [« la brave »] ou les deux en même temps étaient menacés. Bien entendu, le héros, avec les capacités physiques et mentales qu'on lui connaissait, s'en sortait indemne. Et pour s'assurer une séance, on se conciliait notre mère : « Il incite à la bonne moralité. » On le disait dans la langue classique pour mieux la persuader à nous débourser la somme qu'il fallait et du pas courir au cinéma communal. (Les films étrangers étaient diffusés sur un écran auprès duquel se trouvait un écran plus petit sur lequel apparaissait la traduction.)

La position de Damanhour comme ville et village, moderne et ancien[11], se traduisait par le fait que la médecine scientifique, telle que nous la connaissons actuellement, était connue et les médecins, diplômés des facultés de médecine, pratiquaient leur métier ; tout comme les apothicaires, qui délivraient des injections douloureuses (contenant, le plus souvent, des huiles fortifiantes), dominaient le leur avec force et maîtrise. Ainsi, enfant, je fus mené à Alexandrie pour subir une ablation d'un bout de chair au nez qui me causait une suffocation. Il existait d'autres soins par les herbes et le rebouteur était un personnage

[11] ville/village/moderne/ancien

principal ; le « sage » connaissait aussi bien les différentes familles, avec leurs antécédents congénitaux, que la plupart des membres de sa société, ce qui aidait pour beaucoup à identifier le mal et à prescrire les remèdes adéquats. Il y avait également la transe, mélange de fête et de séance de psychothérapie. Enfant, je fus une fois introduit dans une séance de transe, organisée par ma tante Um Salîh, où je vis une femme vêtue d'habits blancs et un homme battant tambourin ; au spectacle offert je pris peur et quittai le lieu. Je n'ai, depuis, jamais vu une séance de transe et même en vidéo.

Il est vraisemblable que ces thérapeutes ne connaissaient que peu du mal de l'hypersensibilité dont j'étais affecté. Souvent, j'étais remué par des crises émotionnelles qu'on soignait par des vapeurs chaudes. Je m'allongeais sur mon ventre, en découvrant mon dos sur lequel on posait une bougie allumée (et malheur à moi si une goutte de cire brûlante tombait sur ma peau !) sur laquelle on plaçait un petit verre à lèvre recourbée comme une ventouse. La bougie, évidemment, s'éteignait, l'air se vidait et la ventouse aspirait ma chair. L'opération se répétait jusqu'à avoir de six à dix verres appliqués sur mon dos. Je demeurais ainsi, allongé sur le ventre, le temps d'une heure avant qu'on m'enlevât les ventouses. J'ai déjà vu un film documentaire sur la France au XV[e] siècle où l'on y soignait le roi de cette même façon. Ce qui prouve que c'est-là un volet de la médecine traditionnelle.

Cette combinaison des deux médecines paraît évidente dans l'histoire de ce médecin qui vint un jour m'examiner à la maison et qui, devant la difficulté à identifier le mal dont je souffrais, ordonna : « Dis à ta maman de te faire un bain de vapeurs ! » C'est là un exemple vivant de ce mélange de la modernité et de la tradition. Je me dois cependant de relever ce fait amusant : avec l'apparition, ces derniers temps, de formes palliatives de traitement, la redécouverte des herbes médicinales et de l'acuponcture ; c'est la médecine scientifique qui est devenue « médecine classique. » Gloire à celui qui fait changer les états !

La même dualité transparaît dans les écoles. A titre d'exemple, on avait à l'école élémentaire (celle qui précède l'école primaire) des tablettes noires sur lesquelles on écrivait avec de l'ardoise, c'est du schiste blanc qui pouvait servir de crayon pour les tablettes, qu'on pouvait facilement effacer et sans aucun effet nocif, au contraire de la craie qui amassait de la poussière et

salissait les mains. Il y avait, en plus des tablettes, des crayons à plumes : l'élève devait, chaque samedi, se munir d'une bouteille d'encre pour remplir son encrier tout en veillant au bon état du bec de la plume. Mais les choses ont évolué avec l'apparition du stylo-plume suivi du stylo-bille qui changea fondamentalement les choses.

Les élèves avaient, à l'égard de leurs enseignants, un respect total et éprouvaient une peur devant le censeur (quelle était grande notre joie lorsque un enseignant nous saluait en dehors de la cour de l'école !) Les rangées du matin étaient l'occasion quotidienne pour les élèves de témoigner de leur respect de l'ordre. Il y avait ce que l'on appelait l'« inspection » (il me semble que cela se déroulait chaque samedi ou un jour de semaine), les élèves présentaient leurs mains au surveillant qui s'assuraient que les ongles ont été coupés, les souliers cirés. Mais avec tout cela et malgré toute cette discipline, certains évènements faisaient éclipser les différences comme la fête annuelle de l'école pendant laquelle les élèves parodiaient leurs enseignants, donnaient des spectacles où l'ordre établi était tourné en dérision. Il y avait aussi de ces journées où les lycéens faisaient grève en récitant des harangues de feu contre le gouvernement ou le roi (le poète Fathi Sa'îd – qu'Allah le prenne en sa miséricorde ! – était un des leaders du lycée de Damanhour et souvent il nous lisait de ses poésies enflammées) faisant ensuite le tour de la ville en clamant leur position politique. Il y avait la Journée de Martyrs ; commémoration de la Déclaration Balfour ; l'Incident du pont 'Abbas. L'année 1950-1951 connut de constantes manifestations contre le roi, et quoique la société traditionnelle de Damanhour fût fondée sur l'ordre, elle ne connaissait de répit. Peut-être que les « habitants » s'accordaient, par compassion, à leurs enfants étudiants.

Le ramadan à Damanhour

J'ai passé la majeure partie de mon enfance à Damanhour et ce qui m'y revient le plus facilement en mémoire c'est le mois du ramadan et les festivités qui l'accompagnaient. On s'apprêtait plusieurs semaines à l'avance : on achetait des pruneaux, des amandes et autres ingrédients nécessaires à la préparation des plats « al-khachaf »[12] et qamar ad-dine… Le moment de la rupture du jeûne était un instant qui réunissait toutes les familles. La ville

[12] plats égyptiens à base d'une variété de fruits secs

se taisait un laps de temps attendant le coup de sirène suivi, pour quelques secondes, des criailleries joyeuses des enfants avant que ne retombât le silence; alors seulement commençait le repas de la famille. Ce monstre hideux, la télévision, n'avait pas encore envahi nos maisons, ni tous ces programmes de jeux pullulés comme des bactéries. Le repas était fait de ce qu'il y avait de plus délicieux : on commençait par al-khachaf et qamar ad-dine (que je n'aimais pas depuis mon enfance pour une raison que j'ignore), se poursuit jusqu'à ce qu'on arrive au gâteau au fromage et à la pâtisserie à la patte d'amande de « rigueur ». Toutefois, il se trouvait aussi des personnes pieuses qui rompaient le jeûne avec quelques dattes et du lait, faisaient leur prière du crépuscule avant de prendre un repas frugal.

Le mode économique dominant dans la société n'était pas suffisamment univoque et cristallisé, on y rencontrait également et sous différentes formes des économies familiales. Ceci transparaît dans plusieurs phénomènes, le plus important en est l'inexistence d'heures fixes de travail. Cette variation s'estompait cependant le mois du ramadan, tous travaillait du zénith au moment de la rupture du jeûne. Elèves des lycées, on séchait nos cours rejoignant nos parents pour les aider dans leurs activités. Je me retrouvais ainsi dans l'atelier de mon père : un instant vendeur, un autre assis au bureau avec les carnets des clients auxquels je faisais le calcul des montants inscrits et que j'achevais par la mention « réglée ». Ce qui me procurait une grande fierté car il me mettait à la hauteur des adultes. Mais, malheureusement, dans aucun de ces travaux je n'étais apte surtout ceux de la trésorerie pour la simple et bonne raison que j'étais mauvais en calcul (matière où j'échouais tout le temps). Mon père ne recourait à mes services que quand il n'avait pas le choix. Il me demandait juste de surveiller les mouvements des voleurs et autres maraudeurs qui, en l'occasion, infiltraient les clients. A l'approche de la fête de la fin du ramadan, nous passions tout notre temps dans le local, car c'était la période propice de la vente (surtout quand elle coïncidait avec la saison de la vente du coton) et Um Yûsuf Alhajjah[13] (ma mère), nous envoyait le repas à nous et aux ouvriers. Il nous arrivait, également, de le préparer nous-mêmes au marché (la feuille de viande était le mets le plus répandu, c'est une feuille de pâte où l'on roule une quantité de viande, des

[13] qui a fait le pèlerinage à la Mecque

légumes, de la pomme de terre assaisonnés avec du sel, du piment, du persil et qu'on mettait ensuite à cuir au four).

Certaines manières de fêter le ramadan plongeaient certains dans leurs racines des temps lointains, bien avant l'époque moderne : il y avait Muhammad al-'Awar qui vendait pendant toute l'année des journaux, al-Mashariti qui chantait des chants religieux populaires pendant le ramadan. Ce dernier me conta un jour l'histoire du chameau qui fuit le boucher et alla se réfugier auprès du messager, paix et grâce de Allah sur lui, à Médine et lui demanda protection, qu'il lui accorda. Depuis le chameau devint une représentation incrustée dans mon existence, je voyais son image apeurée derrière le messager, paix et grâce d' Allah sur lui, ensuite, une fois obtenue la protection, celle apaisée (c'est ce chameau qui est devenu plus tard le chameau Dharif, le héros principal des histoires pour enfants que j'écris). Les dix derniers jours du ramadan, Muhammad al-'Awar chantaient l'adieu : ne demeure que l'adieu ; ne demeure que le beau. Je n'étais qu'un enfant alors, ma mère me réveillait juste avant le repas de la nuit (précédant la journée de jeûne) pour regarder de la fenêtre et je le voyais, à ses côtés son aide qui lui tenait un fanal, lire un recueil où était consignée la généalogie de notre famille qu'il récitait nom après nom. J'entendais prononcer mon nom et revenais à mon lit me rendormir et poursuivre mes songes.

Pendant notre enfance nous passions devant les maisons, tenant à nos mains des fanaux, et demandions l'*obole*[14] ; c'était une offrande que les habitants accordaient aux enfants qui, en contrepartie, imploraient pour eux le pardon d'Allah en reprenant une chanson composée de ces mots :

N'était un tel nous ne serions venus,

Ô Toi qui pardonne ! [cette invocation ponctuait chaque césure, d'où le nom de la chanson.]

Pour vainement fatiguer nos pas
Offrez-nous de ce que vous voulez
Donnez-nous deux cents un rials
Qu'on puisse voyager au Sham.

[14] l'accoutumée

(Nous cessions alors de chanter et entonnions rapidement) .

Offrez-nous l'obole
Amande de noix et plus !
Le fanal est près de s'éteindre
Et les enfants dorment déjà
Qu'Allah les protège
Et eux et les leurs !

Un de mes amis m'informa qu'au Caire seuls les enfants des pauvres demandaient l'*obole*, alors que cette tradition n'avait pas à Damanhour, dans mes souvenirs, de sous-entendu de classe. Nous sortions tous avec un fanal. Il y avait aussi la célèbre chanson « wihawi « dont quelques échos se font encore entendre dans certaines antiennes du mois de ramadan. A mon retour des Etats-Unis en 1969, j'ai essayé d'inculquer quelques-unes de ces chansons à ma fille Nour. Et, dans une opération vaine de sauvegarder la tradition, nous visitâmes les membres de la famille en « implorant pour eux le pardon ».

Il y avait aussi le cortège de la vision, c'était un cortège que les corporations accomplissaient la veille qui précède le ramadan (une fois confirmée la vision de la lune). Chaque corporation préparait sa propre voiture et faisait le tour des rues de Damanhour, quelques-uns des siens, installés dessus, imitaient les gestes de leur métier. On voyait passer la voiture des forgerons puis celle des menuisiers, des tisserands, etc. Nous attendions la vision de la lune avec impatience.

Lors de la fête de l'aïd, nous mettions des habits neufs et faisions un temps tomber toutes les barrières sociales. Les disparités s'amenuisaient sensiblement parce qu'un agréable climat de convivialité régnait. L'expression : « Que chaque année tu sois bien ! », était la formule grâce à laquelle les gens renouvelaient dans leur existence le sentiment d'appartenance à une « humanité et un monde communs », et nos voisins coptes venaient, en l'occasion, nous féliciter tout comme nous le faisions à leurs fêtes.

CHANSONS ET JEUX

Nous apprenions à Damanhour des dizaines de chansons, de jeux et de calembours. Il y avait, à titre d'exemple, les formules sans queue ni tête et

dont les vocables se ressemblaient. L'enfant s'ingéniait à les répéter et sa capacité s'accroissait à mesure de la netteté de sa prononciation (appelés en anglais tongue twister[15]) (sic). La prouesse consistait en la capacité qu'avait chaque joueur à prononcer ces vocables rapidement et en le nombre de fois où il pouvait les répéter. Parmi les formules les plus célèbres :

« Bûches de qui ?
Bûches de Habsha
Habscha qui ?
Maître des bûches. »
Ou encore :
« Notre Berbère a élevé un minbar
Le Berbère du port a élevé un minbar
L'on sait que le Berbère du port élève un minbar
Tout comme notre Berbère a élevé un minbar. »

Le joueur ne s'arrêtait qu'une fois les articulations confuses et entremêlées, les joueurs les plus habiles poursuivaient le plus longtemps possible.

L'on ressassait aussi des poèmes hermétiques sans aucun sens, et qui n'avaient pour finalité qu'à stimuler les capacités cognitives et imaginaires enfantines, comme celle de :

« Il y avait trois hommes :
Deux aveugles le troisième sans vue.
Ils trouvèrent trois piécettes :
Deux estompées la troisième sans trait.
Ils achetèrent avec trois poulettes :
Deux moururent la troisième ne survit pas.
Ils les mirent au four :

Deux cramèrent la troisième disparut », et ainsi de suite.

Et parmi les autres chansons qui tournaient au jeu. Un des enfants dit :

« Ton oncle Shantah
Menaçant des cornes.
Que lui donnes-tu ? »

[15] phrases difficiles à prononcer ou imprononçables.

Un des répondants choisit la réponse qui lui passe par la tête, comme :

« Je lui donne banquette. »
Le premier alors :
« Ban, ban pour toi
Ban, ban pour tes reins.
Ton oncle Shantah
Menaçant des cornes.
Que lui donnes-tu ? »
Le second lui répond :
« Je lui donne une tapisserie. »

Le premier joueur se saisit alors du mot, mais plutôt que de dire :

« Tapis, tapis pour toi », et dit :

« Pipi, pipi pour toi. »

A cette réponse tous les enfants mettent à rire. Le jeu met en valeur l'habileté du premier à tourner les mots en dialogue ; celle du second à choisir des mots dont on tirerait facilement une réplique.

Il y avait aussi la célèbre chanson qui permettait de choisir un enfant parmi un groupe :

« Détourné dès le début
Du chou malodorant
Sidi Muhammad al-Baghdadi
S'en empara et le délaissa
Ainsi que je vous le dis. »

Une autre chanson dit :

« Intervalle, intervalle
Zinnia dans l'intervalle
Répands le nard sur le jasmin.
Poussin cours au souk
Prends l'œuf dans la caisse
Gare de le manger sinon tu y passes. »

Il y avait aussi des chansons où les êtres et les choses se mêlaient de façon insensée :

« Le concierge veut un menuisier
Le menuisier veut une échelle
L'échelle veut un clou
Le clou est chez le forgeron
Le forgeron veut un œuf
L'œuf est dans la poule. »

Il y avait aussi cette belle chanson qu'on reprenait chaque fois que le père revenait à la maison :

« Père est revenu
Quand est-ce que ?
A six heures.
A pied ou en voiture ?
Sur une bicyclette.
Blanche ou rouge ?
Blanche comme la crème.
Cédez-lui passage.
Et adressez-lui salut :
Soldat derrière !
Officier devant ! »

Une autre chanson qu'on entonnait à l'école, surtout à l'ouverture de l'année scolaire :

« Ecoles, ô écoles !
Ô nous, tous joliment vêtus !
Les tenues dans le sac
Et les élèves me courent après. »

Il y avait encore propres à « faire parler » le ballon, c'est-à-dire à la battre de la main sur le parterre, un second joueur la prend au bond et la rebat, et ainsi. Je livre cette chanson afin qu'elle ne disparaisse pas, comme tant et tant d'autres tombées dans l'oubli faute d'avoir été enregistrées :

« Sot brillant !
Ô sédentaire
Vis en Franc
Sans un sou !

Fille d'effendi
Passa la nuit chez-moi.
J'eus peur qu'elle me frappât.
Je lui mis un point. »

Il y avait aussi une deuxième chanson que je vais évoquer afin que ceux qui s'intéressent à ce patrimoine l'enregistrent :

« Prends de ma main, ma mie !
Ô femme de mon maître !
Ma main me fait souffrir
Le soleil m'accable
Prends de ma main, mon amie ! »

Au dernier vers de la chanson, la balle passait d'un joueur à un autre.

Il y avait beaucoup de chansons pour les sauts à la corde dont l'une était aussi triste qu'étrange :

« Honte à toi Grande-Bretagne
Pour l'amour des Egyptiens.
Etaient-ils en Allemagne
Ou étaient-ils des ennemis ?
Dans l'avenue Farouk Premier
Les militaires sont en rangs.
Un coq est juché sur un lampadaire
Coqueriquant en français :
Un, deux, trois : sortez ! » (sic)

On sautait à la cadence de la chanson en sortant hors au mot final. J'ignore l'origine de cette chanson, comme j'ignore qui en est l'auteur et pourquoi elle s'achève par des mots en français, ni comment elle a pu arriver à Damanhour ! Je me dois toutefois d'évoquer quelques chansons françaises que chantaient les enfants de la bourgeoisie rurale et ceux des fonctionnaires comme *Frère Jacques*, ou *Sur le pont d'Avignon* arrivées, à coup sûr, avec les écoles missionnaires, ce qui prouve que les opérations d'occidentalisation ont commencé d'envahir toutes les places avant de finir en mondialisation : c'est-à-dire en diffusion du mode américain de vie, de consommation et de pensée.

Il y avait aussi ce jeu : « Perle, perle, petite perle. » (j'ignore l'origine de ces mots) où les joueurs se divisaient en deux groupes. Le premier commençait par s'avancer en un rang serré sur le second jusqu'à en être face répétant un vers d'une chanson, puis reculait en entonnant : « Perle, perle, petite perle. » Une fois arrivé à son camp (sa *maison* comme on l'appelait), la deuxième équipe s'avançait en rang à son tour et de la même façon répétait : « Perle, perle, petite perle. » Le jeu consistait en un dialogue, le premier disait : « L'émissaire vous demande. » Et reculait : « Perle, perle, petite perle. », la deuxième équipe à son tour s'avançait : « Qui voulez-vous ? » et reculait en reprenant : « Perle, perle, petite perle. », « Nous voulons un tel. », « Qu'en donnerez-vous ? », « Nous en donnerons du miel. » (par exemple), « Cela ne suffit pas. », jusqu'à ce que la première disait : « Le monde entier pour lui. », alors la deuxième répliquait : « Tenez, prenez-le ! » Chaque équipe essayait d'avoir le maximum de joueurs dans son camp. Je ne me souviens pas comment finissait le jeu, s'il y avait un vainqueur et un vaincu, ou n'était-ce qu'un jeu dialogué. Il y avait des dizaines de jeux de la sorte comme : « Brutus » et « Mangez de la courgette », dans une autre version : « Un kilo de courgettes » et « La boxe », qui avait aussi pour nom le *jeu de la perdrix*. Singulièrement, ces chansons étaient, essentiellement, réservées aux filles, ce qui n'empêchait pas les garçons d'y participer tout au moins jusqu'à l'âge de onze ans avant que ne s'effectuât la séparation. Les garçons avaient cependant l'exclusivité de certains jeux comme le football et les sept palets on posait sept palets en colonne les uns sur les autres et on divisait les participants en deux équipes. Le capitaine de la première équipe se saisissait d'une balle et tentait d'un coup de mettre bas le moins de palets possible de la colonne parce que c'était son équipe qui devait la remettre debout avant de pouvoir s'échapper. Entre temps celui que touchait la balle de l'équipe adverse était disqualifié et devait quitter la partie. L'enjeu de l'affrontement, entre les deux équipes, était laquelle arriverait à reconstruire la colonne sans que ses membres en soient éliminés par les balles de celle adverse. Quoique réservé aux garçons, les filles, si mes souvenirs sont bons, jouaient également mais entre elles au sept palets.

Les jeux et les chansons étaient en toute évidence un patrimoine au sens fort du terme. L'aîné prenait le plus jeune sur ses genoux en lui tenant les doigts et disait :

« Donne-moi un œuf
Donne-le moi cuit
Donne-moi sa coque

Donne-le moi à manger », au cinquième doigt le petit était tout excité car l'aîné poursuivait : « Donne-moi, dis-je, une part », et chatouillait le petit. Il y avait aussi une chanson qui servait à bercer les enfants assis sur les genoux du chanteur :

« Pèlerine en pèlerinage vers la maison d'Allah
La Kaaba et le messager d'Allah
Ta maman, enfant, a pris le serment
De te nourrir, ce jour, de lait
Berce, berce la berceuse
Toi qui aime la bouillie. »

Il va sans dire qu'on pouvait jouer sans avoir à acheter le moindre accessoire ou outil. Le jeu, pour l'essentiel, s'appuyait sur les joueurs et leur habileté et de la sorte consolidait le sentiment d'appartenance au groupe. C'étaient des jeux collectifs qu'un individu ne pouvait accomplir isolément (au contraire des jeux modernes très coûteux avec lesquels une personne peut jouer individuellement et qui atteignent leur paroxysme avec les ordinateurs : une personne ainsi peut jouer une partie d'échecs isolément !).

En quittant l'enfance et en avançant en âge, on jouait à d'autres jeux comme : les jeux de dames, les jeux d'échecs, de dames et de cartes, et bien sûr la balle pour les pieds (la balle en cuir, comme on l'appelait et qui devint plus tard le football ou le ballon rond). Tout comme je vis enfant la boîte à merveilles : un homme arrivait avec une caisse ayant quatre ouvertures sur lesquelles étaient disposées des lentilles grossissantes, derrière se fixait un ruban de papier avec les images de Abu Zayd al-Hilâli, 'Antar, 'Abla. On s'asseyait sur un tabouret qu'il portait et on regardait dans les lentilles pendant qu'il déroulait le ruban tout en contant des histoires.

Il y avait aussi un jeu appelé la *suite* (ou le jeu de rimes). Le jeu s'ouvrait par une phrase assertive, un mot ou une question que posait un des protagonistes. Un deuxième lui répondait par « Qu'est-ce à dire ? », le premier lui donnait la réplique se rapportant au domaine choisi d'avance, cette réponse

devait forcément prendre une tournure comique. Et vice versa. Le deuxième à son tour prononçait une phrase affirmative à laquelle l'autre répondait par la même formule : « Qu'est-ce à dire ? » L'échange se poursuivait jusqu'à ce qu'un des deux joueurs était réduit à quia. A titre d'exemple entre un joueur *a* et un autre *b*, l'échange pouvait porter sur le domaine du cinéma comme suit :

Tu traverses la rue avec ta famille et le gens disent :
Qu'est-ce à dire ?
Les oiseaux de la nuit

Puis on changeait les rôles :

Ta maman traverse la rue et les gens, d'elle, disent :
Qu'est-ce à dire ?
Godzyla

Puis à nouveau on changeait les rôles :

Ton père traverse la rue et les gens, de lui, disent :
Qu'est-ce à dire ?
Le voleur de fêtes

(Les trois séquences qui précèdent ne sont que des exemples, d'où ce choix de titres de films récents). Je me rappelle encore une suite sur un film « célèbre » de Tahia Karyuka (si mes souvenirs sont bons) qui débutait comme suit :

Ta maman bat ton père et il dit :
Qu'est-ce à dire ?
a. La patience est bonne.

Le gâteau de la fête de l'aïd pouvait être l'enjeu du jeu de la suite, ainsi :

Votre gâteau
Qu'est-ce à dire ?
On le jette sur le mur
Votre gâteau
Qu'est-ce à dire ?
On le présente à l'hôte, il dit merci !
Votre gâteau
Qu'est-ce à dire ?
Ta maman l'offre aux voisins, mais n'en veulent pas.

Le jeu exigeait de la mémoire et une réplique rapide, qualités des sociétés traditionnelles orales. Je partais à la maison et refaisais les listes avec d'autres suites et dans des domaines inédits. J'accrus ainsi mes possibilités à affronter des adversaires d'une manière remarquable. Lorsqu'une équipe d'un autre quartier venait nous affronter, on me choisissait pour relever le défi. Les listes écrites étaient prêtes et bien retenues, dans une société orale qui ne connaissait pas encore cette stratégie sériée. Les champions des jeux de suite s'étonnaient de mon cas, car ils pressentaient, sans pouvoir le déceler, comme un élément nouveau intervenu dans ce qu'ils connaissaient jusqu'ici. Et évidemment, personne n'a pu découvrir mon secret. Quelques restes de ces jeux et chansons subsistent encore dans certains quartiers pauvres du Caire et à des endroits de Damanhour. Et je crois, mais Dieu est plus savant, qu'ils sont sur le point de disparaître avec l'apparition de l'Atari et des divers jeux électroniques.

La passion de l'anecdote m'est restée et ne m'a pas quitté à tel point que je priais mes amis de me pardonner au cas où je raconterais quelque anecdote à leur sujet[16], je ne le ferais que comme Egyptien aimant le trait d'esprit et sans acrimonie. Quand vous êtes saisis par le jeu de suite, vous ne pouvez qu'obtempérer. Ma préférence allait évidemment pour le trait d'esprit qui mettait à l'abri, au moins pour quelques temps, des autres mauvais penchants. Il me semblait que la passion pour l'anecdote était liée à la constitution même de l'homme égyptien, sa poitrine se dilatait quand il se rendait compte que son vis-à-vis était capable de quelques facéties. Je me souviens qu'une fois les services de la voirie détournèrent la circulation de notre rue pour raison de travaux, en y installant des barrières, ce qui nous faisait faire des détours et emprunter des rues latérales pour arriver à notre maison. Je recourus donc à l'arme de l'anecdote pour convaincre le gardien de lever la barrière et me laisser passer. Une fois, d'un ton déclamatoire, je dis : « Nous autres, peuple égyptien, demandons à passer ! », ce qui le fit rire et il levait la barrière. Une autre : « Etes-vous contre le passage ? nous ne demandons qu'à traverser. », et à nouveau levait la barrière. Mon carquois de ruses rigolotes commençait à s'épuiser, et un soir de retour du théâtre, mes enfants, assis sur le siège

[16] A leur dépens

arrière de la voiture, me réclamèrent une ruse pour passer - pour eux cette histoire de passage tournait à l'amusement. Arrivés près de la barrière, je criais de toute ma gorge : « Sésame, ouvre-toi ! », le gardien nous dévisagea un instant avec sérieux puis leva la barrière en disant : « Entre Sésame ! », ce qui nous fit tous éclater de rire.

L'amour que l'Egyptien a du trait d'esprit est, peut-être, dû à sa longue expérience historique qui lui fit vivre beaucoup des contradictions oscillant entre des moments de victoire et de défaite d'où il tirait, simultanément, sa force et sa faiblesse. Ce qui le rendit capable de développer une vision philosophique en mesure d'assimiler les contradictions et, à travers le trait d'esprit, de les dépasser. Cependant cette disposition n'annula pas sa capacité de dépassement par la révolution.

Certainement qu'on apprenait beaucoup de choses à Damanhour, mais sans en distinguer la nature. C'est là un des problèmes fondamentaux posé aujourd'hui à la pédagogie quand elle essaie de mettre fin à l'analphabétisme et de moderniser la société : quel est le volume de la culture et des formes orales de la civilisation traditionnelle qui vont disparaître ? La perte serait-elle immense et sans contrepartie, ou le prix serait-il raisonnable ? Certains pensent que la perte serait considérable, car les matières qui seront imposées par ceux qui ont appris à lire et à écrire ne seraient pas forcément les œuvres d'Eschyle, d'al-Farabi ou de Confucius. Le nombre de magazines consacrés aux faits divers, aux crimes et à la vie des stars est sans nombre et la moyenne de leur diffusion dépasse de loin celui de n'importe quelle revue sérieuse, ou même quelque peu sérieuse. Existe-t-il une méthode qui permettrait de vaincre l'analphabétisme de manière à ne pas priver, systématiquement, les populations d'une bonne part de la culture populaire, de ces enseignements qu'elles apprennent et se transmettent sans effort parce qu'ils constituent une parcelle de leur discours de civilisation et de leur vie au quotidien ?

LA DIVERSITÉ ET LA TOLÉRANCE

Parmi les phénomènes relatifs au conflit entre la modernité et les traditions, nous avons l'apparition de la famille nucléaire avec la continuité de la famille élargie. La famille nucléaire commençait à voir le jour à Damanhour avec l'augmentation du nombre de fonctionnaires qui s'y installaient. Chacune de

ces familles, dont on ignorait les origines, était constituée du couple et des enfants. En dépit de cela, la société de Damanhour les accepta et, mieux, certaines familles illustres s'allièrent à eux. Des enfants, issus de familles aisées, quittaient déjà les leurs pour aller s'installer en Alexandrie (où les chances d'investissement et de plaisir étaient plus propices). Mais malgré tout cela, la famille élargie restait l'unité de référence de la société. (Mon père – Qu'Allah le prenne en sa miséricorde ! - nous apprenait qu'il n'y avait entre nous et sa fortune - accrue ou diminuée - aucune corrélation. Il fit cependant en sorte que nous vivions au même niveau que les enfants des fonctionnaires et c'était sa façon à lui de « moderniser » ses rapports à nous, de raisonner les dépenses, de s'en tenir à la fructification du capital.)

Mon grand-père, hadj Ahmad 'Ali al-Massiri l'homme au rire éclatant et à la stature imposante, vivait au rez-de-chaussée de son immeuble situé dans la rue al-Ansari où également ses quatre enfants occupaient chacun un appartement. Ses deux filles, elles, vivaient chez leurs maris. Cela veut dire que j'ai vécu dans un appartement où tous ses membres portaient le nom d'el-Massiri, hormis les femmes des quatre frères. Dans cette ambiance, ma mère se distinguait, par rapport aux femmes de mes oncles, par le fait d'être la moins moderne et la moins prompte à se laisser couler dans le nouveau mode prégnant. Elle était mère de ses enfants, de ceux de mes oncles et de tous ceux qui croisaient son chemin et jusqu'aux femmes de ménage (elle s'asseyait à leurs côtés par terre et partageait, quelques fois, leur repas à la cuisine. De toute façon, toute domestique qui venait travailler chez nous ne nous quittait que mariée, ma mère, en somme, la considérait comme sa propre fille). Ce qui, certains moments, aiguisait mes réserves. Mon ego moderne, aux limites claires, commençait à se former et à se cristalliser.

Le cercle dans lequel j'ai évolué, pendant mon enfance, était celui de la famille élargie au sens fort du terme. Dans le voisinage, où j'ai grandi, les enfants étaient ceux de tous. Le temps passé à l'extérieur n'était pas une « errance », mais un moment d'apprentissage social, à l'opposé de la rue de nos jours. Les grands surveillaient les plus petits comme s'ils étaient leurs tuteurs, ce qui allégeait considérablement la tâche des parents. Ma mère m'a raconté qu'à l'âge de quatre ans, je m'étais égaré et une famille m'avait recueilli chez elle et m'avait donné à manger, mais je refusais de le faire s'ils

se mettaient pas d'abord, à l'exemple de la mienne, des serviettes pour ne pas salir leurs vêtements afin que la nourriture ne dégoulinent pas sur eux ; et ils le firent pour me faire plaisir : c'est-à-dire qu'ils se substituèrent à ma famille et se sentirent responsables de ma petite personne. Je me souviens de cet incident en 1977, où me promenant une fois à Istanbul, je vis un garçon d'une dizaine d'années qui fumait une cigarette, et un des passants le réprimanda alors qu'il ne le connaissait pas. C'est ce même sentiment, de la responsabilité commune, qui prévaut dans la société traditionnelle. C'est une chose exclue dans les sociétés occidentales modernes et dans beaucoup de sociétés arabes modernes surtout dans les grandes villes. Ce sont des sociétés constituées d'individus où chacun s'en tient à ses propres limites sans les dépasser : l'Etat ayant envahi la sphère commune et une bonne part de celle privée.)

Je me souvins que ma mère, toute de vertu et d'abnégation, gardait son allégeance totale envers sa famille al-Halabî. Elle ne cessait de se convaincre elle-même et de persuader les autres, avec beaucoup d'insistance, qu'elle n'était pas une Massiri, qu'elle n'était dans cette famille que pour accomplir son devoir sans en faire partie. Il semblerait que son expérience parmi les Massiri fût unique, la famille Massiri prenait dans son existence une tournure légendaire troublante. Elle me parlait de quelques-uns de mes grands-parents qu'elle avait connus, bien avant ma naissance, et comment la peur que suscitait un parmi eux (mon grand-père immédiat hadj Ahmad) répandait la frayeur dans les cœurs, tout comme son rire les apaisait. Ainsi quand il riait, dans le bureau du directeur, le directeur aussi riait et tous ceux qui y étaient. Quant à mon grand-père hadj 'Ali, d'après son récit, il n'aimait pas le foie que cru, dans un autre récit, il le mangeait après l'avoir laissé cuir une seconde dans de l'huile bouillante, tout comme il buvait deux œufs crus chaque jour. Sa femme, qui était une Massiri, était encore plus effrayante que lui : elle pouvait porter un baril qui pesait pas moins de cent kilogrammes sur des kilomètres. (Et qu'est-ce qui l'obligeait à le faire ? Etaient-ce des faits véridiques ou des légendes créées par l'esprit humain pour se réconcilier avec son réel et le comprendre ?).

Un autre grand-père, toujours selon le récit de ma mère, fut un commerçant ambulant. Il se mariait dans chaque ville, peut-être n'aimait-il pas la solitude. On ne découvrit ses femmes qu'après sa mort lorsqu'elles vinrent demander

leur part de l'héritage. Une de ces femmes, originaire du sud du Soudan, ne connaissait pas l'arabe (comment cet homme communiquait-il avec elle ?).

Bien que ma mère restât « étrangère » à la maison des Massiri, son appartenance à la famille élargie lui conférait de la force et de la confiance. Quand elle était en conflit avec mon père, son frère Ibrahim Halabi - le chef du parti Wafd de Damanhour (ou une de ses personnalités importantes) avec toute sa prestance dans la société, - venait à la maison et engageait les discussions jusqu'à connaître l'origine du désaccord et y mettait fin. Si aucune solution n'était immédiatement trouvée, il restait toujours à la maison de son père ou de ses frères où elle pouvait, pour quelques jours, se réfugier en attendant les prochaines réconciliations. Si les conflits étaient de la sorte réglés par les proches, les alliances s'effectuaient de manière analogue, ce n'était pas seulement une personne qui épousait une autre (comme c'est le cas dans notre société moderne) mais une famille qui « s'alliait » à une autre. L'individu, dans les sociétés traditionnelles, n'était pas seul dans ses fêtes ni dans ses tristesses. Je me souviens que lors de ma première apparition à la télévision où j'étais invité à parler de l'*Encyclopédie* 1975, plusieurs personnes félicitèrent ma mère, considérée comme responsable du « succès » que j'ai réalisé. Le fruit d'un effort n'était pas attribué à son auteur uniquement, mais à la mère aussi. Ce qui suscitait en elle un sentiment de continuité, allégeait ses souffrances maternelles et rapprochait les générations les unes des autres. Tout comme il faisait de la question du travail de la femme à la maison une question reconnue socialement et véritablement valorisante ; à l'opposé de ce qui se passe de nos jours, où si l'on demande à une mère ce qu'elle fait, elle répond : « Rien ! », étant donné que le « travail » est devenu l'activité accomplie par un individu dans les secteurs de la vie commune moyennant un salaire : deux conditions qui ne s'accordent pas avec le travail accompli par la mère !

Une des idées les plus courantes, la plus évidente, est que la société traditionnelle anéantit l'individualité de l'homme. Certainement que l'emprise sociale directe, dans la société traditionnelle, met des limites à l'individualisme et suscite un sentiment fort d'appartenance au groupe primordial (famille, tribu, etc.) Je me souviens que je me trouvais dans l'Etat du Minnesota en 1966 où je donnais une conférence, dans le cadre des activités des étudiants

arabes. A la fin de la conférence, un des étudiants s'approcha de moi, me donna l'accolade et m'embrassa. Il était un de mes camarades de l'école secondaire de Damanhour de la famille al-Budi et du coup m'invita à assister à la séance de « l'union des étudiants de Damanhour du Minnesota ». Je faillis tomber tant était grande ma surprise. J'assistai néanmoins à la réunion et compris la force d'appartenance à la famille, à la tribu et à la région dans la société traditionnelle.

Malgré tout, il y avait bon nombre de personnalités aux caractères exceptionnels dans ma vie à Damanhour. Au nombre de ma famille élargie, mon père n'était pas l'unique personnage dominant. Comme dans la famille nucléaire, d'autres personnages pouvaient servir d'exemples : ainsi pus-je forclore mon père et m'en libérer (le grand problème dans les familles nucléaires). Mon beau-frère 'Abd al-Wahab Mustapha Hilmi, professeur de langue arabe, m'encouragea dès mon enfance à m'intéresser à la littérature et à la pensée, m'aida dans la publication du journal scolaire annuel de Damanhour, me poussa à donner des conférences publiques (qu'on appelait « causeries » à l'époque) et m'ouvrit de nouveaux horizons, différents de ceux de ma famille à tendance marchande nette.

Mon oncle, Ibrahim Halabi, personnage célèbre de la politique à Damanhour, a été choisi par la population comme leur candidat aux dernières élections municipales précédant la révolution de 1952. Mais les responsables du Wafd en décidèrent autrement et le remplacèrent par un des enfants de la famille féodale du procureur du roi, candidat de l'arrondissement de Damanhour (à l'élection comme député de al-Tawil pacha). Les gens commencèrent alors à murmurer que le parti du Wafd a déchu comme parti populaire. Mon oncle avait consacré sa vie au parti et sa confiance dans le Wafd était totale. Il mettait son imprimerie (l'une des plus vieilles d'Egypte) à la disposition du parti et publiait ses brochures. Ayant entendu parler de la corruption du royaume et des conflits entre partis, je me suis enthousiasmé pour la Révolution de Juillet à son déclenchement. Je vins le voir en le priant de rejoindre cette nouvelle formation (organisation pour la libération) et d'y jouer un rôle, sa réponse fut cinglante : « La politique, à mon sens, est un suffrage derrière des rideaux et, sans ces derniers, la vie politique ne pourrait avoir d'assise réelle ! » Je fus ravi de sa bravoure et de sa décision quoique je

ne saisisse pas totalement la portée de son discours. Mon oncle abandonna la politique et se dévoua à son travail et son imprimerie jusqu'à sa mort. Je me trouvai alors aux Etats-Unis d'Amérique, j'appris que tout Damanhour était sorti pour ses obsèques.

J'avais un autre oncle qui était d'une tout autre facette Il n'était d'aucune tendance politique, et tenu par certaines activités qui n'avaient pas de lien direct avec les préoccupations immédiates de la société. Il s'occupait de la publication d'un « bréviaire » le mois du ramadan. La dernière fois que je le vis, il me donna un répertoire contenant les dates des tempêtes à Alexandrie avec leurs noms respectifs. Il avait coutume d'assister à tous les obsèques et à toutes les fêtes jusqu'à sa mort, au delà des quatre-vingts ans !

Il y avait à Damanhour le café al-massiri, de son propriétaire abd al-mu'ti al-massiri (Allah l'ait dans sa miséricorde). J'y allais une ou deux fois avant mon inscription à l'université, j'y fréquentais, de loin, un groupe de poètes, d'artistes, d'écrivains, de penseurs et d'intellectuels. Mais après mon inscription, je devins membre actif de ce groupe. Nous nous réunîmes dans un climat amical où ne régnait ni attraction idéologique ni peur de l'expérience ou de l'erreur, car, avec ses amis, l'homme ne masque rien et il n'est pas contraint de mesurer ses propos. Il s'exprime librement sachant que ses idées seraient sujets soit à l'admiration soit à l'ironie et rire. L'ironie des amis est imprégnée d'affection. En revanche, les conférences sont devenues des espaces où l'on expose de longues pages bien préparées, appelées mémoires, et dans lesquelles on inscrit des postulats naïfs. Parfois le chercheur s'efforce constamment de contrôler ses mots pour ne rien dire! Il déploie toute son énergie pour ne rien expérimenter et pour ne commettre aucune faute ni ne laisser de lacune qui pourrait le rendre sujet de critique. Souvent, il expose devant un groupe de professeurs inconnus et dans un climat de méfiance totale.

Un auteur n'écrit pas pour « tout le monde » mais pour un groupe déterminé de personnes. Et tout écrivain, à mon sens, a besoin d'un groupe de lecteurs réunissant certaines qualités : intéressés par le problème soulevé dans son ouvrage ; d'un niveau intellectuel leur permettant d'apprécier l'ouvrage sans éloge gratuit ni dénigrement acerbe. Ces derniers peuvent adresser leurs critiques à l'auteur dans un esprit amical et cordial mais sans complaisance.

Chose qui lui confère une légitimité et renforce son assurance. L'échange chaleureux et intelligent suscite en lui la confiance et stimule sa créativité.

Parmi les choses insolites, quand j'étais élève au lycée chaque fois que j'envoyais un article à un journal pour exprimer, à propos d'un événement quelconque, mon approbation ou faire part de mon désaccord, il trouvait facilement le chemin de la publication et dans la première page quelquefois. Le phénomène me surprenait et mes camarades de classe me persuadaient que mon style était littéraire et alerte. J'y consentais et ma confiance en moi augmentait jusqu'au jour où je découvris que tout cela était dû à une simple paronymie. Les rédacteurs des journaux avaient confondu mon nom : 'Abd al-Wahhab al-Massiri de Damanhour, avec celui de 'Abd al-Mu'ti al-Massiri, l'homme de lettres propriétaire du fameux café de la dite ville !

Il y avait parmi nous le poète populaire Hâmid al-Atmas et le poète Fathi Sa'id (qu'Allah ait leur âme !), tout comme j'ai fait la connaissance de Muhammad Sadki, le nouvelliste, et 'Abd al-Kâder Hamida, ainsi que d'autres. Le café était le lieu de rencontre pour les gens de culture de Damanhour. Amin Yusuf Rharab s'y rendait, on m'informa que Yahya Haqqi et Muhammad 'Abd al-Halîm 'Abd Allah et d'autres, parmi les personnalités célèbres de Béhéra qui y ont travaillé, fréquentaient ce café littéraire. Mais au déclenchement de la révolution de juillet, les opérations de rénovation se précipitèrent avec pour corollaire l'apparition de l'Etat central fort. 'Abd al-Mu'ti al-Massiri et Hâmid al-Atmas partirent au Caire et devinrent membres du Haut Conseil des Arts et des Lettres. En dépit de ces départs, le café poursuivit ses activités – d'après ce qu'on m'a raconté – et continua à être un salon culturel fréquenté par les intellectuels et les artistes. Malheureusement le décès de 'Abd al-Mu'ti al-Massiri coïncida avec celui du président Djamal 'Abd al-Nâsser qui, à son effroyable annonce, figea tous les appareils d'Etat. 'Abd al-Mu'ti Massiri disparut du coup subitement de la vie littéraire et publique.

Durant une période de ma prime jeunesse, comme je l'ai signalé plus haut, je rejoignis les rangs de l'organisation des Frères Musulmans. Je fis connaissance avec plusieurs personnalités, dont la plupart étaient de la classe moyenne (fonctionnaires des services téléphoniques, professeurs de langue arabe, quelques enfants de petits agriculteurs, petits commerçants). Chose

curieuse, je découvris à l'époque que plusieurs communistes de Damanhour étaient d'anciens membres de l'organisation des Frères Musulmans avant de s'affilier au parti communiste. Et inversement ! Lorsque j'étais à Damanhour en 1956, lors de l'agression tripartite, je faisais partie des forces de la garde nationale et entendis un jour un imam réciter un poème de 'Abd al-Wahab al-Bayati avant de découvrir qu'il était athée ! Il semblerait que cette étape fût celle d'une recherche identitaire pour tous. Les enfants des classes moyennes instruites, dans les petites villes et les campagnes égyptiennes, étaient parmi les plus assidus dans cette recherche, et ce questionnement. Ils se montraient les plus fermes. Je crois que le plus grand désastre qui toucha la société égyptienne fut effectivement l'effritement de la classe moyenne (avec l'ouverture et la mondialisation) à cause de la baisse des revenus, de l'inflation et de la complication des détails, de plus en plus croissants, dans la vie : la subsistance, la scolarité des enfants, les soins, etc. La conséquence en fut le recul perceptible des membres de cette classe et une moindre participation dans la vie sociale.

Cette diversité de la société traditionnelle est due à la tolérance qui la caractérise. C'est une société, comme nous l'avons affirmé plus avant, où s'opérait une maîtrise sociale directe, chaque individu connaissait sa place et la surveillance collective se faisait autant par les parents que par les voisins ou par d'autres personnes. L'individu se sentait ainsi obligé à l'égard de sa famille et de ses voisins proches. Grâce à cette action de maîtrise sociale et de confiance dont bénéficiait la société, et grâce à la proximité entre la famille et l'individu, et à la surveillance qu'accomplissait le voisinage, les sociétés traditionnelles n'hésitaient pas à accorder à leurs membres un espace considérable de liberté où ils pouvaient laisser s'exprimer leur individualité : espace où l'on pouvait, sur beaucoup de points, faire preuve de tolérance et d'aménité. Tout ceci est à l'opposé des institutions étatiques et des autres institutions de communication abstraites et lointaines qui exigent une allégeance exclusive. Ce sont des institutions impersonnelles et abstraites qui essaient de couler l'individu dans des moules disposés à l'avance. Elles annihilent son individualité propre afin qu'il lui soit aisé de l'utiliser. Je me souviens qu'une certaine dame se plaignait de son mari infidèle et qui passait une bonne partie de son temps au bar où il consommait du vin. Les femmes

se réunirent et lui suggérèrent quelques solutions, parmi lesquelles lui acheter son vin jusqu'à ce qu'il revienne à elle. Après l'on chercherait une solution à son alcoolisme). L'opération ou le stratagème réussit mais là n'est pas le plus important. Ce qui m'intéresse dans ce récit, c'était l'existence d'un précédent pour cet homme et pour ce type de problème ; mais également une panoplie de solutions. Ce qui prouve que la vision qu'avait la société traditionnelle de l'âme humaine était complexe et dépassait la vision superficielle et absurde que diffuse les mass-média de nos jours. L'essence de cette vision médiatique réductrice est une polarisation aiguë entre deux types de personnes : celle d'un homme fidèle, passionné par son amour, ne pensant qu'à sa bien-aimée (qu'il aimât, bien sûr, du premier coup d'œil !), et dont le foyer, c'est-à-dire le nid marital, ne connaît que le bonheur et d'éternelles lunes de miel ; ou d'un homme méchant et infidèle à sa femme et aux membres de sa famille et au cercle de ses amis, son foyer ne connaît que les afflictions et de sempiternelles querelles !

Cette même tolérance transparaît dans notre relation avec les Coptes. Il y eut un événement au tout début de ma vie que je n'oublierais jamais. Ma mère me réveilla un matin et me dit que William était là et demandait à me voir. Je ne garde pas en mémoire l'intégralité de son nom ni notre relation exacte, sinon qu'il était notre voisin et l'ami de mon frère aîné. Il m'aimait bien et me donnait des bonbons et des jouets. Ce jour-là, je sortis de ma chambre et le vis assis sur le divan souriant. Il m'offrit un petit jouet en bois : un coq peint à la crête rouge, d'un rouge rutilant que je n'oublierais pas de ma vie. D'ailleurs le personnage du Coq Hassan, l'un des personnages principaux des contes pour enfants que j'écris, est peut-être un mélange de ce même coq et de mon frère Hassan !

J'avais pour voisin à l'école un dénommé Dioscures, fils du pasteur de l'église. On m'informa qu'il devint pasteur de l'église de Damanhour à son tour. Je n'ai pas de souvenir de querelle entre nous ou entre lui et les enseignants. Une relation d'amitié et d'amour liait l'ensemble. Ainsi une famille copte voisine ne pouvait, à partir de leur maison, surveiller l'apparition de l'étoile du berger, signifiant la fin du jeûne qu'ils observaient. On me chargeait alors quotidiennement de surveiller son apparition et de les en informer. Certains frères coptes jeûnent de « l'étoile à l'étoile », comme me

l'a appris le docteur Inas Persom, mon ancienne étudiante d'il y a à peu près un quart de siècle, et qui enseigne actuellement à la faculté des lettres à 'Aïn chams et à laquelle une véritable amitié me lie encore, ainsi qu'à sa famille, à son mari et à ses enfants.

Il y avait beaucoup d'enseignants coptes aux écoles primaires et secondaires de Damanhour, ils jouaient un rôle vital dans notre vie. Parmi les plus importants, Farès, l'enseignant de calcul, qui apprit à tant de générations comment calculer. Je le détestais fortement, car sa méthode et ses moyens pédagogiques incluaient les punitions corporelles à coups de férule, d'âpreté variable, sur la tête : chose que les parents voyaient d'un bon œil et qu'ils lui accordaient comme qualité. Il résolvait un problème d'un seul coup et les résultats témoignaient de son efficacité. Il me prit sous son aile éducative mes première et deuxième années primaires. A ma troisième année vint le maître Mashriqi qui m'ôta le reste d'attachement que je pouvais avoir pour l'arithmétique. Mais ils échouèrent à m'extirper ma foi en le genre humain. Il y avait aussi les enseignants Raphaël et Emile Georges qui, intellectuellement et psychologiquement, m'adoptèrent, ce qui eut un profond effet sur moi (comme on le verra plus loin).

J'observais aussi les amis coptes de mon oncle, membres du Wafd. Ils tenaient tous la même position contre les Anglais et le roi. En résumé, nos rapports avec nos frères coptes, dans cette société traditionnelle, étaient bons et stables. Quels instruments d'analyse doit-on adopter pour l'étude de cette relation cordiale ? Et comment peut-on reproduire ce rapprochement dans notre société égyptienne « moderne » dont certains membres ont été atteint d'un germe en matière de religion ?

Depuis plusieurs années déjà, je me suis épris de l'écoute de la geste hilalienne pendant les mois de ramadan. Une fois, j'avais entendu maître al-Dhawī (le célèbre chansonnier de cette geste) au congrès britannique (accompagné de la chorale al-Warsha). La geste s'ouvrait évidemment et toujours par une prière sur le prophète. C'est là une partie d'une tradition révérencieuse qu'on ne peut abandonner. Mais le chansonnier remarqua la présence dans la salle de beaucoup d'étrangers (et nul doute qu'il y avait un certain nombre de frères coptes qu'on ne peut reconnaître, car, sinon par leurs noms, ils ne se distinguaient en rien des musulmans). Il sentit qu'il lui

fallait modifier l'exorde en prenant en considération la sensibilité ambiante, mais sans l'annuler ni l'escamoter (comme procèdent les modernistes). Il ajouta donc cette expression : « Et que tout un chacun qui ait un prophète prie pour lui ! » Le chansonnier réalisa ainsi ce que d'aucuns trouveraient ardu : la conservation des traditions et des valeurs, religieuses ou morales, et leur extension aux minorités de façon à leur faire sentir qu'elles ne les excluent pas. Et nous sommes, comme nous l'inculque l'islam, une même communauté.

Et pour que personne ne s'imagine que j'ai une nostalgie romantique du passé (malgré ma perception de ces points positifs), je dois souligner ma conscience du côté sombre de cette société conformiste. L'individualité conformiste (qui n'est pas l'individualité moderne) avec son indocilité atavique surnage de façon dramatique dans la société, surtout quand les institutions modernes deviennent manifestes et exigent une discipline abstraite. L'individu conformiste persiste cependant dans son individualité qui découle de son allégeance traditionnelle à soi, à sa famille et sa tribu. Mon épouse définit ainsi la modernité : abandon de toutes les relations élémentaires (constitutives), celles familiales, tribales ou immédiatement naturelles ; en leur substituant des relations non personnelles, abstraites, basées sur la contraction et l'intérêt. L'individu conformiste, pour toutes ces raisons, refuse de se soumettre aux règles générales qui dépassent la sphère de ces allégeances primaires, de ces valeurs morales traditionnelles et qui ne concernent que sa vie privée immédiate. Quant à la sphère collective, c'est un espace de licence et non sacré. C'est ainsi que les règles de « bienséance urbaine »[17] peinent à voir le jour. Nous voyons à l'université, à titre d'exemple, une jeune fille portant le voile et tenant à la vertu, respectueuse de ses parents mais qui ne parvient pas à se prémunir du mensonge à son professeur et de frauder lors des examens, car le professeur et l'examen, à ses yeux, se situent en dehors de la sphère de l'allégeance conformiste au système des valeurs traditionnelles.

Parmi les exemples les plus anecdotiques de cette ambivalence, le comportement des Egyptiens devant les buffets ouverts. Dans la société traditionnelle quand une personne est invitée à un repas, elle doit d'abord y goûter un peu avant de dire qu'elle est, Allah merci, rassasiée. L'hôte commence alors à lui présenter plus de nourriture et, si l'invité s'abstient

[17] urbanité au sens classique du terme, une sorte d'« usage convenant du monde et de la ville ».

encore, d'en appeler aux serments les plus lourds qu'il accepte d'en manger plus : « Ou est-ce notre repas qui ne vous plaît pas ; ne m'offensez pas et prenez ceci de ma main ! ».

Le pauvre invité se force à en prendre plus. Mais la règle s'inverse totalement devant un buffet ouvert : les gens se bousculent, amassent de la nourriture sur leurs assiettes et jusqu'au gaspillage. J'ai entendu une fois un directeur d'hôtel dire aux convives de se servir autant qu'ils le veulent de nourriture, à condition de tout manger. La même contradiction se retrouve dans le comportement des gens selon qu'ils sont à l'intérieur ou à l'extérieur de la mosquée : tu les vois, lors de la prière du vendredi, faire, les uns aux autres, de la place, s'aligner en lignes et veillant à ce qu'elles soient bien droites : « alignez-vous, Allah vous bénisse ! », et quitter le lieu calmement. Mais quelques pas plus loin, si d'aventure se présente un marchand de melons, que les voilà se bousculer, se quereller sans suivre la file et sans aucun respect de l'ordre d'arrivée. L'on ne peut expliquer cette ambivalence manifeste dans le comportement que par la perception du concept des valeurs traditionnelles en n'étant efficaces que dans le domaine de la vie privée et uniquement. Quant à la vie collective, elle se fait en dehors de la morale.

Peut-être que le phénomène dont nous nous plaignons tous, celui de l'escalier sale d'un immeuble, est un autre bon exemple. La plupart des Egyptiens tiennent à une propreté impeccable de leurs appartements : c'est là un point de leur système moral traditionnel, mais l'espace extérieur est permis et devient rapidement une « décharge » publique ; et parmi les exemples les plus dramatiques celui de l'état de la circulation dans les capitales arabes, la conduite à une vitesse folle et le non respect du code de la route.

Un de nos cousins qui était haut fonctionnaire dans les services de télécommunications reçut un expert allemand, dont je ne garde pas en mémoire la fonction exacte, durant la « semaine de la circulation ». Notre expert allemand vit que les routes étaient pleines d'officiers qui dirigeaient la circulation. Et parce que le mouvement de la circulation faisait montre (en comparaison avec l'Allemagne) d'une certaine anarchie, notre expert crut que le dessein recherché derrière la « semaine de la circulation » était un encouragement à l'indiscipline, car la discipline soutenue pouvait être la cause de quelques malaises psychologiques. Notre ami dit alors à mon

cousin : « Monsieur Mustapha, vous vivez dans une société civilisée où l'on s'occupe de régler les problèmes psychologiques des gens ! ». Mon cousin hocha la tête et ne dit mot. Point de réclame à la honte ! Et la joie ne quitta pas notre expert toute la semaine durant. A sa fin, l'anarchie, non seulement, persista mais s'accrut davantage. Notre ami allemand vint alors demander à notre cousin : « Monsieur Mustapha, la semaine de la circulation n'est-elle pas achevée ? Pourquoi donc cette anarchie débordante ? » Alors mon cousin lui avoua que la semaine de la circulation était en réalité celle de la discipline, la pointe de l'organisation et que cette anarchie débordante était l'état habituel.

Si cette histoire est amusante, un ami me conta une autre tragi-comique qui se déroula en Jordanie. Alors qu'il était chargé de la réception d'un expert suédois, délégué pour étudier et organiser le mouvement de la circulation à Aman, une fois arrivés à l'hôtel, ils convinrent de se revoir le lendemain à dix heures. Mon ami arriva à l'heure précise, mais son attente dura car l'expert suédois n'apparut pas. Il ne se révéla que plus tard que le pauvre a été percuté par un véhicule qui lui brisa les os et qu'il était immobilisé en attente d'un avion pour le rapatrier dans son pays pour y être soigné.

Cette expérience-ci je la vécus personnellement et je ne sais comment la conter. Je m'arrêtai un jour devant un feu rouge mais le conducteur qui me suivait ne cessait de klaxonner derrière moi avec impatience. Je descendis de voiture et lui dis que le feu était au rouge. Il me répondit désapprobateur : « Quoi, s'arrêter chaque fois que le feu passe au rouge ! ». Il le dit avec véhémence à celui-là qui voulut répondre aux signaux de la circulation non personnels qui s'appliquent à l'ensemble et sans lesquels la vie se transformerait en un enfer établi comme c'est le cas dans la ville du Caire presque tous les jours de la semaine. Il me faut encore souligner que ce phénomène ambivalent, entre le comportement de l'individu dans sa vie privée et sa vie publique, ne cesse de s'amplifier en dépit de la croissance de la modernisation et de la rationalisation, à cause de la corruption de certains groupes au pouvoir dans le monde arabe qui montrent, par leur exemple, que la sphère publique n'est régie par aucune valeur morale, que la foi en la bienséance urbaine relève d'un « donquichottisme » capable d'égarer l'homme !

Dans une étude intitulée : « Les jeunes à l'âme exilée : réponse de la conscience littéraire arabe à l'action de modernisation selon trois nouvelles », j'ai traité du comment muent le passé et les coutumes en fardeaux pour notre réel immédiat à partir de l'analyse d'une nouvelle de Thomas al-Khoury, l'écrivain libanais, tiré de son livre *Nous sommes tes hommes*.

La nouvelle s'ouvre sur une ambiance très moderne – période des élections – où les citoyens participent au vote. Toutefois après la première phrase, l'auteur use de deux figures : il compare la fébrilité inhabituelle des villages, lors des élections, aux œufs battus, et les places des villages à une ruche d'abeilles. C'est-à-dire que le mouvement existentiel, ici, va de la modernité, fondée sur l'individualisme, à la société traditionnelle fondée sur l'allégeance au groupe. Après ces deux figures, l'auteur rappelle de nouveau l'importance des élections et celle de chaque voix qui s'exprime. Pour cette raison les électeurs arrivent par tout moyen de locomotion : baudets, bœufs, chameaux, charrettes, autocars et tout autre moyen de transport.

Les faits cependant s'entremêlent, les électeurs se dirigent vers les urnes à dos de chameaux, la raison en est évidente, car l'action de modernisation ne s'est pas encore effectuée. Certaines voies ont été balisées d'autres pas encore. Quelques villages n'ont été atteints que par voie aérienne « d'une manière identique à la révélation », et, comme le dit le narrateur, par parachutage ou par hélicoptère. Quelques individus, pour y parvenir, quittent leur pays, à la manière des contrebandiers de haschich, avant d'y revenir à partir d'un pays limitrophe.

Au milieu de toutes ces formes, qui n'ont pas eu suffisamment de temps pour s'accomplir, apparaît l'autocar de Abu Fahl, véhicule dénommé le « protégé », et c'est le meilleur symbole de ce monde actuel. C'est un autocar, une machine, un élément du monde technologique moderne. Mais à mesure de l'avancée, il perd son identité à muer en un élément de la société traditionnelle. L'autocar court, à certains instants, comme les animaux, ou, vole comme les oiseaux. Et finalement vole dans les airs, mais comme une gazelle et quand il s'immobilise dans le ravin, ses roues ont l'air de pattes d'un animal qui s'élance en air. Et jusqu'à son nom « protégé » qui ne sied qu'à un bel engin spatial ou un carrosse tiré par des chevaux. Le nom du conducteur, Abu Fahl, fait allusion à des valeurs traditionnelles comme

la virilité et la masculinité, ce sont des qualités qui n'ont pas de rapports étroits avec la fonction de conducteur qui appellent plutôt certaines valeurs prosaïques habituelles comme la vigilance, l'attention, la conformation aux règles et le respect de la réglementation. Ecrite sur l'autocar cette expression populaire : « L'envieux jamais ne règne ! ». L'autocar ne suit pas non plus un parcours déterminé, à l'instar des autocars actuels. Il suit un chemin singulier à l'extrême : il s'arrête une fois afin de permettre à un voyageur d'acheter quelque marchandise ou qu'un enfant aille à ses besoins ; une autre afin que les voyageurs s'abreuvent à une source dont l'eau est réputée guérir la vésicule biliaire. Plus loin, il quitte son chemin pour conduire une dame sur une courte distance (plusieurs kilomètres), et ainsi. Mais l'autocar est spacieux et accueillant – comme le répète le narrateur – tout comme l'est le cœur du conducteur. Ainsi s'éludent les mesures réelles et leur sont substitués des critères subjectifs et sentimentaux.

La perte de l'identité moderne par l'autocar s'accroît quand on voit les voyageurs (individus dispersés dans une relation contractuelle avec la société de l'autocar) se transformer en un groupe traditionnel lié par des liens d'amitié et un patrimoine commun, entamer divers mélopées, se livrer à des danses extatiques (dabka) et absorber de l'arack y compris le chauffeur, avant de prendre ensemble leur repas. Ainsi une fois estompés les contours extérieurs de l'autocar, s'estompent avec elles les frontières internes. A la propriété individuelle de la nourriture se substitue le partage, les consciences séparées des voyageurs se fondent en un creuset par l'effet du chant et de la danse. Et qu'en est-il finalement des élections ? Quand l'autocar traverse le village du candidat, les voyageurs crient : « Nous sommes tous tes hommes, sieur Za'rur ! », et c'est un chant qui ne diffère pas sensiblement des mélopées qui aboutit à l'annihilation du moi dissocié et son amalgame dans le groupe. Et quand paraît le sieur Za'rur, les fusils, qui remontent à l'époque de Napoléon Bonaparte ou un peu avant, font feu. Les voyageurs élèvent une clameur capable de faire s'effondrer les murs de Jéricho (allusion à l'ancien testament), puis la clameur qui, si elle ne se mêle aux cris des animaux et des oiseaux, tout au moins les effraie.

A l'évidence, le narrateur ne s'oppose pas beaucoup à cet esprit de groupe et à cette fierté du patrimoine, mais le hic est que tout se passe dans

l'autocar et la position requise n'est pas dans l'endroit adéquat ! Dès le début le narrateur lance les mises en garde. Parmi les voyageurs nous rencontrons Um Sulayman, veuve d'un des chauffeurs qui se sauva de façon étrange quand tomba l'autocar qu'il conduisait dans le ravin (il mourra de tristesse plus tard). Le narrateur nous apprend encore que le chemin est tortueux et suspendu dans l'air ! Que beaucoup de voyageurs sont envahis par un sentiment de peur qu'ils parviennent finalement à évacuer. Quand débute le rite de l'absorption de l'arack (qui, dans un certain sens, devient un rituel de mort) un des passagers proteste, mais l'auxiliaire du chauffeur le rassure en affirmant que Abu Fahl ne perdrait pas conscience même s'il buvait une barrique entière. Et quand certains passagers constatent que le chauffeur a complètement oublié son rôle effectif, pris qu'il était par certaines occupations humaines habituelles comme de courtiser la belle assise à ses côtés en essayant de lui arracher un baiser ; ils ne protestent pas et un, parmi eux, l'imite même (il essaie lui aussi de voler un baiser à sa voisine), un deuxième souhaite une bonne chance au chauffeur ! C'est-à-dire qu'à leur tour, ils perdent leur rôle en tant que voyageurs (quelque chose de neutre, non personnel, abstrait) et muent en quelque chose d'autre (membres d'un groupe qui aiment et qui détestent) et s'associent à l'acte. Le commentaire le plus ironique sur les évènements de l'histoire est le chant que diffuse la radio :

Sinon tes yeux nous ne serions venus
Tu nous fis parvenir à mi puits
Et coupas au-dessus de nous la corde

C'est un chant populaire traditionnel qui décrit la catastrophe sur le point de survenir. Toutefois, le narrateur ne se contente pas de prévenir le lecteur des causes de la catastrophe avant sa survenue. En effet, il plante également le seul personnage moderne dans le roman qui avertit et menace, mais qui, pour ses positions, est vite tourné en dérision. Alors il pousse l'autocar dans le ravin, la radio ne cessant de diffuser le chant dans lequel le chanteur se plaint de sa passion fervente, avant de se taire d'un coup. Personne n'échappe à la chute, excepté l'étranger moderne qui quitte l'autocar en applaudissant des deux mains et criant : « Nous sommes tous tes hommes, sieur Za'rur », et passe le restant de ses jours dans un hôpital pour aliénés.

La société traditionnelle, comme je l'ai dit plus avant, prévoit et intervient en tout et son héritage de civilisation - en dépit du fait qu'elle protège l'homme des arrachements, et des agressions de la modernité qui l'aide à affirmer son identité dans un monde gris et impersonnel - constitue un fardeau pour l'individu surtout s'il aspire au changement et à la créativité. Je me souvins qu'en 1969, j'assistai à une réunion du comité de l'Union Socialiste dans un village des environs de Damanhour, je fus surpris d'apprendre que l'objet de la réunion était de conclure une alliance entre les partisans du Wafd et ceux du Sa'd (je dis bien wafdiens et sa'diens !) en vue de constituer un seul front pour les élections de l'Union Socialiste. Une autre fois, j'ai accompagné un de mes amis (pendant les années soixante) pour demander la main d'une jeune fille de Damanhour. La mère de celle-ci lui demanda de nous jouer du piano afin de nous montrer son savoir faire - et de nous révéler son appartenance à la classe bourgeoise. Elle possède un piano dont, souvent, le couvercle tombe lourdement après le mariage ! La jeune fille s'exécuta et joua du piano :

Applaudissez, applaudissez au roi !
Nous sommes tous derrière lui
En sacrifice pour le pays
Au roi
Applaudis pays !
Pour le roi
Réjouis-toi pays ! etc.

La joie se dessina sur le visage de la mère de mon ami, et Allah joignit deux personnes dans le licite dans les jours du socialisme sous une musique du royalisme !

Ce qui me remet en mémoire la matière philosophique que j'enseignais aux étudiantes à la Faculté des filles. Alors que je commençais à m'intéresser au mobilier, j'essayais de leur apprendre à déceler ses différentes formes comme mode d'expression de l'évolution des idées et des modèles de civilisation. J'étudiais, à titre d'exemple, avec elles le mobilier, la musique et l'imaginaire à l'époque romantique en rapprochant le tout des cours de poésie et de l'histoire des idées, tout comme je les amenais aux musées et aux ateliers de meubles rustiques. L'objectif recherché était de faire de l'étude de l'histoire des idées quelque chose de vivant dont elles bénéficieraient dans leur vie

quotidienne, et non une chose lointaine qu'elles retiendraient le temps d'un examen et oublieraient après. De même que le type d'enseignement acquis de la sorte pourrait les aider, dans le futur, dans le choix de l'ameublement de leurs propres maisons plutôt que d'acheter des meubles laids (et chers) de quelque magasins spécialisés dans la corruption du goût. Une de mes étudiantes vint me voir dans une grande tristesse et me dit : « Quelle est donc l'utilité de tout cela ? C'est ma mère qui choisira, décidera et m'achètera les meubles selon sa guise. », et l'étudiante, hélas, avait tout à fait raison. Alors qu'une fois j'achetai de très beaux meubles d'une vieille salle à manger, une de me proches stupéfaite me murmura, assurée, que je devais prétendre qu'elle était neuve sinon je deviendrais la risée de toute la famille. Le plus important dans le meuble est qu'il soit neuf et cher !

Le problème auquel nous sommes confrontés est le suivant : sommes-nous en mesure d'entrer dans l'époque moderne en secouant la patine de la société traditionnelle et son orientation répétitive d'elle-même ? Pouvons-nous le faire sans perdre les éléments positifs qui caractérisent la société traditionnelle ? Pouvons-nous aborder notre futur, avec notre passé que nous portons, non comme un faix qui nous écrase, mais comme une identité et une entité capables de nous délivrer de l'instant immédiat, de nous conserver notre particularisme et de nous aider à trouver notre voie ?

DE LA SOLIDARITÉ AU CONTRAT

Damanhour était une ville commerciale où dominaient les relations contractuelles, en vigueur dans les villes et les sociétés modernes ; c'est-à-dire qu'elle appartenait au modèle de (Geselleschaft), si l'on reprend le concept des sociologues allemands. Mais derrière le vernis moderniste se cachait une société traditionnelle : un groupe uni et solidaire (Gemeinschaft) où les relations ne sont pas seulement établies sur l'intérêt et le plaisir, car il y avait d'autres critères non matériels et non égoïstes qui constituaient des paramètres essentiels dans ces relations. Et j'espère que l'on ne déduira pas, de ce que je viens de dire, que j'appelle à un retour au passé (ce qui est, de toute façon, impossible), d'autant plus que je ne nie pas, comme je l'ai soutenu précédemment, l'existence de points obscurs dans la société traditionnelle (ce type de dénégation serait puéril). Tout ce que je veux affirmer c'est que les sociétés traditionnelles possédaient des systèmes normatifs et esthétiques dont la réduction et la destruction n'ont

pas forcément amené un accroissement du bonheur. Tout comme je voudrais souligner que les formes actuelles de civilisation (souvent importées) ne sont pas les seules existantes, il en est d'autres qui pourraient être plus riches et plus chaleureuses, voire se révéler plus enracinées, et la disparition de ces autres formes est une perte inestimable.

La lutte entre « geselleschaft » et « gemeinschaft », leur alternance ont acquis, dans la sociologie allemande, une place centrale à cause de la situation économique et la civilisation distinguée de l'Allemagne qui, pourtant, n'entra, à pas accélérés, dans le monde de la modernisation et de l'industrialisation qu'à une date relativement récente (par rapport au reste de l'Europe). Et malgré l'accroissement des opérations de modernisation et d'industrialisation, les formes de civilisation et d'économie, qui prévalaient dans la société d'avant l'industrialisation et du capitalisme, s'y maintenaient florissantes en leurs qualités et défauts. Ces formes de civilisation constituaient la plate-forme sur laquelle s'appuyaient les sociologues allemands pour exposer, à partir d'elle, une solution de rechange aux relations contractuelles qui dominaient dans les sociétés capitalistes. Karl Marx (malgré ses velléités révolutionnaires) appartenait aux traditions de la sociologie allemande et demeurait admiratif du modèle « gemeinschaft » solidaire traditionnel. Et la critique marxiste humaniste (Georg Lukacs, Herbert Marcuse, Ecole de Francfort etc.) de la modernité occidentale, et de la finalité de l'homme occidental émane de ces mêmes traditions.

Il me semble que ma relation avec Damanhour, son passé autant que son présent, ressemble fortement à la relation qu'entretenaient les sociologues avec le passé de l'Allemagne et son présent. Et si l'on étudiait l'arrière-plan de bon nombre d'intellectuels égyptiens (surtout les révolutionnaires), l'on s'apercevrait qu'ils vécurent des moments similaires. Ce qui expliquerait le fond rural de bon nombre, parmi eux, qui jouèrent un rôle dans l'histoire politique, intellectuelle de l'Egypte moderne. Je crois que ce fut cet aspect de ma culture qui me poussa à la recherche des littératures contestataires dans le patrimoine occidental et à ne pas me laisser éblouir par la société américaine. Mon ancrage référentiel était la société agraire solidaire. Et chose curieuse un de mes professeurs après avoir lu ma thèse de doctorat, avec tout son barda révolutionnaire, son refus de la vision américaine et de la libre économie de marché, la qualifia de marxiste néo-féodale !

Et puisque je vécus cette transformation dans tous ses aspects - mon sentiment s'y consolida lors de mes déplacements de Damanhour vers Alexandrie et d'Alexandrie vers New York, c'est-à-dire que je partis de sociétés moins contractuelles vers des sociétés plus contractuelles, jusqu'à ce que j'eus atteint Manhattan le sommet des relations contractuelles - je devins un observateur attentif des relations contractuelles et solidaires. Leur contradiction est devenue l'une des catégories essentielles de ma cartographie de perception du monde (paradigme épistémologique).

A titre d'exemple, j'observais la relation entre mon père et ses ouvriers dans notre atelier et avec tous ceux qui travaillaient chez nous. Mon père était, certes, le patron qui leur donnait leurs salaires, retenait ou accordait, selon ce qu'il jugeait juste. Mais les différences économiques (les luttes de classes) étaient atténuées par les relations traditionnelles solidaires et les devoirs sociaux et moraux, ces derniers incombaient à mon père, considéré qu'il était un « grand patron » et qu'il donnait du travail. Le mode de vie des ouvriers et de celui du patron étaient pratiquement similaire : les fêtes, les tristesses, la langue, la nourriture étaient les mêmes. Tous commémoraient la naissance du prophète mais ne fêtaient pas les anniversaires ou le nouvel an. Ils s'habillaient de la même façon (les habits occidentaux étaient encore marginaux), ils priaient ensemble, travaillaient ensemble, passaient leur temps libre ensemble. Les enfants des commerçants, des ouvriers et des fonctionnaires se refusaient à une appartenance de classe et l'après-midi jouaient en commun. Les jeux électroniques modernes n'avaient pas encore fait leur apparition. La hiérarchie du pouvoir se recomposait selon les compétences individuelles. Bien que je sois le fils de al-Hadj Muhammad al-Massiri, connu sous le nom de al-Husafi, j'échouais toujours à faire voler mon avion en papier (je le suis resté, chose qui me surprend. Quel que soit le type d'avion que j'achetais il piquait rapidement du nez sans raison apparente !). Je recourais donc aux ouvriers de l'atelier de mon père pour qu'ils m'aidassent dans mon entreprise.

Cette lutte entre la solidarité et le contrat transparaît dans le don. Le système de la « quote-part » dans les fêtes égyptiennes paraît comme une action d'échange alors qu'il est en réalité une organisation charitable et une

distribution d'une partie des richesses. C'est ainsi qu'au sein d'une même famille élargie se trouvent des riches et des pauvres, chacun donnait cependant à la mariée sa quote-part : une somme d'argent qu'on lui mettait dans la main de façon à ce qu'elle ne soit remarquée par personne ni son montant connu (à l'opposé de celle donnée à l'almée[18] [danseuse], qui est criée devant témoins !). Dans cet ensemble d'apparent échange s'effectue en réalité une redistribution des richesses, car les riches donnent une quote-part beaucoup plus importante que celle que donnent les pauvres à une fille de famille aisée.

La perception de la solidarité, comme cadre référentiel final, apparaît dans la position des pauvres par rapport à l'aumône légale. Ils la considèrent comme un « droit » et non comme un don gratuit que leur font les riches pour qui elle est une « obligation ». Cette perception demeure présente jusque dans le Caire. Mon épouse se charge de distribuer l'aumône réparatrice puisque je ne jeûne pas à cause de mon hypoglycémie. Une fois, j'ai donné à un pauvre une somme d'argent en l'informant que c'était une aumône réparatrice et de la non observance du jeûne par le docteur. Il me sourit et me dit : « Sagesse de notre Seigneur, si le docteur n'était pas malade nous ne mangerions pas nous autres ! ». Je crois que cette perception de l'aumône légale, en tant qu'obligation, dont il faut s'acquitter, pour les riches, et un droit pour les pauvres, atténue les effets de la pauvreté dans ce pays et lui confère une certaine stabilité.

Le même modèle, celui de la solidarité opposée au contrat, se traduit dans ma relation avec mon aide égyptien en Arabie Saoudite qui venait chez moi un jour par semaine nettoyer la maison et effectuer quelques autres menus travaux. Il avait coutume de toujours répéter au moment où il percevait son salaire la phrase suivante : « Pour rien monsieur, mets sur mon compte cette fois-ci. » Certains pourraient croire qu'il s'agirait là d'une sorte d'« hypocrisie » : genre d'explication que je trouve superficielle. J'ai analysé cette expression et j'ai trouvé qu'en réalité il disait : « Bien que je travaille comme aide chez toi et que j'entre avec toi dans une relation contractuelle, nous sommes, du point de vue de l'humanité, égaux. Il nous faut donc revenir à une relation solidaire qui transcenderait l'acte d'échange économique (l'argent en contrepartie d'une tâche). Pour toutes ces raisons, ne me payez pas pour une fois. » Je lui disais

[18] Almée (de l'arabe *aluma* « savante »). Danseuse égyptienne. (Le Robert)

certaines fois que je n'avais pas d'argent sur moi en le priant de patienter jusqu'à la semaine d'après. Je lui donnais de la sorte l'occasion d'être mon créancier et de restaurer une relation d'égalité, humaine et solidaire.

Il semble que je préfère la solidarité et l'entraide au contrat et à la concurrence. La lutte a commencé dès les premiers temps de ma vie, ainsi je détestais profondément la chasse, comme j'ai cessé de jouer au basket-ball à cause de la grande rivalité qui entourait les matchs. Bien que l'enseignant al-Habruk le maître de l'éducation sportive nous enseignait que les valeurs de l'amour sont plus importantes que celles du contrat. Ainsi quand une équipe d'un village voisin de Damanhour nous rendait visite pour disputer un match, leurs équipes étaient le plus souvent moins performantes que la nôtre, le maître nous demandait de les laisser marquer quelques points afin qu'ils ne se décourageassent pas.

L'appartenance à la société traditionnelle solidaire a fait éclore en mon être beaucoup de sentiments et de qualités. Je pourrais affirmer que ma confiance en moi-même remontait à mon enfance et à ma jeunesse car j'évoluais dans une société dont je connaissais tous les rouages et qui me connaissait, tout comme elle connaissait mes parents, mes oncles paternels et maternels. Peut-être est-ce aussi la société traditionnelle solidaire qui suscita en moi cette attention à veiller aux relations humaines et amicales. Je n'ai pas pour habitude de laisser se faner les amitiés pour cause de changement de lieu et de temps. Mon ami Kevin Reilly, l'historien américain, m'a rappelé que quand je l'ai rencontré pour la première fois en l'année 1964, une grande amitié naquit entre nous, je lui ai dit : « Maintenant que tu es entré dans ma vie, je ne te laisserai pas en sortir. » Bien que je ne garde pas souvenir de cette phrase, elle constitue en vérité un aspect de ma personnalité. J'ai des amitiés larges et ce depuis mon enfance et ma jeunesse, celle avec le (Dr. Attia Hamid). Certaines de mes amitiés se poursuivent depuis l'Université d'Alexandrie notamment avec (Jamel Imam qui s'est marié avec mon étudiante Yussr, Fathi Abu Rafi'a et son épouse Nadia Qura), et de l'Université de Rutgers (Victor Thomson et son épouse Sharon, Stevens Miller et son épouse Eva et Bill Jordan), je garde encore une bonne relation avec mon directeur de thèse aux Etats-Unis. Et je reste disposé à établir de nouvelles relations fortes avec de nouveaux amis comme celle familiale avec le professeur Muhammad Islam

et sa femme Ni'mat. Et pourtant cette dernière amitié n'a commencé que depuis quelques années et (après la rédaction de l'*Encyclopédie*) elle s'est approfondie.

J'ai appris de la société solidaire l'importance de l'homme comme être libre et noble ; la valeur des sentiments et le mérite de leur expression ce qui, peut-être, explique la passion que j'éprouve pour les films du metteur en scène nippon Akira Kurosawa. Ses films débordent de personnages épiques qui n'hésitent pas à donner libre cours à leurs sentiments et vivent leur vie à un rythme digne des héros des odyssées. Tout comme ma passion de la geste hilalienne : c'est une geste épique dont la langue, les personnages et les sentiments qui la fondent sont nobles. Combien j'aimais lire *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry à mes enfants, et à moi-même, en leur expliquant comment le renard apprit au prince la véritable amitié, et qu'au moment de la séparation le prince dit au renard : « Tu ne m'as rien dit sur les douleurs de cet instant. » Le renard reconnaît effectivement ne l'avoir pas fait, mais lui donne un billet avec cette recommandation de ne l'ouvrir qu'après s'être séparés. Et quand le prince l'ouvre, il trouve inscrite cette phrase : « Tu ne peux voir les choses distinctement qu'avec ton cœur, et tout ce qui est essentiel est invisible. » Et les faits essentiels sont ceux humains, les autres faits sont de nature matérielle.

Mes rapports avec mon père et ma mère, la différence nette de leurs tempéraments, expliquent l'aversion des relations contractuelles et la propension vers la solidarité. Ma mère – comme je l'ai rappelé plus haut – incarnait cette solidarité et les valeurs de la société traditionnelle, quant à mon père – qu' Allah ait son âme ! – était un grand commerçant à Damanhour et ceux qui étaient du milieu disaient qu'il était très habile dans l'achat et la vente. Je l'ai souvent vu animer tout ce qui l'entourait avec maîtrise. Lorsqu'un des commerçants influents nous rendait visite, je devenais pour mon père, par je ne sais quel prodige, « Monsieur » 'Abd al-Wahab. Et quand mon nom commençait à paraître dans certains journaux comme commentateur et écrivain, il me demandait de les montrer à ses commerçants afin que le nom Massiri en acquière davantage de prestige (ce qui renforce notre capacité dans les négociations). Il se montrait très généreux à mon égard chaque fois que mon nom paraissait dans le journal. En l'apprenant certains de mes amis, parmi les littéraires désargentés, multipliaient les informations à mon sujet

(certaines imaginaires), mon père y gagnait quelques guinées que nous dépensions en viande braisée et brochettes dans quelque gargote du Caire.

Je me souviens qu'une fois nous étions à la recherche d'un endroit où célébrer le mariage de l'une de mes sœurs. Je me rendis dans l'un des casinos d'Alexandrie (la mode était telle à l'époque) qui était neuf et agréable. Bien que je déteste les affaires commerciales, je demeure, au besoin, un bon négociant. Je réussis à louer le lieu pour une somme qui, sur le moment, me paraissait avantageuse (et mes accompagnateurs étaient du même avis). J'allais donc annoncer la nouvelle à mon père qui était malade, mais plutôt que de s'en réjouir son visage se rembrunit et il se dirigea vers le téléphone appuyé sur mon épaule. Il demanda le propriétaire du dit casino lui rappelant que « monsieur 'Abd al-Wahab » avait conclu un marché inéquitable avec lui, et il lui énuméra tous les avantages qu'il pourrait tirer de l'organisation d'un mariage d'une des filles Massiri dans son casino, puis lui lit les noms des personnalités invitées qui lui suffisaient comme publicité et c'était plutôt à lui de nous payer. Le propriétaire dut baisser ses tarifs à un prix dérisoire.

Ceux qui le connurent me disent aujourd'hui que j'ai hérité de lui un penchant pour les traits d'esprit, le dynamisme, une capacité à s'abstraire de l'instant et d'autres encore. Mon père, à titre d'exemple, était capable de s'arrêter dans une petite ville où vivaient des cotonniers qui commerçaient avec lui, et alors qu'il sirotait son jus de canne amassait des informations sur ses partenaires : qui a acheté un lopin de terre ? qui a vendu, ou enregistré au nom de sa femme, une hypothèque ? qui s'est à nouveau marié ? Il parvenait par ces informations diverses à une idée générale sur leur situation financière. Il était – Allah ait son âme ! – en mesure de s'entretenir avec une personne tout en suivant les discussions aux alentours. J'ai hérité de lui cette aptitude et quelques autres capacités commerciales. Je me souviens que, lors de mon voyage aux Etats-Unis en 1963, je me suis découvert une passion pour ce qui est ancien, surtout pour les voitures. J'en tirais conclusion que la personne qui serait capable de descendre en Egypte et d'en ramener de vieilles voitures vers les Etats-Unis deviendrait millionnaire. J'oubliais évidemment cette idée et je me consacrais à la poésie. Mais je lus un jour dans le *Times* en 1965 qu'un commerçant libanais exploita ce filon et devint millionnaire !

Il semblerait que mon père fût conscient du problème du contrat et de la solidarité, cette dernière, à ses yeux, serait même vertueuse. Mon oncle – Allah ait son âme ! – aimait donner à plusieurs nécessiteux en même temps, tandis que mon père préférait rationaliser cet acte de dévotion en octroyant une aide fixe à certaines familles. Cette entente, entre la solidarité et le contrat, ressort encore de sa manière de gérer la fabrique qu'il acheta à *al-Hadra* en Alexandrie. Mon père savait pertinemment qu'il ne pouvait la gérer selon les mêmes règles de la solidarité appliquées à Damanhour, il décida alors de mettre la solidarité au service du contrat en désignant comme chefs de sections d'anciens ouvriers de son atelier de Damanhour qui, bien entendu, sont ses obligés conformément à l'allégeance « féodale », si l'expression est bonne. Ils sont ses « contrôleurs », comme on les appelle dans le dialectal égyptien, et il peut, par leur l'intermédiaire, gérer la fabrique d'une manière solidaire et contractuelle.

Quant à ma mère, elle ne se souciait guère de ce problème de l'accumulation capitaliste, elle exprimait toujours son dédain des richesses qui ne cessent d'augmenter et qui éloignent son mari de sa famille (car il était souvent en voyage). Combien de fois le vis-je pleurant au seuil de la maison car il ne pouvait s'arrêter de courir et d'accumuler les richesses. Ma mère le consolait jusqu'à ce que sèche ses larmes puis il bondirrait de sa place et poursuivait sa course. Peut-être est-ce cette influence de ma mère qui m'éloigna du commerce, en dépit des tentatives de mon père de m y attirer.

Je me souviens que lorsque je décidai de me marier avec le Dr Huda Hijâzî, je vins le voir pour lui demander de financer ce mariage. Il essaya de profiter de cet état pour faire pression sur moi et me dit que je pouvais le faire avec Juliette (selon ses mots) si j'acceptais de travailler avec lui. Je lui répondis que je désirais étudier la poésie. Il me répliqua qu'il ne s'opposait pas à ce que je partisse à l'étranger préparer un magister en poésie, mais je devais à mon retour travailler à ses côtés dans l'atelier. Sur le coup j'acceptai. Mais je revins le voir 24 heures plus tard pour lui dire que j'avais changé d'avis et qu'il lui appartenait désormais d'accepter ou de refuser le financement du mariage. Il était généreux et accepta la demande.

Cet esprit solidaire traditionnel ne me quitta pas, une fois arrivé aux Etats-Unis en 1963, on me proposa de paraître à la télévision dans une publicité

pour une marque de chaussures : je devais juste en chausser une paire (qui deviendrait par la suite mienne) et circuler, sous des yeux admirateurs, dans une salle. La sexualité n'était pas encore un élément prépondérant dans les messages publicitaires. Il n'y avait pas de beauté prête à succomber à mon charme puisque je portais une paire de chaussures neuves. Bref, j'ai refusé de participer à cette mascarade où je risquais de devenir une chose ayant un prix défini.

Le même esprit solidaire ressort dans la manière d'accepter les cadeaux. Quand une personne me donnait un cadeau empaqueté, je le prenais tel qu'il était en la remerciant mais sans l'ouvrir. Mais une personne m'exposa un jour aux Etats-Unis la nécessité de dépaqueter le cadeau et d'exprimer ma joie, du coup je me rendis compte qu'on ne le faisait jamais en Egypte. Le dépaquetage du cadeau et son exposition signifierait sa transmutation d'une valeur humaine (un comment) en une chose avec un prix déterminé (un combien) ; son évacuation du monde de la solidarité vers celui du contrat et de l'échange. Cependant la vie m'accorda suffisamment de temps pour observer les avancées du « progrès » dans les années soixante-dix, et maintenant nous dépaquetons les cadeaux et nous les exposons au vu de tous et « qui n'achète pas, regarde ! ».

J'ai remarqué, quand j'étais aux Etats-Unis, que chaque fois que j'invitais un de mes amis américains à un dîner, il insistait pour apporter quelque chose avec lui et souvent envoyait après un billet de remerciement. La chose me contrariait et je refusais de m'y conformer sans en comprendre la raison. J'essayais pendant longtemps de m'expliquer cette autorisation que je m'étais accordée, je ne fus sauvé de la longue réflexion que par ce fait qui arriva à un de mes amis. En effet, il invita une amie américaine à dîner dans un restaurant, elle était d'une famille riche de celles qui habitent les palais de Boston, où quand arrive l'invité il est accueilli par le majordome qui l'annonce et lui ouvre les portes, comme on le voit dans certains films américains. Mon ami devait rencontrer la mère de son amie afin de lui demander la permission d'accompagner sa fille au restaurant. C'était pendant les années soixante où ce type d'autorisation était nécessaire. Maintenant les choses sont moins contraignantes et plus libres ; voire, une fille qui demanderait la permission de sortir à sa famille serait regardée comme ringarde et étroite d'esprit. L'amie en question avait, d'un précédent mariage, une fillette que la mère

se chargeait de garder pour cette soirée. Mon ami fut surpris de voir la fille sortir de son sac son chéquier et libeller un chèque de dix dollars au nom de sa mère, salaire de la garde de l'enfant. Là j'ai compris le sens de ce fait et la teneur de plusieurs détails relatifs à ma vie aux Etats-Unis. La mère, bien sûr, n'avait aucun besoin de ces dix dollars. C'était là une somme dérisoire même pendant les années soixante. Mais ce qui s'accomplissaient là, étaient des rituels contractuels, rituels qui devaient s'effectuer et s'imposer dans toutes les relations, et jusque celles liant une mère à sa fille, pour qu'aboutît le contrat. Rien ne devait échapper à sa prise et en conséquence de quoi dominerait et prévaudrait le paradigme. Tout comme pour le circuit du kula que nous verrons plus loin.

Le même constat pourrait s'appliquer aux Américains et leur insistance à ne venir qu'avec un cadeau à la main si on les invitait à partager un repas (une bouteille de vin, une pâtisserie, etc.) et d'envoyer un billet de remerciement après chaque invitation. Le but en est de faire entrer le repas dans le réseau des relations contractuelles en lui mettant un terme (momentanément par le biais du billet de remerciement), d'affirmer que tout a été contenu dans le cadre du contrat. L'histoire suivante pourrait, un tant soit peu, éclairer ce point de façon plus nette : j'ai invité un professeur d'université et sa femme à dîner – les circonstances ont fait que le couple se sépara quelques temps après - nous fumes surpris, mon épouse et moi, de recevoir une invitation de la dame alors que sa connaissance de nos personnes était assez superficielle. N'empêche que nous acceptâmes avec joie l'invitation croyant que la dame voulait que l'amitié durât entre nous. Nous répondîmes à son invitation, mais c'était l'unique et dernière fois. Il semblerait que les époux séparés se sentissent le devoir de « rendre la dette contractée », le monsieur vivant désormais en Arizona, nous tombâmes, ma femme et moi, dans le lot de la dame résidant au New Jersey et qui ne s'acquitta de l'invitation que dans une logique contractuelle formelle. Ce qui ruina mes espoirs et renforça l'idée d'avoir perdu mon temps. Je donnais une conférence sur l'alignement en Egypte où j'ai inséré quelques-unes de mes idées au sujet du cadeau, et comment nous avons abandonné notre vision du monde en épousant le point de vue occidental. Une répétitrice se leva et me dit avec beaucoup de douceur : « Le prophète accepta le cadeau. », j'ai répondu certes le prophète

accepta le don mais refusa le cadeau. Et d'après mes renseignements, il ne l'ouvrit pas devant tous !

J'ai eu beaucoup de difficultés, aux Etats-Unis, à leur apprendre que quand des amis sortent ensemble, nul besoin de se partager la note. Que la personne qui a de l'argent sur elle paye afin que la soirée devienne cordiale éloignée des calculs et du combien. Ceux qui ne payent pas cette fois-ci payeront un autre jour. Quand je sortais avec des amis américains, je me hâtais de payer la note. Les premiers temps, ils étaient surpris par cette anarchie cordiale. Une maman égyptienne, résidente aux Etats-Unis, me dit qu'elle suggéra une fois à son fils de payer la note du repas à ses amis, mais il lui répondit : « Pour quelle raison dois-je faire preuve de gratitude à leur égard ? » Ce qui montre la prédominance de la figure métonymique du contrat, de la vente et de l'achat dans la perception des Américains.

Le contrat s'infiltre dans la sphère privée. Combien j'ai été choqué par cette femme qui a dit à son mari : « Descends de l'arbre car tu n'as pas encore payé l'assurance ! » Au fil du temps, j'ai compris qu'elle avait raison. Si d'aventure son mari tombait et qu'il se fût gravement blessé, sa vie serait totalement détruite, elle et ses enfants, car les frais des soins seraient exorbitants. J'ai même remarqué que les compagnies d'assurances accentuaient cette orientation contractuelle. Si un père de famille, conduisant une voiture, heurtait une autre voiture et que c'était l'enfant qui fût touché, l'enfant devait porter l'affaire devant le tribunal contre son père afin de bénéficier de l'assurance. Aux Etats-Unis, si, en rendant visite à un ami, votre fils se fracturait le bras en jouant, l'ami en question devrait l'avoir au préalable assuré afin de lui faire bénéficier de l'assurance et de se soigner. Et ainsi de suite.

Et parmi les histoires les plus drôles sur les relations contractuelles, celle qu'un ami égyptien, travaillant dans une grande firme aux Etats-Unis, me raconta : la firme fit appel aux services d'un psychologue, afin d'enseigner aux travailleurs comment vaincre le stress. Il leur suggéra que la manière la plus adéquate d'atteindre cet objectif fût de choisir une religion capable d'étendre la durée temporelle dans laquelle évoluait l'individu qui ne se sentirait, du coup, plus coincé par l'instant immédiat (c'est-à-dire qu'il considérait que la religion avait les mêmes effets que les tranquillisants et, bien sûr, à moindre coût !) L'important est que mon ami alla le voir après la conférence et lui

dit que l'islam assurait à l'homme un degré élevé d'équilibre entre la vie ici-bas et l'au-delà, et lui cita le célèbre hadith : « œuvre pour ton monde ici bas comme qui vivrait éternellement et pour l'au-delà comme qui mourrait demain ! » . Le psychologue fut ravi de ce propos et demanda à mon ami s'il pouvait l'adapter. Mon ami lui répondit qu'il le pouvait. Mais le médecin revint et l'interrogea : « Qui est le détenteur des droits d'édition ? » Mon ami l'informa que les règles des droits d'édition ne s'appliquaient pas à ce genre de propos. Mais le psychologue insistait et posait plus de questions au sujet des droits d'édition et ne cessa de le faire qu'à l'obtention de toutes les cordonnées de mon ami qui l'assura que s'il avait quelque ennui judiciaire, il pourrait faire appel à lui comme témoin à charge.

Malgré cela, il nous faut reconnaître que l'esprit contractuel a ses côtés positifs : il garantit les droits de l'homme, atténue les tensions entre les individus (bien qu'il réduise les relations humaines intimes), définit les droits et les devoirs avec exactitude. Et aucune société ne pourrait s'établir sur une assise solide si l'on ne respectait le contrat et son contenu de droits et de devoirs.

L'histoire qui suit pourrait illustrer cet aspect : à mon retour des Etats-Unis en 1969, un autocar heurta par derrière ma voiture rue Ramsès. Nous allâmes, le chauffeur de l'autocar, ma fille et moi, au poste de police le plus proche rédiger l'infraction au tort du chauffeur, afin que je puisse réclamer des dommages à la société générale des transports qui l'emploie. Du moins, ainsi le croyais-je. Il semblerait que le chauffeur en question fût un habitué des infractions routières et un client du poste de police. En effet, arrivé sur place, il se hâta de saluer tous les agents qui lui présentèrent une chaise pour s'asseoir et même une tasse de thé. Ils commencèrent alors à échanger des paroles amicales, personnelles et solidaires comme s'il n'était en rien accusé d'une infraction quelconque. Quant à ma fille et moi, nous restâmes debout attendant les procédures contractuelles impersonnelles.

Une fois le rituel de solidarité achevé, un agent de sa Grandeur d'Autorité, le visage renfrogné et d'un ton inflexible, me demanda mes papiers d'identité. Mais en y jetant un coup d'œil, il soupira d'aise car il vit que nous étions de la même localité. Il était non seulement natif d'un village des environs de Damanhour (Dalnijat), mais il connaissait en plus la famille Massiri. Il me demanda alors si je connaissais un tel et tel autre. Je lui répondis par l'affirmative tout en

rappelant certaines connaissances communes. L'homme s'assura, sans l'ombre d'un doute, de mon appartenance à Béhéra et à Damanhour et que j'étais bel et bien un des Massiri, fils de parentèle, d'alliance et de bonne famille.

Ici s'opéra un renversement soudain de situation, le monsieur de l'autorité se retourna totalement contre le chauffeur qu'il commençait à réprimander et à lui reprocher sa mauvaise conduite de l'autocar : qu'il était une « vile créature », « sans respect » qu'il « percutait les voitures des gens de bonne famille » ; et qu'il était.... et qu'il était...Le chauffeur, se rendant compte que le rapport de force changeait en sa défaveur, présenta ses excuses, me baisa la tête et en implora mon pardon et ma magnanimité. Il entendait parfaitement la logique de l'allégeance tribale mais ignorait celle du droit public.

Là j'ai su que le droit n'était plus d'aucun effet, que l'ensemble des valeurs solidaires ont totalement réduit les valeurs contractuelles. Et dans ce genre de situation, où prévalait la solidarité sur le contrat et le droit, il nous fallait acquiescer. J'acceptai les excuses de l'homme qui jura, à serments renforcés, qu'on ne l'y reprendrait plus et qu'il était tout disposé à réparer ma voiture. Ainsi se perdit la vérité et se fondit la loi dans le flot des nobles sentiments solidaires. Tout comme disparurent les dommages que j'allais réclamer. (En tout cas, l'agent de l'autorité m'informa que les sociétés du secteur public et les différents organismes d'état ne payaient pas de dommages.)

La même chose m'arriva lorsqu'un jour, conduisant ma voiture alors que j'étais souffrant, j'ai percuté celle qui me devançait. Mais la foule remarqua que j'étais malade et commença à égrener au chauffeur de l'autre voiture ces antiennes : « Celui qui pardonne est un généreux », « Le monsieur est souffrant », « Allah y remédie », et ainsi de suite. J'ai compris d'un autre incident que le folklore de la solidarité rendait honteux l'acceptation d'une compensation pour un préjudice matériel réel. J'ai arrêté ce flot de beaux et forts sentiments en informant le public solidaire que je comprenais parfaitement ce type de sentiment. Mais la réalité solide était que j'avais causé des dégâts matériels à la voiture de ce pauvre chauffeur, et que je me devais de le dédommager matériellement et lui présenter des excuses solidairement. Je lui demandais la manière qui lui convenait de dédommager et lui remis la somme demandée, à la consternation générale des partisans de la logique solidaire pure (répressive).

Reste que la plupart des côtés positifs du contrat tournent dans la sphère de la vie publique, car celle de la vie privée, avec tout ce qui la caractérise dans sa complexité, exige quelque chose de plus élaboré que le simple contrat. Cette histoire pourrait illustrer ce que je veux dire : j'avais un ami égyptien révolutionnaire (il accusait toujours les autres de s'être vendus en se délestant de leur pureté révolutionnaire, etc.). Il émigra ensuite aux Etats-Unis et changea entièrement. Il exerça comme chercheur conseiller dans un des centres de recherches stratégiques aux Etats-Unis, réputés pour leur allégeance forte avec les institutions du pouvoir. Il se maria ensuite avec une jeune américaine ! Nous ne savons ce qui lui est exactement arrivé. Il eut une dépression nerveuse à la suite de laquelle il finit dans un hôpital psychiatrique. Son épouse le soutint quatre ans durant jusqu'à sa guérison totale. Mais à sa sortie de l'hôpital, elle lui annonça son intention de divorcer. Elle estimait, vraisemblablement, qu'il était de son « devoir » selon le point de vue du contrat, la liant à son mari, de rester auprès de lui jusqu'à sa parfaite guérison. Ce qui mérite l'admiration, mais elle a trouvé que c'était, tout aussi, de son « droit » de s'en séparer après lui avoir sacrifié cette période de sa vie.

Que l'on compare maintenant cette histoire avec cette autre égyptienne : pendant les années soixante, l'obtention d'une bourse, pour bon nombre de jeunes issus de la classe moyenne, relevait d'un véritable parcours de combattant. Les professeurs des universités étaient au sommet de l'échelle des classes, et pour cette raison le rêve de beaucoup de jeunes compétents en ces années était l'obtention d'une bourse. C'était à dessein qu'un de nos amis épousa la fille d'un grand fonctionnaire afin de réaliser son rêve de la manière la plus rapide. Et effectivement, il obtint, aidé par son gendre, une bourse et partit aux Etats-Unis suivre les programmes d'un doctorat. Mais à l'obtention de ce diplôme, il divorça d'avec la fille, épousa une américaine et s'installa dans le pays. Il devient par la suite un entrepreneur influent, revint même en Egypte et obtint des banques d'importants crédits avant de s'enfuir. Les deux exemples cités ne veulent pas dire que tous les Américains sont des contractuels et que tous les Egyptiens sont des opportunistes. Ils présentent juste, à partir de deux formations distinctes à cause de leur éloignement dans le temps et dans l'espace, deux paradigmes de deux sociétés différentes trahissant un versant important de l'âme humaine.

Cet esprit contractuel ferme (à la limite du vol) pourrait ressortir de mes rapports avec un des éditeurs aux Etats-Unis : la maison d'édition *Three Continents Press* qui se chargea de la publication du livre : *La noce palestinienne*. C'était un livre que j'avais traduit en confiant au peintre Kamel Belata la conception de la jaquette et l'illustration des chapitres, et en chargeant un calligraphe de la transcription du texte arabe en regard dans un souci esthétique. Et j'ai payé de mes frais l'artiste et le calligraphe arabe. L'éditeur ne s'est occupé que de la photo-composition de la traduction que je lui ai envoyée. Une maison française nous joignit pour l'édition du livre dans une version française et nous en demanda l'autorisation avant la publication. J'ai cru un instant que les intérêts sur le livre français me revenaient de droit puisque tous les matériaux qui allaient être utilisés par l'éditeur français (la jaquette, l'illustration, le texte arabe) je les avais payés de mon argent personnel (il n'a pas utilisé la composition de l'éditeur anglais mais a recouru à ma traduction.) J'étais toutefois surpris de voir l'éditeur anglais réclamer 50 % des droits, ainsi stipulait le contrat !

Je conclus ces histoires contractuelles avec celle-ci drôle dont l'héroïne fut ma sœur venue d'Egypte me rendre visite aux Etats-Unis : tandis que nous aidions un de mes amis américains à déménager, ma sœur eut soif. Je lui ai dit de demander à boire à un des voisins car nous étions en pleine rue (tout comme nous le faisions en Egypte et dans d'autres pays.) Elle se dirigea vers une habitante qui était dans son jardin et lui demanda de l'eau. La femme lui répondit : « Et pourquoi dois-je le faire ? » Ma sœur ne comprit pas la nature de la réponse et vint me consulter. Je lui ai dit que c'était là une réponse claire dans la logique contractuelle et les paradigmes arithmétiques matérialistes et que cette dame a refusé de lui donner de l'eau car aucun article de contrat ne mentionnait cela et qu'elle ne gagnerait par cette action aucun profit substantiel.

J'espère que l'on ne comprendra pas de mes histoires et de mes analyses que la société américaine est tout entière contractuelle. Premièrement, je n'étudie pas les éléments de la réalité de façon disparate, l'un séparé de l'autre, mais dans leur ensemble selon des paradigmes analytiques. Demeure que la vie des individus est plus complexe et plus humaine que le paradigme de perception dominant, dût-il être intériorisé. L'homme aime

et hait par instinct. Ainsi trouve-t-on beaucoup de poches solidaires aux Etats-Unis, qui plus est qui s'accroissent en réaction contre le contrat. Nous avions beaucoup d'amis, surtout ceux à l'arrière-fond européen, qui n'ont pas été totalement assimilés dans la société et qui ne sont pas soumis à la relation contractuelle ou ont réussi à l'éliminer de certains pans de leur vie privée. La propagation des nouveaux cultes est, dans son essence, une forme de rébellion contre l'esprit contractuel, une tentative de suscitation d'une poche solidaire qui subsisterait dans la société contractuelle sans s'y réduire.

Cette histoire-ci pourrait, peut-être, démontrer le refus de la relation contractuelle et la rébellion contre elle au niveau des individus aux Etats-Unis. Un jour que je prenais un avion en partance de New York à Athènes en première classe en tant que représentant de la Ligue arabe. Une personne d'une taille gigantesque s'assit à mes côtés. Après le décollage, nous échangeâmes quelques mots. Il s'avéra que c'était un footballeur célèbre aux Etats-Unis (des enfants qui se trouvaient dans l'avion venaient le voir pour qu'il leur signe des autographes et une hôtesse de l'air insista pour prendre une photo avec lui.) Mon voisin fut étonné d'apprendre que je n'ai jamais entendu parler de lui. Revenu de sa surprise, je lui ai demandé s'il avait déjà entendu parler de moi. Non, me répondit-il. – Bon, lui dis-je, moi aussi je suis dans une certaine mesure connu dans mon pays, dans certains milieux. Une amitié naquit entre nous et nous discutâmes, pendant le trajet, d'un peu de tout. Il commença à me livrer des informations sur le monde du sport aux Etats-Unis et comment il s'est transformé en véritable business tourné vers le gain. Il m'apprit qu'il avait signé un contrat avec son club qui l'«instrumentait[19]» totalement. Le mot « yuhawsilu » (instrumenter) est de ma propre fabrique et veut dire transformation d'une chose, surtout l'homme, en un instrument. Il est de la même mesure que « yubasmilu » « psalmodier[20] » ; c'est-à-dire « prononcer la psalmodie liminaire. » Il le transforme en un poulet gras vivant dans une « cage dorée », pour l'organisation et la modernité selon l'expression de Max Weber. Dans le cadre de ces relations contractuelles fermes, il devait se livrer à des séances d'exercices éprouvantes et manger (qu'il le veuille ou non) certaines quantités déterminées de nourriture contenant du lait et de la viande.

---

[19] *Yuhawsil*, à partir de la racine trilitaire *wsl* qui veut dire moyen. (Coran V. 35 et XVII. 57)

[20] *Yubasmil*, à partir de la racine trilitaire *bsm* qui veut dire au nom de Allah je prends appui.

Et le rythme de sa vie dans sa totalité était organisé par son entraîneur qui surveillait jusqu'à sa sexualité. Il ne pouvait avoir de rapports avec une femme sans son autorisation, qu'il devait s'en abstenir avant chaque compétition ! Je comprenais que la modernité n'était pas toujours une chose stimulante et grandiose, que c'était un phénomène avec zones d'ombres qui aboutissait au démantèlement de l'homme et non à sa libération.

Son discours me sidéra, j'avais pourtant déjà entendu parler de la fabrique du sport mais jamais de façon aussi directe. Nous convînmes de nous revoir à New York. Je le joignis par téléphone chez lui et je suis tombé sur ses parents qui me parlèrent agréablement et m'informèrent que leur fils leur avait parlé de moi et qu'il aimerait me revoir. Le jour d'après, j'ai rencontré un ami dont la copine était rédactrice dans un magazine sportif. Quand elle entendit mon histoire, elle en rit rondement et me demanda de la raconter aux lecteurs de son magazine moyennant une belle somme, sous réserve cependant que mon ami, le célèbre joueur, m'alimentât avec d'autres renseignements. Et effectivement, je le joignis à nouveau et l'informai de mon projet, mais il refusa car il sentit que je lui avais joué la comédie en usant d'une poche solidaire et que je tentais maintenant d'introduire la « cage dorée » en voulant à mon tour l'« instrumenter ». Il ne voyait donc plus aucun sens à la poursuite de notre relation. Je ne pus écrire l'article, ni gagner la belle somme dont je me berçais l'esprit et perdis un ami à cause de ma position contractuelle.

L'individu américain vit dans une ambivalence aiguë : contractuelle dans la vie sociale conformément au paradigme dominant ; solidaire dans la sphère privée suivant la pratique personnelle. Certaines sociétés rendent difficile pour l'individu la réalisation du sentiment solidaire d'autres la lui facilitent. Et chaque fois que la contradiction s'accroît entre le paradigme et le réel la dualité s'accentue jusqu'à se polariser. Cette contradiction se retrouve aux Etats-Unis entre d'un côté le paradigme contractuel, et la vie de l'homme en tant qu'individu de l'autre.

Et pour plus de clarté, sur cette question touchant la contradiction entre le paradigme et la vie individuelle, je livre cet exemple tiré de la société israélienne : société qui, non seulement, est raciste mais ses lois le sont autant. A titre d'exemple, il est formellement interdit de louer les services d'un Arabe pour travailler une terre appartenant à la caisse nationale juive,

ce qui représenterait plus de 90 % des terres. N'empêche que se trouvent, parmi les habitants des kibboutzim, des personnes qui veulent louer les services des ouvriers arabes, soit parce que cette main d'œuvre est bon marché, soit simplement par pitié. Ils offrent ainsi aux Arabes leur droit humain et naturel au travail pour subvenir à leur besoin. En dépit des motivations de cet acte humanitaire, la loi l'interdit, et celui qui est « pris » louant les services d'un Arabe en lui accordant ses droits au travail est traduit devant la justice. Le paradigme réel et légal fait de la justice une chose difficilement réalisable pour l'individu dût-il, lui-même, y aspirer.

Il est difficile de soutenir que les sociétés arabes sont des sociétés solidaires pures, le paradigme contractuel et de lutte s'y déploie à larges envergures et domine de plus en plus, et, si l'on continue à ce rythme, bientôt nous tomberons sous sa coupe. Sinon comment interpréterions-nous certains phénomènes de notre vie et cette expression serinée comme preuve de dépit et de regret : « Dans quelle banque vais-je donc déposer cela ? » Et si tu veux t'en assurer, tu n'as qu'à aller dans quelque endroit touristique et tu verras que tout a un prix déterminé. J'ai interrogé une fois un gamin à propos d'un lieu que je cherchais, il me l'indiqua puis me demanda une demi-guinée. Qu'Allah nous garde en sa protection !

La société contractuelle moderne se caractérise par ses grandes unités, sa gestion exige donc des critères impersonnels, des mesures typiques et des contrats clairs. A l'opposé, les unités de la société solidaire sont restreintes et ne sont pas directement gérées par l'Etat, mais par des institutions intermédiaires comme le cheikh de la tribu, le responsable de famille, le maire du village, les responsables locaux, etc. Les relations dans la société solidaire ne sont pas marquées par des repères définis, chaque individu – comme nous l'avons précisé plus haut – connaît l'autre et agit avec lui en fonction de cette connaissance individuelle non sur la base d'un accord extérieur arrêté.

J'ai appris de mon enfance, en partant à notre ferme dans al-Farmawi diriger la collecte du coton (par exemple), qu'il me fallait aller monter à dos d'âne, avancer entre les allées des champs et saluer chaque villageois rencontré en disant : « Qu'Allah soit sur vous ! » C'est là une chose convenue dans la petite société solidaire. Il advint, lors du renforcement des liens entre le Yémen et l'Egypte, qu'un groupe yéménite arriva à Alexandrie et il semblerait que ce fût sa première rencontre avec la grande société contractuelle. Les pauvres

personnes, se promenant sur la corniche, saluaient tous les passants au point de faire de leur promenade un vrai supplice, car ils saluaient une foule sans nombre, surtout que les Egyptiens, peuple tolérant et compréhensif leur rendaient leur salut, vraisemblablement avec quelque étonnement !

La société traditionnelle solidaire était une société faite pour adultes, les enfants étaient des hommes non encore accomplis, et le souci, pour ce genre de société, consistait à en faire des hommes (pareillement à nous), sans respect de leur particularité ni effort de compréhension de leur monde. Ses membres croyaient que les choses pouvaient se régler simplement d'une manière énergique : « Bats l'enfant, son comportement, sur le coup, s'améliore ! » A l'école primaire Qurtas, le maître Mashriqi, à la face rougeaude et à la corpulence imposante, nous apprenait le calcul et croyait qu'il lui suffisait d'aller de toute sa main pour que l'élève retînt la table arithmétique. Je ne dépassais pas les huit ans lors, et pour ma famille c'était là une méthode reconnue et efficace. Le résultat en était que j'ai détesté l'arithmétique et les calculs, à cause de cette méthode éducative régressive. Maintenant je ne maîtrise même pas la division complexe !

Les membres de la société traditionnelle ne comprenaient pas la particularité et l'individualité des relations humaines directes entre un ami et un autre, un homme et sa femme, car l'aune d'appréciation était et demeurait, en toute occasion et à tous les niveaux, la société. Je sais évidemment que l'homme est un être social, qu'il n'a aucune existence en dehors du réseau des relations sociales qui l'environnent. Ce sont elles qui, dans une large mesure, déterminent son identité et ses prévisions. Je dis bien et délibérément : dans une large mesure, car je sais que l'individu doit avoir une sphère privée. Et si cette dernière disparaissait, la spécificité et la créativité disparaîtraient avec elle. La société tournerait alors en rond et se condamnerait à la répétition. Ce fait entendu durant mon enfance pourrait illustrer ce que je veux dire : quand mon père fut en âge de se marier, sa famille décida de demander la main d'une fille de la famille de al-Katib dont ils apprirent qu'elle était en âge d'être mariée. Il fallait donc voir la mariée. Le jeune n'était pas lors autorisé à voir la fille qu'il allait épouser, la tâche, en sa place, revenait à sa mère. Une fois arrivés sur place et sitôt installés, les membres de la famille al-Massiri exprimèrent le motif de leur présence et leur souhait de voir la fille en question. Les gens de la maison les informèrent qu'ils se trompaient de porte

et qu'ils se trouvaient chez les al-Halabi et non chez les al-Katib qui habitaient à côté. Les membres de la délégation se rendirent compte de leur méprise, mais après une courte délibération ils décidèrent que finalement la maison des Al-Halabi valait bien celle des Al-Katib et de ne pas se transporter en face après s'être enquis de l'existence d'une fille à marier dans la maison, et la demande reçut l'approbation. Ainsi fut conclu le mariage de mes parents. Nous vîmes au monde, ma sœur et moi, grâce à une erreur d'orientation. Car dans la société solidaire ce ne sont pas les individus qui se marient mais les familles.

LA VENTE ET L'ACHAT ENTRE LA SOLIDARITÉ ET LE CONTRAT

La société traditionnelle évolue dans le cadre d'un système de valeurs qui répartit les droits et les devoirs et où la religion et les us jouent un rôle important. L'activité économique en est une parmi tant d'autres. Elle n'occupe pas forcément la place primordiale ou centrale. J'irai même jusqu'à dire qu'on voyait les manœuvres concurrentielles (non le marchandage) négativement. Je remarquais que les grands marchands de Damanhour passaient leurs journées à contracter des ventes et usaient de tous les subterfuges possibles (dissimulation d'informations, altération partielle des faits, tenue de serrements qu'ils s'imaginent non obligeants), c'est-à-dire qu'ils entraient dans des relations économiques concurrentielles et contractuelles entières où l'homme manœuvrait contre l'homme et à le subjuguer. Mais une fois la transaction conclue, ils prenaient leurs repas ensemble et la situation s'inversait totalement, les rôles changeaient et la solidarité se substituait à la relation contractuelle. Alors que la volonté de tout un chacun était tantôt d'accroître ses gains aux dépens des autres, la préoccupation maintenant de chacun consistait à faire montre de sa générosité, de sa sérénité et de dépenser pour les autres, élevant les hauts serments (véritables cette fois-ci) que la note serait à son compte. Il paraît que le fait de prendre ainsi un repas ensemble est une manière de consolider la solidarité humaine et de panser les blessures occasionnées car la vente et l'achat ont abîmé la parenté humaine. Comme s'ils voulaient, par ce geste, circonscrire la relation concurrentielle et contractuelle d'une forte lice de solidarité.

Cela ne diffère pas sensiblement de ce que l'on désigne en anthropologie par le circuit du kula. Dans les îles trobriandaises qui forment un archipel,

les autochtones commercent les uns avec les autres, mais l'opération de l'échange obéit à de puissants rites solidaires. Chaque commerçant se parait des meilleurs atours à son vis-à-vis afin qu'y régnât l'amitié et s'estompât la néfaste action contractuelle. Les commerçants s'échangeaient des cadeaux sous forme de bracelets de cauris blancs contre des colliers de coquillages rouges : le commerçant (a) donnait au commerçant (b) un bracelet, le commerçant (b) donnait au commerçant (a) un collier rouge. Et de la sorte les colliers et les bracelets passaient d'un commerçant à un autre à travers les générations. Les colliers circulaient dans le sens des aiguilles d'une montre[21], en revanche les bracelets tournaient dans le sens inverse[22]. Quoique tous n'ignorassent pas que les « cadeaux » allaient être restitués, le plus important était l'attitude rituelle solidaire qui entourait la relation contractuelle.

Je me souviens que lorsque mon père organisa la première vente d'occasion à Damanhour et distribua les brochures publicitaires, les commerçants ne virent pas le procédé d'un bon œil : les subsistances sont entre les mains de Dieu et cette manière de faire conduirait à l'escalade de la concurrence et restreindrait l'activité des petits marchands. L'homme devait se cantonner dans son magasin où devaient venir les chalands et non courir derrière eux. Ils n'avaient pas encore pris conscience qu'ils avaient rejoint le convoi de la modernité ou qu'il les avait rattrapé et que la « geselleschaft » commençait à montrer les griffes devant la « gemeinschaft ».

J'avais déjà évoqué auparavant le marché du lundi, je peux dire ici que des restes du régime troc y subsistaient et qu'il conservait des échos dans nos discussions quotidiennes. Nous disions – à titre d'exemple et par amusement – à une personne qui venait de se couper les cheveux : « C'est la poule qui a pondu ou le pain qui a été cuit ? » Ce qui veut dire : « Aviez-vous donné en salaire pour le coiffeur des œufs ou une galette de pain ? » L'essentiel est qu'il m'est loisible d'affirmer que j'ai eu une enfance où l'argent (la forme la plus prépondérante de l'échange contractuel fiduciaire) n'avait pas le rôle éminent. J'allais ainsi chez l'oncle Bisyuni le tailleur. Je l'informais que j'étais le fils de hadj Hasafi et il me confectionnait une tunique tout en m'interrogeant sur l'état de santé de mon père et me demandant des nouvelles de mes oncles. Son fils,

[21] dextrorsum
[22] senestrorsum

à son tour, allait au magasin de mon père et lui disait qu'il était le fils de l'oncle Bisyuni et prenait ce dont il avait besoin. La fin de l'année, les commerçants se réunissaient pour solder leurs comptes respectifs. Je veux signifier que l'argent (fiduciaire) ne jouait qu'un rôle secondaire dans la société de Damanhour où l'affinité humaine et la solidarité tenaient une éminente place.

Mieux encore une activité comme l'achat et la vente n'était pas regardée comme une pure activité économique. L'obligation de réaliser des gains n'abolit pas les autres valeurs. Je me souviens de ce jour où quelqu'un sonna à notre porte. J'ouvris et une belle jeune fille bien habillée était au seuil (ou n'était-ce que des projections d'un jeune garçon de Damanhour) tenant à la main un baquet à linge ou une panière et me demanda : « Voulez-vous me l'acheter ? » J'allais répondre par la négative car je savais que nous en avions à la maison de ce genre. Mais j'entendis de l'intérieur venir la remontrance de ma mère. Je ne devais pas me mêler de ce qui ne me regardait pas et elle m'intima de lui donner une somme d'argent qui dépassait de beaucoup l'objet proposé. Plus tard j'ai su que ce qui s'était passé portait le nom d'une transaction contractuelle, mais en réalité ne l'était absolument pas. La fille en question était d'une « bonne famille » perdu celui qui subvenait à leurs besoins ayant soit leur situation économique, pour une raison ou autre, s'était détériorée. C'était la manière respectueuse par laquelle devait leur parvenir l'aide sans atteinte à la dignité humaine, l'échange contractuel n'était que l'aspect extérieur qui voilait la solidarité (tacite) dans le dessein de déguiser l'acte charitable par une transaction, ni plus ni moins.

A plusieurs reprises des forains sont venus nous proposer leur marchandise (dans un cadre contractuel) puis faisaient suivre leur offre de quelque histoire sur leur situation et de la nécessité (dans un cadre solidaire) de leur en acheter. Et souvent nous leur « achetions » quelque chose. Dans *Walden*, de l'écrivain américain Henry David Thoreau, nous retrouvons un fait similaire : un habitant autochtone venait le voir et lui proposait des carnassières et quand Thoreau refusait, l'Indien lui criait : « Tu veux donc que je meurs de faim ? »

La priorité de l'éthique sur l'économique ressort de la manière dont les marchands usaient les uns envers les autres. Le mot d'honneur avait son poids. Il y avait certes des transactions par chèques, lettres de change et récépissé avec accusé de réception, mais le mot d'honneur était la référence finale.

Avec la croissance des relations contractuelles dans notre pays, le mot d'honneur s'est replié. A mon retour des Etats-Unis en 1969, j'ai loué les services d'un décorateur dont le nom était Farûk Muharram et appartenait au monde traditionnel, mais moi, avec mon arrière-pensée américaine contractuelle, j'ai insisté sur la nécessité d'établir un contrat. Il finit par acquiescer. Pendant qu'il décorait la maison, il répétait des phrases de ce genre : « Cette chambre qui coûte deux mille guinées à Damiette (à titre d'exemple) peut ne revenir qu'à cinq cents guinées seulement car son marbre est cassé et jointoyé. Mais ce défaut seul un œil avisé le verrait ! », ou encore « ce lustre en cristal luxueux n'a coûté que 80 guinées car quelque fragment de sa matière n'est pas originale ! » Après une année, nous récupérâmes notre maison. Tous les articles du contrat furent honorés avec ameublement et tapis, sans qu'il demandât une copie du contrat ni n'en parlât. Il partit après dans un pays arabe, une amitié vit le jour entre nous et elle se poursuit depuis.

A mon retour des Etats-Unis en 1979, un jeune décorateur (cousin d'une de mes étudiantes et sur sa recommandation) vint m'aider à la réfection de mon appartement. Je l'ai informé sur mon budget, il me répondit que les travaux nécessiteraient trois fois ce montant. J'ai rétorqué que c'était la somme dont je disposais et qu'il fallait réaliser les travaux dans les limites de ce budget. Il accepta. Je lui remis donc, en toute innocence et stupidité, la somme en entier sans établir le moindre contrat ni reconnaissance, conforté que j'étais par l'expérience précédente. Il enleva les cadres de certaines fenêtres, démolit des murs de séparation, disloqua des planchers et partit avec tout l'argent réservé à la réfection de l'appartement. (Il s'avéra par la suite que bon nombre de nouveaux décorateurs avaient mauvaise réputation.) La chose regrettable était que je tentasse de régler ce différend par le biais de l'université. Mais, fondé sur une notion tribale immorale et extrêmement étroite, le doyen de la faculté (grand artiste de surcroît) se joignit à lui et, plutôt que de le rabrouer, prit totalement son parti, ce qui me contraignit à recourir au ministère public. Il fut convoqué, mais le bonhomme étant ruiné, je me contentai de réclamer de madame le procureur de le sermonner et de le tancer, etc. Mon cœur ne souffrait de consentir à toutes les procédures qui auraient abouti à son emprisonnement.

Cette interférence de l'éthique et de l'économique et le non-respect du contrat transparaissent dans ce fait : je me trouvais un jour à l'hôtel Sifadja et

désirais louer un taxi pour retourner à al-Ghardaqa, mais remarquant que le chauffeur exagérait les tarifs, je m'abstins. Le chauffeur quitta alors l'hôtel, mais revint après, accompagné d'un ami, et m'informa qu'il n'avait pas travaillé depuis trois jours, en raison de la diminution des activités touristiques, qu'il accusait de grosses pertes. L'ami, en présence, pouvait en témoignait. Je lui répondis que, suivant les lois privées et darwiniennes de l'offre et de la demande, il devait plutôt baisser les tarifs et non les augmenter, que sa position négociatrice était faible et que le monde de Darwin méconnaissait la solidarité. Le chauffeur ne comprit rien de ce que je voulais dire. Mais l'histoire de ma mère et de la belle fille de « bonne famille » qui nous vendait des objets dont nous n'avions pas besoin me revint en mémoire : il me souvint que la solidarité était un consentement humain entre les êtres, tandis que la relation contractuelle l'était entre les choses ou les êtres « chosifiés » Je décidai de ne pas être une chose, ou un homme chosifié et acceptai la somme demandée.

Je vécus une situation similaire en Arabie Saoudite. Il m'est autant loisible de dire que je n'aime pas le marchandage tout comme il me passionne. Premièrement, je crois que c'est un des mécanismes du marché dans la société traditionnelle. Deuxièmement, il crée une sorte d'émulation douce (compétition) assurant un certain contrôle. J'ai procédé, à titre d'exemple, à un marchandage au Portugal en usant de toute la panoplie de cet art avec brio et grand plaisir. J'ai accompli cette opération devant un grand nombre de touristes américains qui applaudirent chaleureusement à sa conclusion. Je me rendis un jour dans la vieille ville de Riad et sur place, devant une échoppe, j'ai commencé à marchander longuement le prix d'un tapis à un vieil homme. Finalement, je l'ai acheté, oubliant jusqu'à la raison du marchandage, et payé au prix demandé. Le plaisir que me procura cette tractation me fit oublier la somme sur laquelle nous nous étions arrêtée, et j'ai payé le prix initialement demandé. Et cependant que je poursuivis ma visite du marché, voilà que le vieil homme, qui me cherchait, me rattrapa en revenant sur les faits. Je lui répondis que l'affaire était déjà conclue et que je n'y pensais plus, et qui plus est, j'étais content de le lui avoir acheté un tapis. Il pouvait donc garder la somme. Mais il tint à me restituer la différence. Là j'ai tenté de mettre en œuvre le paradigme implicite (clair à mes yeux obscur aux siens). Je lui ai signifié mon refus et m'y maintins. Désemparé, le pauvre homme ne savait

que faire : s'il acceptait l'argent il dérogerait à un des engagements, de ne pas débourser un prix plus élevé que celui convenu après marchandage. Finalement devant son attitude stupéfaite, j'ai décidé de l'« épargner » et lui dis que nous pouvions marchander à nouveau et-que, cette fois-ci, je le laisserais me battre et qu'ainsi il garderait la somme dans sa totalité. Il rejeta cependant totalement ce genre de stratagème. Mais après âpres discussions, je lui ai proposé de « couper la poire en deux » et de prendre moitié de la différence. Il accepta à condition de lui prendre la main, lire la liminaire du Coran et répéter : « Dieu te le permet » à trois reprises. Cette dernière voulait dire : « Dieu la lui accorde » c'est-à-dire que je lui cédais la différence ajoutée au prix initialement convenu. Une fois la chose faite, il se rasséréna, me donna la somme et alla vaquer à ses occupations.

J'ai aussi fait une autre expérience, celle-ci diamétralement opposée à la première, où j'ai joué le rôle du méchant. Alors que je me trouvais à Marrakech au Maroc, à la recherche de quelques objets artisanaux à acheter pour l'embellissement de mon appartement, j'ai entendu à deux reprises le mot « joudj »[23]. Et quand j'ai demandé sa signification, on m'expliqua que cela voulait dire deux « zawj », et plus le chaland achetait plus les prix baissaient (comme c'est le cas dans la plupart des marchés). J'ai commencé alors, avec beaucoup de sournoiserie, à prendre des objets et à en demander le prix, qu'on me donnait. Je répliquai « jouj » et le prix baissait. Je montai ainsi jusqu'à six et le prix baissait toujours. Une fois le prix stabilisé, j'introduisis un autre paramètre, tout nouveau pour eux, qui était mon épouse et je répétais : « Me voilà dans le pétrin, ma femme va me tuer si j'achetais autant d'objets identiques ! » Les gens regardaient étrangement cet homme qui non seulement avait peur de sa femme mais en plus le criait au marché. Où est la virilité ? Où est la dignité ? Mais dans mon rôle de bourgeois sournois, je n'avais cure de ces valeurs traditionnelles rurales et archaïques. Ils ressentaient un profond étonnement, dû à l'incapacité totale à agir devant cette situation nouvelle et inédite pour eux. Alors seulement je les prévenais que je n'achèterais qu'un seul objet et ils ne pouvaient revenir au prix de départ. J'ai passé ma journée à Marrakech à acheter de la sorte où la mentalité concurrentielle contractuelle empêchait la solidarité, voire l'asservissait !

[23] deux en dialectal marocain

Une fois la 'umra accomplie à la Mecque, où nous nous trouvions, nous partîmes ensuite, ma famille et moi, à Djedda rendre visite à ma sœur. Ma fille et moi décidâmes d'aller faire les boutiques des anciennetés, nous entrâmes dans la première, mais nous ne trouvâmes rien qui nous intéressât. En ce moment, le muezzin appela à la prière du crépuscule et nous priâmes à côté de la boutique en compagnie du propriétaire avec qui nous discutâmes une fois achevée la prière. En apprenant que nous étions de l'Egypte, il nous offrit quelques cadeaux. Je l'en ai remercié, je vis alors un beau miroir iranien que je décidai d'acheter. L'homme n'y consentit pas, croyant que je le faisais en geste de gratitude pour ses cadeaux, ce qui transformerait le cadeau en « publicité ». Il n'accepta de me le vendre qu'après que je pris serment que mon achat n'avait rien à voir avec les cadeaux.

En 1960, nous effectuâmes, ma femme et moi, une visite à Oued Halfa. Nous venions juste de nous marier et ma femme était une très jeune épouse. Les gens nous accueillaient chaleureusement et nous offraient des cadeaux en la circonstance.

Je pourrais donner un autre exemple de cette confusion entre l'économie avec des éléments qui n'en étaient pas de mon expérience à Damanhour. J'avais remarqué que dans le magasin de mon père nous cédions les marchandises aux gens de la ville à un prix moindre que celui exigé des autres. Le fait que l'homme soit de la ville et de la tribu est une chose d'importance dans la société traditionnelle. A cet égard les membres de notre famille élargie obtenaient les meilleures marchandises au meilleur prix. Et qu'autrui meure de dépit !

A l'époque de l'ouverture – la mentalité de l'offre et de la demande, de l'achat au prix le plus bas et de la vente au prix le plus fort commençant à dominer – je me souviens que je rendis visite à un de mes cousins à Damanhour qui me reçut, chez lui, habillée en « pyjama » (chose détestable aux yeux d'un homme, pris dans les rets de la modernité, comme moi en dépit du fait que porter un pyjama, en pleine rue, était un signe d'élégance dans le Damanhour en mon enfance !) Qu'importe, nous commençâmes à discuter et je lui ai expliquai, vu sa compétence en comptabilité et sa maîtrise de la langue anglaise, que s'il se rendait au Caire et même à Alexandrie, il pourrait faire fortune dans une fonction sur place. Sa réponse me surprit : « Et qui prendra soin de mes parents ? [Qui fera attention à eux ?] » La simplicité de sa réponse

et la modestie dans l'engagement me sidérèrent en regard de la mouvance de l'homme moderne qui ignore les constantes, la terre, les valeurs sinon celles de la lutte et la promotion sociale (quelqu'un a défini la modernité comme la capacité de l'homme à changer une valeur en un laps court). Ainsi, l'homme américain – sommet de la relation contractuelle et de la modernité – change de domicile tous les cinq ans, voire il le transforme en une marchandise qui se vend et s'achète.

Je rendais visite à des amis égyptiens résidant à Dallas dans le département du Texas qui se montrèrent, à la manière égyptienne, très hospitaliers envers nous. Nous passions, ma femme et moi, la nuit dans la chambre à coucher principale et non dans la chambre d'amis. Il y avait une très belle salle de bains mitoyenne à cette chambre, d'où une baie vitrée donnait sur un jardin japonais, jonché de pierres et planté de bonzaïs aux lignes placides, entouré d'une grande muraille. Quant à la salle de bains, elle-même, ses murs étaient revêtus de lambris de glaces. Quand je prenais ma douche, je contemplais le jardin dont l'aspect changeait selon le temps. Le matin un soleil radieux l'imprégnait; le soir les étincelants lumignons auréolaient les arbres. Les formes et les couleurs du feuillage changeaient en fonction de la source et de l'intensité de la lumière. La nuit, nous éteignions les lumières vives et allumions de discrètes. Puisque je n'avais rien à faire à Dallas (ville moderne et laide où l'on ne trouve que des cafés spacieux et des centres commerciaux) je prenais une douche toutes les trois heures en exerçant mon expérience esthétique. J'ai interrogé mes hôtes, pourquoi ils ne faisaient pas de même. J'ai découvert alors qu'ils n'utilisaient pratiquement pas la chambre à coucher principale (ainsi ils ne risquaient pas de s'approcher de la salle de bains en question) car c'était ce qu'il y avait de plus cher dans la maison et qu'ils désiraient la conserver dans le meilleur état possible afin d'obtenir un bon prix à la vente de la maison. Leur fils qui suivait notre discussion dit en toute innocence : « Si vous avez l'intention de vendre la maison, pourquoi l'avez-vous donc achetée la première fois ? » Certainement qu'il ne savait pas encore ce qu'était la maison/marchandise. J'ai su de mon ami qu'il devait s'occuper de son jardin chaque fin de semaine sinon il essuierait la colère des voisins, car cette négligence risquerait de diminuer la valeur des maisons du coin. A la dernière visite que je leur fis, j'appris qu'ils avaient acheté une maison plus spacieuse. J'eus pitié d'eux, toutefois ils me dirent : « Le système fiscal aux

Etats-Unis rend difficile à l'homme d'habiter un appartement ou une maison modeste. S'il ne payait des intérêts à la banque, ses gains augmenteraient et du même coup les redevances et les taxes. Mais en revanche, s'il achetait une grande maison les hypothèques et les intérêts s'élèveraient, l'individu pourrait ainsi les déduire des impôts. Un homme qui habite un appartement paye une redevance plus importante qu'un autre qui habite un palais, car il ne paye pas d'intérêt à la banque et par conséquent il ne peut en retrancher de ses impôts. Le système fiscal convertit de la sorte l'homme (ce qu'il y a de plus important dans la vie privée) en un simple investissement. Un autre ami me dit que quand ses enfants atteindraient leur majorité (18 ans aux Etats-Unis), il ne bénéficierait plus d'exonération fiscale. Il serait alors, dans son intérêt financier, que ses enfants se séparassent de la famille et s'établissent dans des maisons particulières à eux. Et ce n'est que dans cette situation qu'ils pourraient, à leur tour, bénéficier de l'exonération d'impôts !

Cette confusion de l'activité économique avec les autres activités humaines ressort de cette attitude enjouée qu'ont les ouvriers égyptiens, quel que soit leur âge, dans leur travail. Le même mélange de l'économique et du non économique paraît dans le climat qui règne dans le lieu de travail, nous voyons immédiatement qu'il est cerné par un réseau de relations humaines fortes. Souvent les fonctionnaires et les ouvriers échangent des mots d'esprit au moment de leur travail, attitude qui n'est pas sans avoir son côté sombre car la compétitivité en souffre quelquefois. Quand je me remets en mémoire le souvenir de ma secrétaire, lors de la rédaction de l'*Encyclopédie* aux Etats-Unis, je reviens sur ce paramètre de compétence absolue [j'en donnerai des exemples plus loin]. Il semblerait qu'elle eût consacré toute sa vie au service de sa profession au point de devenir une machine. Quand je discutais avec elle et, de façon incidente, évoquais un sujet quelconque, elle se pressait de m'en fournir des informations et j'échouais à la faire taire et à lui expliquer qu'au fond le sujet ne me requérait que subsidiairement. Mais elle était d'une compétence et d'une mécanique d'ordinateur. Elle ne s'arrêtait jamais !

Mon combat contre les institutions

Qui naît dans une société traditionnelle souffre des institutions impersonnelles, la société traditionnelle est composée d'un réseau dense fait de relations familiales et de voisinage. Il est, comme déjà avancé, regrettable de remarquer

que l'homme n'avait affaire qu'avec les personnes qu'il connaissait et qui le connaissaient. L'école, même, reflétait cette société. Les « institutions » à Damanhour étaient, pour la plupart, locales et n'avaient rien à voir avec l'Etat : des personnes de Damanhour les présidaient et les gens les dirigeaient (comme l'Association de Bienfaisance, l'Association de l'Apprentissage du Coran, les Services des Offices Religieux) ; elles étaient assez proches de ce que l'on appelle maintenant les « associations de la société civile ». Quant à l'institution, au sens moderne du terme (entité impersonnelle régie par ses propres lois et ses directives internes sans références humaines, éthiques ou religieuses), c'était une chose inconnue dans le Damanhour où j'ai vécu. Et, peut-être, était-ce mon vécu traditionnel qui me faisait croire que les principes moraux ne s'appliquaient qu'aux seuls individus ; que les institutions étaient des structures abstraites impersonnelles qui ne se préoccupaient pas des individus et de l'éthique et qui se mouvaient comme un animal sauvage ou telle une force de la nature détruisant tout sur son passage ? La capacité à continuer et à survivre serait l'unique valeur absolue pour elle, sans égard aux considérations humaines et morales.

Le départ de Damanhour à Alexandrie fut, pour moi, un vrai choc : c'était, pour moi, un monde nouveau : italien, grec, occidental ; parlant anglais, français, grec et italien et que je ne connaissais pas et qui ne me connaissait pas. La section de langue anglaise, dans la faculté des lettres, était aussi une chose nouvelle pour moi (comme on le verra plus loin). N'empêche qu'Alexandrie était une ville modeste et la section de langue anglaise relativement petite. Elles n'écrasaient pas les capacités de l'homme, ni son imagination, ni ses sens. Il était donc possible de dépasser le choc après un certain temps.

A la fin de mes études à l'Université d'Alexandrie, j'étais surpris de constater que toutes les bourses étaient offertes aux diplômés des universités du Caire et de 'Aïn Chams et qu'elles nous étaient refusées à Alexandrie avant qu'un professeur et ami de l'Université de 'Aïn Chams ne m'avertît qu'une des étudiantes diplômées de son université avait obtenu une bourse destinée à l'université d'Alexandrie alors que son total était de 20 points inférieur au mien. Après m'être renseigné, j'ai découvert que la classe d'excellence avait été annulée de l'Université d'Alexandrie, mais maintenue dans les autres universités. Et qu'alors les bourses de chaque université ne concernaient que

ses propres diplômés ; maintenant elles étaient gérées par l'administration des bourses qui, d'habitude, mettait en premier la classe d'excellence. J'ai donc présenté une lettre de contestation à l'administration des bourses où je signifiais que la classe d'excellence ayant été annulée de l'Université d'Alexandrie le maintien de cette décision exclurait de facto des bourses ses diplômés. Le directeur de la dite administration me répondit qu'il n'avait nul pouvoir, qu'il fallait une loi de l'assemblée d'Etat et pour que le jugement fût en ma faveur il fallait une décision de la haute autorité des universités stipulant qu'un diplôme de licence ordinaire obtenue à Alexandrie valait une licence avec excellence des universités du Caire et de 'Aïn Chams. Je passais des mois à courir entre Alexandrie et le Caire afin de réunir les documents requis à présenter à la haute autorité des universités. Cette dernière finit par émettre son avis, et muni de cet avis je le soumis à l'assemblée d'Etat qui promulgua une décision en ma faveur. J'ai alors présenté la décision à l'administration des bourses mais, entre temps, un nouveau directeur a été nommé originaire de Béhéra, c'est-à-dire de ma « contrée » et ami intime de mon oncle. J'en présumais du bien et lui remis la décision de l'assemblée d'Etat. Mais à ma surprise, il ne paraissait pas devoir y consentir. Je lui ai demandé en toute innocence : quelle en était la raison ? Il me répondit qu'il n'aimait revenir sur les décisions prises. Je faillis pleurer tant j'étais submergé par la tristesse. Ma volonté ne s'émoussa pas pour autant et je poursuivis mon combat contre les institutions. J'avais beaucoup d'amis qui travaillaient dans la presse à qui j'ai demandé de publier dans les journaux les détails de l'affaire avec la décision de l'assemblée d'Etat. Ils le firent. Et le ministère de l'enseignement supérieur, lui-même, devint un organe de publicité d'un évènement appuyé sur des faits. Il se trouvait alors que la haute commission des bourses se réunissait au sujet de la dernière attribution pour la faculté des filles. Ces bourses ne devaient être attribuées qu'à des étudiantes. Mais ils oublièrent de mentionner cette dernière condition dans l'annonce. Bref, et afin de mettre un terme à l'affaire, ils éludèrent la condition et m'offrirent la bourse de la faculté des filles, et ainsi je partis à l'étranger. Ce combat dura trois années depuis ma date de sortie de l'université l'année 1959 jusqu'à 1962. J'ai rencontré le Dr Abû âl-Wafâ al-Taftazâni – Qu'Allah le prenne en sa miséricorde ! membre de la commission de l'attribution des bourses qui m'informa de ce qui s'était passé et qu'il avait convaincu les autres membres de me l'attribuer.

C'était lors de mon déplacement à New York que j'eus ma première confrontation violente avec une des institutions : j'y suis allé avec une bourse de la fondation Fullbright (qui couvrait l'ensemble de la première année quant au reste des années, c'était une bourse d'Etat). Lorsque je me trouvais au Caire, un livret d'orientation m'était parvenu de l'Université de Columbia qui expliquait tous les détails de la vie sur place et jusqu'aux vents qui pouvaient y souffler à partir du West Side Driver (la corniche qui donne sur le fleuve Hudson). Ainsi, ils me proposèrent jusqu'à l'écharpe que devait mettre ma femme pour ne pas déranger sa coiffure. Nous fûmes sidérés par cette organisation si minutieuse surtout qu'ils m'avertirent que la commission d'accueil allait dépêcher une personne pour recevoir mon humble personne. Mais à mon arrivée à l'aéroport de New York (un vrai cirque humain), personne n'était sur place pour m'accueillir. Je m'en remis à Allah et me dirigeais vers les points d'information pour demander le moyen d'aller à New York. L'on m'indiqua de prendre le bus jusqu'à Port Authority que j'ai traduit par « port du commandement » ou « commandement du port », j'étais désemparé et demandais plus de renseignements. Mais à New York ce type de comportement ralentit l'organisation mécanique du circuit, et ils m'ignorèrent donc totalement. J'ai appris, après avoir demandé le renseignement à un chauffeur de taxi, que c'était Port Bus Terminal, c'est-à-dire le dernier arrêt de l'autobus (dernière ligne) et que ce Port Authority-là indiquait la station elle-même. Je pris donc l'autobus et je passai la nuit dans un minable hôtel. Le jour d'après je pris un taxi en direction du consulat égyptien et je payai la somme indiquée par le compteur. Le chauffeur descendit et me prit au collet et me demanda un pourboire. Je payai ce qu'il me demandait (ce n'était pas une chose courante, mais c'était ma malchance).

J'allais ensuite à la fondation Fullbright où je fus reçu par un Américain d'origine philippine qu'on appelait monsieur Félicien qui me souhaita la bienvenue avec une effusion soutenue alors que rien ne l'y obligeait. Je crus un instant avoir retrouvé un peu de l'esprit de miséricorde dans la ville qui n'en a pas. Mais quand je vins voir monsieur Félicien, par la suite, pour me renseigner sur les modalités d'inscription de mon épouse dans une des universités de New York. Il me répondit avec un froid glacial (tout au contraire du premier chaleureux accueil) que cela n'était pas de son ressort

et il m'adressa à une dame américaine qui me reçut aimablement et me dit, avec un sourire pincé, que cela ne relevait pas de la compétence de l'institut. L'institut ne s'occupait que de moi seul. J'ai essayé de lui expliquer que je ne demandais pas d'aide financière ni même une direction poursuivie, mais juste un conseil et une consultation. Le sourire pincé me surprit à nouveau de son refus ferme et doux.

Une fois alors que j'étais en visite à l'institut Ford, je fus surpris de voir que tous les employés avaient quitté l'édifice à la mi-journée (pour une raison que j'ignorais) sans que personne ne m'ait averti. Je me retrouvais seul dans une immense bâtisse. J'essayai de la quitter mais ne réussit qu'après plusieurs tentatives. Ma colère était si grande que je jetai les crayons et les feuilles qui se trouvaient sur certains bureaux par terre et revins chez moi tremblant de peur et de colère.

Ma femme tomba enceinte à New York. J'allai donc au local d'orientation des étudiants de l'Université de Columbia où il y avait bon nombre d'employés qui n'étaient là (d'après ce qu'on nous avait dit) que pour nous aider. Je désirais m'enquérir des hôpitaux les moins chers, ils me répondirent que tous les hôpitaux étaient chers et que la solution, dans mon cas, serait de demander la charité ! Je faillis tomber à la renverse tant le propos était violent. Mais je refusais de me résigner et commençais à faire la tournée des hôpitaux l'un après l'autre pour finalement découvrir l'Hôpital du Mont Sinaï. Un hôpital très luxueux mais qui avait ouvert, sur son compte, un pavillon pour les gens à faible revenu et qui payaient selon leurs moyens.

Je rejoignis ensuite l'Université de Rutgers où, me dit-on, la section de langue anglaise était de taille modeste et où l'on pouvait discuter avec les gens de façon humaine et personnelle. Au moment de choisir l'intitulé exact du sujet de la thèse de doctorat (cinq différents volets de littérature à choisir parmi cinq sections différentes ; la première portant sur la littérature anglo-saxonne et médiévale, la dernière sur la littérature anglaise moderne ou la littérature américaine). J'ai essayé de choisir les deux dernières spécialités, bien qu'elles fussent de la même section, au lieu et place de la littérature médiévale (malgré la difficulté de l'étude de la littérature moderne sur la littérature médiévale). Je savais qu'on était parvenu, lors du conseil de classe, à un accord autorisant les étudiants à choisir les intitulés qu'ils voulaient, mais

le comité de la faculté n'avait pas encore entériné cet accord. Ma demande fut rejetée, j'essayai vainement d'expliquer au professeur responsable ma position et que la spécialisation d'un étudiant égyptien en littérature anglaise moderne, plutôt qu'en littérature médiévale, était une chose importante aux deux civilisations : américaine et arabe. Tout comme, je lui signifiai que ce que je demandais venait d'être accepté par le conseil de classe et que ce n'était qu'une question de temps avant qu'il n'entre en vigueur. Mais hélas, le règlement était le règlement : « Vous le saviez bien monsieur Missiri avant de venir ici ! », comme me le répétait le professeur responsable.

Je me dois de rappeler ce fait que j'ai intitulé « mon combat contre l'impérialisme mondial ». En 1969, je m'apprêtais à partir des Etats-Unis pour l'Egypte, je suis allé auparavant voir le représentant de l'express américain qui était chargé des modalités de mon retour et de celles de ma famille. J'avais une alternative : revenir par le transcontinental Christophe Colomb, agréable et superbe voyage. J'aime à voyager agréablement tout comme le reste des gens et je n'ai aucune gêne à voir l'homme, de temps à autre, jouir du superflu et profiter de cet instant à condition qu'il soit conscient que ce n'est qu'un instant et n'aille pas s'imaginer que toute la vie se résume à des moments de plaisir et de luxe.

La seconde consistait à voyager par avion : voyage rapide, ordinaire et pratique. J'optais naturellement pour le bateau, surtout que mes livres – mon acquisition la plus chère, mes outils de travail dans l'enseignement et la recherche scientifique – allaient être à mes côtés et n'arriveraient pas après moi. Le seul inconvénient était que, si je prenais le transcontinental, je devais m'arrêter à Naples et y laisser mes bagages pendant quatre mois durant lesquels je ferais un voyage à travers l'Europe (Italie, France, Grande Bretagne, Pays-Bas, Allemagne, Autriche, avant de revenir en Italie). Je craignais surtout le coût de la consigne des bagages, quatre mois durant, et en fis part au représentant de l'express américain. Je lui ai même proposé de joindre, à mes frais, le port de Naples et de s'informer du coût réel. Mais il m'assura que la consignation ne me coûterait, ni plus ni moins, que quelques cents. Son ton était certain et ne laissait subsister l'ombre d'un doute. Nous nous remîmes à Allah et prîmes donc le transcontinental italien Christophe

Colomb. L'expédition était réellement luxueuse, presque avec excès : projection quotidienne de film, petit-déjeuner et déjeuner et dîner copieux, du thé l'après-midi et de la musique, chambre personnelle pour les enfants, etc.

Mais en arrivant à Naples je sus que la consigne allait me coûter très cher, plus que ce que j'allais dépenser pour mon voyage à travers l'Europe, je restais en plan ne sachant que faire. Quand un homme de faix me vit, à l'aide de mon dictionnaire anglais - italien et de ma connaissance du latin (je prenais le latin l'amputais de sa terminaison et il devenait ainsi très souvent de l'italien). Je lui fis comprendre, tant bien que mal, ma situation. Et à son tour il expliqua au responsable du service des consignations qui décida de diminuer le poids, et le prix à payer passa de 100 à 10 dollars par jour. Prix qui était raisonnable (mais malgré tout, ce prix multiplié par 120 aboutissait à une somme respectable pendant les années soixante, voire une petite fortune pour un étudiant boursier et sa femme.) J'écrivais ce qui s'était passé à la société express américaine qui montra ses crocs contractuels et m'informa qu'elle ne pouvait rien faire pour moi !

J'étudiai la police d'assurance pendant les quatre mois passés en Europe (voyage où j'ai dépensé presque toutes mes économies et profité des visites aux musées européens et du patrimoine), Il découvris que l'assurance me couvrait « d'une porte à l'autre porte ». Et à mon retour en Egypte, je remarquai que le réfrigérateur, rapporté des Etats-Unis, avait reçu un coup sur l'un de ces côtés. J'écris alors à la société d'assurance réclamai des dommages. Cette dernière me répondit, en précisant, que ma police d'assurance ne couvrait pas la totalité des risques (total loss) mais une partie seulement (partial loss). C'était une distinction qui échappait à un homme (comme moi) non expert au fait de la langue juridique. Je piquai une colère et fis le compte de ce que j'avais perdu pendant la durée de la consigne à Naples et le dommage causé à mon réfrigérateur. J'informai encore la section de police de la société Saba Pacha de la perte d'un matériel électronique (dont le prix équivalait à tout ce que j'avais perdu jusque là). J'envoyai une copie du procès-verbal à la société express américain. Ils me demandèrent sa traduction en langue anglaise mais je refusai, arguant qu'une firme de leur poids, pouvait traduire, elle-même, un procès-verbal. Effectivement deux ou trois mois après, un chèque me parvint de leur part avec le montant de tout ce que j'avais perdu en prix de consigne

et des dégâts occasionnés au réfrigérateur. C'était ainsi que je gagnais « mon combat privé contre le capitalisme mondial. »

Et parmi d'autres aventures drôles de mon combat contre les institutions, cet incident avec la mairie de la ville de Fish Kill, petite ville du département de New York. Beaucoup de ces petites villes essayent de trouver, par tout moyen opportun, une entrée substantielle en argent qui leur assure le financement des différentes dépenses : salaires des employés aux fournitures de la bibliothèque municipale. Ces villes tentent par moments de ruser afin de garantir les crédits nécessaires. Parmi les formes sournoises, celle de placer un radar, pour mesurer la vitesse des voitures, à la descente d'un endroit montagneux escarpé : endroit situé à la sortie de la ville mais qui en dépendait administrativement. La maîtrise de la vitesse était chose difficile dans ce type de routes, et comme ils mettaient le radar au bas de la descente, beaucoup de chauffeurs se retrouvaient avec un dépassement de vitesse quoiqu'il ne durât que quelques minutes ou secondes. Le chauffeur, ainsi pris, était dans l'obligation de payer une amende au trésor de la ville de Fish Kill. Et c'était ce qui m'arriva en 1967. J'avais décidé à mon tour de me ruser, je leur avais adressé une lettre sur du papier officiel de la Délégation de la Ligue des Etats Arabes aux Nations-Unies (où je travaillais comme conseiller culturel.) Je leur disais n'y avoir jamais été et comment pourrais-je y avoir commis une infraction si je n'avais jamais été à Fish Kill ? J'avais rédigé la lettre dans un style anglais soutenu et j'avais conclu que j'allais devoir en informer mon gouvernement et que cela pouvait générer un incident diplomatique entre nos pays respectifs. C'était là bien sûr des mensonges, je n'étais pas un diplomate tout comme je ne croyais pas que ce genre d'incident pourrait engendrer une quelconque crise entre l'Egypte et les Etats-Unis, et même avec le grand-duché du Luxembourg ! Le discours eut ses résultats, apparemment l'assemblée de la ville de Fish Kill fut saisie de panique. Une lettre écrite sur un papier officiel me parvint où l'assemblée me présentait ses excuses pour cette grossière erreur et où elle m'expliquait que le lieu dit ne dépendait qu'administrativement de Fish Kill. Un document y accompagnait la lettre que je devais signer et retourner afin de retirer immédiatement la contravention. Je le fis effectivement, et l'incident diplomatique dont je les menaçais fut évité !

Mon combat contre les institutions et l'impérialisme mondial se poursuit. A titre d'exemple, j'achetai un pull-over aux Etats-Unis, voulant le mettre quelques jours plus tard j'y remarquai une petite décousure. Je le gardai le nombre de jours requis avant sa restitution. Et quand on me questionnait sur la décousure, j'expliquais ma théorie relative à ma lutte acharnée contre le monopole capitaliste. Cette lutte commençait dès l'achat des chaussettes, j'en prenais trois paires de même couleur et qu'ainsi si j'en perdais ou en déchirais « une d'une paire » je pouvais la remplacer par une autre d'une deuxième paire. Et Allah en est témoin que ce n'est pas là de la pingrerie d'une personne de Damanhour, mais une affirmation scénique de mon individualité et de ma capacité à lutter contre les institutions, tout comme c'est l'expression de ma conscience environnementale telle rappelée plus haut.

Lors de mon retour en 1979 des Etats-Unis, le climat de normalisation (avec Israël) commençait à s'imposer en Egypte. Monsieur Haykel me proposa de l'accompagner en Iran afin d'y rencontrer Ayatollah Khomeyni et de réaliser un entretien avec lui. Quand j'avais demandé une autorisation à l' université, elle me fut refusée car le président de l'université de l'époque connaissait mes convictions politiques qui ne correspondaient pas avec celles du régime en place. Toutefois au moment de renouveler mon passeport, j'étais surpris de voir que ma fonction n'y figurait pas et que j'aurais pu voyager sans demander l'autorisation de « la direction du travail », c'était une bonne chance qui m'avait échappé mais il ne fallait pas la laisser filer une seconde fois. Je décidai alors de profiter du climat d'ouverture de l'année 1982 pour trouver une solution. Je mis un pull-over avec un col cheminée, un béret, mis une pipe à ma bouche puis me dirigeai vers le service des passeports et je demandai à renouveler le mien dans un mélange approximatif d'arabe et d'anglais. Et puisque l'ancien passeport avait été établi à New York, je dis au guichetier que j'étais un Egyptien résident à New York et sur un ton persuasif je lui demandai de le faire au plus vite, car je n'avais pas assez de temps. L'employé me répondit : « D'accord, d'accord ! » et me renouvela le passeport pour une durée de cinq ans ce qui me permit de me déplacer en toute liberté. Le degré d'aliénation avait atteint un stade si néfaste, en ces temps, que les présentatrices de la télévision se forgeaient un accent étranger et s'évertuaient presque à parler une langue arabe défectueuse.

Et à notre retour des Etats-Unis, nos enfants parlaient une sorte de sabir (khujati), nous leur choisîmes donc deux enseignants de langue arabe et d'éducation religieuse. Bizarrement, notre domestique Fatima nous avertit que notre fils « Yaser » allait finir par parler comme nous et perdre sa particularité de khujati de l'époque d'ouverture !

La chance n'était pas toujours de mon côté dans mon combat contre les institutions, souvent même le monopole faillit me broyer. Avant mon retour des Etats-Unis en 1979, j'avais loué une voiture après avoir lu une annonce qui stipulait que sa location allait me coûter tant de dollars par jour. Le prix me semblait raisonnable mais arrivé sur place pour prendre les clés de la voiture on me présenta une facture avec une liste longue et large, portant sur des détails inimaginables, et j'ai payé en me faisant tout petit. Quand ma voiture fut heurtée alors qu'elle était stationnée devant le cabinet d'un médecin (où j'étais en visite avec l'un de mes enfants), le représentant de la société d'assurances ne vint qu'après quelques semaines. Ce qui signifiait l'immobilisation totale de notre vie, la vie sans voiture aux Etats-Unis était comme d'aller sans chaussures, voire même, au Caire, n'avoir pas de pieds du tout. Finalement le représentant arriva et regarda notre voiture avec un grand dédain. Il ne cessa de baisser son prix jusqu'à ce qu'il le ramenât à 200 dollars, je m'étais encore rendu compte que j'avais collé une rose factice sur la porte, il baissa encore de 100 dollars considérant que cette rose a enlaidi la peinture de la voiture et la repeindre coûterait, au minimum, 100 dollars. Mais si la voiture ne valait que 100 dollars pourquoi la société en réclamât-elle 500 dollars pour l'assurer ? C'était la loi du plus fort sur le plus faible, la loi des sociétés sur l'individu isolé. La réclamation signifierait le refus de l'affaire, l'affaire exigerait un avocat qui demanderait des centaines de dollars. La société, elle, a toute une batterie de juristes prêts à défendre ses « intérêts » à sa disposition.

Le phénomène des institutions impersonnelles s'est étendu au monde arabe (c'est un élément de l'opération de modernisation). Le problème prit même une tournure particulière, spécialement en Egypte à cause de l'existence d'un lourd passif bureaucratique. A tire d'exemple, je reçus un jour une note de 75 guinées que je devais acquitter sinon j'encourrais la saisie sans que l'on me précisât la nature de l'infraction reprochée. Je négligai cette affaire un moment avant que je fus surpris des procédures de saisie en cours. J'allais

voir l'huissier de justice lui signifier que j'étais prêt à payer mais que l'on me précisât d'abord la nature de l'infraction. Il ne sut me répondre, mais maintint néanmoins la décision. J'ai payé malgré moi !

Mes aventures avec les lignes d'Air Egypte sont nombreuses. J'étais à Aman en transit revenant d'Arabie Saoudite et en partance pour l'Egypte. Notre avion attendait les voyageurs égyptiens d'un autre qui venait de Bagdad. Mais apparemment le nombre des voyageurs était réduit, le directeur de la station vint nous voir, et c'était un petit pharaon[24], et nous dit que l'avion qui devait être affrété n'a pu quitter le Caire et que nous devions prendre notre mal en patience et attendre jusqu'au lendemain et joignit le geste à la parole en direction des sièges de la salle d'attente : « Vous pouvez y passer la nuit ». « Il y a des lois internationales, lui dis-je, qui régissent ce genre de situation, vous devez nous trouver un hôtel pour passer la nuit si vous voulez que nous attendions jusqu'au matin. » « Le prix du billet, me répondit-il, ne couvrait pas celui de l'hôtel. » « C'est votre problème, repris-je, et non le nôtre. » Devant son refus de se conformer à ce qu'exigeaient les règles internationales, je demandai à tous les voyageurs de signer une pétition avec leur nom et prénom et le numéro de leur passeport. Je l'en informai ensuite que s'il ne nous réservait pas de chambres dans un hôtel j'allais le dénoncer à la direction internationale de l'aviation compétente. Grâce à Allah, le petit pharaon se transforma en un « clown » penaud et conciliant, il commanda un repas gratuit pour les voyageurs et joignit l'Egypte par téléphone qui affréta l'avion en question !

J'étais une autre fois encore à Aman où la compagnie d'aviation envoya un petit avion au lieu de l'airbus prévu, ce qui signifiait que la moitié des passagers allaient attendre sur place jusqu'au lendemain bien qu'ils aient réservé sur les lignes aériennes égyptiennes. Comme je devais d'urgence retrouver la veille mon fils, je courus rapidement et je changeai ma place de seconde en première classe. Toutefois, arrivé au Caire, j'adressai une plainte au directeur de la compagnie où je lui signifiais que les textes de règlement – régissant le mouvement de la circulation aérienne – stipulaient que si une place était disponible en première classe, et qu'un voyageur, qui avait réservé en seconde place, n'avait pu obtenir un siège, la compagnie était tenue de la lui céder.

[24] un petit dictateur

La compagnie devait par conséquent me rembourser la différence surajoutée. Et ce fut fait. J'avais remarqué que les employés de la compagnie approuvaient mon geste et l'un d'eux m'apprit même : « Si tous les passagers avaient agi de la sorte Air Egypte ne se permettrait plus ce genre de stupidité ! »

Mais en vérité, l'institution à maintes reprises faillit, dans mes oppositions à elle, m'écraser. Je me trouvais en Arabie Saoudite où je devais changer mon permis de conduire. Mais arrivé sur place, il y avait une foule de gens qui attendaient sans suivre une file devant le guichet du renouvellement. Je compris que je serais contraint, si je voulais renouveler mon permis de conduire, de m'absenter à plusieurs conférences. J'étais devant une alternative et il me fallait choisir entre deux maux (et non entre un bien et un mal) : ou m'absenter aux conférences ou changer les dates de validité moi-même. Je choisis le mal qui me semblait le moindre. Je retournai à la maison, je changai les dates et je fis une photocopie du document, car la falsification paraît moins clairement sur une photocopie. A l'expiration de la durée, j'essayai à nouveau de le changer mais sans résultat, car il y avait autant de monde. Je retouchai à nouveau, moi-même, le document comme je l'avais fait auparavant en le plongeant cette seconde fois dans de l'eau et je gommai de ma main la première date. Ce deuxième intervalle coïncida malheureusement avec une infraction routière que j'avais commise, l'officier de circulation me demanda mon permis que je lui remis. Du premier coup d'œil, il vit que les dates avaient été changées.

Il me demanda alors de monter dans sa voiture avant mon transport aux arrêts avec accusation de falsification de document officiel (accusation grave). Je commençai dans la voiture l'opération de « marchandage », j'essayai de lui faire croire que la date était oblitérée, et je ne savais pas si la validité était toujours en cours ou expirée. Je lui appris que j'étais professeur à l'université et qu'on ne pouvait pas, comme cela et sans raison valable, me mettre aux arrêts. Une personne, parmi celles arrêtées, appuyait mes dires. C'était un de mes lecteurs (j'écrivais à l'époque dans la revue ar-Riad), et nous discutâmes - dans la voiture de police - de la traduction de Ma'rûf ad-Dawâlîbî des œuvres de Dostoïevski. L'officier laissait partir les personnes arrêtées qui reconnaissaient les faits reprochés (fondé sur les valeurs traditionnelles, il cherchait non l'ordre mais la vérité). Il laissa ainsi tout le monde partir, excepté moi. Soudain, je me rappelais que j'avais une

photocopie du permis chez moi. Je lui ai dit que la photocopie allait montrer la date exacte de validité. Après âpre discussion, il accepta de me conduire jusqu'à ma maison (en voiture de police) afin de voir la dite photocopie (il ne savait pas que c'était celle d'une autorisation falsifiée). L'entreprise était risquée et retrouver ce genre de document dans mes papiers était une chose quasi-impossible. Je m'étais remis à mon sort, puisque ce fut la seule solution qui se proposait à moi. Et voilà qu'arrivé à la maison un hérisson, appelé Chuket[25], que possédait mon fils Yasser, se reposait sous la table sur la photocopie du permis ! Je l'ai prise et remise à l'officier. Il vit que sa date de validité ne venait d'expirer que depuis une semaine. Il en informa le poste de police avec son téléphone portable et ainsi tout entrait dans l'ordre. Il me conseilla cependant de changer le permis au plus vite. Je courus le faire et ne voulais plus prendre d'autres risques.

Parmi les autres oppositions drôles, dont le dénouement n'était ni comique ni tragique : mon histoire avec les marchands d'or. Lors de mon séjour en Arabie Saoudite, j'avais épargné une somme d'argent déposée en banque. Mais le prix du dollar ne cessa de baisser que j'en perdis (en plus de l'inflation) le quart. Je m'étais plaint de cette situation à l'un des employés de banque de mes amis qui me conseilla de convertir mes espèces en or ou en tout autre métal précieux (argent, platine) et de le vendre à la hausse des prix. J'avais étrangement remarqué que les visages de mes amis se doraient quand ils parlaient de ce commerce : compte en espèces, compte en métal ; à l'individu de faire preuve d'opportunité de basculer de l'un à l'autre selon une grille de lecture des prix des métaux et de réaliser des gains. Je convertis mon argent en or et je me penchai sur la question avec une méthode « scientifique ». Je commençais à lire des documents sur les mines d'or en Afrique du Sud, à prendre connaissance des décisions de l'Union soviétique au sujet de son stock en or. Je déduisis que le prix de l'or pouvait s'élever si les mineurs de l'Afrique du Sud faisaient grève et baisser si l'Union soviétique vendait une partie de son stock. J'évoluais sous les lumières de cette connaissance « scientifique ». Ce qui arriva fut diamétralement le contraire, les mineurs firent grève et le prix de l'or baissa contrairement aux prévisions. Je aboutis au résultat que la question de l'or était aléatoire et dépendait beaucoup plus de grands marchands et de quelques pays riches conformément à leurs besoins et non selon les règles du marché comme je l'avais supposé. Sur ces

[25] l'épineux

entrefaites, je perfectionnai ma théorie du petit voleur et du grand voleur : le grand était celui qui décidait du prix et qui engrangeait les vrais bénéfices ; le petit (comme moi) pouvait risquer et, çà et là, gagner, mais sans réaliser de gains réels. Je m'étais contenté de ce petit rôle. J'approfondis mes analyses et mes lectures, avec pour résultat des pertes de plus en plus importantes. Je ne fus guéri de cette fièvre d'or qu'après le lundi noir suivi de l'écroulement des actions et des options aux Etats-Unis et dont la conséquence fut la haussa du prix de l'or, un employé de banque de mes amis me conseilla alors de vendre ce que j'avais en ma disposition de quitter cette arène avec le moins de dégâts possible. Je m'exécutai. Et ainsi s'acheva mon aventure dans le monde du commerce de l'or.

LA CONSCIENCE DE LA MORT ET LA MALADIE

La mort avait sa majesté et sa solennité dans le Damanhour où je vécus. Dans les sociétés traditionnelles la mort, à l'instar de la vie, est un évènement important qui ne souffre ni marchandage ni légèreté. Les gens l'acceptaient comme faisant naturellement partie de la vie. Ainsi quand un cortège funèbre passait tous s'arrêtaient de vendre ou d'acheter ; les gens se disputaient le port du cercueil et se hâtaient de présenter leurs condoléances. Et, passant devant les cimetières, nous devions prononcer cette formule propitiatoire : « Paix sur vous demeure de croyantes gens : vous êtes les précédents nous sommes, à la grâce de Dieu, les suivants ! » La visite des cimetières faisait partie de la vie quotidienne des gens qui, en de certaines occasions et lors des fêtes, allaient voir ceux de leur famille et proches enterrés - tout comme nous autres vivants rendions visite à d'autres vivants. C'était la confrérie Husafiya, dont le siège central se trouvait à Damanhour, qui s'occupait des enterrements et entretenait les cimetières. Les gens se préparaient pour la mort comme ils le faisaient pour la vie. Elle n'était nullement considérée comme le terme, mais le début d'une seconde vie. Il semblerait que dans nos sociétés la mort, au même titre que les fêtes, seraient en voie d'assimilation. Dans la page nécrologique des journaux, les condoléances présentées par les riches se lisent encadrés dans des carrés et en gras ; celles des petites gens sont écrites dans de simples lignes et en caractère ordinaire. La vidéo même, me dit-on, vient de faire son apparition dans les cortèges funèbres filmés avec grand soin !

En ses dernières années, ma grand-mère Nazili – Dieu ait son âme ! – se préparait à la mort. Elle distribuait tout ce qui lui restait des objets de ce monde. Je lui rendais visite chaque semaine conformément aux désirs de ma mère (je devais le faire et il n'y avait pas d'enfants de mon âge avec qui jouer.) Elle m'offrit un jour la jolie canne d'ébène de mon grand-père et un Coran de petit format. Elle ne voulait apparemment plus rien conserver. J'ai remarqué une fois dans sa vieille armoire deux étoffes : l'une blanche l'autre verte. La pièce verte attira fortement mon attention. Je l'en ai interrogé, mais elle ne me répondit pas. A mon retour à la maison, j'ai demandé à ma mère (ma mère était aussi bonne et austère que sa mère) des explications à leur sujet : « C'est son linceul. L'homme ne devrait conserver à sa mort que deux tenues : celle qu'il porte (sa peau) et celle de son enterrement. » Mon ami, David Carroll, professeur de littérature anglaise à l'Université de Lancaster, qui avait dépassé les soixante-cinq ans, me prit de cours une fois par cette question : « As-tu commencé à distribuer tes affaires ou crois-tu que le moment n'est pas encore venu ? », et m'apprit, du coup, qu'il se préparait au retour.

Ma mère ne tarissait pas d'éloges, comme je l'ai signalé plus haut, sur les al-Massiri. Toutefois ses histoires trahissaient conjointement une admiration et une crainte. Malgré cela, elle ne se démordit jamais de son appartenance aux al-Halabi, et, à ce titre, l'une de ses dernières volontés était qu'on ne l'enterrât qu'au cimetière de sa famille. Les rites funéraires, pour l'homme dans la société traditionnelle, ne sont pas des choses à négliger ou à marchander. Ces idées me restaient à l'esprit quand je étudiai la pièce de Sophocle *Antigone*, la piété de cette héroïne tragique envers sa famille était sans failles, et sa famille exclusivement. Une piété qui suppléait à l'appartenance à la cité/état grecque. Antigone décida d'inhumer ses deux frères, qui avaient trahi[26] la ville, malgré les menaces du roi Créon. A la fin de la pièce, Antigone dut affronter le châtiment de la mort avec courage mais emplie de ce sentiment d'avoir accompli son devoir envers sa famille !

[26] La ville (Thèbes dans la pièce de Sophocle) n'a été *trahie* que part l'un des deux frères qui choisit le camp adverse. Dans la guerre des Sept Chefs les deux frères d'Antigone et neveux de Créon, Etéocle et Polynice, se trouvent le premier dans le camp thébain, le second dans l'armée adverse. Tous deux en viennent à s'affronter lors des combats livrés devant la ville et meurent de la main l'un de l'autre. Créon, le roi de Thèbes, ordonne des funérailles solennelles pour Etéocle mais interdit qu'on ensevelisse son autre neveu Polynice. Antigone refuse de se soumettre et enterre ses deux frères. Ce qui lui vaudra le châtiment de mort.

Il semblerait que je n'eusse pas vraiment intégré la dimension de la mort et de la maladie, malgré ce sentiment prégnant du temps qui passait. Elles étaient loin de mes préoccupations et je n'avais assisté durant toute ma vie qu'à un seul ou deux enterrements, tout comme je n'allais jamais présenter mes condoléances. Je visitais rarement un malade à l'hôpital et me contentais d'un appel téléphonique ou de l'envoi d'une carte. Je disais, sur un ton de dérision, à ma femme : le jour de ma mort, personne ne viendra à mon enterrement. Mais tu recevras un flot de billets et de cartes.

Le temps consacré à l'*Encyclopédie* a dû, peut-être, renforcer cette idée en moi et me la rendre acceptable. Je me disais : mes amis se montreraient compréhensifs à mon égard. Mais il semblerait, à vrai dire, que la question fût plus profonde que ma raison avouée. J'avais, en mon fors intérieur, une tendance vers la contemplation et le maintien d'une distance entre moi et les évènements (tendance dont je parlerai plus loin), qui déterminaient l'adoption de ce type de comportement. A la mort de mon père, j'étais aux Etats-Unis d'Amérique et je n'ai pu verser de larmes sur lui. J'ai interrogé, à ce sujet, mon professeur qui me répondit que la distance géographique, séparant les Etats-Unis de l'Egypte étant considérable, atténuait l'effet. Je suis donc allé à New York assister à une représentation de la pièce de Brecht : *L'Exception et la Règle* en guise de rituel funéraire pour mon père. Toutefois, je n'ai pu le pleurer que lors la visite de sa tombe à Damanhour. Ma mère, elle, mourut à l'âge de soixante-quinze ans. Nos liens étaient forts, mais je ne l'avais découvert qu'après sa mort. De son vivant, je croyais que les points de divergences, entre elle et moi, étaient irréconciliables. Je me suis rendu compte après à quel point elle m'avait influencé. Nous suivîmes son cortège funèbre à Damanhour, je demeurais silencieux, ce qui étonna bon nombre de personnes autour de moi, mais devant sa tombe j'explosai en larmes, avant de me taire et de tomber en prostration. Ma tendance à l'abstraction était, peut-être, à l'origine de cette réflexion stupide, que j'avais faite à un ami de mon âge à qui j'avais présenté mes condoléances le jour du décès de sa mère : du point de vue purement statistique, lui dis-je, il est possible de prouver que nos mères avaient atteint un âge où leurs morts devenaient prévisibles. Il me regarda avec une telle stupéfaction que je lui ai exprimé tous mes regrets, ajoutant : « Que ta vie soit sauve! ».

Une fois, alors que je me trouvais à Boston, j'avais vu un tableau peint par un artiste chinois représentant deux bambous couronnés par une fleur chacun. L'artiste, commentant le tableau, disait : cette espèce de bambou poursuit sa croissance trente-neuf ans durant et donne, au bout de la quarantième, une fleur avant de mourir. Cette idée me séduisit et je me perdis en pensée à son sujet. Je pris sur le moment la résolution d'aller en Chine voir ces champs de bambous à leur floraison. Et alors que je me trouvais en Arabie Saoudite en 1989, où j'enseignais, j'ai lu dans le *Times* que les dits bambous venaient de fleurir en cette année-là. Je m'approchais alors de la cinquantaine et j'avais cette vive impression qu'il ne me serait plus donné l'occasion de les voir. J'écrivais pour la circonstance ce poème :

« Et assis à mon balcon
J'observe les étoiles et les dunes
Je compte les jours et l'argent
Et j'épie ta poésie charmeuse
Et assis
Je contemple l'instant fugitif
Dans un calme silence
Dans le feu, dans la lumière
A l'instant de la naissance et de l'anéantissement
Je compte les jours et l'argent
Et voilà que toi, ma fleur,
Tu fleuris et répands tes couleurs
Et tu dépéris dans un vide blanc sidérant
Et moi sur tes brisées, ma fleur,
Je précipite le pas. »

C'était un instant où j'avais le sentiment que la mort m'environnait. La fleur me rappelait la durée et le temps. C'était cependant un sentiment esthétique car une distance s'interposait entre lui et moi. Plus tard, j'ai découvert que mes tristesses étaient sans fondement. Les champs de cette espèce de bambou n'existaient pas en un seul mais dans divers endroits, et du coup fleuriraient dans différentes périodes et, si Dieu me prêtait vie et m'accordait un peu d'argent, je prendrais mon bâton de pèlerin et irais les voir.

Il y avait un autre instant où j'avais ressenti la mort (sentiment esthétique) : alors que je conduisais ma voiture et me trouvais à Bab al-Hadid suivant les rangs d'un cortège mortuaire qui traversait la circulation au Caire. Une charrette, tirée par un cheval, se trouvait à mes côtés. La monture avait une fière et superbe allure malgré son harnais et la volée de coups de fouet qui, d'un moment à un autre, pleuvaient sur elle et par laquelle le conducteur lui rappelait que c'était bien lui le maître. Mais brusquement le cheval se détacha du harnais, de la charrette, du fouet et se mit à courir de toutes ses jambes entre les voitures. Il se mit à courir et à courir encore qu'il se transformât, dans mon esprit, en une image de liberté absolue. Il continua ainsi sa course héroïque jusqu'à ce qu'il heurta un mur de fer et succomba sur le coup.

Je réfléchissais beaucoup au problème de la mort d'un point de vue théorique en tentant de rattacher à la vie, au développement et au temps. J'avais consacré dans ma thèse de doctorat tout un chapitre à la mort en m'appuyant sur les points de vue de deux poètes : William Wordsworth et Walt Whitman. Alors que le premier avait conscience que le développement de l'homme, son évolution et sa mort constituaient l'essence même de son humanité et que c'était faire preuve de maturité humaine que de reconnaître ces limites ; le second – poète de la science, de l'Amérique et du corps – n'acceptait pas ces limites et croyait plutôt à une forme de réincarnation des âmes (qui ne divergeait pas sensiblement du mythe de l'éternel retour de Nietzsche) qui abolissait la mort et les termes. J'avais essayé de rapprocher ces éléments des critères esthétiques sélectionnés par les deux poètes. J'observais aussi l'attitude des Américains devant la mort, son rejet tenace et la peur profonde qu'ils en éprouvaient. Je trouvais que c'était là un signe d'immaturité, voire un refus profond de la vie humaine.

Ma relation avec la mort et la maladie se transforma en un sujet philosophique abstrait et circonscrit dans des limites précises, j'y mettais cependant un intervalle entre elles et moi. J'approfondissais le sujet et m'y immergeais sans aucun sentiment existentiel immédiat. Mais il arriva ce qui bouscula le cours de ma vie. J'avais commencé la rédaction de l'*Encyclopédie* à ma trentaine. J'y travaillais jour et nuit, certains jours de six heures du matin à minuit. Et en dépit de l'âge qui avançait, ma part d'activité s'accroissait et ma santé ne s'en ressentait pas que j'étais plus dynamique à cinquante-huit ans que je ne le fus à trente-cinq ans. Dieu me préserva de la maladie pendant

toute cette durée, à l'exception des affections bénignes et ordinaires qui m'en éloignaient un laps de temps sans trop ralentir la cadence des activités ni l'a faiblir et une légère intervention chirurgicale qui m'avait soustrait quelques jours du travail. Et quand une personne me parlait de l'âge que je prenais, je ne comprenais ce qu'elle entendait par-là.

A la fin de la rédaction de l'*Encyclopédie*, une nouvelle très douloureuse me parvint : celle du décès du mari de ma fille. Ce jour-là j'ai constaté que, par instants, je perdais la capacité de parler. Je croyais que c'était dû à une malformation de ma mâchoire. Pendant deux mois, j'étais tout ébranlé et je commençais à ressentir des vertiges chaque fois que je réfléchissais ou éprouvais quelque sensation au point de m'effondrer une ou deux fois par terre. Mon mal semblait être d'origine psychique et dû à l'épuisement, après le long travail consacré à la rédaction de l'*Encyclopédie ;* et à la pénible nouvelle qui m'est parvenue à un moment de grande lassitude à son achèvement. Mon cerveau fonctionnait à sa guise, indépendamment de ma volonté, et décida de répondre de façon cénesthésique aux moindres stimuli et sensation sans intervention consciente de ma part. Je l'avais préservé pendant un quart de siècle : je m'enorgueillissais de poser sur les évènements présents un regard d'historien. Je pouvais simultanément surveiller les ouvriers qui changeaient le marbre de ma maison tout en rédigeant un article sur le philosophe allemand Emmanuel Kant. Et ceci eut effectivement lieu ! Pareillement, lors de la rédaction de l'*Encyclopédie*, je me tenais, moi-même, d'une main de fer. A tel point qu'écoutant un opéra ou quelque autre récital, je ne cessais de réfléchir à l'*Encyclopédie* et de griffonner sur n'importe quel papier à ma portée. Qu'un ami me rendait visite ou que je m'aérais l'esprit, je simulais la joie et faisais mine de participer à la discussion, alors que j'étais dans le monde de l'*Encyclopédie*, avec, en surplus, ce sentiment coupable de perdre mon temps. Et quand mon neveu Nadîm de retour des Etats-Unis, où ses parents étudiaient, venait vers moi j'enfouissais mes papiers sous le canapé et lui souriais en feignant de jouer avec lui avant que ne le rappelât sa grand-mère, alors je ressortais furtivement mes feuilles et me remettais à l'écriture. Je ne rejoignais mon lit qu'avec une problématique en tête : je dormais et mon cerveau continuait à réfléchir qu'au matin certains traits de la solution se profilaient. Je fermais les yeux sur une clarté de lumière qui m'environnait.

Mon système nerveux se cabra et se rebella contre ce rythme infernal. Quand je voulais, par exemple, traverser une rue il en prenait, de lui-même, peur malgré mon sentiment conscient que la traversée ne me causerait aucun tort. Je riais en cape de mon brusque arrêt mais mes jambes n'obtempéraient pas. Une autre fois, suite à un simple câlin d'enfant, mon cerveau se commotionna que je faillis en tomber. Une fois encore, le spectacle d'une fillette portant un lourd fardeau m'affligea tant que j'eus presque un ictus et n'entrais à la maison qu'appuyé sur les voitures garées le long de la rue. Et ainsi. Je vis une dizaine de médecins et fis maintes analyses. Les examens ne révélaient rien de précis et les médecins ne découvraient davantage. Le docteur Majid Zakaria me suivait, mais les gens, comme à leur habitude, me pressaient d'aller me faire soigner à l'étranger. Et en effet je le fis. Je partis pour la Suisse où je consultai trois spécialistes qui aboutirent au même résultat que celui du Dr Majid : c'était, d'après eux, ce à quoi l'on pouvait arriver de mieux ! Au moment de subir des examens annexes (imagerie par résonance magnétique) sur mon cerveau et sur mes vertèbres cervicales, je suggérai à mes examinateurs de l'élargir à toute la colonne vertébrale. Effectivement, ils constatèrent un tassement au niveau de la quatrième et cinquième vertèbres et ce depuis assez longtemps (peut-être à cause du temps passé assis à rédiger l'*Encyclopédie*) et des becs y poussaient. Un des médecins m'apprit que mes vertèbres fléchiraient de manière inoffensive, et l'eurent-elles fait brutalement que j'eusse été paralysé depuis des années ; un autre me dit qu'elles avaient dû la lâcher à suite d'une, possible, chute de cheval. A ce dernier, je répondis que je n'avais pu monter, de ma vie, à cheval et, à plus fortes raisons, en tomber !

Mon ami le docteur 'Abd al-Halîm Ibrahîm, ingénieur architecte, vint me rendre visite. Je lui avais dit que je ne pouvais pas parler debout, il en rit et me répondit : reste en position assise et discutons ! Il me conseilla cependant l'acceptation réjouie qui, selon lui, serait une voie vers la guérison. En effet, j'admis mon état et depuis cet instant-là, le chemin de la guérison et du retour s'entrouvrit pour moi. Et, pour la première fois de ma vie, je pris un repos intégral pendant lequel je passai deux mois de vacances au bord de la mer. J'essayai, tout au long de cette période et dans la mesure du possible, de ne pas trop réfléchir si bien que je recouvrais une bonne part de ma santé (je ne consacrais que quatre heures au travail chaque matin). Je fais allusion à

ce moment de ma vie par le terme de tremblement ou de cauchemar, et ce le fut, car il me saisit de façon subite. Je goûtai la saveur de la maladie et de la mort, non à partir d'études abstraites mais, comme une expérience vécue, et je les intégrai dans mon existence.

Il semblerait qu'Allah tout puissant, après m'avoir empli du sentiment de la mort, eût voulu m'imprégner de la présence de la maladie. C'était cette fois-ci une maladie sans dimensions psychologiques. Guéri des vertiges qui me saisissaient, j'avais ressenti un mal au dos lors d'un voyage entre Beyrouth et Damas. Regagnant le Caire, j'ai fréquenté l'Hôpital Palestine pour raisons médicales, tout en recourant à des soins ordinaires pour mon dos. Les choses se détériorèrent si rapidement (en deux jours) que je fus incapable du moindre mouvement. Un médecin me révéla qu'en chacun de nous gisait une bombe à retardement qui éclaterait à son heure. Il me semblait que ma ponctuelle bombe pathologique explosât ce jour-là. Il s'avéra après que j'avais une tumeur due à une pathologie appelée la myélite solitaire (myélite unilatérale). Ce nom me trompa un instant par sa douceur excessive. Le médecin m'en cacha la véritable nature, car, comme je l'appris plus tard, c'était une pathologie dangereuse : une forme de cancer qui touchait les cellules souches de la moelle osseuse (et non de la moelle épinière), un cancer qui rongeait les os et les tissus environnants et qui laissait des séquelles tout comme n'importe quelle autre tumeur. Il écrasait la moelle épinière. Ce qui fit s'effriter les deux vertèbres dorsales auxquelles je faisais allusion plus haut. Il végéta ainsi des années en moi (par la grâce et la protection d' Allah !) sans en ronger d'autres. Puis avec le développement des pics il parvint au nerf et le pressa. Il ne s'arrêta que quand il eut atteint la moitié du tronc exactement. Il semblerait que toutes mes maladies eussent un caractère radical : quand j'étais aux Etats-Unis, je me réveillais un matin pour vaquer à mes occupations habituelles, deux heures après je me retrouvais dans le bloc opératoire (pour appendicite) et l'intervention était si urgente que l'on coupât mes habits aux ciseaux. Pour toutes ces raisons l'on décida de faire une opération chirurgicale pour réséquer la tumeur (une laminectomie). L'opération fut faite par le docteur 'Allae Fakhr : un médecin d'une grande humilité mais sûr de lui, non obnubilé par l'orgueil de la science et qui pratiquait en étant fondé sur ce qui était connu mais savait qu'il y avait de l'inconnu. Ce qui était amusant : sous anesthésie

je parlais l'arabe, et l'effet dissipé, je revenais au dialectal. Cela n'était pas courant : normalement l'arabe n'occupait qu'une partie de la conscience et que le dialectal, plus spontané et plus enfui, était davantage enraciné dans notre faculté d'expression !

Et entre autres histoires plaisantes : après l'intervention chirurgicale, chaque nuit je faisais le même rêve, un rêve des plus étranges. Il ne s'y passait rien de particulier sinon que j'accomplissais mes tâches quotidiennes routinières. Je marchais, ouvrais une porte, en fermais une autre et ainsi de suite. Le rêve durait des heures et je me réveillais chaque fois exténué. Le rêve n'avait aucun sens apparent, excepté l'envie de retourner à la vie ordinaire. Mais nul doute que les psychanalystes y trouveraient un sens « plus profond » et plus obscur que celui suggéré ici. Le rêve dura plusieurs mois jusqu'à ce qu'Allah m'en ait guéri.

Ce n'était point la fin de la maladie. Après le diagnostic de la pathologie : myélite solitaire, le docteur Myrvet al-Najar me soumit à des séances de radiothérapie. C'était à ce moment que l'un des plus grands cancérologues d'Egypte se chargea de mes soins et me prescrivit une chimiothérapie par voie orale. Après plusieurs mois de traitement, il m'informa - sans lever ses yeux de la feuille sur laquelle il écrivait - que j'étais atteint d'un myélome (myélite multilatérale) ce qui nécessiterait une chimiothérapie parentérale (c'est-à-dire un traitement plus fort que le précédent) et que je devais rejoindre tel hôpital ce mercredi-là ou celui d'après où je devais être hospitalisé pour quatre jours. Il poursuivit, d'un air évasif, que ce qui me restait à vivre n'excèderait pas les quatre ans. Je l'ai interrogé sur quelles données se fondait-il pour trancher que la myélite que j'avais n'était pas unilatérale mais multilatérale. Il me répondit que c'était au vu du dernier résultat de l'analyse du sang et que mon taux de protéine avait augmenté de 1,5 à 3,5. Il ne me convainquit pas et - comme je l'avais raconté à un de mes amis - je n'ai pas prêté foi à l'annonce de ma mort y voyant quelque exagération (reprenant un conte célèbre de Mark Twain). Je joignis alors le docteur 'Alla Fakhr qui me conseilla de vérifier les résultats de l'analyse auprès d'un autre laboratoire. Ce que je fis et le résultat était un taux de protéine de 2,5 seulement. J'ai appelé le célèbre médecin et je lui ai communiqué les nouveaux résultats, mais je fus surpris de l'entendre me crier : « Qui t'a dit de faire une nouvelle analyse ? » Je me

tus et la communication s'arrêta là. J'ai décidé, bien naturellement après, de ne plus faire appel à ses soins.

C'était sur ces entrefaites qu'apparut la doctoresse Taqwa Badr dans ma vie, et le début du traitement naturel. Les soins de Taqwa Badr étaient d'un effet bénéfique et sa main bénie (au témoignage de tous les membres de ma famille qui ont reçu ses soins). Le plus important était qu'elle se cultivait sur le myélome, me fournissait d'amples informations et me conseillait de faire telle ou telle chose. J'étais surpris, lors de mon déplacement aux Etats-Unis, de constater que les conseils prodigués par ce jeune médecin –qui n'était pas spécialiste de cette pathologie– étaient les mêmes que ceux que me recommandaient les spécialistes sur place. Parmi les informations fournies, la solution le plus appropriée –pour lutter contre ce type de maladie– serait une opération de transplantation de moelle épinière. Je commençais à étudier tout ce qui touchait au myélome et au cancer en général. Je trouvai que la méthode, actuellement appliquée en occident consistait à cohabiter avec le cancer et non à l'éliminer. Avec le changement de la méthode, le nombre de nouveaux médicaments s'accrut de façon nette. Je compris aussi, de mes lectures, qu'il fallait retarder le plus possible l'administration de médicaments forts et de repousser au plus loin la transplantation de la moelle épinière qui n'est pas, à vrai dire, une intervention mais une procédure : les médecins vident les cellules souches, du patient même, puis les assainissent des cellules cancéreuses. Ils lui administrent ensuite un traitement chimiothérapique fort qui tue toutes ses cellules (ce qui affaiblit considérablement son système immunitaire) raison pour laquelle il est isolé dans une salle stérilisée – son épouse n'est pas soumise à cette astreinte. Les médecins et les visiteurs n'y entrent que masques aux visages et portant des gants de protection. Après le traitement chimiothérapique agressif, ils lui inoculent ses cellules souches, entament les examens d'analyse et observent si les cellules poussent ou non. Ce n'est qu'une fois finie cette intervention qu'il peut retourner à la vie normale.

L'opération était très simple : au moment de l'effectuer l'infirmière en chef vint avec les cellules souches, perça le récipient avec une aiguille reliée à un tube qu'elle brancha à mes veines. Après dix minutes, la voyant debout, je lui ai demandé : pourquoi ne vous asseyez-vous pas ? Elle me répondit que l'opération était finie. Toutefois, bien que simple au plus haut point,

l'opération n'en fût pas moins coûteuse à cause des frais d'hospitalisation et d'isolement. J'avais, de ce fait, sollicité l'aide de l'Etat égyptien afin qu'il prît à sa charge les frais. Ma demande a dû être ou refusée, ou négligée, ou égarée après l'intervention, une année après avoir formulée ma demande, un haut responsable informa un de mes amis que ma demande était toujours à l'étude ! Je n'ai été secouru et délivré de cette situation que par un de mes amis saoudiens monsieur Hamad 'Abd al-Aziz al-'Issi qui avait rédigé un article dans un des journaux saoudiens sur mon état de santé (et financier). Après quoi, je fus joint, à ma grande surprise, par les responsables du bureau de son Altesse l'Emir 'Abd al-Aziz ibn Fahd qui me proposa de se charger des frais des soins dans le Centre MD Anderson aux Etats-Unis, l'un des plus importants dans le monde (il dépasse actuellement le Centre Gustave Roussy de Paris). Son Altesse Royale s'est montré d'une extrême générosité à mon égard (ce qui fait que je parle avec quelque joie de ce moment-là) surtout que le service de presse aux Etats-Unis –dépendant du bureau de son Altesse et présidé par le docteur al-Sakib– ne me fit à aucun moment défaut quand je demandais quelque chose. Ils me désignèrent même un auxiliaire, l'ami 'Abd al-Karim Boutine, pour me faciliter les déplacements. Plus tard, j'ai découvert que l'aide désigné avait plusieurs autres compétences, il devint un adjoint à part entière qui, en plus de me transporter d'un endroit à un autre, m'apprit à manipuler l'ordinateur, me cherchait des articles sur Internet et discutait avec moi de certains phénomènes de la société américaine.

Mais avant d'entamer les soins dans le Centre Anderson je effectuai des examens dans l'Université Rush où je rencontrai une jeune doctoresse très enthousiaste et qui connaissait beaucoup de choses sur le myélome. Les examens obtenus, elle m'informa de la nécessité de la transplantation d'une moelle épinière au plus vite, mais je retardais le recours à l'artillerie thérapeutique lourde (un nouveau médicament plus agressif ou l'intervention elle-même) pour gagner du temps. Je consultai mon ami le docteur Iyad al-Katib, médecin américain d'origine iraquienne spécialiste en hématologie (directeur d'un des centres de cancérologie aux Etats-Unis), tout comme je demandai les avis de plusieurs autres médecins en France, en Allemagne et en Egypte qui, tous, me conseillèrent le report de l'intervention. Ce que je fis. Ils me demandèrent de surveiller la maladie qui pouvait demeurer un instant

en latence, mais si le taux des cellules cancéreuses dépassait un certain seuil il faudrait procéder à une opération de nettoyage de la moelle épinière. Pour aider mes médecins, je commençai à me documenter sur la maladie et ses symptômes, devenant greffier vigilant dans l'opération de surveillance. Mon état, disaient les médecins, oscillait entre la maladie et la guérison, entre les probabilités des malades et celles des sains. Je me répétais, moqueur, que ce genre de situation était digne d'une personne comme moi aimant la singularité et les paradigmes ouverts !

Malgré la brusquerie de la découverte de la maladie, j'acceptai cette annonce avec beaucoup de sérénité et de résignation, mieux encore : quand nous étions, mon épouse et moi, à Chicago, pour consultation, nous déterminions nos rendez-vous avec les médecins sans déroger à notre programme « touristique ». Nous visitâmes les musées, les théâtres et les parcs et passâmes un de nos plus beaux mois de vie conjugale. C'était un fait surprenant pour le médecin, car, aux Etats-Unis, quand ils annonçaient un cancer à un patient souvent ils faisaient, parallèlement, appel aux services d'un psychologue pour le lui faire accepter.)

Une année après, ressentant d'intenses douleurs au dos, je repartis aux Etats-Unis et tout le monde me conseilla, cette fois-là, l'intervention. Nous partîmes pour New York – les évènements du 11 septembre eurent lieu alors que nous nous étions sur le point de la quitter. Nous logions dans un hôtel situé dans la 71e avenue de Manhattan à quelques kilomètres du siège de l'Organisation Mondiale du Commerce qu'après l'effondrement des deux Tours l'odeur de la fumée et de la poussière nous parvenait. Nous assistâmes alors à une expédition médiatique féroce contre les Arabes et les Musulmans car l'accusation fut immédiatement lancée, par les mass-média américains (et le pouvoir en place) contre les musulmans avant la moindre enquête. Les Israéliens et les Sionistes y contribuèrent largement. L'institution en place se saisit de l'occasion et l'exploita à des fins impérialistes. De retour en Egypte un journaliste me posa cette question : « Qui a commis les attentats du 11 septembre ? » J'ai essayé de lui expliquer que l'important n'était pas d'en connaître les auteurs mais la manière dont le fait a été exploité, mais voyant qu'il ne saisissait pas mon propos, j'usai de la méthode scénique : « C'est mon épouse, lui répondis-je, et voici la preuve : alors que j'étais allongé sur mon lit,

méditant à l'hôtel, mon épouse sortit me chercher un café et s'absenta durant une heure. Pendant cet intervalle eut lieu la première attaque contre l'une des deux Tours, suivie de la seconde. Quand mon épouse revint avec le café, elle souriait comme si de rien n'était. Ce qui prouvait que c'était bien elle qui avait planifié et préparé cet attentat. Une seule chose nécessitât davantage d'éclaircissements, savoir : si le tenancier du café était ou non de mèche avec elle dans l'opération ou avait-elle agit-seule ? Les arguments que je livre, ajoutais-je, ne sont ni moins ni plus convaincants que ceux avancés par les Etats-Unis sur l'implication de telle ou telle partie dans cet événement terroriste. Nous ne devions pas, par conséquent, perdre notre temps dans l'investigation policière mais nous concentrer sur l'analyse politique. »

Je revins en Egypte avec de grandes douleurs au dos et les médecins me recommandèrent des examens de radiothérapie antalgique. Et de nouveau, le médecin Mirvet al Najar s'en occupa et le résultat était, en quelques semaines, magique. Alors qu'au début je ne pouvais marcher qu'appuyé sur une canne, ne dormir qu'allongé sur le dos et ne me lever de mon lit qu'aidé par une personne ou deux. Mes douleurs cessèrent. Ma situation s'améliora nettement surtout que le médecin Taqwa suivait quotidiennement mon traitement naturel et veillait sur ma santé. Quand j'attrapais un froid, elle venait avec les médicaments adéquats et prenait de mes nouvelles régulièrement afin d'en connaître les effets. Une grande amitié vit le jour entre elle et ma famille qu'elle devînt comme notre propre fille. Taqwa n'était pas seulement un médecin, c'était un bel oiseau qui se posa sur le rebord de ma fenêtre. Ainsi que je l'écrivis dans un de mes poèmes !

Les médecins, aux Etats-Unis, me prescrivirent six séances de chimiothérapie avant d'effectuer l'intervention. Je fis connaissance pendant ce temps avec le docteur 'Ali Khalifa, professeur à l'Université de 'Aïn Chams, spécialisé dans les diagnostics précoces des tumeurs cancéreuses. Il était atteint de la même maladie que moi. Une amitié naquit entre nous, surtout qu'il était – Allah ait son âme ! – très cultivé et s'intéressait à différents problèmes. Nous échangions des informations et des visites. Il me recommanda à la doctoresse Hadi Jad allah pour superviser les séances de chimiothérapie. Après en avoir discuté avec elle, je déduiais, malgré son humble apparence, qu'elle savait beaucoup de choses sur cette maladie et se tenait informé de ce qui se publiait

de mieux à l'étranger. Bref, elle remarqua, après la première séance, que ma tolérance aux soins chimiques était satisfaisante et que tous les symptômes de la maladie régressaient. Elle me soumit à une seconde séance pour confirmer la réaction, le résultat en fut meilleur. Elle se limita donc à ces deux séances et mon médecin traitant aux Etats-Unis salua son audace et approuva sa décision.

Je partis ensuite aux Etats-Unis pour y subir une transplantation de la moelle, j'y fus soigné par le docteur Alexenian - l'un des meilleurs spécialistes des myélomes dans le monde-. Quand je l'ai rencontré, la première fois, l'échange fut très cordial et il me posa même des questions sur mon poète anglais préféré. William Butler Yeats, répondis-je. Il m'apprit que sa fille lui avait consacré une étude. Après examen du dossier et des analyses, il me dit qu'on pouvait effectuer l'intervention car j'avais moins de 65 ans et de quoi payer (c'est-à-dire que l'organisme affilié à l'Emir 'Abd al-Aziz ibn Fahd se chargeait de régler la facture). Il est possible de dire qu'une part de cette rencontre était solidaire, l'autre contractuelle. Ce qu'il avait dit à propos de la couverture des dépenses n'avait aucune justification : c'était un point admis par les deux parties. Les choses se détériorèrent quand je suis reparti l'année d'après où je l'ai trouvé extrêmement contractuel. Mon professeur aux Etats-Unis le docteur Weimar m'avait prévenu contre le complexe de Jupiter, le nom romain[27] du dieu Zeus, le père des dieux. Le médecin atteint de ce complexe se prend pour un dieu. Une fois alors que j'étais assis à côté de mon épouse, au moment où entrait le docteur Alexinian je me levai en signe de respect et pour sa science et pour son âge. Mais plutôt que de me saluer, il s'assit à son bureau et m'interrogea : pourquoi êtes-vous levé ? (alors qu'il le savait parfaitement), je lui ai donné la réponse qu'il ne commenta pas. Il se contenta juste de rajouter : c'est un bon exercice pour les muscles. Il changea de la sorte ma salutation amicale en une chose qui ne touchait que ma propre personne et bénéfique pour ma seule santé. Après avoir jeté un regard sur les feuilles et les résultats des dernières analyses, il dit qu'il existait un nouveau médicament qu'il ne me prescrirait pas et sans m'en donner le motif. Après l'avoir interrogé à plusieurs reprises, il me répondit qu'il le remettait à plus tard à cause de sa tonicité et qu'il allait me prescrire des injections d'interféron contre l'hépatite C à raison d'une

[27] grec dans le texte

par semaine. Il s'avéra qu'elle était d'une certaine efficacité pour lutter contre le myélome. Il ajouta que c'était une injection très coûteuse et allait m'accorder une seule injection à condition de rencontrer le responsable du service comptable et s'assurer de mes moyens financiers (il savait pourtant que le bureau de son Altesse l'Emir 'Abd al-'Azîz se chargeait des dépenses). Quand je le lui ai rappelé, il ne répondit pas. Il m'apprit que, au travers de cette transplantation de moelle, j'avais atteint un stade appelé « latence partielle », ce qui me donnait un sursis de 4 années à vivre. J'ai souri et j'ai dit à mon épouse qu'il me fallait achever mes projets intellectuels en trois années et de voyager la quatrième année restante. Mais j'étais surpris de l'entendre répliquer : « Je n'ai pas dit que vous alliez à coup sûr vivre quatre ans, vous pouvez mourir dans six mois ! » Je l'ai interrogé : « Ceci a-t-il un rapport avec le myélome ? » Il me répondit : « Non ! Mais vous pouvez contracter une influenza ou tout autre germe. » Je souris et lui ai dit : « Au Caire un minibus ou tout autre véhicule pourrait se charger de cela en moins de 24 heures. » J'ai essayé de le convaincre de façon séculière que les vies étaient entre les mains d'Allah ! Parmi les choses les plus amusantes : lors de la première consultation il me demanda si j'avais constaté des irruptions cutanées au visage, je répondis par la négative. Mais quelques jours après des irruptions apparurent sur mon visage, peut-être à cause de la sécheresse au Texas. Je l'en ai informé lors de la séance d'après. Sa réponse me déconcerta : « Qu'est-ce à dire ? », à croire que la chose ne le concernait en rien et nulle raison d'y insister. C'était lui qui, pourtant, y attira mon attention. J'ai exposé les résultats obtenus par le docteur Alexenian quant à mon état (surtout que le traitement qu'il me prescrivit avait beaucoup d'effets secondaires) à un médecin spécialiste de mes amis. Il m'avisa que le docteur Alexenian noircissait, un tant soit peu, le tableau et m'avertit que dans certains centres médicaux la réputation du centre primait sur la santé du malade. Les centres médicaux se prémunissaient et se couvraient de crainte de se retrouver devant les tribunaux, ce phénomène prenait beaucoup d'ampleur aux Etats-Unis au point que certains médecins délaissaient totalement leur fonction en raison de l'augmentation du nombre de patients qui requéraient contre eux. Et devant les compensations de plus en plus élevées imposées par la justice, à atteindre des sommes exagérées dépassant de loin les gains des médecins, ceux-ci s'entouraient en défense du maximum de garantie et de sécurité et refusaient

de soigner toute personne exerçant dans le secteur juridique ou toute femme mariée à un avocat.

La position du docteur Alexenian m'a rappelé celle d'un neurologue chez qui j'ai été à Aman à cause d'un thrombus, à l'achèvement de l'*Encyclopédie*. Je lui ai décrit mon état et il jugea qu'il me fallait subir des examens psychomoteurs, ce que je fis avec succès (des dizaines de médecins m'ont effectué ce genre de tests que j'ai fini par les apprendre.) Mais malgré la réussite des examens, le médecin insista sur le fait de fluidifier le sang et ajouta que si l'on faisait l'examen de doppler carotidien (mesure de la vitesse d'écoulement du sang dans l'axe carotidien externe) il en révélerait la nécessité. Je lui ai alors remis le résultat négatif de l'examen en question effectué en Egypte. Il le regarda et dit : « Je maintiens la nécessité de la fluidification, et si vous pouviez subir le test du garrot vasculaire, poursuivit-il, propre à évaluer le taux de fluidité du sang dans l'axe carotidien interne - réalisable uniquement aux Etats-Unis - il nous la confirmerait inévitablement. » Je lui sortis les résultats négatifs du test car, à son grand dam, l'Egypte disposait du type d'appareil requis et j'y ai subi l'examen en question. Il y jeta un coup d'œil mais s'en tint à son l'idée. Là j'ai su que j'étais devant un médecin atteint de manière aiguë du complexe de Jupiter.

Mon parcours dans l'univers médical avait plusieurs avantages, les soins médicaux dans le Centre Anderson étaient d'un niveau supérieur et dignes d'admiration. Il y avait un médecin très cultivé et qui avait beaucoup d'esprit : quand il entrait dans ma chambre à l'hôpital le monde s'illuminait et les symptômes annexes, dus à la transplantation de la moelle épinière, diminuaient. Je l'ai mis au courant de l'effet bénéfique de sa visite sur moi. Il sourit et me répondit : « J'espère avoir le même effet sur l'ensemble des malades. »

Tout au début, je désignais le docteur Alexenian par le sobriquet de Frankenstein, à cause de sa position contractuelle impartiale qui me transforma en un sujet et une matière fongible. Mais, à dire vrai, il changea radicalement d'attitude la fois d'après : il devient humain, solidaire au plus haut point. A titre d'exemple, jetant un coup d'œil aux résultats des analyses faites par le docteur Hani Halim dans son laboratoire en Egypte et voyant que les résultats concordaient parfaitement avec ceux du Centre Anderson, il les approuva. Tout comme il accepta de signaler l'usage de certaines herbes

(recommandées par mon ami le docteur Zaghlul, le directeur de l'Hôpital Palestine, qui me soignait physiquement et psychiquement.) qui éliminèrent certains effets secondaires. Et plutôt que de me consacrer quelques minutes, comme il le faisait d'habitude, il passa à mes côtés une heure entière pendant laquelle il m'expliqua sa méthode des soins et sa philosophie thérapeutique : il m'avait prescrit de l'interféron car il était léger et allait le faire suivre de la thalidomide pour une durée de deux années selon les résultats avant d'arriver au valecron. En plus du fait qu'il m'assura trouver du nouveau chaque année, il me rassura qu'il n'était pas exclu d'obtenir, entre temps, un médicament plus efficace. Nous parlâmes de nouveau poésie et de la situation dans le monde : le masque de Frankenstein tomba, le complexe de Jupiter s'annihila et l'esprit de solidarité déborda absolvant le souvenir contractuel, objectif et inhumain.

Je ne me suis pas contenté de la médecine classique, j'ai essayé d'autres thérapies de substitution[28] comme les herbes et l'acupuncture. J'ignorais si ma santé s'améliorât grâce à la médecine classique ou à la médecine substitutive ou au mélange des deux. Parmi les choses qui m'encouragèrent à faire appel à la médecine traditionnelle ce qui arriva à un professeur de poésie anglaise (spécialiste, comme moi, de la poésie romantique) à l'Université d'Oxford dénommé Michael Gear Tosh. Il était atteint de myélome, condamné par la médecine classique et il ne pouvait recourir à la chimiothérapie sous peine, aux dires des médecins qui ne lui accordaient qu'un sursis de six mois, de mourir sur le coup. Il refusa cette mort annoncée et entama son exploration de l'univers des médecines substitutives surtout, celle appelée : thérapie Gerson. Dix années après l'annonce de sa mort, le professeur écrivit un livre dont le titre révélateur était : *Preuve vivante : Mutinerie médicale* où il relatait son expérience des médecines classique et substitutive. Parmi les choses les plus déconcertantes qu'on pouvait lire dans son livre un chapitre intitulé : « L'imagination chinoise » où une personne, soutenu par auxiliaire, s'imaginait descendre dans ses propres conduits sanguins afin d'y affronter les cellules cancéreuses et les éliminer. Exercice auquel je m'étais adonné. En tout cas, tous les médecins (y compris le docteur Alexenian) me persuadaient, après examen des analyses, que la guérison dépendait, pour une bonne part[29],

[28] le terme courant est alternative, mais il est condamné par les grammairiens.
[29] 80 %

de mon état psychique et de ma volonté. Et c'est dans le même état d'esprit que, cautionnant l'usage de la médecine substitutive, le Prince Charles - prétendant au trône de la Grande Bretagne, - déclencha, contre lui, la fureur des tenants de la médecine classique !

Parmi les évènements médicaux les plus doux de ma vie, je citerai ce qui m'arriva à la Mosquée Omeyyade à Damas. Après avoir accompli le pèlerinage avec ma femme, je décidai, pour le retour, de passer par Aman afin de voir des amis, et de là partir en visite pour la Syrie pour la première fois de notre vie. Mon épouse s'y opposa et m'objecta que le pèlerinage nous épuiserait, et qui plus est nous serions susceptibles de contracter une grippe, que le moment n'était pas approprié pour une virée touristique. Je tenai cependant ferme contre ses objections. Arrivé à Aman, j'avais constaté que ma température montait et les médecins, sur place, diagnostiquèrent une « fièvre maltaise », mon épouse s'en alarma et n'insista que davantage pour rentrer en Egypte. Mais je m'accrochais à mon périple touristique et nous finîmes par prendre le bus en direction de Damas. Arrivés sur place ma fièvre s'accrut si fortement que je m'appliquais des compresses de glace sur le front. Le jour d'après, la température baissant un peu, je décidai de visiter la Mosquée Omeyyade comme prévu malgré toutes les préventions de mon épouse. Sur place, ma température s'éleva à nouveau et mon épouse redoubla de reproches contre mon entêtement obstiné. A ce moment, n'y pouvant plus de son rabrouement continu, je levai mes mains vers le ciel et imploré Allah à voix haute de me guérir au plus vite et de faire cesser les protestations de ma femme. Ma demande fut exaucée à l'instant même et immédiatement ma température baissa sensiblement que j'allais au souk m'acheter des serviettes car la mienne s'imbibait rapidement tant coulait ma sueur. Une heure après, j'étais parfaitement guéri. Nous allâmes ensuite à un café, situé sur la rivière Barada, où nous déjeunâmes avant de revenir à Aman. Mes accompagnateurs étaient tous exténués sauf moi. Sur notre chemin nous passâmes par la ville de Karak où se tenait, chaque année, un festival artistique et ce soir-là Majda ar-Rûmî y donnait un concert. Je leur ai proposé d'y aller, mais ils refusèrent tous tellement ils étaient fatigués alors que moi, le malade, je me trouvais en parfaite condition physique. Gloire à celui qui change les états ! Ce qui m'arriva ne peut être ni compris ni repris (c'est une des caractéristiques du miracle qu'on désigne du concept de « hasard »).

Ma maladie m'apprit beaucoup : j'ai appris, - moi qui ne suis tombé malade tout au long de la rédaction de l'*Encyclopédie* et de plusieurs autres travaux qui me vantais même de la maîtrise du corps, - les limites du corps et la faiblesse de la volonté humaine. Je devenais ainsi, plus qu'avant, sensible aux problèmes des handicapés (j'apprenais comment ils transcendaient leurs points faibles en développant des capacités compensatoires.) J'ai intégré cette idée que m'enseignait un de mes amis : il n'y a pas de maladie mais des patients, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de lois générales (des paradigmes abstraits) arrêtées, mais des personnes atteintes de maladies auxquelles ils répondaient différemment. Mes amis et mes étudiants me comblèrent d'amour, pendant mon hospitalisation, des dizaines me visitèrent et un flot de fleurs m'arrivait dont le baume imprégnait jusqu'aux autres chambres de l'hôpital. Quand je circulais dans les rues de Londres, les gens m'aidaient et, prenant le transport en commun de la ville, ils me cédaient leurs places. Lors des malheurs le métal natif de l'homme se manifeste, et « L'homme offre son étincelle cordiale » comme le disait Pablo Neruda. Ceci me remet en tête ce qui se passait aux Etats-Unis après les tempêtes de neiges. Les gens se soutenaient : si une voiture quittait la route ou s'enfonçait dans le fossé, les autres voitures s'arrêtaient et leurs occupants aidaient à la sortir ; si la neige obstruait une porte, les voisins aidaient à la dégager. L'esprit contractuel tombait totalement laissant émerger l'essence solidaire de l'homme. J'avais fait connaissance avec monsieur Muhammad Hamâm – qu'Allah le prenne en sa miséricorde ! - le journaliste distingué - qui avait réalisé plusieurs entretiens avec moi pour la revue *Nesf ad-Dunia* (moitié du monde), il était intelligent, cultivé et très avenant et nos liens d'amitié se renforcèrent rapidement. Pendant ma maladie, il me visitait et demandait souvent de mes nouvelles et venait me voir chaque fois qu'il en avait l'occasion. Combien j'ai été triste en apprenant son « assassinat » par un chauffard débile sur le Pont Octobre ! Ne pouvait-on considérer ce genre d'assassinat aveugle comme un symbole réel de ce qu'encourrait l'Egypte et les générations futures ? J'ai appris ainsi, moi qui n'ai rendu de ma vie visite à un malade sinon en de rares fois, l'importance pour l'individu d'être aux côtés des autres au moment difficile.

La détérioration de ma santé coïncida avec l'achèvement de la rédaction de l'*Encyclopédie* et un bruit insolite circula dans le Caire dont la teneur était : le Mossad m'aurait inoculé les germes de microbes à l'origine de ma maladie. Ce fut là une application comique de la théorie du complot !

ıis tombé
ırs autres
ı corps et
sensible
ent leurs
i intégré
die mais
adigmes
kquelles
ablèrent
un flot
bres de
idaient
places.
omme
remet
s gens
sé, les
neige
actuel
avais
ne en
tiens
gent,
hent.
es et
riste
re !
ole
pris
ois,
le.
on
ur
na

DEUXIÈME CHAPITRE

PRÉMISSES D'UNE IDENTITÉ : LES CHAÎNONS DE LA RUPTURE

Ma mère m'avait raconté que lorsque j'étais enfant, âgé de trois ou quatre ans, on me trouva un jour faisant les cents pas d'un air sérieux dans la chambre donnant sur le jardin et portant une monture de vieilles lunettes, une feuille roulée en guise de cigarette à la bouche. D'une main, je tenais la feuille roulée et gardais l'autre derrière mon dos. M'interrogeant sur ce que je faisais, je leur ai répondu péremptoirement que j'avais décidé de devenir « docteur » Etait-ce ainsi que j'avais vu le docteur Kamil Yassir, notre médecin, la veille entouré des membres de ma famille qui écoutaient révérencieusement ses conseils et recommandations ? C'était, peut-être, la première fois que j'accomplissais un rituel de rupture d'avec mon milieu marchand en signifiant mon désir de devenir quelqu'un d'autre. Les rites de rupture sont initialement artificiels et scéniques (l'homme adopte le paradigme avant sa réalisation) surtout dans les sociétés traditionnelles où domine le modèle ambiant qui n'accepte aucun défi quant à l'essentiel. Ainsi, j'encourageais mes étudiantes « censées être cultivées » à aller jusqu'au bout de leur allégation en leur accordant ma créance mais dans l'espoir que la prétention se transmue en seconde nature avant de devenir un tempérament.

Le goût artistique des membres de ma famille différait sensiblement de celui de bon nombre de gens du reste de la société pour des raisons que j'ai toujours ignoré. Par conséquent, il contribua à cette rupture. Je ne me souviens pas avoir jamais entendu chanter Oum Khaltum à la maison et jusqu'à aujourd'hui je n'ai pas l'art de l'apprécier (le chant de Oum Kaltum, me disent ses admirateurs, est un art avec ses règles propres) aussi bien j'étais l'un des premiers à avoir découvert la chanteuse Fayruz et je souffrais à cause de cela, car ses chansons étaient diffusées à des heures indues : je devais

soit veiller très tard ou me réveiller très tôt pour l'écouter. J'ignore encore si ma passion de la voix de Majda al-Rumi et de Kadhim al-Sahir va dans la continuité de ces rituels de séparation ou n'est-ce qu'un penchant pour deux belles voix et deux chanteurs habiles à choisir leurs textes.

J'ai approfondi la question du symbole de la rupture et de ses rituels quand j'ai découvert la bibliothèque communale par l'entremise du fils d'un de ses employés. Les enfants des marchands, comme moi, n'avaient pas coutume de fréquenter les bibliothèques. L'été, ils rejoignaient les ateliers de leurs parents pour y travailler ou ils aidaient à la collecte du coton dans les champs agricoles que les grands marchands achetaient soit pour raisons de convenances sociales ou en vue d'une exploitation assurée et d'un investissement pour l'avenir. Je me souviens que mes premières lectures étaient les livres illustrés pour enfants de Kamil Kilani, je n'en avais jamais vu avant. Une joie indicible m'emplissait. Le secrétaire de la bibliothèque, monsieur Zwil, présuma quelque espoir à mon sujet et m'encouragea à la lecture en me choisissant lui-même les livres que je devais lire. Il me conseilla les livres d'histoire parmi lesquels ceux de 'Abd al-Rahman al-Raf'î sur l'histoire de l'Egypte moderne et d'autres de philosophie, des arts et des romans d'accès facile. Je me souviens qu'une fois je suis tombé sur le terme « gnosticisme », dans un des livres de 'Abd ar-Rahman Badawi, dont la sonorité me saisit fortement. J'en ai lu depuis à son sujet et demeure toujours à sa recherche. Je tenais, lors de chaque première conférence à l'université, à donner un cours sur les différents rayons de la bibliothèque afin d'informer les étudiantes sur le mode de prêt et la disposition de la bibliothèque et des différents livres : encyclopédies, dictionnaires, manuels et répertoires, livres de références, livres d'art, etc. Plusieurs de mes étudiantes me disaient que ce cours constituait un instant démarcatif dans leurs vies. Pareillement, en cela, à ma visite de la bibliothèque de Damanhour.

J'ai commencé à acquérir des livres et c'est une habitude inconnue dans le milieu des marchands. Mon père – qu'Allah ait son âme ! – me disait toujours : « Achève d'abord de lire les livres en ta possession avant d'en acheter d'autres ! » Je ne pouvais donc réclamer de l'argent pour l'achat de livres ce qui me contraignait souvent à ruser fortement. Souvent je me passais du casse-croûte qu'on achetait à la cantine de l'école au moment de la récréation pour me payer avec ce pécule un livre.

Mes relations avec le fils du fonctionnaire le docteur Muhammad Shaqîr (médecin qui exerce actuellement dans un des hôpitaux du Canada) ouvrirent devant moi un monde totalement inconnu. Son père occupait le poste de censeur dans une école d'agronomie. Leur famille était beaucoup moins riche que la nôtre, toutefois leur style de vie était plus agréable et je le voyais souvent lire. Lorsque j'allais chez eux je les entendais discuter de différents sujets. Des tableaux décoraient les murs de leur maison et des bibelots embellissaient les étagères. (Je me souviens exactement d'une fiole d'un bleu foncé où je plongeais chaque fois que je la regardais. Et je garde encore un grand faible pour le bleu.) Je commençais à m'apercevoir que les notions qui déterminaient la vie d'un homme n'étaient pas forcément d'ordre économique.

Ces expériences vécues enfant auraient pu demeurer strictement personnelles sans que j'en connusse la portée sociale, ni n'en déduisisse les paradigmes analytiques, ni n'explorasse le mode des idées, n'eût été qu'Allah me pourvut de maîtres (professeurs d'universités) qui m'aidèrent, me poussèrent, renforcèrent ma confiance en moi et m'initièrent à la pensée critique (la confiance en soi est indispensable pour qu'une personne généralise une expérience et en tire des paradigmes herméneutiques.)

Au début des années secondaires, je commençais à développer des tendances religieuses. Je me joignis au groupe des Frères Musulmans (comme je l'ai signalé auparavant). La première personne que j'ai pu convertir à mes idées fut un cuisinier nubien qui travaillait chez nous. Nous lisions ensemble le Coran une bonne partie de la nuit et j'appelais à la prière dans le sanctuaire des Frères Musulmans à Damanhour. Mon activisme s'étendit au village Iflaka situé aux alentours. Bien que mon âge ne dépassât pas les douze ans, les villageois acceptèrent que je dirigeasse la prière et je fisse même le prêche du vendredi. Cette opération dura quelques mois avant qu'un frère m'avertît que c'était aller à l'encontre de la loi à cause de mon jeune âge. (J'étais cependant aux fait des questions jurisprudentielles grâce à quelques lectures entre autres *Fiqh al Suna* de Sayid Sabiq.) Cette période de ma vie était relativement courte (elle n'a pas dépassé les deux ans) car des questions affluèrent sur moi et réduirent ma foi crédule et immédiate – point qu'on verra plus loin.

J'ai passé les années du secondaire au lycée de Damanhour où enseignaient bon nombre de jeunes professeurs désireux de poursuivre leurs études supérieures à Alexandrie et qui n'ont pu être nommés à l'université. Damanhour était l'endroit idoine pour eux car elle n'est distante que de soixante kilomètres d'Alexandrie. Ils pouvaient de la sorte y résider et y travailler tout en préparant leurs thèses de recherche.

Parmi mes meilleurs professeurs se trouvaient messieurs Shafiq l'enseignant de géographie, Ghazlane celui des sciences naturelles et Raphaël celui d'histoire qui me présuma des dons (sans prémisses de ma part ni résultats probants sur mon bulletin de notes). Il déclara péremptoirement aux élèves que j'étais un génie et qu'ils ne devaient en aucun cas se mesurer à moi. Il commença par me charger d'effectuer des « travaux » en dehors du programme, lesquels, finis, étaient lus devant mes camarades, ce qui, simultanément, me gênait considérablement et me procurait une joie indicible. Je ne décelais pas le secret de son admiration à mon égard car jusqu'alors (troisième année secondaire) mon sentiment que mon intelligence était ordinaire et même moins qu'ordinaire et mes résultats scolaires témoignaient en ma défaveur : échec de la troisième année primaire que j'ai dû repasser ; un nombre de points médiocre à l'examen primaire ; redoublement de la deuxième année secondaire ; des notes très basses ; détestation profonde des mathématiques et de la langue anglaise ; des cours particuliers à une époque où l'on ne connaissait pas encore ce phénomène ; seul élève à avoir échoué à l'examen de dessin la première année secondaire. En dépit de tout ce tableau, le professeur Raphaël me présuma je ne sais quoi de particulier. Je me trouvais donc dans l'impossibilité de le décevoir et d'aiguiser le tranchant de mon esprit pour découvrir ces choses « géniales » qu'on me supposait. Mon rendement scolaire s'en trouva rapidement amélioré ce qui me surprit moi-même.

Le professeur Emile Georges (actuellement docteur) était le véritable initiateur de ma vie intellectuelle. C'était un professeur au sens plein du terme, nous étudiâmes sous son égide la philosophie pendant l'année de propédeutique (années 1954 / 1955) et il nous fit aimer sa matière. Il nous exposait les questions les plus complexes de la manière la plus simple, insinuait le doute dans nos âmes sans nous pousser vers le gouffre du néant. Quel excellent professeur il fut ! Et quand nous nous retrouvons de nos jours encore à discuter d'un sujet,

je le revois tel quel avec la même vivacité d'esprit et tant d'idées novatrices. Je me rends compte lors de l'importance du maître. N'eût été sa présence, j'eusse perdu vainement plusieurs années à lire sans toucher aux profondeurs en accumulant des informations inconscient de leurs portées et de leur sens.

Mon expérience de mes années d'études en Egypte était heureuse au plus haut point (exception faite des pénibles séances d'arithmétique). Combien j'étais heureux au début de l'année à l'heure de recevoir les livres scolaires. Je me souviens encore de ce que j'ai pu y apprendre en histoire, en géographie et en philosophie. L'enseignement était également assuré par des professeurs qui aimaient leurs matières et les instruisaient à leurs élèves avec attrait, de surcroît il y avait du temps libre pendant lequel nous nous amusions et jouions, ceci en dehors des séances de sport, des travaux pratiques, du dessin, de la musique, de la leçon d'agronomie et de la calligraphie. Je tremble lorsque je réfléchis à ce qui se passe de nos jours dans nos écoles avec nos petits, nos élèves et nos étudiants qui sont entravés par de lourds livres informationnels (dans des éditions mauvaises) qui passent leur temps à étudier des matières, oubliées au bout de quelques mois, qui ne leur laissent aucun moment de répit pour le jeu ou juste pour souffler. Ils sont pris en charge par des enseignants qui transforment l'instruction en occasion d'acheminer les élèves vers les séances particulières. Lorsque en 1979, mes deux enfants Yasser et Nour revinrent des Etats-Unis, ils ne connaissaient pratiquement que la langue anglaise. Nous décidâmes d'inscrire Yasser dans une école de langues qui exigea qu'il subît au préalable un examen d'anglais. Nous ne vîmes pas, évidemment, d'inconvénient à cela. Mais nous fûmes surpris par un coup de téléphone de Nour qui nous apprit qu'il a échoué à son examen. La chose devint confuse pour moi et je l'ai interrogée : « La langue anglaise, dont il s'agit, est bel bien de l'anglais ? » La réponse fut par l'affirmative. J'ai su alors que la réception à l'égyptienne a débuté et que le professeur examinateur escomptait lui donner des « cours d'appui[30] » afin de réussir l'entrée à la dite école. Nous nous inclinâmes devant la dure réalité, et Allah seul est Tout-Puisant ! L'enseignement en Egypte était gratuit et agréable, mais au fur et à mesure il est devenu payant à cause des cours particuliers, puis sans lien aucun avec l'enseignement. Il n'est plus désormais qu'apprentissage de compétences pour réussir des examens.

[30] Affermissement, consolidation, rattrapage

L'école, comme je l'ai expliqué, fut en réalité pour moi une expérience riche et agréable. Je dois cependant revenir sur ce qui m'est arrivé l'année de propédeutique en matière de philosophie. J'aimais tant et excellais dans cette matière que j'en expliquais à mes camarades de classe les points obscurs. Ils obtinrent finalement tous de très bonnes notes à l'examen final, surtout mon cousin Farûk al-Massiri – que Allah ait son âme ! – qui eut la meilleure moyenne au niveau national 36 sur 40 en 1955. Quant à moi je n'ai pu avoir qu'un 18 sur 40, c'est-à-dire le minimum exigé à la réussite de l'examen. Il semblerait qu'on n'attendît pas que des étudiants d'année de propédeutique eussent osé donner leur avis personnel sur Francis Bacon, par exemple, comme je le fis. Peut-être était-ce également le motif de mon échec dans le dessin en décidant de faire preuve de créativité et d'originalité ? Et nulle force ni puissance sinon en Allah ! Ma fille eut à endurer les mêmes méfaits pour l'obtention du diplôme de G.C.E. en 1980, elle eut d'excellents résultats dans toutes les matières sauf en poésie que j'avais révisé avec elle. J'ai fait donc appel à un professeur qui ne maîtrisait ni la langue anglaise ni la poésie mais qui était un expert en l'art de passer un examen. J'ai demandé à ma fille d'oublier tout ce qu'elle avait appris avec moi ou avec d'autres et d'exécuter à la lettre les ficelles[21] du dit professeur. Elle s'y conforma et eut un excellent résultat. J'ai rencontré le conseiller culturel anglais et je lui ai exposé le danger du procédé qui consistait à transformer l'école en une institution de nivellement des mentalités et des personnalités. Cette tendance, paraît-il, prévaut dans le monde et c'est un aspect de l'opération de rationalisation et de modélisation qui s'est considérablement accrue les derniers temps. Ces expériences m'apprirent que les sanctions de réussite ou l'échec dans la vie de tous les jours, selon les critères courants, ne sont pas obligatoirement justes ou définitives. L'homme peut, selon ces mêmes critères, échouer et, selon d'autres plus authentiques et plus originaux, réussir.

Les symboles, les rites et la tendance à la méditation

Plusieurs éléments de ma personnalité contribuèrent à approfondir la rupture d'avec mon milieu et suscitèrent en moi le désir constant de me livrer à la philosophie, d'expliquer le moindre fait qui m'advenait et de le refuser comme évident. Ce qui, en dernier ressort, contribua à l'émergence du concept de

[21] De se conformer aux recommandations du dit professeur

distanciation (sur lequel je reviendrai plus loin). Certaines choses acquéraient, dans mon esprit, une valeur symbolique autre que leur valeur fonctionnelle. Les macaronis étaient, à mes yeux, le délice même (je pensais, enfant, que c'était le mets des gens du paradis) et en prendre signifiait une expérience quasi spirituelle sans commun rapport avec l'assouvissement du besoin biologique en nourriture. J'en mangeais, non à la mesure de ma faim naturelle, mais selon mon besoin psychique, sentimental, voire, si vous y consentez, spirituel. Je regardais, avec quelque compréhension, la situation du khédive Abbas II que ses conseillers étrangers subjuguèrent, dit-on, avec les macaronis. Je comprenais également la situation du roi Faruk qui, dit-on également, eut une crise cardiaque après en avoir mangé une grande quantité. Quant au riz, il était lié, dans mon esprit, à la quiétude et au retour à la ville. Ainsi, à chaque retour d'une excursion scolaire je demandais à ma mère de m'en préparer un peu. Elle me présentait plusieurs autres plats mais rien n'y faisait. Le riz, après l'excursion, ne se restreignait pas à une nourriture dont je pouvais seulement m'emplir la panse mais devenait une question à signification symbolique. Ma mère ne pouvait comprendre mon monde symbolique tout comme je n'acceptais sa logique fonctionnelle. Je n'ai pu me départir de ce penchant vers la symbolisation : le cigare est devenu, ainsi, synonyme de calme, de sérénité et de réalisation. Souvent les thèses défendues dans mes livres acquièrent une profondeur symbolique qui, en partie, font d'elles un combat de l'homme à l'endroit de ce qui le menace. L'*Encyclopédie*, à titre d'exemple, est devenue un combat de l'homme contre l'injustice. Et de là, une lutte éternelle entre l'homme humain (qui essaie de transcender le monde des sens) et l'homme naturel et matériel qui y succombe de bon gré et avec accord. Cette tendance à la symbolisation contribua, pour une bonne part, à instaurer cette distanciation d'avec mon milieu et les symboles m'aidèrent à créer mon propre univers. Le symbole, sans nul doute, est également une des formes du paradigme, c'est un des éléments du monde matériel, mais il les dépasse jusqu'à devenir un signe plus chargé que les autres. Il peut toutefois sembler, à première vue, n'exister aucune relation entre eux.

Cette symbolisation est liée à ce que j'appelle la « tendance ritualiste » : je penche à faire de chaque événement important de ma vie une partie d'un rituel très particulier dont je me charge de l'exécution. Pendant mon enfance, je ne commençais mes révisions qu'après avoir mis une fleur dans un vase ou

d'en rêver si la fleur venait à manquer. En avançant en âge, j'ai développé le concept du « thé non biologique » : c'est-à-dire n'importe quelle tasse de thé dont je n'avais pas besoin du point de vue matériel mais que je prenais, pour mieux l'apprécier, avec un ami. Cette tendance s'est développée par la suite pour devenir un concept de la « paternité non biologique » quand j'adoptais quelques orphelins parmi les victimes de l'époque moderne.

J'ai évoqué plus avant les rituels auxquels je m'étais livrés à New York après le décès de mon père (vision de la pièce de Brecht L'*Exception et la Règle*) ; au décès de ma mère après les offices et l'enterrement, j'ai décidé d'effectuer à nouveau les rites funéraires à ma manière particulière cependant, rites propices au moment en absorbant quelques breuvages traditionnels qu'elle avait coutume de boire : du thym, du fenugrec, une infusion de feuilles de goyave et de l'anis. J'allai donc chez un herboriste d'al-Husayn et, lui désignant un bocal du doigt afin de faire montre de mes connaissances : « Ce thym, lui dis-je, n'est pas de bonne qualité. – Ce n'est pas de la badiane, me répondit-il vertement, monsieur ! » Je me tus, ravalai ma langue et présentai la liste des herbes sans contestation ni esbroufe.

Parmi les rites les plus importants de ma vie celui de l'« heure de l'accalmie » (je l'avais développé avec mon ami l'artiste Rahmi), c'est une capacité à s'abstraire du temps de façon que l'homme vive « des instants autres que les instants » en dehors du temps. De là il peut se reprendre et réintégrer son humanité (une fois qu'il en perdu une partie dans l'arène de la vie avec ses innombrables détails). L'homme doit toutefois demeurer conscient que ces instants-là sont momentanés et qu'il leur faut s'achever. Ce n'est point là la fin de l'histoire, de la mêlée, des afflictions et des joies. Ou comme je l'écris dans une des mes histoires pour enfants : « Toutes les belles choses ont une fin ! Toutes les choses tristes ont une fin ! » J'ai tenté d'appliquer ce concept à ma vie afin que la continuité ne se transforme pas en répétition et en routine. Le moment d'accalmie draine la créativité vers la vie sociale quotidienne. Nous avons, mon épouse et moi, appris à mettre à profit ces instants d'accalmie quelle que soit la dureté de la vie. Nous demandions alors à nos enfants de nous laisser un moment pendant lequel nous dégustions un café tout en fumant, pour moi, ma cigarette. Notre relation immédiate se renouvelle et ne nous file pas entre les doigts dans le brouhaha de la vie et ses infinis détails. Plusieurs de mes

amis apprirent le rite de l'instant d'accalmie, mais je le pratiquais également avec d'autres amis qui ne le connaissaient pas. Nous vivions ensemble « une heure d'accalmie » sans qu'ils le sachent de leur part.

Il y avait aussi ce que j'appelais le « bain rituel » que je prenais chaque fois que j'achevais un de mes travaux. Pendant mon séjour aux Etats-Unis, j'avais également développé le rituel du « bain intellectuel » : quand une idée me résistait, je prenais un bain chaud et sous la douche les idées commençaient à se recomposer et les corrélations à s'éclaircir de telle sorte que je résolvais la problématique envisagée. Un médecin m'a informé que ce dernier rituel avait un fondement matériel car je souffrais beaucoup des pollens qui sévissaient aux Etats-Unis. Lorsque je prenais une douche chaude la vapeur nettoyait les fosses nasales ce qui facilitait la respiration et la remontée de l'oxygène vers mon cerveau. Je pensais alors plus aisément.

Cette propension ritualiste est en réalité une tendance à mettre des limites entre le réel dans sa matérialité immédiate et moi ; elle est, en cela, semblable à ma conscience de l'histoire et de l'art. Elle se développa par la suite pour devenir un penchant vers une constitution des catégories analytiques et une perception des différents niveaux du réel. Cette tendance s'est amplifiée aux Etats-Unis : c'est un pays qui ignore les rites et n'en connaît que très peu. Le rite d'initiation d'un âge à un autre est méconnu ou pratiqué de façon différente de celle convenue. Il n'est pas suffisamment étoffé et souvent il prend un caractère net de consommation (la fête de la majorité pour les garçons chez les Juifs [Bar-Mitsva] ou les fêtes d'admission ou d'impétration aux universités.) Peut-être était-ce pour protéger mon être par sa mise en lice contre ce qui l'entourait que je n'avais de cesse de me livrer à des rituels et à m'y intéresser.

Il y avait, parmi les éléments les plus importants qui aidèrent à ma rupture, ce que j'appelais « la tendance à la méditation » qui m'atteignit dès mon enfance ou au commencement de mon adolescence (peut-être vers les douze ans) lorsque j'ai commencé à intégrer la catégorie de l'instant présent ; que nous y vivions et que notre vie s'y ramenait. Fondé sur cet instant et partant de cette catégorie : je demandais – pour gagner du temps et par « préservation de ma vie » – à une des domestiques de m'apporter mes chaussures (à titre d'exemple). Ma mère, découvrant ce travers, me donna un soufflet cinglant.

La bourgeoisie rurale ne connaissait pas la vision pyramidale qui classait, de manière tranchée, les gens en maîtres et en domestiques. J'ai vainement essayé d'expliquer à ma mère que la question n'était pas une « insolence » ou une « prévalence » (prétention) mais un sentiment tragique de l'instant ! N'importe, après ce clivage interne et cette perception aiguë de la catégorie de l'instant présent je commençais à réfléchir à tout ce qui m'arrivait pratiquant la tristesse et la joie à travers mes méditations (ce qui, suivant mon imagination, approfondissait le sentiment de la douleur et du bonheur tout en atténuant de leur acuité).

Enfant, je perdais constamment l'argent que me confiait ma mère pour acheter certaines choses. J'ignore si ma distraction continue était à l'origine de cette étourderie. J'ai essayé vainement de m'y amender et ne pas perdre mes sous. Je perds encore mes lunettes à la maison et m'inquiète à les chercher. Mon épouse est devenue spécialiste dans leur découverte en m'interrogeant juste sur les lieux où j'ai pu passer la demi-heure précédente. A partir de mes réponses, elles suppose les endroits possibles où j'aurais pu les poser et souvent finit par les dénicher. De l'avis de ma mère, je suis un être (pressé) c'est-à-dire faisant preuve d'imprévoyance sur son cas, négligeant et omettant les détails. Je perds ainsi mon argent et mes lunettes.

J'ai été une fois convoqué par un grand responsable (au début des années quatre-vingt) qui m'apprit que l'Egypte était sur le point de présenter une proposition à l'Organisation des Nations Unies pour supprimer les armes nucléaires. Il voulait que je fisse une traduction de la convention proposée à cause de sa gravité et de sa confidentialité (en attente de la proposer aux Nations Unies). J'ai immédiatement accepté. Nonobstant cela, je rendis visite à ma fille à l'Université américaine y oubliant la convention secrète dans son enveloppe ouverte sur une chaise. Mon désespoir était tel que j'en riais : la solution serait, dis-je à mes enfants, un suicide à la manière nipponne par hara-kiri. Ne m'y résignant pas, je n'avais d'autres solutions que d'attendre le jour suivant. Et Allah me préserva : j'ai retrouvé le document en lieu et place sans qu'âme le touchât !

La méditation m'a donné cette capacité d'opérer une distanciation par rapport à ce qui m'entourait et de m'observer du dehors, ce qui me conférait une aptitude singulière à changer mon être en échafaudant des images

mentales préconçues. La formation des images mentales pouvait prendre un long temps, mais l'opération de changement, en elle-même, s'effectuait en un laps court. J'étais, enfant, très sensible à ce qui m'entourait. J'avais les larmes si faciles qu'on me surnomma le « pleureur ». Ce qui me causait beaucoup de gêne devant mes camarades. J'ai donc décidé, vers mes dix ans, de vaincre cette faiblesse, et j'ai pu y parvenir en quelques jours en empêchant mes larmes de couler ! Je fus envahi par le doute religieux alors que j'étais en chemin vers la mosquée pendant le mois du ramadan ; et j'ai cessé de jouer au basket ball en plein terrain !

Parmi les histoires les plus importantes de ma vie privée et qui pourrait éclairer un aspect de ma personnalité : celle de mon mariage avec le docteur Huda. Lorsque je l'ai rencontré pour la première fois, il m'arriva ceci qui devait me pousser à y réfléchir, à vouloir le comprendre « rationnellement » et à agir en conséquence : j'étais alors membre du Parti Communiste Egyptien, et demandant son avis à mon responsable de cellule, il me répondit que c'était une « bourgeoise » et que le mariage avec cette sorte de femmes allait me causer beaucoup de problèmes : c'est-à-dire que mon responsable de parti a exposé, au sujet de l'amour et du mariage, une vision mentale idéologique (lutte de classes). Mais ma conscience (ou ma nature native) me poussa vers ma mère pour lui demander conseil (et c'est chose assez rare dans ma vie, peut-être ne l'ai-je jamais fait avant ou même après). Ma mère me posa une question d'une simplicité déconcertante : « Ton cœur bat-il de la joie quand tu la vois ? » Je ne répondis pas à sa question, mais je sentis lors chuter les fardeaux des approches idéologiques, des analyses matérialistes de classes, et s'entrouvrir les carcans de la raison et du cœur. J'ai décidé par conséquent de me lier à elle. C'était, peut-être, une des premières fois dans le cours de ma vie que s'ébranla le paradigme matérialiste comme cadre de référence à la vision.

Chose amusante pendant nos fiançailles, les hauts des dunes avaient eu notre préférence et l'endroit était agréable et paisible : Alexandrie, dans toute sa splendeur, s'offrait au regard et il nous arrivait même de percevoir au loin la mer. Une connaissance avec les photographes de souvenirs s'était faite. Quand j'étais seul sur la dune, ils m'interrogeaient : « Où est la demoiselle ? » Les dunes étaient l'endroit convenable où se retrouvaient les amoureux, mais maintenant elles sont devenues une arène de lutte darwinienne !

La tendance à la méditation ne me quitta pas un instant après mes liens avec Huda, je commençais à me poser des questions : si la passion romantique existait en dehors du temps et si elle ignorait l'histoire et la poussée mutuelle, comment l'individu pourrait-il se marier (et intégrer le temps) ? Comment une personne, aimant de cette façon intemporelle, pourrait-elle laisser ce qu'elle aimait et partir (par exemple) à son travail ? Je m'étais également demandé : comment un homme pourrait-il, en même temps, supporter ces sentiments enflammés quotidiennement ? Son cerveau pourrait-il endurer une telle ardeur ? Mais heureusement le mariage mit fin à cette réflexion. J'ai assisté à un autre type d'amour enclin à l'harmonie : avec le temps, l'histoire et la société. L'amour, dans le mariage, se vêt[32] d'une certaine continuité. Lors j'assimilais des concepts comme la sérénité, la tendresse, la concorde. Je me rendais compte qu'elles constituaient un genre de relations profondes dans le temps, à la différence de l'intemporelle passion romantique. Je constate que les adolescents de cette génération qui choisissent, dans une inconscience idéologique, l'amour intemporelle toutes les chansons en parlent, tous les films le supposent et tous les médias le clament deviennent incapables de vivre ensemble dans l'institution du mariage. Chaque individu se focalise de façon vive sur le bonheur individuel et tend vers la jouissance ; chose qui rend la coexistence avec l'autre, dans un même milieu, difficile, voire, impossible.

Ma vie conjugale obéissait, elle aussi, à la méditation. Je me souviens que lors de mon mariage au moment de prendre la photo traditionnelle de souvenir, je m'étais assis à méditer ce « geste bourgeois » : mettre ma tenue de mariage, mon épouse portant sa robe de mariée, se déplacer vers le studio, simuler un large sourire afin que le photographe prenne notre photo officielle ! Cette tendance à méditation dura quelques années. Je n'ai cessé de le faire que lorsque j'ai appris que mon épouse était enceinte. Là je m'en étais remis à Allah, en reportant à plus tard la méditation !

A partir de mes méditations et de celles des autres, j'ai commencé à me faire une idée du mariage. Je ne cessais de me dire et de le dire aux autres que le bonheur ne pouvait ainsi fortuitement descendre du ciel, qu'il était plutôt semblable à un travail artistique : l'individu devait souffrir et se fatiguer à le modeler et à le façonner. Le mariage, à l'instar toujours d'un travail artistique ou de toute activité humaine complexe, comportait des possibilités positives et

[32] Se caractérise par certaine persistance

négatives sans dissocier les unes des autres. J'apprenais à mes étudiantes que l'amour réel était que l'un acceptât l'autre et sût que ses qualités dépendaient étroitement de ses défauts. J'ai également développé le concept de la « répétition du mariage dans l'esprit de l'épouse » car la situation, les conditions, la personnalité et les prévisions changent. On reconstitue les fondements de la relation et leur formation conformément à la nouvelle vision. Je prétends m'être marié avec mon épouse à trois reprises : la première que j'appellerai la traditionnelle, la deuxième après mon obtention du diplôme de doctorat, la troisième après son obtention du diplôme de doctorat. Le concept du « remariage avec la même épouse » pourrait, peut-être, résoudre quelques problèmes rencontrés par les couples dans leur mariage. Car chaque partie, dans la relation conjugale, conçoit l'autre comme un type figé et arrêté ; et de là les prévisions, les peines et les joies ne changent pas. C'est une représentation qui va à l'encontre de l'homme. Il y a certes une part de constance mais une autre de changement ; et l'homme doit prendre le tout en considération.

Le plus amusant est que j'ai cru m'être marié avec le docteur Huda car elle était, sur nombre de points, différente de ma mère, mais j'ai réalisé – après un temps de méditation – qu'elle lui ressemblait sur plusieurs points. Elle aussi est une mère absolue et entière caractérisée par cette foi rurale pleine d'équité et d'égalité et, tout comme elle, elle aime la propreté de façon, à mes yeux, excessive ; aux siens, moins que convenable. Pour toutes ces raisons, je me dis que je suis, par quelque traits, atteint du complexe d'Œdipe.

Le côté scénique dans la méditation pourrait ressortir de ce récit : quand j'enseignais à la faculté des filles j'essayais souvent de jouer des rôles parmi lesquels celui du père (« la paternité non biologique »). J'ai une fois rencontré une de mes étudiantes, qui était enceinte, et je l'ai interrogée sur le terme de sa grossesse. Elle me répondit : « Il n'y a que deux mois. », les deux mois passés, je lui ai demandé en classe si elle avait eu un garçon ou une fille et d'entendre partir le rire amusé des étudiantes : l'étudiante en question n'ayant pas encore atteint son terme. J'avais effectué une opération de calcul mental et je m'étais blotti dans mon univers rationnel serein et organisé surplombant le monde des naissances et de la mort sans regarder aux détails immédiats. C'est, peut-être, cette tendance à m'abstraire momentanément du réel qui m'a aidé à l'écriture de l'*Encyclopédie* en un quart de siècle ou plus. Alors que le conflit israélo-arabe prenait différentes formes et que beaucoup s'imaginaient qu'il touchait

à sa fin et qu'on était sur le point d'entrer dans un monde de paix durable, je ne cessais, quant à moi, de méditer, de réfléchir et d'écrire.

Pour ce qui est du côté sombre de la méditation (qui m'isole du réel en ne me laissant vivre que dans le monde des idées et dans celui de la [légende] personnelle) il ressort de cet autre récit : j'étais aux Etats-Unis en 1970 où je travaillais à mon livre *La terre promise,* totalement absorbé par sa rédaction. Mon épouse me téléphona alarmée et me dit que des voleurs l'ont attaqué, lui ont pris son sac et se sont enfuis ; qu'elle allait être en retard le temps que la police eût fini son enquête et enregistré sa déposition. Une heure après, elle arriva à la maison. Je n'ai pas bougé de ma place et continuais à écrire comme si de rien n'était. Alors elle s'effondra en sanglots. Ce n'était qu'à ce moment là que je m'étais rendu compte de l'étendue de ma faute. Je lui ai demandé pardon.

Cette tendance à la méditation ne me quitta pas durant toute ma vie, la foi ne vit le jour en moi qu'après un long parcours rationnel : ma foi est donc méditative et rationnelle, elle n'a pas été irriguée par des éléments spirituels. C'est une foi qui se fonde sur le sentiment de l'insuffisance des catégories matérielles à élucider le phénomène humain et de la nécessité de recourir à d'autres paramètres philosophiques plus complexes.

Mais malgré mon absorption dans la méditation, j'ai toujours veillé à rattacher le général au particulier en approfondissant, en ce sens, mon étude du romantisme. La vérité – selon la théorie critique romantique et la poésie romantique – n'est pas une chose abstraite qui s'« additionne » aux phénomènes mais quelque chose qui leur est intrinsèque et immanente et que l'homme ressent au tréfonds de lui-même à travers les battements de son cœur : c'est-à-dire que la vérité pourrait être quelque chose de général dont l'homme décèlerait des traits par la raison. Mais pour parvenir à son essence et à sa totalité, il ne le pourrait qu'à partir du particulier, de l'affectivité et du cœur. Et peut-être que mon choix du paradigme comme outil d'analyse est une expression de cette envie.

Et jusqu'à maintenant, j'essaie, dans la mesure de mon possible, de ne pas vivre exclusivement dans le général et de soumettre les catégories idéologiques aux critères des choses immédiates et affectives. Je suis arrivé à ce résultat que l'idéologie pourrait constituer un masque derrière lequel l'homme disparaît de manière à se transformer en un intellect pur. L'homme peut, d'autant

plus, disparaître qu'il meure cordialement mais pas formellement c'est pour cela que je ne crois pas aux mariages idéologiques, elles sont semblables aux alliances fondées sur l'intérêt ou celles arides et que ne traverse aucune émotion, aucun moment de sérénité, de souvenirs ou légendes partagées. Elles se transforment, au bout d'un moment, en une commission tenue de manière permanente. Malgré cela, il me semble qu'il est nécessaire que le couple se retrouve sur un socle commun, un idéal, une échelle de priorité essentielle, car l'opposition à ce niveau provoque des troubles que l'institution du mariage ne pourrait pas supporter.

Ce ne veut nullement dire je me suis libéré de l'emprise de l'abstrait, de l'intellect et de l'absolu car quelque chose en moi y incline toujours. C'est un élément constitutif de ma personnalité. Tout comme ma position par rapport au temps conserve une part de distanciation parce que j'agis avec lui comme avec une matière précieuse et souple. J'essaie d'en préserver chaque minute et chaque seconde. Je garde toujours des feuilles dans mes poches sur lesquelles je pourrais écrire ou un livre à lire. Si je me trouve debout je me fais un thé et, en attendant que l'eau bouille, je fais quelques exercices de gymnastiques pour ne pas perdre mon temps j'ai appris cette habitude de mes lectures sur la Chine Populaire pendant la Révolution Culturelle. J'essaie également d'accomplir dans le temps ce qu'on ne peut y réaliser et souvent j'établis pour moi-même des listes de travaux irréalisables.

L'Université d'Alexandrie

J'ai quitté le lycée de Damanhour en 1955 prenant mon bâton de pèlerin, pareillement en cela à de nombreux natifs de ma contrée, vers Alexandrie. J'y allais personnellement chargé de ma perception composée et de ma culture. Je me suis retrouvé subitement dans le cœur d'une ville égyptienne de nom, occidentale de fait. Je résidais à al-Ibrahimia où vivait une forte communauté grecque, jusqu'au marchand des fruits et légumes qui appelait les chalands en grec. Dans certains restaurants, on n'avait d'autre alternative que celle de parler grec ou français. Il y avait, en outre, des clubs de cinéma où l'on projetait des films européens, organisait des soirées musicales : une ambiance cosmopolite artificielle y régnait sans racines véritables en mesure d'enrichir l'homme ou de le réduire. Je me suis dirigé vers la Faculté des Lettres section

littérature et langue anglaises où tout le monde parlait anglais. Beaucoup d'étudiants étaient étrangers : d'origine grecque ou italienne (dans ma promotion figuraient Simon, Télémaque, Johan, Marie, Nicolas et autres). Les Egyptiens d'origine, eux-mêmes, étaient étrangers puisqu'ils ne connaissaient pas la langue arabe et ne savaient que peu de choses sur l'Egypte. Le tableau des conférences, lui-même, était écrit en langue anglaise et disposé en cases horizontales et verticales auxquelles je ne comprenais rien. Je fus atteint de vertiges et je n'avais rien de mon arrière-fond qui pût m'aider à me débrouiller devant cette situation nouvelle. Et quand je suis allé voir le coiffeur, qui ne me connaissait pas ni ne connaissait mon père ni mes oncles, remettre ma tête entre ses mains, j'ai su que j'étais dans le «gesellshaft» : la ville contractuelle.

Avec la capacité des gens de mon pays, j'ai décidé d'agir le plus rapidement et de découvrir les nouveaux mécanismes requis à la survie : le plus important était la maîtrise de la langue anglaise. Je me suis enfermé tout un mois dans ma chambre n'écoutant que les radios qui diffusaient en langue anglaise, ne lisant que des revues et des journaux anglais. Au bout du premier trimestre, je maîtrisais si bien la langue anglaise que mes professeurs s'en étonnèrent. L'été, j'ai rapporté beaucoup de livres arabes traitant de l'histoire, de la pensée, de la philosophie et de l'art occidentaux, et des traductions de plusieurs pièces de théâtre et de romans pour être au fait du discours de la civilisation occidentale et que s'approfondisse ma connaissance des traditions littéraires occidentales. J'ai effectué une expérience singulière cet été-là : j'ai pris une traduction anglaise du roman de Zola *Germinal* et j'ai décidé de le lire sans interruption afin de le vivre comme une construction organique solidaire. Je me suis enfermé trois jours durant à lire et je lisais à n'en plus pouvoir. L'expérience aboutit mais je ne devins pas plus sage ! La deuxième année, j'ai laissé la Faculté pour quelques mois rejoignant les rangs d'une école anglaise afin que l'anglais devienne une langue vivante pour moi. Il m'était après cela plus facile de me mouvoir dans ces milieux pseudo égyptiens et de me comporter en leur sein avec une aptitude inhabituelle quoique je ne les respectasse pas. Il m'attristait de voir tous ces gens qui vivaient dans notre pays, certains, parmi eux, ne l'ayant jamais quitté, et qui n'en connaissaient rien ou, pire, n'en parlaient pas la langue !

La section de langue anglaise à Alexandrie était une expérience singulière. L'enseignement se faisait par véritables conférences, nullement par cours

dictés. Ma mémoire était si forte que je n'oubliais pratiquement rien qu'on n'évoquât dans le cours. Lorsque j'ai écrit ma thèse de doctorat et quelques autres écrits sur le sionisme en anglais et en arabe. Je n'ai pas eu recours aux critères habituels d'approche bien que j'aie lu et adapté des dizaines d'ouvrages. Cela était dû au fait que je me rappelais les passages adaptés et les pages afférentes. Toutefois, il me faut souligner que je ne maîtrisais pas l'art d'écouter les conférences. Souvent, j'errais suite à une idée soulevée par le conférencier et je la méditais. Les professeurs arrivaient et donnaient leurs conférences en réservant un temps aux étudiants afin de leur permettre de poser leurs questions. Ils acceptaient l'avis adverse avec beaucoup d'indulgence, voire l'agréaient. J'étais, dans cette étape de ma vie, marxiste proposant des explications aux textes littéraires fondées sur la lutte des classes. Ils m'interrogeaient à propos des idées que je soutenais et, quoiqu'ils divergeassent avec moi, je parvenais néanmoins à obtenir une très bonne note. Ils nous demandaient d'écrire de véritables travaux de recherches, de lire les ouvrages de référence, d'y argumenter dans nos dissertations. Les questions posées, lors des examens, exigeaient des réponses où l'étudiant ferait travailler sa raison et son imagination non se contenter de ressasser ce que les professeurs lui ont appris en classe et nos réponses prenaient la forme de longues dissertations où l'on exposait son point de vue. Nos professeurs d'Alexandrie ne négligeaient pas la notation et l'enseignement était, pour eux, une affaire exigeante et sérieuse. Le nombre des étudiants était minime et allait en diminuant, chaque année, jusqu'à être réduit au nombre de dix voire moins la dernière année. Ils exigeaient de nous beaucoup et ne négligeaient pas leurs cours. Nous acquérions aussi bien la connaissance que la droiture. Peut-être était-ce pour ces raisons que lorsque je partis à l'Université de Columbia où j'ai rejoint la section des hautes études, j'ai trouvé que mon niveau était supérieur à celui de beaucoup des étudiants sur place. Ce n'est que là que j'ai saisi le sens de ce que j'ai pu endurer à la classe de langue anglaise de l'Université d'Alexandrie et de toutes les difficultés d'études encourues.

Le chef du département, le docteur Nour Chérif, était une femme d'un grand niveau de culture et de sagesse. Ses conférences portaient sur Charles Dickens, sur la poésie de la fin du XVIIIe siècle y compris celle de William Blake ou sur la civilisation du XIXe siècle. C'était un plaisir que de l'écouter. La parole circulait dans ses conférences qui se faisaient sous forme d'échange

et de dialogue. Nous discutions avec elle le sens des textes littéraires dont elle dégageait toutes les dimensions interprétatives : esthétique, historique et éthique. Lorsque j'étais aux Etats-Unis une certaine polarisation prévalait entre la tendance formelle (formaliste) d'un côté, et la tendance historique [historiciste] de l'autre. Je ne suis pas tombé dans ce jeu de polarisation en n'optant pour un camp aux dépens de l'autre. J'ai axé plus le travail sur les textes que j'approfondissais à travers l'étude du contexte social et culturel. Et c'est la méthodologie que j'adopte encore dans mes études.

Le docteur Nour était, quant à sa mission comme enseignante, d'un engagement sans failles : elle participait, à sa façon, à l'édification du pays en instruisant ses enfants. Elle a réussi grâce à sa persévérance et à son abnégation à initier une poche d'excellence. Elle ne se soumettait pas aux injonctions extérieures pour conserver son poste. Je me souviens d'un étudiant arriviste, membre du Parti Socialiste et président de l'Union des Etudiants, etc., qui, comme beaucoup d'arrivistes, était mauvais et il échoua à l'épreuve d'anglais. Il refit, à cause de cette matière, la dernière année à trois reprises. Il apparaît qu'il réussit, en ces temps-là, à amener un haut fonctionnaire, dans les rouages de la Présidence de la République, à écrire une lettre où il s'enquérait des raisons des échecs répétés de cet arriviste. La réponse du docteur Nour fut cinglante : l'échec ou la réussite de cet étudiant n'était pas du ressort de la Présidence de la République. C'était en 1962 où tous craignaient les Services de Sécurité. Notre ami fut contraint, pareillement à tous, de réviser ses cours et de travailler à l'examen pour réussir. Le doyen des professeurs voulait un jour connaître le résultat d'une étudiante avant l'heure, le docteur Nour piqua une si grande colère qu'elle remit la note au portier pour la communiquer et informa simultanément le doyen que l'étudiante en question a échoué dans trois matières.

Ma fille Nour (à qui j'ai donné le prénom de mon professeur) avait remarqué que mes amis d'Alexandrie avaient un caractère particulier. C'était là, lui dis-je, l'empreinte du docteur Nour et sa contribution. Le docteur Nour Chérif me posa un jour une question à propos de ma source intellectuelle la plus importante. Nour Chérif, lui répondis-je en souriant. Avant de poursuivre plus sérieusement : de mon point de vue je suis très conscient de ce que je dis. Je ne peux m'imaginer sans cette étape de ma vie durant laquelle nous apprîmes à penser, à critiquer et à écrire.

Le docteur Mahmûd al-Manzalâoui donnait ses conférences sur l'histoire de la civilisation dans le monde. Il nous parlait éloquemment et spontanément de tout : de l'*Odyssée* d'Homère jusqu'au *Docteur Jivago* de Pasternak. Le docteur Muhammad Mustapha Badaoui lisait avec nous les textes et refusait toutes les généralisations creuses qui ne s'y fondaient pas. Il me gênait souvent, mais j'ai appris (moi qui aimait voguer dans le monde des idéologies) à toujours chercher une terre ferme quelle que soit la sphère supérieure atteinte. Les docteurs al-Manzalaoui et Badaoui m'accueillaient chez eux et m'apprenaient l'art de la lecture et de la vie.

Parmi les professeurs, des plus importants que j'ai eus à l'Université d'Alexandrie, figurait le poète anglais contemporain le professeur John Heath Stubbs. J'ai étudié avec lui la poésie, le roman, l'héritage classique [grec et romain] et appris à rédiger un commentaire. J'ai encore en tête cette question, lors de l'examen de littérature du XVIIe siècle, portant sur les sources de la personnalité de Satan, de la mort et du péché dans le *Paradis perdu* de John Milton. J'ai fait preuve d'audace osant comparer le Londres où vécut Milton et le Damanhour de mon enfance (où j'ai vu des cortèges des corporations jusqu'aux années cinquante et qui devaient certainement remonter à plus loin). J'ai généralisé en partant de mon expérience personnelle ou tout au moins en ai-je déduit un paradigme d'interprétation pour étudier Milton. J'ai rappelé que, lorsque le poète anglais écrivit son odyssée, la Renaissance avait effectivement commencé depuis un siècle et demi et qu'elle tendait même à s'éclipser sous les prodromes du siècle de la raison et des lumières. J'ai toutefois signalé que le point de vue dominant (à l'époque), accréditant l'idée que l'obscur Moyen Âge a sombré juste après la Renaissance, était réducteur et peu fiable, car les formes de civilisation ne disparaissaient pas avec les changements économiques, politiques et intellectuels mais se poursuivaient pendant de longs siècles. En effet, quoique Milton vécût à la fin de la Renaissance, il s'imprégna probablement au quotidien des formes de civilisation du Moyen Âge (formes qui se poursuivirent sur plusieurs siècles après la Renaissance). Parmi lesquelles les pièces d'inspiration religieuse : ces pièces morales pleines de personnages futiles et allégoriques tels Satan, la mort, le péché et qu'on représentait encore dans les environs de Londres. Milton a dû, certainement, les assimiler et en être influencé. Il a brossé quelques-uns de ses personnages en s'en inspirant.

J'étais surpris de voir le professeur Stubbs me mettre la meilleure note possible et que s'il pouvait, ajouta-t-il après, me donner une note supérieure il le ferait. Ce que j'avais dit, d'après lui, était absolument nouveau et que le savant anglais Tillyard avait écrit une étude, qui remontait à un mois en arrière, exposant un point de vue similaire et qu'il était sûr que je ne l'avais pas lue. J'ai pu parvenir au même résultat à partir de mon expérience. Mon assurance s'affermit après ce fait et j'appris comment m'appuyer sur mon expérience personnelle sans la renier et recourir à mon patrimoine sans le dénigrer, voire, à les utiliser dans l'opération de perception et d'interprétation tout comme augmenta ma foi en la capacité de la raison et de l'imagination dans la génération des idées.

Plusieurs années après, j'ai rédigé un rapport à la demande de la Faculté des Lettres de l'Université du Roi Saoud où je montrais que l'une des plus grandes tares de la recherche scientifique dans le monde arabe était son éloignement du vocabulaire de la civilisation islamique ; et la supposée existence d'une connaissance universelle qu'il nous faut acquérir en négligeant notre patrimoine et notre identité. J'ai souligné, par ailleurs, l'idée que l'on ne pourrait faire montre de créativité tout en continuant à adopter ce type de raisonnement synonyme de course effrénée pour « atteindre l'occident » (l'universel serait du côté de l'occidental !). J'ai illustré par l'exemple de ce qui se passait dans les classes de langues européennes dans le monde arabe ; comment on y enseignait à partir de la perspective exclusive des siens. Ce qui voulait dire une aliénation totale de l'être ayant pour corollaire une régression de l'intelligence ; car nous essayons, consciemment ou inconsciemment, d'écarter notre identité, notre connaissance arabo-islamique et les outils analytiques qui leurs sont propres. Ce rejet, en soi, constitue une terrible opération de refoulement de l'être qui épuise, pour sa réalisation, une bonne part de l'énergie de l'homme. Encore faut-il qu'il y parvient s'il y parvient jamais ! Je crois que c'est ce qui arrive aux étudiants arabes en présence des professeurs étrangers. Le terrain de civilisation commun n'existant pas entre eux, l'étudiant arabe, s'il veut entendre et assimiler les cours, se sent contraint d'exclure l'être et la mémoire de sa civilisation, au lieu de se voir bâtir une parcelle sur laquelle il pourrait s'appuyer et, à travers elle, comprendre l'autre en puisant dans son patrimoine qu'il exposera dans la perception de ce qu'il ne connaît pas, comparant les lignes de rencontre et celles de divergence.

Pour résoudre ce problème, j'ai suggéré d'encourager les chercheurs à s'élancer conjointement d'un point de vue arabo-islamique et d'un point de vue universel comparatif qui transcenderait la centralité occidentale qui nous subjugue tous. L'élancement à partir d'un point de vue islamique et arabe pourrait aider le chercheur à choisir des sujets nouveaux à travers lesquels il laisserait libre cours à sa créativité et, du même coup, réintègrerait le point de vue comparatif capable de transformer l'occident d'une civilisation absolue en une forme, entre plusieurs, observable avec sérénité et sans angoisse étant donné que ce n'est qu'une parmi d'autres. L'individu n'est plus tenu de l'accepter (comme le prétendent les hérauts de l'occident) ou de le refuser (comme le font certains rigoristes), mais de l'étudier comme type de civilisation avec ses forces et ses faiblesses.

A Alexandrie, j'ai connu une personnalité légendaire : Muhammad Saïd al-Baysuni, ce génie oublié et taciturne, maître de dizaines d'intellectuels d'Alexandrie et qui a presque mon âge. Il écrivit de la poésie, des romans et des essais. Ce que j'ai pu lire de lui est d'un niveau très élevé (mais il jette ses travaux de côté, les oublie ou les détruit carrément). Quel abattement l'avait atteint ? C'est ce que je n'ai pu découvrir jusqu'à maintenant malgré notre compagnonnage et mon apprentissage auprès de lui depuis l'année 1954, c'est-à-dire depuis près d'un demi siècle. C'est une légende vivante, un nuage qui arrose ceux qui l'entourent et dont on échoue à sonder la quintessence. Quand nous étions jeunes et que nous nous trouvions sur le bord de la mer, il nous entretenait de tout : de la littérature russe du XIXe siècle, de la littérature soviétique du XXe siècle, du sens à donner des résultats des élections communales en Italie, des œuvres de Goethe, des écrits de 'Abd ar-Rahman Badaoui, de l'évolution de la pensée de Karl Marx, des poésies de 'Abd al-Wahab al-Bayyati, 'Abd as-Sabur, Aragon, Pablo Neruda, Nazim Hikmet (dont j'ai aimé la poésie et lu tout ce qui a été traduit en arabe et en anglais et qui m'a beaucoup influencé). Saïd était d'une grande générosité, il nous fournissait ses livres, Sa bibliothèque personnelle était d'une grande richesse incomparable. Il nous apprit à aimer la musique classique, nous prêtait des disques et des livres qui éveillaient le goût. Quand on écrivait quelque texte, on le lui soumettait. Et c'était un critique très perspicace : affable sans hypocrisie. Il n'a toujours rien publié, et je sais que des écrivains ont plagié sans vergogne certains de ses textes.

Je me rappelle qu'après la transaction sur les armes tchèques, il nous avait dit que l'Union soviétique allait coopérer avec les bourgeoisies nationales plutôt qu'avec les partis communistes, c'est-à-dire qu'elle reviendrait sur la ligne de direction communiste. Il avait prévu des attaques violentes contre Staline. Et bien avant que Khrouchtchev ne fît son coup d'éclat au XXe Congrès du Parti Communiste qui ébranla le monde, nous étions un groupe de jeunes assis au bord de la mer à attendre son explosion. Et quand elle eut effectivement lieu, elle décontenança beaucoup de grands intellectuels à travers le monde. Je le rencontre encore une ou deux fois par an et nous abordons quelques sujets intellectuels et politiques et je continue toujours à m'abreuver de sa source. C'est lui qui me conseilla d'étudier la littérature anglaise plutôt que la philosophie : c'est une fenêtre, me dit-il, qui ouvre non seulement sur la philosophie mais sur le monde dans sa globalité.

Une grande amitié naquit entre un groupe d'amis (A. Djamel Imam, A. Fathi Abu Rafi'a, A. 'Ali Zayd [qu' Allah le prenne en sa miséricorde !], A. Muhammad Rayan [qu'Allah le prenne en sa miséricorde !], D. Huda Hijâzî). Nous nous retrouvons encore pour nous ressouvenir de notre jeunesse à Alexandrie avant que l'on soit jeté sur les maudites routes des villes, nous nous retrouvons pour rappeler notre monde merveilleux, les jours de l'amitié, les nobles émulations. Nous parlons du monde comme si son sort dépendait de l'issue de notre discussion et rions comme si nous allions vivre éternellement. Houda Hijâzî est mon épouse, elle a lu tout ce que j'ai écrit et m'en a entretenu comme personne ne l'a fait lorsque Yassir et Nour grandirent, ils participaient à la discussion qui devenait, quelques fois, houleuse. Notre maison était devenue une des rares maisons où l'ambiance se tendait à cause d'une discussion philosophique. Mon épouse fit beaucoup pour moi dans notre vie privée ce qui eut le meilleur effet sur ma vie intellectuelle publique. Mais ceci, comme je l'avais avancé, est un parcours non personnel et le docteur Huda est une femme très privée qui refuse d'être une partie de la vie publique, tout au moins de ma vie publique. Elle a ses propres positions intellectuelles et politiques.

MON EXPÉRIENCE MATÉRIALISTE ET MARXISTE

Lorsque j'étais en classe terminale dans le lycée de Damanhour, alors que je n'avais que seize ans, certaines questions me tourmentaient continuellement. Les plus lancinantes tournaient autour de l'origine du mal dans le monde,

la raison de son existence et sur l'origine de l'univers. C'était l'année où j'étudiais pour la première fois la philosophie. Cette matière me ravit si fortement l'esprit que je passais de longues heures à potasser le manuel scolaire ; ce qui m'aida à diversifier mes questions, à les approfondir et à les tourner diversement. Je me rappelle encore un poème que j'avais lu de Kamil al Shanoui si mes souvenirs sont bons (dans la revue *al-Risala al-Jadida* qui venait de paraître) et qui disait :

Mon Dieu pourquoi nous avez-vous créés et abandonnés
Les ténèbres envahissent tout, nulle lumière et nul éclat
Nous piétinons la terre sans nous en préoccuper
Nous piétinons la terre sans qu'elle s'en soucie
Qui suis-je donc, moi ; que puis-je être : un moyen ?
Ou une fin ? Je ne sais pas qui je suis moi
Et cette angoisse qui assaille l'athée et l'épouvante
Et que redoute une personne comme moi qui a la foi

Ce poème ne puise pas aux sources de la poésie arabe, mais il eut sur moi un effet profond. Ce qui m'avait le plus touché était que le poète fît de la foi un état de lâcheté et de refus du questionnement. Ce qui ne pouvait être admis par un jeune de mon âge ! Personne, dans ma famille, ne savait me donner une réponse apaisante à mes questions. La plupart, parmi eux, priaient, jeûnaient conformément aux coutumes et aux traditions. La question philosophique se situait en dehors de leur sphère d'imaginaire et de leurs idées. Mes amis n'avaient pas mon niveau intellectuel et ils échouèrent, eux aussi, à me persuader. Finalement, je me suis orienté vers l'enseignant de langue arabe (et de la religion) pour lui demander qu'il m'éclaire. Sa réponse fut d'une simplicité candide, il recourut au concept de causalité : chaque effet a une cause, ce monde créé doit par conséquent avoir un créateur. Les choses sont d'une évidence nette. – Qui a créé le mal, lui dis-je ? La réponse me fut servie avec la même simplicité : la raison, répondit-il, est incapable de percevoir cela. Il me laissa seul avec ses réponses simples et faciles qui n'assouvirent pas ma soif et qui réduisirent même ma foi. La réflexion commença et s'acheva par ma déclaration de ne plus prier, ni jeûner jusqu'à ce que j'obtinsse des réponses à mes questions.

Les membres de ma famille ne le crurent pas au début connaissant ma tendance versatile (deux années auparavant j'avais rejoint le mouvement des Frères Musulmans et je passais de longs moments la nuit à lire le Coran avec un de nos domestiques). Mon père me réprimanda et me laissa.

Les choses ne s'arrêtèrent pas à cette limite, à la fin de l'été je partis pour Alexandrie où j'ai rencontré Saïd al-Basysûni qui était, autant que moi, en proie au doute. Nous commençâmes à échanger nos idées et j'ai découvert la Bibliothèque al-Hijazia dont le responsable était une personne cultivée et qui nous aidait à choisir les livres (à l'inverse des vendeurs de livres de nos jours qui sont d'une ignorance absolue. Leur seule préoccupation s'arrête à son prix et la couleur de la couverture !)

La sphère du dialogue s'élargit pour moi. Et, ma présence à Alexandrie (et à la Faculté des Lettres section de langue et de littérature anglaises) avec un groupe d'étrangers (Grecs et Italiens) qui ne refrénaient pas à discuter ce genre de sujets et avec une liberté totale, me facilita la tâche et m'encouragea à poser davantage de questions à tel point que le doute devint un élément constitutif de ma vision.

Une discussion orageuse eut lieu entre les membres du cénacle mensuel que j'organisais dans ma maison et auquel participaient les jeunes qui le désiraient (une réelle connivence, amicale et intellectuelle, vit, plus tard, le jour entre plusieurs d'entre eux et moi : Ahmad 'Abd al-Majid, Mahdi al-Dijani et son épouse Fatima al-Zahra et sa copine Nancy 'Amara, docteur Muhammad Taha, Ahmad 'Abd allah, Waïl abu Saâdat, Muhammad Ibrahim Mabrouk, Dalia al-Aswad, Muhammad et 'Ala 'Abd al-Aziz, Lamia Salam). Lorsque je leur ai lu des passages de ce parcours intellectuel, certaines se posèrent des questions relatives à ce qui m'était véritablement arrivé : était-ce juste un doute déclenchant une recherche ou un véritable athéisme ? Certains crurent que je devins véritablement « athée » ; d'autres soutinrent que ma foi en un certain nombre de principes éthiques et humanistes, auxquels je croyais, allaient à l'encontre d'une vision matérialiste pure (essence de l'athéisme), et trahissaient l'existence de quelque chose en dehors du monde matériel. Ce qui advint : le doute réduisit la foi simple et, en conséquence, le parcours de recherche débuta et se poursuivit jusqu'à ce que j'aie pu élaborer une vision religieuse nouvelle ni candide ni simple. Il me semble que le mot « athée »

dans mon cas voulait dire en réalité « matérialiste » au sens philosophique du terme. Mais au vrai, j'étais attaché à des règles éthiques absolues, à l'amour comme catégorie transcendant le monde matériel (la transcendance au sens général veut dire « dépassement d'un ordre vers un autre supérieur », la transcendance, ici, est un dépassement de la vision matérielle vers une vision métaphysique plus profonde et plus complexe). J'agissais donc selon deux paradigmes : l'un théorique, abstrait, matérialiste remettant en cause l'idée même de l'homme, de la morale et de l'éthique, et de toute forme constante et absolue ; le second pratique et éthique (fondé sur une foi en une charte éthique enracinée dans un univers qui va au-delà de la matière). Je crois que c'est cette dualité qui s'accrut par la suite et se cristallisa au point qu'il me fallait trancher et en finir avec elle. J'entrais alors dans le monde de la foi et de la complexité (celui des binarités interactives).

Ce doute creusa un vide en moi, il ne m'était désormais plus possible d'accepter les anciens cadres de références. Il me fallait d'urgence pallier ce désarroi féal (ou idéologique). Et étant donné que j'étais révolté par toutes les formes d'injustices sociales, je me suis naturellement tourné vers le marxisme et mon ami Saïd al-Basyûni m'approvisionnait en lectures sur la matière tout comme mes amis étrangers qui avaient beaucoup de livres de cette obédience. La librairie soviétique, qui vendait les livres marxistes à des prix modiques, ouvrit entre temps ses portes et j'en ai profité pour en acheter beaucoup car je lisais avec boulimie. Au début l'intérêt que je portais à cette mouvance était d'ordre intellectuel jusqu'à ma rencontre avec un militant du parti... qui m'enrôla comme membre en 1955. Toutefois, j'étais surpris de me voir gravir rapidement les échelons dans la hiérarchie grâce surtout à ma connaissance de la langue anglaise et des premières sources de la pensée marxiste. Sur ces entrefaites, j'ai traduit le livre de Mao Tsé-Toung *À propos de la contradiction* en 1957, (peut-être en était-ce la première traduction vers la langue arabe). Ce qui était amusant : en toute objectivité j'ai essayé de montrer au parti que je ne devais pas gagner d'échelons, à cause de mon arrière fond bourgeois, que je n'aie, au préalable, été soumis à épreuves afin de s'assurer de mon « pureté idéologique ». Le parti continua cependant à faire gravir des échelons que je devins responsable de cellule et membre dans le comité de la région du ar-Raml (d'après mes souvenirs). Nous avions

entendu dire que le professeur Muhammad Amin al-Alim était le secrétaire général du Parti Communiste Réunifié, il le demeura effectivement pour quelques mois avant qu'il n'éclate en une multitude de petits partis qui s'entredéchiraient comme c'est le cas avec le mouvement communiste à travers toute son histoire.

Peut-être que l'une de nos plus fortes réalisations était la mainmise des marxistes sur le comité anglais : comité des étudiants de la section de langue et de littérature anglaise de l'Université d'Alexandrie. Les membres étaient au nombre de huit qui se renouvelaient chaque début d'année universitaire. Les élections étaient libres et honnêtes. Nous jouissions d'une grande popularité parmi les étudiants car on organisait les différentes activités (excursions, pièces de théâtre, lectures scéniques – chaque comédien jouait un rôle en lisant dans le livre – revue murale, revue annuelle éditée) et nos candidats gagnaient les élections. Nous avons cependant décidé de ne pas « monopoliser » le pouvoir en permettant l'élection d'un certain nombre d'étudiants non marxistes à l'assemblée, toutefois leur nombre n'excédait pas les trois afin de nous conserver la décision finale.

Quant à mon activisme marxiste en dehors de l'université, il était plus risqué : j'étais un responsable syndical de l'usine de lyophilisation des oignons à al-Hadhra en Alexandrie. J'ai réussi à organiser une grève des ouvriers, mais je sentais en vérité que je détonnais parmi eux. La pauvreté de certains était inimaginable et les grèves n'arrangeaient pas leur situation. Ce qui me heurtait et faisait naître en moi un sentiment profond de culpabilité à cause de mon niveau de vie.

J'aime, dans la mesure du possible, vivre mes idées : une fois ma fiancée, alors que nous nous promenions sur la corniche, voulait faire l'aumône à un mendiant. Je l'ai rabrouée « afin que le mendiant prenne conscience de l'injustice et se révolte. » : c'est la simple réponse marxiste traditionnelle à l'expression de la compassion individuelle envers les pauvres (les choses changèrent après et je dissociais la révolution générale de la misère individuelle).

J'aimerais à ce point revenir sur un fait amusant : le parti me présenta à un dentiste (de la ville de al-Hamam aux environs de Burj al-'Arab) dénommé Hassan Hassuna. On m'avait dit qu'il était l'un des fondateurs du mouvement

communiste et qu'il serait peut-être intéressant d'enregistrer son témoignage. Il me conta effectivement son histoire : dans sa jeunesse, il travaillait comme clown dans un cirque égyptien qui se trouvait à Moscou pendant la révolution bolchevique. Les Bolcheviques le recrutèrent et le formèrent dans une des écoles de cadres du Parti et il revint fonder le parti communiste égyptien. J'ai transcrit son témoignage, mais lors de mon arrestation ces feuilles furent écartées. Elles sont peut-être encore dans les archives. Le dossier écarté ne doit contenir rien de bien important sinon des bribes d'informations sur les débuts de l'action communiste en Egypte.

Je fus arrêté à al-Hadhra alors que je distribuais les avis du Parti qui saluaient le déclenchement de la Révolution iraquienne. Mon père, par le biais de ses connaissances, a réussi à me faire sortir de prison après une très courte période. J'ai alors écrit au Parti pour lui signifier que les actions quasi-directes devaient cesser car je prévoyais un accrochage avec le gouvernement du Président 'Abd al-Nasser et que nous devions recourir à la clandestinité.

L'été 1958, j'étais avec les membres de ma cellule dans le Jardins des Cascades à étudier l'idéologie du Parti Ba'th, considéré comme le parti de la petite bourgeoisie arabe (les autres catégories analytiques de civilisation et religieuses ne faisaient pas encore partie de mon vocabulaire), quand un camarade, qui devait normalement ignorer tout de cette réunion, nous rejoignit. Je l'ai interrogé sur la raison de sa présence. Il a su, me répondit-il, d'un tel (un des responsables du parti) l'objet de la réunion et voulait y participait ! C'était-là une infraction aux règles les plus élémentaires de l'activité politique secrète (il s'avéra plus tard que ce camarade travaillait pour le compte de l'Etat !)

J'avais remarqué que le comportement personnel des camarades était en contradiction avec tout idéal religieux ou humain, le narcissisme, chez certains, dépassait toute borne. Je ne suis pas contre l'existence d'un peu de narcissisme chez les hommes, c'est une chose essentielle surtout pour ceux qui se veulent révolutionnaires. Le narcissisme est un mécanisme psychologique à travers lequel l'homme se défend contre la société qui veut le phagocyter. Mais celui que j'avais remarqué chez bon nombre de camarades était vraiment exagéré et les libertés morales qu'ils s'accordaient étaient totales : en réalité c'étaient des personnalités nietzschéenne et darwinienne qui n'avaient aucun rapport avec le marxisme ni avec aucune charte éthique, surtout que le marxisme

pour certains émanait d'une haine de classe aveugle non d'une foi en la nécessité d'établir une équité sur terre. J'avais le sentiment que quelques-uns étaient marxistes uniquement à cause de leur situation de classe et si la chance s'offrait devant eux de sortir de leur classe, ils rejoindraient celles opprimantes, injustes, et divorceraient à jamais d'avec le marxisme. Pour toutes ces raisons, j'ai déposé ma démission et demandé à redevenir un ami, non un membre, du Parti.

Après avoir quitté le Parti, une des mes étudiantes fut arrêtée sous inculpation de communiste et elle était mariée à un « camarade ». Son mari commença alors à faire la cour à l'une de ses copines (qui était aussi une de mes élèves). J'ai blâmé son comportement et je lui ai dit d'attendre au moins la sortie de sa femme : sa camarade de lutte. Il n'écouta pas mon conseil et divorça d'elle dès sa sortie de prison et, à la manière darwinienne sans aucun égard ni respect pour l'homme, épousa la copine.

Mon étudiante vint se plaindre auprès de moi de ce qui lui est arrivé (elle avait coutume de railler mes scrupules moraux « non scientifiques ») ; j'ai répondu ironiquement : « Tu as œuvré dans la première étape, mais la seconde exige une nouvelle épouse », à ces mots elle éclata en sanglots. Je n'avais nullement l'intention de blesser ses sentiments, je voulais juste lui expliquer que la logique nietzschéenne et darwinienne aboutit forcément à ce genre de comportement inhumain, que la logique qu'elle défendait avant ne se contredisait pas avec ce qui lui est arrivé. J'ai compris que ma manière était sévère et dure (à nouveau ma tendance vers l'abstraction et la réflexion). Je l'ai après consolé en essayant de lui expliquer que ce n'était pas la fin du monde et qu'elle pouvait recommencer sa vie.

Parmi les histoires les plus amusantes celle que me relata un des anciens camarades palestiniens sur ce qui lui était arrivé avec un groupe de trotskystes arrivés au camp pour entraîner les fedayin. Ils abordèrent notre ami et l'interrogèrent sur sa conception théorique, sur ses principes philosophiques et ses points d'ancrage intellectuels. Mon ami fut très surpris mais il répondit que dans ce camp l'on croyait en l'absolu de la lutte armée avant d'ajouter qu'ils pouvaient eux-mêmes participer à une opération militaire le jour d'après. Mon ami rusé leur prépara plusieurs voitures et dirigea le convoi vers une région montagneuse. En s'en approchant ils reçurent – dans cette

manœuvre organisée d'avance – une salve de tirs sans qu'ils en soient touchés. Mais, comme l'a raconté mon ami, les trotskystes réagirent à l'instar de tous les hommes en se cachant derrière les voitures. En revanche, ce qu'il l'avait fortement surpris : ils s'étaient mis à répéter une litanie d'invocations et à implorer l'aide d'Allah !

Ma courte expérience « marxiste » avait, sans doute, ses points négatifs et obscurs. Le recours à la lutte de classes et aux moyens de production comme paramètre final, la poursuite obstinée des travailleurs et des fellahs, en tant que force active capable de changer l'histoire (surtout les travailleurs), ont fortement réduit ma vision de la pensée et de la littérature. Dans ce contexte, j'avais lu les travaux de Tawfiq al-Hakim, de Taha Hussein et de Haykel d'une lecture simpliste et de classes qui ne leur a pas accordé leur place réelle. J'avais lu également certains ouvrages de littérature mondiale en utilisant les mêmes critères, je crois que cette vision a momentanément jugulé mon développement culturel. Je n'ai pas participé à la période « internationaliste » pendant laquelle les rangs du parti regorgeaient d'étrangers, des membres de groupes juifs avec leur enthousiasme pour la guerre contre le général Franco en Espagne et leur tiédeur dans le combat contre les sionistes en Palestine synonyme de chute dans la main des réactionnaires arabes. La solution du conflit israélo-arabe, à leur yeux, serait une coalition entre les travailleurs et le fellahs juifs et arabes contre les capitalistes et les féodaux arabes et juifs.) Je n'ai pas participé à cette période, n'empêche que les échos de cette forme de pensée internationaliste était nette dans les rangs des communistes ce qui transparaissait dans leur engouement d'adhésion pour l'union soviétique.

Mon expérience marxiste avait néanmoins quelques effets positifs. Un journaliste me posa une fois la question suivante : « Que gardes-tu encore du marxisme ? – Tout, répondis-je, et rien. » C'était une réponse expéditive, mais elle résumait ma relation avec le marxisme. En effet, ce que j'ai pu assimilé comme enseignement du marxisme, mais il s'est fondu dans ma vision islamique humaine. Le marxisme m'a fait connaître quelques paradigmes humanistes (nobles et nietzschéens) de près, tout comme j'ai intégré certaines catégories marxistes entre autres : le rôle de l'histoire et du moment historique dans la détermination des positions des individus et de leurs orientations. J'ai également découvert, à travers le marxisme, les catégories de la philosophie

allemande. Ainsi, la distinction de la dialectique marxiste de la dialectique hégélienne est devenue une des catégories centrales de ma réflexion (la fin de l'histoire), et le sentiment que l'interprétation des phénomènes humains ne pourrait être suffisamment composée si elle ne prenait en considération les dimensions sociologiques et économiques. Le marxisme (humaniste) a renforcé en moi l'idée de la centralité de l'homme dans l'univers et en tant que catégorie indépendante du reste de la nature et que l'histoire a un but et une finalité. La philosophie constructiviste, apparue pendant les années soixante, commençait à toucher nombre d'intellectuels en occident, je me suis mis à l'étudier assidûment car il me semblait qu'elle pouvait résoudre le problème fondamental sur lequel butait le marxisme : la relation de la superstructure (le monde des idées) avec l'infrastructure (le monde des moyens, des forces et des rapports de production). J'ai compris plus tard que c'était une tentative vouée à l'échec car le structuralisme aboutissait à un formalisme creux. Je crois également que la tendance marxiste humaniste m'a empêché de tomber dans le néant, la neutralité, le non sens, la mort de l'homme et sa transformation en équations qu'on pourrait résoudre mathématiquement ! Il est cependant dans le marxisme une tendance matérialiste excessive en contradiction avec celle humaniste. J'étais, en ce qui me concerne, partisan de cette seconde et je ne suis pas tombé dans la fausse problématique des « lois » scientifiques abstraites. Mon attirance par cette seconde voie était certainement redevable à ce paradigme inhérent à mon être avec ses dimensions religieuse qui croit que l'homme n'est pas seulement un être matériel, qu'il y a une loi qui lui est spécifique et une autre pour les matières et les animaux. Le marxisme renforça, en moi, certaines dispositions tels le refus de l'injustice et de l'oppression, la nécessité d'établir l'équité sur terre, l'importance pour l'homme de transcender les idées assises et de ne pas s'y soumettre (l'acquiescement et l'acceptation de l'ordre établi sont l'essence même de l'immobilisme et la réaction). Plus que tout cela, cette pensée m'a doté d'un appareil critique capable de décrypter mon environnement bourgeois en Egypte, ensuite celui américain aux Etats-Unis. Pour toutes ces raisons, je ne fus pas subjugué, comme bon nombre de personnes de ma génération, par ce que j'y ai vu et je n'ai succombé à la consommation et au désir effréné d'acquérir des marchandises et de les augmenter. A travers le marxisme, j'ai pu conserver une certaine distance critique, mon indépendance par rapport à ce qui m'entourait et une capacité à le saisir comme une totalité et de le transcender.

Au début des années soixante, les tendances socialistes émergeaient dans l'ordre établi et l'Union Socialiste commençait à se former et, puisque je me considérais comme tel, j'ai rempli une demande d'adhésion qu'on refusa sous prétexte que j'étais communiste, pire on m'interdit même de voyager à l'étranger (sans l'intervention de mon père). Plusieurs années après (à la nationalisation de la fabrique de mon père) on s'opposa encore à ma désignation à un des postes « de direction » étant, simultanément, communiste et capitaliste (peut-être qu'entre temps on y a ajouté « islamiste », ce qui me condamnait d'avance quelle que fût l'idéologie au pouvoir !) Lorsque j'étais aux Etats-Unis, on voyait se former les prémisses de ce qu'on appelait « l'avant-garde ». Je fus invité à la première réunion et j'ai soulevé le problème du secret dans ce type d'organisation. C'était la dernière réunion à laquelle j'ai participé. Ce qui était regrettable : plusieurs membres de cette organisation avant-gardiste n'avaient aucun engagement socialiste ou nationaliste. La plupart se sont établis aux Etats-Unis et ne sont pas revenus au pays pour aider à son édification, comme le firent les autres étudiants ordinaires ! Je me souviens que je devais une fois donner une conférence sur la dialectique hégélienne dans une des assemblées de l'organisation des étudiants arabes à l'Université de Syracuse dont l'axe central tournait autour du socialisme. La coïncidence fit que l'un des étudiants était le fils d'un des membres de l'équipe socialiste au pouvoir. Quand on lui demanda de venir assister à la conférence, il déclina l'invitation en répondant : « Sommes-nous de ceux qui se réclament du socialisme ? »

Parmi les évènements qui me surprennent et qui intriguent encore toute ma famille : la cause, inavouée, de la nationalisation de la fabrique de mon père. Mon père était un grand commerçant, propriétaire de ses marchandises et de ses biens fonciers et qui, avant de rejoindre le monde de l'industrie, rencontra nombre de responsables dans le Gouvernement Révolutionnaire qui l'assurèrent que le gouvernement voulait une industrialisation égyptienne et que le capital national privé avait tout son rôle à jouer dans cette mission. Il transféra donc la quasi-totalité de son capital du commerce, des biens fonciers vers l'industrie vendant une grande parcelle de terre qu'il possédait à ach-Chatebî (actuellement résidence des étudiantes) et acheta une fabrique à un exploitant étranger et la rénova. On ne lui connaissait absolument

pas de vie opulence, nous l'accusions même, nous ses enfants, de retenue exagérée. Nous possédions, à titre d'exemple, une voiture particulière qu'il nous interdisait d'utiliser. Il ne la prenait que pour aller à la fabrique ou pour y transporter ses clients. Il insistait que l'on vécût pareillement que « les enfants des fonctionnaires », nous empruntions ainsi, comme eux, les transports en commun. Malgré cela, la fabrique fut nationalisée en 1964 moins de deux ans après son achat et sa valeur fut estimée de la façon la plus arbitraire.

Mon père – qu' Allah lui accorde sa miséricorde ! – avait remarqué, avec sa perspicacité aiguë, que la bureaucratie militaire finirait par s'emparer des rênes du pouvoir, il me demanda de rejoindre les rangs de l'une des académies militaires, suggestion qui me fit rire ; mais il était, sur ce point, d'une grande ouverture d'esprit ne s'en tenant pas exclusivement à son avis. En côtoyant certains nouveaux directeurs d'usines, après les opérations d'égyptianisation et de nationalisation, il revenait préoccupé à la maison sur l'avenir de l'industrie en Egypte.

de ret
ulière
e ou po
les enf
nsport
s de d
raire.

qué, av
l'empa
l'une d
ce poi
son av
ération
lison su

TROISIÈME CHAPITRE :

AUX ETATS-UNIS

PREMIÈRE CONFRONTATION INTELLECTUELLE

Après l'obtention de mon diplôme universitaire, j'ai bénéficié d'une bourse pour aller poursuivre mes études en Angleterre. La coïncidence fit que le professeur Ian Jack, professeur de littérature romantique anglaise à l'Université de Cambridge et d'une renommée internationale, se trouvait lors en Egypte. Mon professeur me demanda de lui soumettre quelques-uns de mes travaux pour le magister, je lui ai donc présenté une étude détaillée et au caractère exhaustif ayant pour titre : « Le passage du nouveau classicisme vers le romantisme : étude critique ». C'était une étude très ambitieuse qui tentait de cerner l'histoire des idées et leurs relations avec l'histoire des mouvements littéraires ; le point nodal dans l'histoire de la pensée en occident à la fin du XVIII[e] siècle ; le passage de l'époque de la raison et du classicisme à l'époque du sentiment, de l'imaginaire et du romantisme (prendre pour étude ce moment de passage est en réalité se pencher sur la problématique de l'objectivité et de la subjectivité, c'est-à-dire deux modèles de perception contradictoires). Je garde encore une copie de cette étude, et quand je la relis je la trouve, dans l'ensemble, acceptable pour un étudiant qui venait juste d'obtenir une licence de littérature anglaise.

Je partis voir le professeur Ian Jack, après qu'il ait lu mon exposé, et il me demanda si je connaissais le premier vers de l'*Endymion* de John Keats. De prime abord, la question me surprit mais j'avais la chance de l'avoir encore en mémoire. Puis il me posa une deuxième question, à laquelle j'ai également répondu, touchant les rimes des *Stances* d'Edmund Spenser. A la troisième question, sur le nombre de quatrains dans *Le vieux marin* de Samuel Taylor

Coleridge, j'ai immédiatement répliqué : « Pourquoi me posez-vous ce genre de questions détaillées et informationnelles qui n'exigent ni intelligence, ni réflexion, ni imagination ? « J'avais remarqué, répondit le professeur, votre penchant vers l'abstraction et la généralisation et j'ai pensé que vous ignoriez l'art de la composition des oeuvres littéraires ni ne saviez les étudier à partir, d'abord, de leur spécificité comme textes ». « Dans mon rapport au texte, je n'ai pas exclusivement affaire à l'accumulation, fut ma réponse, mais aussi au général dans sa relation au particulier et en tant qu'êtres humains nous ne saurions penser et discuter qu'en généralisant un tant soit peu. Le niveau de généralisation de l'étude que j'ai présentée ne requiert pas de traiter les détails à un tel niveau de précision. » « Nous ne devons absolument pas recourir à la généralisation, reprit-il, dans les études littéraires. J'ai, personnellement, rédigé la partie consacrée à la poésie romantique dans l'histoire littéraire de Cambridge sans avoir utilisé le concept de "romantique" ne serait-ce qu'une seule fois. » « Cette dernière tentative, lui répondis-je en toute sincérité, manque d'un peu de justesse car je vois mal comment peut-on, avec une telle facilité, nous débarrasser des concepts opératoires ? Le procédé ne pourrait-il pas, en fin de compte, nous amener à parler de belles œuvres littéraires qui n'évolueraient dans aucun cadre déterminé et qui deviendraient, dit dans un jargon particulier et hautement spécialisé, presque autoréférentielles (je les qualifie aujourd'hui d'« iconiques ») rendant les relations malaisées et la connaissance impossible ? »

La discussion n'était aucunement amicale : peut-être s'attendait-il à ce qu'un étudiant en cycle supérieur tel que moi venu (d'Afrique !) se ralliât docilement à ses points de vue. Il fut cependant surpris par mes positions. Et naturellement, le docteur Ian Jack refusa de m'aider à rejoindre l'Université de Cambridge. Je partis donc aux Etats-Unis à l'Université de Columbia à New York (c'était ma première confrontation avec le paradigme informationnel).

Il choisit un autre de nos condisciples qu'il aida effectivement à rejoindre l'Université de Cambridge mais qu'il « modela » et « robotisa » radicalement en lui demandant de lire, à peu près, sur tout. Ce désir d'accumulation, quand il se saisit de quelqu'un, pousse à lire tout afin de tout connaître, mais la finalité en est que le pauvre finit par ne rien connaître du tout. La vérité n'a rien à voir avec les vérités : je le montrerai plus loin. Le professeur Ian Jack proposa à notre camarade de rédiger une thèse sur un poète oublié de

l'époque victorienne nommé, si je me souviens bien, John Clare (juste parce que le sujet était nouveau et sur lequel personne n'a écrit). Il s'en trouva que notre ami-ci n'écrivit autre mot après l'obtention du diplôme de doctorat, car, naturellement, il se refusa à toute généralisation alors que tout propos humain en comporte ; et voulut, en l'absence d'un espace analytique (paradigme analytique) capable de gérer l'accumulation des informations, posséder tout sur son sujet.

Lorsque j'étais aux Etats-Unis parut le livre de Ian Jack et beaucoup le critiquèrent à cause de ses excès de détails. Quand je partis en Angleterre rendre visite à ma fille qui y étudiait la littérature anglaise, j'ai demandé, à l'un de ses professeurs, des nouvelles de Ian Jack. Il me répondit qu'il enseignait toujours mais n'avait d'étudiants d'aucune sorte, qu'il était isolé de tous les mouvements d'idées sur place. La nouvelle ne me surprit pas, car sa vision allait à l'encontre de la pensée et il tenait, de façon maladive, aux détails et aux informations. Et peut-être que, si ma complexion avait été différente, les doutes m'auraient assailli quant à ma perception du réel et je l'aurais, à mon tour, prévenue contre la généralisation, toute forme de généralisation. Mais, grâce à Allah, je ne le fis pas.

L'Université de Columbia

Plutôt que d'aller en Angleterre, je partis étudier aux Etats-Unis en 1963. Les premiers temps, j'ai passé un mois à l'Université de Yale. A mon arrivée, on fit subir un test de connaissances « objectif » aux nouveaux étudiants sous forme d'une batterie de questions auxquelles il fallait répondre soit par oui soit par non, afin de déterminer leur niveau culturel et leur maîtrise de la langue. J'ai regardé longuement les questions posées, il m'a semblé que les réponses correctes ou les plus intelligentes n'étaient ni par oui ni par non, mais se situeraient dans un entre-deux. Le résultat fut, naturellement pour moi, un échec cuisant avec une note affligeante. L'on décida, suite à ce résultat, que j'étudiasse d'abord la langue anglaise pendant deux années avant de m'attaquer au programme des hautes études. Mais à nouveau, et grâce à ma confiance en moi-même, j'ai soutenu devant eux que la carence ne résidait à mon niveau mais dans l'examen lui-même qui était ridicule et ne prenait pas en considération les capacités réelles de l'étudiant mais une promptitude évidente dans la réplique : la rapidité n'est pas la profondeur.

Je leur ai expliqué n'avoir jamais subi auparavant un examen où les questions étaient posées de cette manière et qu'à l'Université d'Alexandrie les réponses aux questions se faisaient sous forme de dissertation. J'ai pu les convaincre en affirmant, qu'après avoir compris le « procédé » ou plutôt l'« astuce », que mon résultat serait tout autre et, effectivement, ils consentirent à me refaire l'examen. Ils furent surpris de me voir obtenir le meilleur résultat parmi les premiers. C'était l'une de mes premières confrontations avec la civilisation américaine dans toute sa naïveté, son unilatéralisme et son arrogance.

Je partis ensuite à New York où je rejoignis la grande Université de Columbia. La section de langue anglaise et de littérature comparée admettait en son sein les plus importants professeurs de littérature anglaise dans le monde. A Columbia, nous courions d'une salle à une autre, lisions avec frénésie, parlions à grand débit et nous n'agissions, les uns sur les autres, que dans un cadre fait de faux-semblant et formel. Les étudiants parlaient une langue compliquée à l'envi comme si c'eût été une langue écrite. Lorsque je m'étais mis à lire les études critiques américaines, j'ai remarqué qu'elles étaient également écrites dans une langue compliquée. Chaque écrivain avait sa propre terminologie au point, qu'un instant, j'avais cru que je ne maîtrisais pas suffisamment la langue anglaise jusqu'au jour où vint le professeur anglais Basil Willey : le célèbre historien des idées dont j'avais lu presque la totalité de l'œuvre tant grande était mon admiration à son égard. J'ai écouté une de ses conférences et à la fin je partis le voir et lui fit part de mes difficultés avec la langue de mes condisciples et de mes professeurs et du sentiment de mon incapacité et de mon ignorance. Il en rit aux éclats et me répondit qu'il éprouvait, lui-même, parfois quelques difficultés à entendre ses collègues américains et me rassura en disant que ce à quoi j'étais confronté beaucoup l'ont enduré avant moi !

Au début, je souffrais de l'étrangeté de ma situation : un étudiant égyptien apprenant sous la direction des plus importants professeurs de littérature anglaise dans le monde et il n'y avait pas un autre étudiant arabe que moi. Quand me furent remises les listes des textes et des ouvrages (textes à lire et ouvrages de références à consulter) je les trouvais exagérément longues. Je partis donc voir mon professeur encadreur lui demander ce qu'il en était en réalité comme tout Egyptien ne prêtant pas foi à ce qui était écrit et cherchant

la véritable histoire (orale le plus souvent). Le professeur ne comprenait pas ce que je recherchais et il me répondit, avec la plus grande fermeté qu'il me fallait lire tout l'ensemble des ouvrages mentionnés dans les listes et qui contenaient presque tout : les œuvres de William Wordsworth, de Coleridge, de Percy Shelley, Lord Byron, John Keats tout comme elles comportaient plusieurs pièces de théâtre moderne, les poésies de John Milton, de Herbert Spenser. Si la lecture de tous ces ouvrages en huit mois (deux semestres universitaires) était, au vu de la quantité, une chose impossible, le plaisir et l'assimilation l'étaient davantage. J'ai perdu un moment ma contenance et j'ai présenté une demande pour une évaluation partielle de toutes les matières : ce qui voulait dire que je ne pourrais pas finir à temps l'intitulé du programme et que le professeur ajournerait, en conséquence, le résultat final jusqu'au moment de son achèvement.

Notre aptitude, de natifs de Damanhour, à survivre aidant : nous louâmes, ma femme et moi, une chambre dans un hôtel modique et insalubre (une petite chambre avec un lit, deux chaises, un petit coin de cuisine avec un évier, une bouteille de butane, un réfrigérateur le tout disposé dans une surface aussi exiguë qu'une boîte). Bien que l'hôtel engloutît presque la moitié de mon salaire, il avait l'avantage de se situer à proximité de la bibliothèque de l'Université de Columbia et c'était, lors, une chance inouïe : je m'étais donc consacré totalement à la lecture et à l'apprentissage. J'ai lu les œuvres complètes de tous les poètes romantiques anglais (sujet de ma spécialisation) et nombre de critiques qui leur sont consacrées, plusieurs pièces de théâtre moderne, les travaux de Milton, etc. Je quittai cette période de « maternage » en possession du discours critique et d'une manière qui me permettait d'entrer en discussion avec mes condisciples et mes professeurs. J'ai découvert que j'étais, peut-être, le seul étudiant à avoir effectué cette opération quasi-suicidaire (les autres se sont contentés d'en lire des résumés et de reprendre ce qu'ils ont étudié en licence). Ma renommée devint telle que je commençais à donner des cours particuliers à mes condisciples. Je leur résumais les différentes problématiques critiques et philosophiques que je dénommais à l'époque « la formule du métro souterrain ». C'était une formule critique, avec un potentiel génératif, qui permettait d'aborder n'importe quel texte romantique, car elle contenait toutes les probabilités plausibles. La formule jouait le rôle

analogue d'une catégorie nécessaire ou d'un paradigme implicite. Quant au métro souterrain, il voulait dire que l'on pouvait assimiler la formule rapidement même en prenant le métro. Des concepts similaires se sont répandus alors dans les universités américaines : on désignait ces aphérèses sous le vocable de « ceps » qui est la deuxième syllabe du mot « concept » qu'on mettait ensuite au pluriel : il servait ainsi à résumer les concepts sans se substituer à eux. Lors de l'examen final de magister en plein été, mon rendement était très bon et mes notes si élevées que la secrétaire de la classe croyait que l'examinateur extérieur (auquel on avait fait appel pendant l'été) avait évalué mes réponses de façon très indulgente. Mes copies furent alors soumises à un professeur de l'Université de Columbia qui confirma les notes obtenues.

A maintes reprises, mon assurance en moi me sauva de l'échec. Je constatais comment le manque de confiance pouvait ruiner certains de mes condisciples. J'avais aux Etats-Unis un ami d'une très fine intelligence mais qui souffrait d'un terrible manque de confiance en soi. Il rédigeait ses travaux, les reprenait plusieurs fois et ne daignait les présenter qu'après une inlassable insistance de notre part. Lui rendant un jour visite, je le trouvai abattu et cafardeux car il se trouvait incapable de rédiger un exposé qui lui était demandé sur les *Dialogues* de Platon. Je l'ai prié de me passer les feuilles qu'il avait écrites et, lecture faite, je les trouvais parfaites. Je l'ai convaincu de me les laisser un peu plus de temps afin, lui dis-je, que je puisse les lire plus attentivement chez moi. Et sans en référer à lui, je les ai envoyés au professeur qui les jugea excellentes. Notre ami fut stupéfait par cet évènement : c'était un expert dans la dépréciation de soi. Bref, une année après une lettre lui parvint de la direction des orientations l'invitant à renouveler son inscription où, incidemment, l'on informa que son professeur considérait son travail de recherche sur les *Dialogues* de Platon comme l'un des meilleurs travaux de recherche qu'il a pu lire pendant toute sa carrière académique ! Malgré cela, le manque de confiance en soi de notre ami continua, il semblerait que ce fût une inhibition liée à son enfance sans aucun rapport contingent avec la difficulté immédiate !

L'histoire arabe est pleine de positions qui montrent l'importance de la confiance en soi, les historiographes arabes rapportent que les Tatares entraient dans une guerre psychologique avec les peuples qu'ils voulaient subjuguer. Ils commençaient d'abord par introduire des espions parmi les populations qui se chargeaient de détruire et d'abattre le moral en propageant des nouvelles

sur la force et la férocité des Tatares. Ainsi, lorsqu'ils envahissaient quelque ville beaucoup d'habitants fuyaient et ceux qui restaient n'étaient plus que des épouvantails de corps sans âmes. Un des historiographes a rapporté qu'un Tatare qui voulait tuer un Arabe, ne trouvant d'épée à sa portée, lui intima l'ordre de ne pas quitter son endroit et de l'attendre jusqu'à son retour. L'Arabe resta figé sur place jusqu'au retour du Tatare qui l'égorgea. Une autre version va plus loin et dit que c'était l'Arabe, lui-même, qui s'était chargé d'aller chercher l'épée et livrer son cou au soldat mongol. Cette dernière position est diamétralement opposée à celle adoptée par le sultan de l'Egypte, à l'époque Mamelouk, Qutuz. Le roi des Tatares lui expédia une délégation exigeant de lui une reddition usant de surcroît, dans sa missive, de l'expression « fils de mon oncle ». Il semblerait que cette expression se voulait avilissante ; et les conseillers de Qutuz lui signifièrent qu'il serait salutaire d'obtempérer et le pressèrent de s'y tenir. Mais plutôt que de s'y conformer, il les égorgea et fixa leurs têtes sur des pals qu'il disposa aux différentes portes du Caire. Les Egyptiens reprirent confiance en eux-mêmes et vainquirent l'armée mongole à Aïn Djalût en mettant fin à ce fléau qui voulait, sciemment, détruire toute forme de civilisation humaine. Dans mon livre l'*Intifada palestinienne et la crise sioniste : étude sur la conscience et la dignité*, j'ai montré comment l'exacerbation de la crise dans l'entité sioniste et l'augmentation de la confiance en soi des Palestiniens étaient à l'origine du soulèvement tout comme la victoire de Hizb Allah au sud Liban suscita à nouveau la confiance dans les âmes : insurrection ici, libération là. La confiance en soi n'est pas seule responsable de l'Intifada, mais elle est indispensable : nécessaire sans être suffisante.

L'Université de Rutgers

New York foisonnait de services culturels gratuits : nous vécûmes un moment aux environs du Musée des Cloîtres spécialisé dans les arts médiévaux chrétiens en occident, nous fréquentâmes de manière assidue le Musée Métropolitain qui n'est pas un simple musée mais une imposante institution culturelle et éducative (à l'instar des autres musées, actuellement, en occident). Et d'autres encore tels le Musée Guggenheim d'art contemporain, la Collection Frick, le Musée d'Histoire Naturelle, etc.) Nous nous initiâmes également à différents arts culinaires : plats chinois, japonais, thaïlandais, indiens, népalais, italien, etc., tout en visitant les différents parcs et zoos.

Malgré le coût cher des places de théâtre et des salles de cinéma, il y avait des opérations de baisse des prix : tickets réservés aux étudiants ; kiosques qui, dans la rue de Broadway à l'endroit des théâtres, cédaient les tickets, qui ne s'étaient pas encore vendus le jour même à quelques heures de l'ouverture des pièces, à moitié prix ; et finalement les « places debout » où les personnes le demeuraient tout au long de la pièce. Ainsi, nous nous présentions, un quart d'heure avant la levée du rideau, pour assister à des pièces célèbres et coûteuses, et demandions au guichetier de nous donner n'importe quelle place et quand on nous signifiait qu'il ne restait que des places debout on se pressait de les accepter. Nous avons pu ainsi voir plusieurs pièces de théâtre malgré notre petit budget, tout comme nous assistions aux projections matinales des films. Mais la présence de la salle de cinéma Thalia à proximité de l'université constituait une aubaine pour nous, le prix du ticket était d'un dollar si le spectateur entrait avant quinze heures. Nous y allions, mon épouse et moi, avant quinze heures et payions nos deux dollars en emportant, avec nous, notre repas et nos boissons. Et nous ne quittions la salle, recrus de fatigue et de plaisir, que vers les neuf heures du soir après avoir vu trois films d'Ingmar Bergman à Akira Kurosawa. Nous avions vécu, ainsi, une année pleine d'allégresse à New York tirant avantages de tous les services culturels qu'offrait la ville.

New York était belle mais excessivement chère au point qu'il nous était devenu difficile, sinon impossible, de profiter des divertissements et des occasions culturelles qu'il offrait surtout après qu'Allah nous a comblés de la naissance de notre fille Nour. Nous ne pouvions plus désormais prendre une autre chambre exiguë à New York (après avoir quitté l'hôtel) encore qu'elle dévorait une bonne partie de notre budget. Bien que certains de mes professeurs, de l'Université de Columbia, me conseillassent d'y demeurer eu égard à sa renommée parmi les universités prestigieuses de la côte Est des Etats-Unis (*Ivy Leangue* - littéralement le houblon grimpant en référence à ses anciens immeubles dont cette plante couvre les murs et qui sont devenus le symbole de l'ancienneté et du prestige). Je rejoignis néanmoins l'Université de Rutgers à New Brunswick dans le New Jersey distante de trente miles de New York. Cette université s'apparente également à la même ligue, mais elle est moins célèbre que l'Université de Columbia. Mon expérience sur place était différente de celle vécue à New York : la ville était modeste où nous avions pu, grâce au soutien de l'université, obtenir un logement spacieux avec

jardin à un loyer très modique. Notre fille Nour a pu y faire ses premiers pas et y avoir même sa balançoire. New York, étant proche, nous y allions chaque fois que l'occasion se présentait et nos économies le permettaient. Et comme si, m'éloignant de New York, il devint proche de moi et plus accessible.

La classe de langue anglaise était modeste mais dynamique : une discussion vive se faisait entre d'un côté un groupe de professeurs diplômés de Harvard (les jeunes de Harvard comme on les appelait), plus ouverts aux nouveaux courants de critique ; de l'autre côté les restes de l'« ancien régime » ceux qui tenaient aux inamovibles méthodes académiques classiques. Une controverse vive opposait les formalistes aux partisans de la critique historique et de civilisation.

L'ambiance assez ouverte de la classe tendait vers l'expérimentation : l'on étudiait différents intitulés qui touchaient à plusieurs sujets, travaux littéraires et méthodologies de recherche. On dispensait même des cours de cinéma, d'arts plastiques et leur influence sur la littérature. J'ai été désigné comme répétiteur de classe (plus exactement aide assistant, car cette fonction-là n'existait pas aux Etats-Unis). On accordait aux répétiteurs la possibilité de définir l'intitulé des cours préparatoires de langue anglaise pour peu que cinq, d'entre eux, se misent d'accord sur un même thème. A ce titre, j'ai proposé le sujet suivant : « Le concept du mal dans la littérature », où l'on étudierait l'évolution du concept du mal dans la littérature anglaise à travers différents textes littéraires anglais. On apprendrait à l'étudiant l'histoire des idées, de l'éthique et il s'entraînerait à la lecture des textes. Le dessein en était une première tentative d'une séquence paradigmatique qui s'ouvrirait sur le Moyen Âge (le récit du « Prêcheur errant » dans les *Contes de Cantorbéry* de Geoffrey Chaucer), se poursuivrait sur la Renaissance (*Lady Macbeth* de William Shakespeare), continuerait sur le dix-huitième siècle (*Essai sur l'homme* d'Alexander Pope), de là au dix-neuvième siècle (*Le dit du vieux marin* de Samuel Coleridge), et s'achèverait finalement sur le vingtième siècle (*La terre vaine* de T. S. Eliot et *Le vieil homme et la mer* d'Ernest Hemingway). Etant donné que la tendance formaliste dominait parmi les étudiants et les répétiteurs, je ne m'attendais pas à ce qu'on soutînt ma proposition fondée sur le « fond » humain et éthique. Mais, à la surprise générale, plus de huit répétiteurs l'appuyèrent. Et l'on constitua, effectivement, le « groupe du mal » comme on l'avait baptisé. Les étudiants apprécièrent l'intitulé au plus haut point. C'était un signe que ce qui

prévalait dans une cité ne traduisait pas forcément l'expression des désirs des gens et de leurs véritables aspirations. C'est là une vérité importante que l'on doit méditer à l'époque des mass média et des modes successives.

Parmi les autres suggestions faites à ce programme se trouvait celle-ci : l'étude de certains romans fleuves et ennuyeux du XVIII[e] siècle afin que les étudiants prisent connaissance de ce fameux volet de littérature. Lors de l'assemblée, consacrée à l'examen des suggestions, je m'y étais opposé en disant que certains étudiants allaient du coup être privés de cette unique occasion de s'exercer à lire les trésors réels de la littérature. L'inspirateur de la suggestion dit alors qu'en réalité sa proposition ne revêtait aucun caractère sérieux et c'était juste pour s'amuser et que le trait d'esprit, implicite, a dû m'échapper. Ce type de « sens glissant » se pratiquait largement pendant les années soixante : le recours à l'« ironie » où l'individu disait le contraire de ce qu'il laissait entendre afin de ne pas en endosser la responsabilité éthique. Ainsi celui qui en faisait usage se réservait toujours une issue de secours par où s'éclipser sous prétexte d'ironie. Certes les littérateurs et les écrivains ont de tout temps fait usage d'ironie. Mais jadis ils partaient d'un socle éthique ferme d'où ils observaient le monde ordinaire et lui décochaient leurs pointes de critique. En revanche, les professionnels de l'ironie des années soixante utilisaient une « sorte d'ironie fuyante ». L'écrivain, sans s'appuyer sur un terrain éthique solide quelconque, décochait, néanmoins, ses flèches acerbes à la société et se retournant même contre lui-même. Les choses deviennent, subséquemment, relatives et glissantes !

Il est un évènement rare dans ma vie à l'origine de mes études fructueuses aux Etats-Unis tant au point de vue de leur quantité que de leur qualité. Aux Etats-Unis, ordinairement la thèse de doctorat se subdivise en trois parties : les programmes, l'examen oral exhaustif, la rédaction de la thèse proprement dite. La première partie, de loin la plus importante, dure entre deux et trois ans. Pendant cette période l'étudiant suit un certain nombre de cours obligatoires (histoire de la littérature anglaise, l'anglais du Moyen Âge). Pour ce qui relève de la théorie, il étudie les matières qu'il affectionne. Mais, en vérité, il choisit souvent des matières qui se déversent dans cinq volets qui forment les spécialités que choisit l'étudiant pour son examen oral exhaustif (en ce qui me concerne j'ai étudié la littérature du Moyen Âge, celle de la Renaissance,

le XVIIe siècle, la littérature romantique, la littérature américaine et la théorie critique). Chaque professeur enseignait sa matière sans coordonner son travail avec celui des autres professeurs et sans que l'étude n'obéisse à aucune philosophie d'ensemble. Chaque professeur tente de « cerner » le plus grand nombre de textes littéraires ou critiques possibles et d'ouvrages portant sur sa matière. Nous avions, mon épouse et moi, compté le nombre de pages à lire en littérature américaine, matière que nous avions en commun, et trouvions qu'il excédait les cent pages par jour et pour cette unique matière. La chose nous paraissait impossible et absurde. Encore le pouvait-on, matériellement réaliser (en recourant à la méthode de « lecture rapide » apprise aux Etats-Unis), que la raison ne pourrait tout assimiler ! Et c'était les pages à lire pour un seul intitulé alors qu'on exigeait quatre matières au minimum et cinq au maximum, c'est-à-dire qu'il fallait lire cinq fois une moyenne de cents pages par jour ! Lorsque nous évoquâmes ces statistiques à notre professeur David Weimer, qui nous assurait une des matières, il fut stupéfait. Nous devions également rédiger trois exposés dans cette matière. La conséquence fut que le rythme des études supérieures devint rapides tel point qu'il n'était plus possible de faire preuve, à mon sens, de quelque réelle créativité. Le nombre de matières (et la prégnance de la tendance informationnelle sur certains professeurs) conduisait à une sorte de morcellement. J'ai essayé, dans la mesure de mon possible, de dépasser cela en coordonnant les textes que j'étudiais en faisant appel à la philosophie afin de conserver une vision d'ensemble et de ne pas me noyer dans les informations détaillées. Lorsque je m'attelle à un travail quelconque, je sens qu'il a ses limites et son espace propre et afin de ne pas m'y enliser totalement je lis des livres qui n'ont aucun rapport avec le sujet que je traite afin de conserver à mon imagination une certaine fraîcheur et de déclencher des problématiques que je n'atteindrais, vraisemblablement pas, si je demeurais dans le cadre exclusif du sujet sur lequel j'écris.

J'ai compris dès le début que le rythme soutenu des études supérieures incarnait la frénésie même. J'ai, en conséquence, demandé à mon professeur encadreur une dérogation à ne suivre que trois matières obligatoires (au dessous du seuil minimum exigé). La commission des hautes études finit par l'accorder (peut-être par pitié pour ce seul et nouveau étudiant égyptien !) Après avoir obtenu, au premier trimestre, d'excellentes notes dans toutes

les matières, j'allais voir ceux que je connaissais parmi les professeurs et les informer qu'il devenait désormais évident pour tous que j'étais un étudiant exceptionnel, aimant la lecture, s'intéressant aux idées et que je n'étais pas venu d'Egypte pour m'amuser. Avant d'ajouter : l'organisation des études supérieures aux Etats-Unis est une organisation pédagogique de masse qui ne permet d'aucune façon l'émergence de la distinction et c'est une chose compréhensible en regard du nombre, relativement, élevé des étudiants. Mais l'on n'appliqua pas, sur moi, les mêmes critères ! A plusieurs reprises j'ai persuadé mes professeurs de m'accorder une évaluation excellente sans avoir fourni, au préalable, la moindre feuille de travail de recherche. Je leur donnais ma parole d'honneur que je le fournirais ultérieurement une fois rédigé dans le calme et la sérénité. Et souvent je réussissais à gagner leur confiance. Je passais ainsi l'été à écrire les recherches demandées, chaque fois que le temps le permettait. J'ai tenté d'appliquer le même procédé avec une de mes étudiantes du cycle supérieur en Egypte qui fit, malheureusement, mine d'ignorer totalement le sujet une fois s'être assurée de la bonne note. C'était la première et dernière fois que j'y recourus !

A la fin des programmes, je devais passer l'examen oral exhaustif juste avant d'entamer la rédaction de ma thèse de doctorat. L'examen, comme je l'avais souligné précédemment, se déroulait à l'Université de Rutgers, composé de cinq volets correspondant aux cinq matières choisies par l'étudiant. J'ai fini par maîtriser parfaitement ce genre de sujet. Je dois aussi avouer que j'ai étudié avec beaucoup de soin et d'application les œuvres programmées. Les cinq examinateurs, représentant chacun une des cinq spécialités que j'avais choisies, arrivèrent. Ils s'assirent autour de la table et les questions plurent sur moi et certaines étaient, en vérité, d'une grande perspicacité et demandaient de faire appel à l'imaginaire et à la réflexion. Mais il y avait également, parmi les examinateurs, un professeur connu pour ses intérêts pour les faits concrets et les informations abstraites, sans souci des textes. Il me posa une question sur le nombre de poèmes de la poétesse Emily Dickinson. Je lui ai donné le nombre exact (je l'ai oublié depuis) avant d'ajouter que je savais qu'il allait me poser cette question. Il en rit. C'était une pique de ma part et une invite aux professeurs à laisser de côté ce type de questions informationnel et superficiel, et de sonder plus profond. Un autre professeur me demanda de

dégager un descriptif de l'histoire de la théorie critique littéraire. Je savais, évidemment, que les examinateurs s'attendaient à ce que je commençasse à partir d'Aristote et de Platon. Mais j'ai voulu les décontenancer et j'ai cité : al-Jurjânî, afin de leur rappeler mon identité de natif de Damanhour, d'Arabe et de musulman me présentant, à leurs yeux, comme un anthropologue étudiant leur civilisation sans en faire partie. « Qui donc est al-Jurjânî, m'interrogèrent-ils ? – Un critique arabe classique des plus importants, répondis-je, et auteur d'une théorie critique ingénieuse. – Bien ! Maintenant, ajoutèrent-ils, si tu demeurais aux Etats-Unis que compterais-tu faire ? – Je n'ai pas l'intention, répliquai-je en traînant les mots, de rester aux Etats-Unis à n'importe quel prix. – Mais supposons-le ! – A le supposer, répondis-je souriant de satisfaction, chose quelque peu ardue pour moi, je commencerais, sans doute, par Aristote. » Après cette comédie et cette mise en scène, les professeurs examinateurs tombèrent totalement sous ma coupe : je leur ai montré les limites de leurs connaissances et leur ignorance de mon fond culturel. La lutte s'acheva sur ma réussite à l'examen avec félicitations. C'était la première fois dans l'histoire de la section de langue et de littérature anglaises que l'on attribuait une telle distinction. Il n'y avait pas de notations dans cet examen, mais ils trouvèrent qu'une note du règlement de la constitution de l'université l'autorisait. (Que l'on compare cet incident avec ce que pourrait encourir un étudiant défiant ses professeurs dans l'une des universités égyptiennes : acharnement à le détruire sans interruption ni clémence !

Une fois achevés les programmes et les examens oraux exhaustifs et prouvé ma compétence académique. Le temps de la rédaction de la thèse vint et coïncida avec le moment où la section de lettres anglaise initia une nouvelle expérience : les étudiants excellents seraient dispensés, selon cette nouvelle disposition, de rédiger une thèse et se suffiraient de développer des travaux de recherche rédigés pendant l'étude des programmes et de donner une conférence d'ensemble (une sorte de mini thèse). Ce triptyque se suppléerait à la rédaction de la thèse de doctorat. J'ai accepté de me soumettre à cette expérience après une longue hésitation de peur que l'on dît en Egypte que je n'ai pu rédiger une thèse de doctorat ayant « échoué » dans mes études. Je n'aime entrer dans ces petits conflits, je préfère même m'y résigner afin de ne pas y perdre mes forces que je réserve pour des combats plus dignes je conseille souvent mes amis et mes étudiants de s'éloigner des combats

étriqués qu'on leur impose qui épuisent l'homme et l'exténuent : et l'Egypte en ce moment déborde en tout lieu de ces petits combats. Allah nous préserve de leur malfaisance ! Mais, heureusement pour moi, ma première thèse s'accrut : elle ne devait pas dépasser initialement la centaine de pages mais a fini par atteindre les cinq cents pages. Il devint donc nécessaire, pour moi, de quitter le nouveau système et de réintégrer l'ancien. Je me dois cependant de signaler que l'expérience avait échoué : ceux qui s'y soumirent avec succès ne trouvèrent pas de débouchés après. La bureaucratie académique américaine exigeait, des prétendants à un poste, leur spécialité exacte et ceux qui répondaient avoir écrit trois courts mémoire se voyaient refuser le poste.

La même logique pourrait expliquer un autre évènement de ma vie, j'ai commencé à rédiger ma thèse de doctorat le 9 juin 1967 après avoir pris conscience du désastre qui nous a touchés. J'ai alors décidé de finir mes études et de revenir contribuer à la réédification du pays blessé. L'année 1967 n'était pas, pour un résident aux Etats-Unis comme moi, synonyme seulement d'oppression américaine et sioniste contre l'Egypte, mais également d'hégémonie américaine totale au Vietnam avec les opérations d'extermination qu'accomplissaient les forces armées américaines pour défendre un régime militaire corrompu et leurs intérêts stratégiques contre un peuple asiatique qui tentait de déterminer son sort. Bref, j'ai décidé de présenter ma thèse de doctorat et, après soutenance, de refuser le titre et le diplôme pour protester contre le comportement américain en Egypte et au Vietnam. Mais ce qui était amusant, je n'ai pu m'empêcher de réfléchir à mon avenir en Egypte et à mon retour, car je présumais que les gens allaient se gausser de moi : « Il a échoué et il essaie de couvrir son échec de cette histoire de protestation. » J'étais sûr que je me défendrais vainement et tenterait par la suite l'obtention d'un doctorat en Egypte. C'était s'engouffrer dans d'interminables méandres qui me ralentiraient sur mon projet intellectuel auquel je voulais me consacrer. Je revins sur ma décision révolutionnaire (et ne le regretta pas).

La classe de langue et de lettres à Rutgers était, comme je l'ai affirmé plus haut, très modeste. Je commençais à interagir avec ce qui m'environnait : don et gain. D'importantes conférences, faites par des penseurs américains et européens, avaient lieu ; une cinémathèque ouverte au public ; assemblées des étudiants des hautes études où l'on discutait différentes questions.

J'observais ceux qui m'entouraient, interagissait avec eux sans perdre mon entité. Je pourrais donner, à titre d'exemple, la « manière de saluer » : opération pleine de risques aux Etats-Unis. Le salut par la main, comme nous le faisons dans nos pays, est fort rare. Les gens n'aiment pas perdre leur temps à se saluer (comme nous le faisons nous autres). J'assistais souvent à des fêtes avec des étudiants et des professeurs et quand on se rencontrait le lendemain on ne se saluait pas comme si l'on ne s'était pas vu la veille. Au début, le fait me mettait à mal, mais je m'y habituais vite et m'y adaptais. Je regardais depuis d'un œil pour voir si mon salut allait être accueilli ou ignoré.

La « manière de saluer » n'est pas moins que compliquée. Nous saluons en Egypte les hommes et les femmes, mais nous n'embrassons (sur les joues) que les hommes ceux auxquels nous lie une véritable relation amicale. Mais aux Etats-Unis, nous avons appris qu'embrasser un homme a une tout autre signification, en revanche embrasser une femme sur les joues relève du salut (et le fait de ne pas embrasser sur les joues est un manquement aux règles de bienséance). Nous devions donc épouser ses règles. Quand mon professeur vint en Egypte, il embrassa ma femme et j'ai embrassé la sienne. Toutes les étudiantes de la Faculté en rirent, je devais donc leur expliquer la signification sociologique du salut. Je reste encore perplexe lorsque j'assiste à une fête au Caire regroupant des Egyptiens et des Américains, car les participants devaient épouser deux modes opératoires de salut dans les mêmes temps et lieu. Avant de saluer une dame, je m'assurais d'abord de sa nationalité, afin de me conformer à son discours de civilisation et de ne pas tomber dans une erreur d'appréciation.

N'empêche, je n'étais pas un récepteur passif des paramètres d'appréciation de la société américaine. J'ai découvert, à titre d'exemple, que plusieurs expressions de salut que nous utilisons en arabe ont un impact différent en langue anglaise (le composant de civilisation est insurmontable). Lorsque nous disions en dialectal égyptien « tu m'as manqué » (c'est-à-dire « je t'ai perdu de vue »), sa traduction en langue anglaise donnerait « I miss you ». Aux Etats-Unis, pendant les années soixante, cette expression, dite à une personne, – surtout du même sexe, – était une allusion forte et avait quelque (connotation sexuelle). L'anglais est une langue qui a été parfaitement disciplinée et l'interlocuteur doit faire preuve d'une grande retenue dans l'expression de

ses sentiments. Il me semblait que si je me soumettais à la langue anglaise je perdrais la langue forte des sentiments, j'usais donc de cette expression : « Tu m'as manqué comme on dit en arabe ». Je neutralisais ainsi l'effet du composant de civilisation en l'arabisant ou en l'entant sur une référence arabe tolérant l'expression des sentiments. Plusieurs de mes condisciples ont trouvé bonne cette expression et en usaient bien qu'ils fussent Américains. Ils se libéraient un moment de l'emprise de la froideur de leur langue en donnant libre cours à leurs sentiments. Lorsque nous nous retrouvions le matin en classe, nous utilisions la dite expression et riions du contraste.

De retour en Egypte, nous décidâmes, mon épouse et moi, de dépenser toutes les économies faites pendant nos années de résidence aux Etats-Unis. À la fin des années d'études la somme mise de côté était assez rondelette, étant donné que je bénéficiais d'une dispense des frais universitaires en raison de ma réussite. Et le règlement des bourses stipulait alors que les étudiants qui pouvaient bénéficier de ce type de dispense toucheraient l'intégralité de la somme en guise d'encouragement et de récompense. J'avais également travaillé quelques temps au bureau de la Ligue arabe à New York. J'y reviendrais plus loin. Notre voyage de retour était des plus agréables : nous avions pris le transatlantique Christophe Colomb, réputé pour son luxe. Nous descendîmes pour un jour au Portugal ; pour un autre en Espagne ; puis allâmes à Naples en Italie où nous restâmes plusieurs jours visitant Rome, Sienne, San Gimignano, Vérone, Florence, Venise, Milan. Nous partîmes ensuite, pour quelques jours, en Suisse à Genève et Lausanne ; de là en France où nous demeurâmes un mois à Paris (Versailles, Chartres) ; de là en Grande Bretagne Le Pays des Lacs [j'y ai loué une voiture et nous longeâmes la rivière Don au sujet de laquelle William Wordsworth a écrit plusieurs sonnets] puis en Ecosse où nous laissâmes notre fille chez des amis, vint Londres où nous passâmes quelques semaines à visiter les musées, les tours, les châteaux et les théâtres. Une fois notre fille revenue d'Ecosse, nous descendîmes aux Pays-Bas ; de-là en Allemagne où nous louâmes au Nord une voiture Volkswagen et nous nous dirigeâmes vers Munich ; ensuite en Autruche, puis à nouveau Naples en Italie avant de rejoindre Beyrouth et achever notre périple à Alexandrie. Nous passâmes ainsi quatre mois pendant lesquels nous visitâmes plusieurs monuments européens (musées, parcs, châteaux, vestiges.) Nous revîmes ensuite à Alexandrie où la famille nous attendait. A l'approche des eaux

maritimes égyptiennes, un des voyageurs ayant un transistor, j'ai entendu la chanson de Faeza Ahmad « *mâl 'alayya mâl* » (depuis chaque fois que j'entends cette chanson je suis ému). L'on vit alors des barques voguant vers le navire, je souris et fis cette réflexion à ma femme : « C'est le ballet du cortège égyptien qui commence ! », et les gens, autour de moi, m'approuvèrent et désapprouvèrent ce manège. Mais voilà que le responsable de ce manège était mon cousin et mari de ma sœur Fadia (le capitaine Ismaël al-Massiri), responsable de la station maritime, et le bénéficiaire n'en était autre que moi ! Et quand il me donna l'accolade avec effusion et devant tous les gens, je coulais de sueur, tant grande fut ma confusion, et je dérobais d'un œil la réaction surprise et répréhensible des autres devant ce ballet tintamarresque ! Faudrait-il ajouter que les douaniers surestimaient le matériel électroménager que j'avais rapporté des Etats-Unis pour agréer à mon cousin. J'ai protesté que c'était commettre, de la sorte, une injustice à mon égard que je devais être traité comme tous les autres membres de la mission parmi mes condisciples que je n'avais aucun tort d'être son cousin. Les douaniers rirent aux éclats et me traitèrent pareillement aux autres.

De quelques personnes rencontrées aux Etats-Unis

J'ai constitué aux Etats-Unis un groupe d'amitiés qui était, pour moi, du meilleur soutien psychologique et intellectuel. J'ai fait à New York la connaissance de Francis Paz, un professeur américain spécialiste de l'œuvre de l'écrivain Nagib Mahfuz, qui transforma sa vie en une œuvre artistique – chaque élément de sa vie tendait vers la beauté et l'ordre. Il est, du côté paternel, d'origine mexicaine et, du côté maternel, iranienne. Il pensait que la vie moderne, avec sa relativité excessive, ruinerait à la longue l'homme. Il en découla, dans son attitude, un penchant viscéral pour l'esthétique sous ses diverses formes et un attachement fort aux cérémonies de son culte. D'autant mieux que, l'esthétique s'amalgamant si parfaitement, à ses yeux, à la religion, son engagement respectif à leurs égards s'équivalait presque. On trouvait chez lui aussi un très beau manuscrit arabe, un vieux tapis de prière, un morceau de céramique, une icône byzantine. Il fréquentait une église située à proximité de son habitation, mais cherchait également d'autres églises où l'on exécuterait les chants sacrés avec une maîtrise satisfaisante à

ses goûts. Ils sont toujours, lui et sa femme Viviane, nos hôtes chaque fois que nous partons pour New York.

Parmi les incidents les plus amusants, que j'ai vécus à New York en 1964, une fête donnée par un de mes rares condisciples de l'Université de Columbia nommé John Cavalletto. On s'était après perdus de vue jusqu'à mon retour aux Etats-Unis pendant les années soixante-dix. Il était, entre temps, devenu une des personnalités les plus importantes de la gauche anti-israélienne. Obtenant son numéro de téléphone, je l'ai invité à un déjeuner ; à son arrivée il me confia que la fête, à laquelle j'avais assistée chez lui ce jour-là, avait constitué un instant déterminant dans son évolution politique car, pour la première fois, il entendit de ma bouche cette vérité élémentaire que connaissait n'importe quel intellectuel égyptien : il n'existait aucune différence entre le Parti républicain et le Parti démocrate, il n'y avait donc pas de véritable alternance du pouvoir. Cette révélation lui ouvrit les yeux sur la nature du pouvoir aux Etats-Unis et depuis il cherchait une expression politique capable de transcender le pouvoir en place.

J'ai fait également connaissance du penseur américano-arabe Edouard Saïd qui enseignait à Columbia, Il était en ce temps sur le point d'obtenir son doctorat en littérature anglaise de l'Université de Harvard. Nous n'avions pas discuté lors du conflit israélo-arabe mais sur plusieurs autres sujets ayant trait à la civilisation et à la société arabes ; tout comme celle du docteur Yahya al-Azbi professeur à l'Université Américaine (nous y enseignions conjointement un cours sur la nouvelle dramaturgie). Nous fîmes, mon épouse et moi, aussi connaissance de son épouse Amira et une amitié (qu'Allah la prolonge !) naquit, par la suite, entre nos deux familles. Elle nous a enrichis humainement, culturellement et sentimentalement et ne différait pas sensiblement de celle qui nous a liés (durant la deuxième période) avec le docteur 'Amr et Huda Khalîl.

Une relation solide s'établit aussi avec un autre de mes condisciples : un pasteur protestant du Sud. Il eut ses diplômes de l'Université de Harvard (en théologie) et décida de préparer un doctorat en littérature anglaise à l'Université Columbia (car il projetait de quitter son sacerdoce). John Smith (ce n'est pas son véritable nom) était un sauvage qui vivait nativement et j'avais coutume de le désigner de l'expression de : noble sauvage. Il ressentait une sorte de perdition à New York tant les gens y étaient froids. Il avait des

sentiments ardents, homme d'une grande générosité et, peut-être, était-ce ce qui nous réunissait. Mais c'était l'un des premiers types d'hommes, rencontrés, de ceux noyés dans les informations tentant, simultanément, de parvenir à une vision globale et une corrélation parfaite. C'est-là une gageure irréalisable : un loup informationnel hégélien que j'analyserai en détails par la suite). Il finit par se consacrer entièrement à une recherche effrénée des réalités matérielles muettes : c'est-à-dire qu'il s'enlisa dans l'informationnel.

Je quittai l'Université de Columbia pour aller étudier à l'Université de Rutgers. A l'époque, on diffusait une série de petits livres critiques relativement simples et visant à initier les étudiants à la littérature anglaise. L'éditeur rétribuait de 700 dollars toute introduction critique publiable dans cette collection (c'était une somme assez correcte pendant les années soixante). Je déposai, pour ma part, une demande de rédaction d'un travail de recherche sur le poète anglais William Wordsworth ; John Smith, lui, le fit pour Coleridge. On accepta sa demanda et on refusa la mienne. Lorsque nous en enquîmes des raisons du refus, l'éditeur se montra sincère et clair : un patronyme arabe garderait les gens d'acheter le livre (et il avait en cela parfaitement raison). Il demanda donc à mon ami de présenter la demande sur Wordsworth en son nom propre et que j'écrivisse, moi-même, le texte. Et la demande fut, en effet, acceptée et j'écrivis le livre. En revanche mon ami eut beaucoup de mal à mener à terme son travail sur Coleridge ayant été victime du loup informationnel. Je le fis donc à sa place, lui se contenta d'ajouter quelques informations (qui, à mon sens, altérèrent le livre). Notre amitié survécut quelques temps jusqu'au jour où il présenta ses « travaux » critiques pour une promotion dans sa faculté : on accepta le travail sur Wordsworth et on refusa celui sur Coleridge, ce qui mit un froid dans notre relation quoiqu'elle continuât encore un moment.

Immédiatement après mon arrivée à l'Université de Rutgers, le professeur William Philips l'intégra. Sa renommée était due au fait qu'il était un des fondateurs de la *Partisan Review*[33] : une revue de pensée de gauche qui s'opposait à la pensée totalitaire, mais qui s'éloignera progressivement du marxisme tout en conservant la sensibilité sociale, historique et de civilisation. Le professeur vint avec sa revue qui commença à se diffuser à partir de l'Université de Rutgers. William Philips assurait un cours de critique littéraire

[33] La Revue Partisane

d'Aristote jusqu'à l'époque moderne : ses conférences sur la critique moderne étaient émaillées d'anecdotes personnelles sur ses rapports avec Jean-Paul Sartre et comment Simone de Beauvoir en était jalouse des jeunes filles malgré son discours émancipé sur la liberté et la permissivité. Et ce qu'a raconté la fille de Isaak Babel (l'écrivain soviétique) sur le véritable motif de l'exécution de son père (le pouvoir soviétique avait prétendu qu'il était contre la révolution. En réalité : un des agents de la sûreté, amant de sa mère, s'est débarrassé de lui.).

La *Partisan Review* devint un centre où se retrouvaient nombre d'intellectuels Juifs. Le professeur William Philips, qui était un des plus importants intellectuels juifs américains, m'invitait de temps à autre à assister à certaines fêtes qu'organisait la *Revue*. C'était ainsi que j'ai fait connaissance avec plusieurs d'entre eux. Il y avait, à titre d'exemple, Daniel Bell qui commençait à poser les prémisses de sa thèse particulière sur la fin de l'idéologie et la convergence des sociétés industrielles qu'elles fussent socialistes ou capitalistes ; Leslie Fieddler qui ne cessait de parler de la mission du Juif considéré comme éternel exilé et de l'eschatologie (fin des jours) ; Irving Howe qui discutait de sa vision de la justice en dehors du cadre socialiste (c'était néanmoins un grand partisan d'Israël).

Je me souviens qu'une fois le professeur William Philips me demanda de rédiger un travail sur *La poétique* d'Aristote. Je le fis et le lus en conférence. Son commentaire était autant ironique que très sage : « Monsieur al-Massiri, dit-il moqueur, nous savons que vous êtes très intelligent. Nous savons même que vous dépassez Aristote en savoir. Essayez, toutefois, de comprendre avant de projeter hâtivement vos jugements ! » Cela est en réalité vrai ! Tout étudiant, et dans n'importe quelle université dans le monde, « sait » beaucoup plus de choses qu'Aristote quant à la quantité des informations, mais pour ce qui est de l'aptitude à analyser, de la vision critique qui va à l'essence des choses, l'affaire est toute différente. Mon étude était celle d'un marxiste enflammé, j'y tentais des rapprochements entre le système esclavagiste et l'esthétisme d'Aristote. J'ai cogné évidemment sur le philosophe pour son « silence sur l'injustice qui l'environnait et son allégeance pour les maîtres contre les esclaves. » Le propos du professeur n'était pas seulement, à mon endroit, une leçon d'humilité, mais, également, m'enseignait la nécessité de faire précéder le jugement moral (de classe ou politique) d'une opération de compréhension

et d'analyse (c'est ce que je revendique actuellement dans notre rapport avec le sionisme et Israël, voire avec tous les phénomènes naturels, et qu'on s'éloigne de la condamnation et de l'insulte sans analyse préalable.

Je me dois de rappeler, ici, mes rapports profonds avec le professeur Philips : son adoption à mon égard et les immenses aides dont il me gratifia (entre autres l'occasion de travailler à la *Revue*). Ma relation avec lui était en totale contradiction avec le mythe que propageaient certains étudiants égyptiens qui répercutaient à l'envi qu'ils sont lésés par le professeur juif qui leur donnaient des notes inférieures à celles dues. Certes, il existait des professeurs partiaux, mais également d'autres honnêtes, tel le professeur William Philips : il nous faut donc nous garder de la généralisation simpliste.

Parmi mes maîtres se trouvait également le professeur David Weimar, à qui me lie encore une amitié très forte, c'était le directeur de ma thèse. Nous nous voyions une à deux fois par semaine, nous discutions de tout, marchions côte à côte le long des rues, dans les parcs et allions ensemble aux restaurants. J'avais commencé à organiser une rencontre hebdomadaire dans un des cafés dans la ville de New Brunswick que j'ai dénommé le « vendredi pastoral », ce qui voulait dire que c'était une rencontre qui demandait une ambiance idéale exempte des maux, des plaintes, des conflits, un monde spontané, d'une nature saine et inaltérée par la civilisation, non corrompu par le progrès dans lequel, croyait-on, se déployaient les pasteurs (comme dans les pastorales occidentales). Nous nous rencontrions, mes amis et moi et ceux qui voulaient en ce jour-là se joindre à nous, et la condition fondamentale : que personne n'abordât les questions académiques. Nous devions nous laisser aller selon notre nature à bavarder, manger, fumer des cigares bon marché. David Weimar venait, de temps à autre, à la rencontre du vendredi qu'il appréciait énormément. Le professeur Weimar m'aida beaucoup et m'encouragea à travers les différentes étapes d'écriture de ma thèse de doctorat (point sur lequel je reviendrai plus loin). Il s'enthousiasmait pour ce que j'écrivais et y trouvait une certaine sagesse et un peu de folie. Mais la proportion de la sagesse l'emportait sur celle de la folie : il lisait souvent ce que j'écrivais aux étudiants. Lorsque je lui ai présenté la première copie de ma thèse de doctorat, il me dit d'abord de vive voix qu'elle était distinguée. De retour à mon bureau, j'ai trouvé un message de sa part écrit en deux lignes : « Permettez-moi de vous informer

de cette manière officieuse que vous avez écrit une thèse brillante. » Après la soutenance, il m'a écrit une longue lettre où il m'expliquait que j'ai dû certainement beaucoup endurer, mais mon sentiment de satisfaction interne (en regard de la reconnaissance académique de la thèse) était le meilleur des réconforts.

Quant au professeur William Kellog, professeur de littérature médiévale, il m'enseigna la littérature du Moyen Âge et se fit comme un père pour moi. Il m'adopta ainsi que toute ma famille (il ressentait, peut-être, une certaine solitude après le départ de ses enfants). Il m'invitait de façon quasi-périodique à déjeuner chez lui. Un soir, alors que nous prenions le repas de la veille de Noël, il me dit que chaque fois qu'il me rencontrait le matin il puisait une bonne part de vie.

Il est une histoire quelque peu regrettable dans ma vie et le professeur Kellog en était un de ses héros : il dirigeait une thèse de doctorat dont le sujet consistait en l'établissement d'un manuscrit d'une des traductions latines de *La poétique* d'Aristote. Or, le manuscrit contenait un certain nombre de phrases qui, de prime abord, n'avaient aucun sens. Ces phrases intriguèrent fortement l'étudiant de la thèse et son professeur le docteur Kellog. La fortune voulut que je lusse le manuscrit ; et les phrases ambiguës, et apparemment dépourvues de sens, me semblaient être une mauvaise traduction de quelques poésies arabes. Et si cela s'avérait, le manuscrit ne serait donc pas une traduction directe de *La poétique* d'Aristote mais de son commentaire par Ibn Rushd (j'ai déjà traité ce sujet dans mon mémoire de magister à l'Université de Columbia). J'ai fait part à mon condisciple du sens probable des phrases tout en me proposant d'examiner le manuscrit plus attentivement à mon retour en Egypte. En effet dès mon retour, j'ai consulté le texte du *Commentaire de La Poétique d'Aristote* par Ibn Rushd, texte établi et analysé par le docteur 'Abd al-Rahman Badaoui : ô combien fut grande ma joie de découvrir que mes conjectures étaient fondées ! J'avais passé deux jours à la bibliothèque à résoudre toutes les énigmes que posait le texte et qui ralentissait la progression de la recherche de mon condisciple. J'ai rédigé immédiatement une note de lecture, remise à un ami, en partance aux Etats-Unis, avec la prière instante de la faire parvenir par voie postale au dit étudiant. Des années plus tard, j'ai demandé des nouvelles de l'étudiant en question, on me répondit que ma note

de lecture ne lui parvint jamais : était-ce une négligence des services postaux américains, ou était-ce mon ami qui faillit à sa promesse ? Notre condisciple, après plusieurs années de recherches infructueuses, dut renoncer à son sujet et en choisir un autre pour sa thèse.

Parmi les meilleurs amis que j'avais eus aux Etats-Unis figurait William Golden. On l'appelait Billy[34], un diminutif courant de William. Mais il aimait se présenter lui-même par : Bill Golden (Bill d'or), tel un chevalier du Moyen Âge. D'obédience catholique, le sourire ne quittait pas ses lèvres, mais il se souciait peu des réalisations dans la sphère publique. Il vivait avec ses parents : chose très rare aux Etats-Unis car l'individu quand il atteint ses seize ou dix-huit ans doit quitter le foyer familial et vivre seul. A partir de ces instants seulement qu'il commence à assimiler les valeurs de la société qui l'environne : celles des mass-média ou du groupe d'amis avec lequel il vit. Et c'est ainsi que s'opèrent, avec une grande rapidité et une haute qualité sans aucune intervention de la famille, son façonnement et son modelage sociaux et sa typification. Bill, cependant, continuait à vivre avec ses parents et le résultat en était une certaine indépendance d'esprit par rapport à ses semblables et à sa société. Il avait du temps libre (il n'était pas obligé de préparer seul ses repas ni de repasser ses vêtements). J'avais débuté ma vie active à rythme rapide, absorbé que j'étais par l'écriture de ma thèse de doctorat et d'autres travaux. Je donnais aussi différentes conférences sur l'Egypte et le Sionisme ce qui ne me laissait aucun moment de répit pour me reposer, de revenir humainement sur moi-même et d'aller vers les autres. Bill venait, chaque semaine, me visiter. Il s'asseyait sur le perron de ma maison. Je sortais et me « contraignais » à m'asseoir à ses côtés. D'autres amis alors arrivaient et nous passions quelques heures sereines sans avoir cure du temps et ses déboires. Ces retrouvailles devinrent une habitude hebdomadaire.

Je commençais, pendant cette période de ma vie, à m'intéresser à ceux que je nommais les « orphelins » et les « innocents » : personnes douées d'une grande innocence et qui n'ont pas forcément perdu leurs parents, mais se sont trouvés démunis devant la société moderne et sauvage où ne réussissent que les forts ; société qui les a marginalisés et fragilisés. Parmi mes amis, Peter était des plus tristes (ce n'est pas son véritable nom). C'était une personne d'une grande sensibilité. Mais, ses parents le voulaient fort et

[34] Logiquement, ce serait Willy !

indépendant « ne comptant que sur lui-même », etc. Or, tous les hommes n'ont pas cette force. Mon épouse pense que chaque fois que se prolonge la période de maternage pour l'enfant, contrairement à ce que l'on croit, sa personnalité s'affermit. Si l'on jette tôt l'enfant dans l'arène de la lutte quotidienne, alors qu'il n'en est pas suffisamment préparé, sa personnalité vacille. La providence a voulu que les parents de Peter travaillassent dans l'administration de la ville et ils lui dégotaient un emploi de saisonnier pendant l'été à la prison de la ville. Or, la prison possède ses lois implicites propres : détournement de la nourriture et des stupéfiants, introduction des prostitués, rapport avec la lie du peuple. Il sortait de son travail saisonnier totalement démoli. Après avoir fait sa connaissance, je lui ai suggéré d'informer ses parents qu'il ne prendrait pas ce travail saisonnier, et s'ils refusaient de dépenser pour lui (alors qu'ils étaient assez aisés), il pourrait toujours venir s'installer chez moi pendant l'été. La stratégie aboutit et il gagna la bataille. Il passa son premier été sans devoir aller en prison et cet orphelin retrouva une bonne part de son innocence perdue. Je me consacre encore à ces orphelins et innocents afin qu'ils goûtent à la solidarité dans une société sans cœur et qu'ils subsistent dans des sociétés où ne survivent que les plus forts.

J'avais vécu un évènement au Koweït qui me semble digne d'être enregistré. J'enseignais un cours de poésie et une des étudiantes koweitiennes, bien qu'appartenant à la Faculté des sciences, était excellente en cette matière. Elle essaya à plusieurs reprises de me voir, j'en présumais du bien et ajournais chaque fois la rencontre (préoccupé que j'étais par l'*Encyclopédie*). Au dernier rendez-vous, je l'ai contacté pour le reporter à nouveau. Elle accueillit ce report avec beaucoup de colère. Je revins sur ma décision et consentit à la recevoir immédiatement dans mon bureau. A son arrivée, elle commençait à se plaindre d'un sentiment d'éloignement par rapport à sa mère et chaque fois qu'elle tentait de s'en approcher elle échouait. J'ai su d'elle que sa mère était une femme ordinaire et j'ai compris que cette distance, entre la mère et la fille, n'était pas volontaire de sa part, mais due à une différence de langue ou de discours. Sa mère – comme je l'ai précisé – était une femme ordinaire alors que la fille, selon les critères ambiants, ne l'était pas du tout. L'étudiante éclata en sanglots et me salua. Lorsque je l'ai rencontré le jour d'après à la Faculté, elle m'ignora totalement comme si elle voulait clore

ce chapitre, ou d'évacuer cet étranger de sa vie après s'être confiée à lui. A la fin de l'année, elle me saluait de loin et presque avec froideur. J'ai bien compris son sujet. Ce qui m'avait intrigué à l'époque (et qui continue jusqu'à maintenant) c'était son discours approfondi sur la modernité (la réclusion, le moi, l'autre, l'incommunicabilité). Je n'en ai rencontré, ni avant ni après, d'autres dans son espèce. Certes, il a toujours existé une faille entre mes meilleurs étudiants et leurs parents à l'origine de ses doléances constantes, mais l'acuité du discours de cette étudiante-là me trouble encore !

Parmi les Egyptiens que j'ai connus aux Etats-Unis et dont l'amitié m'honore : la famille du docteur Achraf al-Bayumi et son épouse le docteur Sahîr Mursi. Les deux ont gagné une place éminente, j'ai entendu même dire que le docteur Achraf était parmi les plus grands spécialistes en spectroscopie aux Etats-Unis. Ils sont revenus en Egypte pour contribuer à l'édification du pays et ils font partie des rares Egyptiens à l'avoir fait. Les fortes incitations et les moyens considérables alloués à la recherche, aux Etats-Unis, poussent beaucoup de gens à y rester, avant de revenir chez nous en tant qu'« experts étrangers » qu'on fête et dont on auréole les têtes de lauriers oubliant ceux qui sont revenus et se sont sacrifiés par leur engagement pour le pays. Le docteur Achraf et son épouse, à mon sens, sont d'un métal rare. Ils constituent une action révolutionnaire, une force propulsive pour la société, ce qui augure de jours meilleurs. Si deux individus étaient en mesure de drainer l'eau stagnante et de ressusciter la vie dans la société ; il serait possible, à des efforts conjugués, d'édifier ensemble quelque chose et de poser les premiers jalons de la renaissance.

La Révolution en Amérique !

Une année après mon arrivée à l'Université de Rutgers, j'ai rencontré Kévin Reilly, l'historien américain contemporain et auteur de *L'occident et le monde : histoire de la civilisation au travers des thèmes*. Une amitié profonde naquit entre nous. Nous étions, tous deux, alors marxistes. Nous étions deux marxistes, si l'expression est correcte, avec vigiles : nous avions des problèmes avec les interprétations réductrices, matérialistes et simplifiées. Nous croyions à l'humanisme marxiste et nous nous intéressions au rôle des idées dans l'histoire. J'avais commencé à l'époque de développer ma

vision particulière sur la fin de l'histoire (je l'analyserai avec ses causes plus loin). Kévin ne partageait pas au début ma vision, et nous entrions dans des débats vifs. Le point de vue dominant lors, dans les milieux académiques, stipulait que la science de l'histoire était apparue avec la bourgeoisie. Je soulignais que le sentiment de l'histoire n'était pas l'histoire et il pourrait y avoir un professeur d'histoire à l'Université de Harvard dépourvu totalement du sentiment de l'histoire tout comme un professeur d'éthique dissolu ou de sagesse manquant de bon sens. Mes doutes sur la vision matérialiste devenaient plus virulentes que celles de Kévin Reilly (à cause, peut-être, de ma formation littéraire et de sa formation historienne). Bref, j'ai beaucoup appris auprès de Kévin (et comme il le signale dans l'introduction de son livre il apprit également beaucoup de moi). C'était une amitié des plus fructueuses pour moi. Je le vois encore chaque fois que je vais aux Etats-Unis d'Amérique : je passe plusieurs jours chez eux, lui et son épouse, à discuter de tout : de la composition des mets thaïlandais jusqu'à la crise économique aux Etats-Unis en passant par la dimension épistémologique des villes sacrées en Amérique du latine avant l'arrivée de Colomb. Kévin hésitait souvent avant de parler bien qu'il maîtrisât parfaitement ses sujets : son hésitation constante est celle du savant qui craint d'annoncer un jugement hâtif (il a écrit son livre *L'occident et le monde* en plus de dix ans). C'est un homme aux sentiments nobles qui perçoit le monde avec sa raison, son cœur, ses sens et son âme. Il est venu à plusieurs reprises au Caire pour passer quelques temps avec moi.

Kévin n'a pu obtenir son doctorat tant il a été épuisé par la rédaction de son livre *L'occident et le monde*. Un de ses professeurs de l'Université de Rutgers en avait entendu parler et le convoqua. Il lui demanda de présenter la première et la deuxième partie de son livre comme sujet de thèse. Il obtint là-dessus son titre (chose inhabituelle même aux Etats-Unis). Et de nouveau ce fait avec ce qui se passe en Egypte. Mon épouse, après avoir obtenu son diplôme de magister aux Etats-Unis, prit la résolution de préparer un doctorat en sciences éducatives en Egypte plutôt que de le faire à l'étranger. Or, on refusa de reconnaître son diplôme : il fallait qu'elle préparât d'abord un diplôme général en éducation, ensuite un autre spécialisé puis un magister et finalement un doctorat. L'université décida, après un effort exténuant, de la dispenser du diplôme général seulement pris comme équivalent du magister !

J'avais toutefois pu convaincre son excellence le recteur de l'université – il était qu'Allah le prenne en sa miséricorde bon pédagogue – que ce cursus allait durer onze ans. Il accepta de bon cœur mes propos sans avoir honte.

Que l'on compare cela avec ma tentative de passer de professeur de lettres anglaises à celui de sociologie (l'opposition, entre ma spécialité académique et mes préoccupations intellectuelles, n'a cessé de s'accentuer et il me fallait trancher). J'ai appris que les chartes des universités égyptiennes l'autorisaient, à condition que le professeur, qui y prétend[35], eût un nombre suffisant de publications dans la nouvelle spécialité et qui l'y habilitent. Je pensais que certaines de mes publications sur le sionisme pouvaient être considérées sous cette rubrique notamment (mon livre *L'idéologie sioniste : étude d'un cas de sociologie cognitive* qui était enseigné dans certaines universités arabes.) Il n'empêche que j'ai décidé d'avoir mon magister en sociologie afin de rassurer la commission des promotions que je ne venais pas en intrus ni n'avais l'intention de brûler les étapes mais désirais juste intégrer l'équipe. Et pour ne pas perdre mon temps, je me suis inscrit en sociologie à l'Université américaine où j'ai suivi l'ensemble du programme, il ne me restait plus que l'examen général et final à subir. J'ai, entre temps, rencontré un des membres de la commission de promotion et je lui ai fait part de mon souhait d'occuper un poste de professeur en sciences sociales. Ce que je voulais réaliser, me répondit-il, relevait de l'impossible et la commission n'autoriserait jamais mon changement de discipline quoique je fisse. Car cela voudrait dire que j'allais commencer par le sommet, chose que n'autoriserait pas la bureaucratie en Egypte : le pays des pyramides anciennes et solidement implantées. J'ai cessé ma manoeuvre, vouée d'avance à l'échec, décidé de trancher dans le vif en démissionnant de l'université le moment venu.

Le livre *L'occident et le monde* de Reilly traite l'histoire de la civilisation non de la façon évènementielle habituelle mais à travers des thèmes, des problématiques et une vision complexe (paradigmes analytiques complexes) qui ne réduit pas le monde de l'histoire et de l'homme à la matière et à la nature et qui ne confère pas un rôle central à la civilisation occidentale. Il présente plutôt une véritable vision universelle où l'auteur meut avec facilité et aisance de la ville au village, du présent au futur, du monde de la machine à

[35] Candidat au poste

celui de l'art (nous avons traduit, ma femme et moi, le livre en langue arabe et il a été édité au Koweït dans la collection 'alam al-ma'arifa[36]).

Nous avions vécu, Kévin et moi, pendant les années soixante aux Etats-Unis (le jeune américain était en ces années en rébellion contre la société américaine impérialiste et de consommation). J'étais très actif dans le mouvement des jeunes gauchistes aux Etats-Unis. En vérité, j'étais conseiller aux affaires du moyen orient d'un des candidats à la présidence américaine nommé Paul Bouteille : un noir américain membre d'un parti trotskyste : le Parti Socialiste des Travailleurs. Peu de gens connaissaient son existence, quant à son candidat personne n'entendit jamais parler ni avant, ni pendant, ni après la campagne électorale sinon pour une demi-heure sur quelques radio ou télévision qui étaient obligées, conformément à la loi de parité, de la lui consacrer.

L'administration des universités américaines était à l'époque dans un état de grande peur et de panique. Sur ces entrefaites, j'ai décidé d'instiller une révolution pour augmenter les salaires : j'ai demandé à la secrétaire de la classe de publier la *brochure* numéro (1) et de le distribuer à tous les professeurs et à tous les étudiants. (La brochure s'ouvrait par la fameuse phrase de Melville dans *Bartelby le scribe* : « parce que je préfère ne pas faire. ») J'ai essayé d'y montrer que les répétiteurs dans les classes préparatoires de langue anglaise étaient beaucoup plus exploités que leurs collègues des autres classes, car nous nous chargions aussi bien des cours, de la correction des copies que d'autres activités ; ce qui faisait du répétiteur non un suppléant de chercheur ou un assistant de professeur mais un employé à temps plein. J'ai revendiqué de doubler le salaire ou de réduire les heures de travail. Fondée sur ma revendication, une assemblée, à laquelle participèrent tous les répétiteurs, s'y tint où l'on convint de demander de réduire de moitié le nombre d'heures de travail. Le recteur de l'université fut informé de la décision et il l'accepta immédiatement. C'était, peut-être, la première (et dernière) fois que la révolution aboutît suite à une seule brochure rédigée par une secrétaire travaillant pour le compte de l'« institution en place ».

Dans cette ambiance enfiévrée, nous avons décidé, Kévin et moi, de constituer un cénacle de pensée marxiste. Je suis allé à l'administration

[36] le monde de la connaissance.

de l'université où j'ai demandé à être reçu par le doyen, en sa qualité de responsable, et je l'ai informé, sans ambages, de ce que je projetais. Mais plutôt que de provoquer une opposition vive entre la bourgeoisie (représentée par le doyen) d'un côté ; les étudiants et la force révolutionnaire (incarnés dans mon humble personne) de l'autre côté, le doyen me sourit avec libéralité : « Nous vous remercions, me dit-il, Monsieur Massirî de vos suggestions. Bien sûr que nous avons un pressant besoin d'un parti marxiste dans notre université ; et quelle université pourrait prétendre à la respectabilité s'il n'ait d'abord en son sein un parti de cette obédience ! » J'avais ressenti une grande frustration et beaucoup de colère. Le malin fit échouer l'occasion d'entrer en opposition ferme et historique entre les forces progressives « nous » et les forces régressives « eux », nous nous y sommes retrouvés partenaires à discuter avec affabilité. Et avec beaucoup de sang froid, il me demanda respectueusement la date et le lieu du premier forum socialiste qui fut annoncée dans le journal de l'Université : le *Rutgers Targum*. La première conférence du forum (après juin 1967) s'intitulait : « Un socialiste arabe parle du conflit israélo-arabe » à laquelle assistèrent des centaines de personnes. C'était un évènement dans l'université au vu du sérieux du discours diamétralement différent du discours arabe dominant.

Nous avions initié dans le forum socialiste un cycle de conférences hebdomadaires qui portaient sur différents sujets. J'avais réussi à faire d'Israël un sujet essentiel dans toutes les conférences, abstraction faite du sujet annoncé. L'objet de la conférence pouvait être : la littérature et le réel ; le système d'oppression en Afrique du Sud. Mais j'orientais souvent la discussion sur Israël. C'était une expérience très passionnante qui m'a permis de me confronter à plusieurs mouvements révolutionnaires. J'avais fait connaissance de Stokly Carmichael et d'autres leaders noirs américains que nous invitions à donner des conférences dans notre université. Nous commémorions également chaque année la date de l'assassinat de Malcolm X (j'avais fait sa connaissance pour un temps court avant son assassinat). Nous étions, à notre tour, invités par les différentes organisations d'étudiants noirs américains et des étudiants africains à leurs assemblées.

Le climat, dans les universités américaines, était tout différent de ce qu'il est aujourd'hui. Lorsque plus tard je voulais savoir ce qu'il en était devenu

du forum socialiste que j'avais eu l'honneur de présider et dont Kévin Reilly fut le secrétaire (le seul membre affilié), j'ai trouvé ce qui suit (les noms ne sont pas véritables même s'ils s'y rapprochent) : David Green Berg qui prenait, de façon anormale, des tranquillisants et qui avait tenté de tuer sa femme avant de se suicider ; Richard Friedman le trotskyste extrémiste qui se spécialisa en psychologie analytique et dans l'étude du moi et, spécialement, dans Wilhelm Reich[37] qui développa l'appareil d'orgone en mesure de capter l'énergie cosmique primordiale, relative à la libido, infuse dans l'univers et capable d'aider l'individu à éjaculer seul. Il cessa toute relation avec son passé, y compris ses amis et camarades de lutte et de combat tels que Kévin et moi ; John Stravinsky qui commença à se livrer au trafic de drogue entre le Mexique et les Etats-Unis avant d'être arrêté et jeté en prison. Quant à Sarah Sternberg, l'épouse du dentiste qui combattait au Vietnam, elle avait en horreur sa vie bourgeoise à côté de son mari et divorça d'avec lui. Elle aima un jeune déviant sexuel, du type sado-masochiste, qui ne lui rendit pas son amour et qui l'exploita. Elle le suivit jusqu'à San Francisco tentant de vivre avec lui sans succès, pour des raisons d'une évidente simplicité. Elle résolut finalement son problème en rejoignant les rangs du groupe terroriste d'extrême gauche : les Météorologistes (Weathermen). Dany, lui, se judaïsa totalement, se laissa pousser la barbe et se consacra à l'adoration. Mais son passé révolutionnaire l'éclaira sur la véritable Israël et il s'abstint de la soutenir. Lorsque je lui rendis visite en Californie, il venait de divorcer d'avec sa femme chrétienne Thérèse (qui était devenue une chrétienne fondamentaliste) et épousa une juive bourgeoise très posée. Il exprimait sa haine de tout ce qui était chrétien d'une manière qui m'inquiéta (il accrochait le crucifix dans les toilettes !) Frédéric Miller demeura encore un certain temps fidèle au marxisme avant de devenir un des intellectuels de la nouvelle droite aux Etats-Unis : ces derniers pensent que la valeur est une question essentielle et la relativité absolue ne saurait fonder une société quoiqu'ils soutiennent que la religion ait son rôle (par ailleurs ils croient au libre marché qui atrophie les valeurs et diffuse le relativisme éthique et philosophique). D'autres, de ceux qui ont obtenu le doctorat, trouvèrent leur place dans le parcours universitaire et devinrent

[37] Le véritable Wilhlem Reich est mort en 1957 et il a effectivement développé le concept d'organon ? L'auteur mêle délibérément des noms véridiques à d'autres inventés : il transcrit, par exemple, Stokly Carmichael de l'organisation *Black Power* en Stokley Charmaechel (à moins que ce ne soit des fautes de frappe) , mais écrit, sans l'altérer, Malcolm X

de dociles soldats dans cette immense armée de fonctionnaires, formatés, domestiqués parmi la classe moyenne élevée aux Etats-Unis passant leur vie à courir derrière le mirage américain : une femme, une voiture, deux enfants, un chien, un niveau de vie élevé, mais également une nausée, du non-sens, une absence de normes ; ou tentant, pour parvenir au sens, d'intégrer une chapelle, une nouvelle religion, d'écouter de la musique classique, de visiter des musées, de savourer les mets les plus délicats.

Mais pour qu'aucuns ne crussent pas que les libertés étaient « absolues » aux Etats-Unis, j'évoquerais cet autre fait : il y avait à cette époque un professeur de gauche à l'université et qui était contre la guerre du Vietnam.

L'université ne pouvait l'écarter pour ses idées, alors le conseil municipal lui réduisit la subvention (car l'Université de Rutgers dépendait, pour une bonne part, du département) tout en faisant parvenir, subrepticement, un courrier aux membres du conseil d'enseignement qui expliquait que la raison de la réduction de l'aide était due à la présence de ce professeur gauchiste au sein du corps enseignant. Les professeurs, eux-mêmes, commencèrent alors à exercer sur lui des pressions pour qu'il la quittât. Il refusa dans un premier temps mais finit, tant la pression devint insoutenable, par présenter sa démission.

La démocratie américaine dépend étroitement de ce que l'on nomme l'institution (ou la machine) du parti. La meilleure preuve en est l'échec d'un troisième parti (en dehors des deux partis dominants qui succèdent au pouvoir) à obtenir un nombre crédible de voix. Un de mes compatriotes émigrés, ayant bien assimilé cette vérité, l'utilisa à ses profits. Après s'être émigré aux Etats-Unis, il intégra les rangs du Parti Démocratique et travailla dans l'immobilier. Ayant acquis une petite fortune, il commença à accorder des aides à son parti. Notre ami n'avait aucun véritable respect véritable pour le pouvoir, mais savait par contre l'exploiter. Je me souviens d'une collation, organisée au profit d'un des prétendants de son parti pour le Congrès, où nous étions invités et alors que le prétendant faisait son discours et expliquait son programme, notre ami lui tourna le dos et se mit à nous parler. Essayant de lui montrer ce qu'il y avait d'inconvenant dans son geste, il en rit : je connais le prix, me répondit-il, de chacun d'eux. Bref, notre ami finit par avoir (par le biais de son parti) un prêt de quelques millions de dollars avec un taux préférentiel

de la part du gouvernement américain dans une opération de viabilisation des centres urbains de quelques petites villes. Il est actuellement à la tête d'une fortune et possède sa propre banque. Tout cela grâce à son intelligence politique et sa compréhension des mécanismes de promotion et de réussite.

Du retour en Egypte et des trois loups[38]

Revenant en 1969 des Etats-Unis en Egypte après avoir obtenu mon doctorat, j'étais empli de confiance en la capacité de l'homme à changer son réel et à établir la justice sur terre. J'avais un projet clair : devenir simultanément un critique littéraire qui lierait la littérature à l'histoire des idées, et l'histoire des idées au développement économique dans la société ; essayerait de résoudre l'épineux problème du rapport entre l'infrastructure (économique) et la superstructure (intellectuelle et idéologique) et tenterait également de résoudre cette interrogation : comment les idées peuvent-elles exprimer, à travers leurs particularité, combinatoire et spécificité, l'infrastructure, dans sa généralité matérielle et son existence objective ; et comment peut-on sauter des unes à l'autre ? C'est une problématique étroitement liée aux paradigmes en tant qu'outils et du rapport de l'homme à la matière. Jean-Paul Sartre a exprimé cela de façon beaucoup plus simple et plus directe en disant que si Paul Valéry était un petit bourgeois pourquoi tous les petits bourgeois n'étaient pas des Paul Valéry ? Mon projet littéraire était, en premier lieu, intellectuel. En conséquence, mon passage de l'étude de la littérature à l'étude du sionisme – comme je le montrerai plus loin – n'était pas un changement radical, comme il pourrait sembler à certains, car, lorsque je me suis mis à étudier le sionisme, je l'ai abordé avec mes problématiques théoriques et méthodologiques et avec les thématiques fondamentales de ma réflexion comme la fin de l'histoire et le caractère propre.

A mon retour en Egypte, j'ai essayé dans la mesure du possible de me réintégrer dans la société, c'est-à-dire d'y retourner au sens moral et de civilisation et non pas seulement au sens physique. J'évitais ainsi le plus possible de parler en anglais en dehors de chez moi. En revanche dans ma maison, nous pratiquions la langue anglaise afin qu'elle ne devînt pas une langue morte et que je conservasse mon aptitude, considéré que j'étais

[38] On pourrait éventuellement proposer les trois démons (comme l'on disait le démon de Socrate !)

un professeur de littérature anglaise. Je fumais jusqu'alors la pipe mais décidais de l'arrêter (quant au cigare je ne le fumais qu'occasionnellement et il ne constituait pas un problème pour moi. Il m'arrivait d'en fumer sur mon balcon accompagné de mon épouse ou de mes amis.) J'aimais également porter le bermuda pendant l'été, je voulais cependant connaître la réaction de la société à cette habitude vestimentaire. Je mis une fois un bermuda et circulai au marché, ayant pris le soin au préalable de demander à un des domestiques de me suivre à distance et de noter la réaction des gens. C'est-à-dire que j'ai accompli une « étude sur le terrain ayant trait à la réaction des Egyptiens ordinaires au port du bermuda » où je tenais, simultanément, le rôle de l'examinateur et de l'objet d'étude. D'après son rapport, la réaction n'était pas positive, en conséquence de quoi j'ai décidé de ne porter le bermuda que chez moi.

A ce niveau, l'adaptation à la société était chose aisée. En revanche, un autre combat faisait rage en moi. Je fus attaqué par les trois loups (c'est ainsi que je les appelle) qui me dévorèrent quelque temps: le loup de la richesse, le loup de la célébrité et le loup hégélien et informationnel. Le premier, je le tins totalement en laisse : il s'exprimait par une envie immodérée des richesses. Je suis issu d'une famille de commerçants où la légitimité découlait prioritairement de la richesse, et si l'individu ne parvenait pas à l'y réaliser les doutes le gagneraient et sa confiance en lui-même s'ébranlerait. Il m'était cependant facile de le vaincre et de décider que mon projet d'avenir n'amènerait peut-être pas la richesse mais la sagesse. Mon style de vie, avec ses horizons culturels et ses relations humaines chaleureuses, serait de loin meilleur qu'une vie d'accumulation capitaliste avec son individualisme et sa concurrence (héritage supposé de ma mère et de la solidarité sociale de Damanhour).

De ce qui m'aida à prendre ma décision : j'avais remarqué que les enfants de la famille, qui venaient chez nous, refusaient de repartir chez eux car ils estimaient notre mode de vie. Nous les emmenions avec nous aux quelques jardins encore existants au Caire (les jardins d'Urman, d'Andalousie, des Ponts de Bienfaisance) nous allions aux différents musées (Musée de la Voie Ferrée ; de la Poste ; des Voitures Royales ; de la salle d'exposition [la salle de l'opéra] Musée Islamique ; Antikkhana ; Musée Copte ; Musée d'Art Moderne) et nous visitions également les vestiges islamiques, pharaoniques

et coptes du Caire en dehors des croisières sur le Nil. Notre style de vie leur conférait comme un sentiment de plénitude et je ressentais, parallèlement, que le loup de la richesse ne pouvait m'accorder toutes ces choses. Cela me rappelle un évènement survenu à mon professeur aux Etats-Unis qui écrivit un scénario de film (dont j'étais, me dit-il, le sujet) qu'il essaya de commercialiser à Hollywood et l'affaire semblait aller bon train. Mais un jour qu'il se trouvait invité à un cocktail par un des grands réalisateurs chez qui il devait rencontrer un des producteurs pour lui proposer son scénario. Lors de la discussion mon professeur s'aperçut que ce producteur n'a jamais entendu parler d'Aristote. Stupéfait, il mit fin à sa visite. « Je m'imaginais mal, comme il le dit plus tard, passer le restant de mes jours avec des gens de cet acabit ! » Cette histoire imprégna mon existence et m'aida à vaincre le loup de la richesse. Mon dessein devint de me réaliser selon les conditions dictées à mon être par ma vision : gagner suffisamment de quoi me libérer des contraintes matérielles de la vie quotidienne ; financer ma vie intellectuelle et mener à terme mon projet épistémologique. Je répète souvent que l'argent est passion dévorante pour certains qui vouent leur vie à l'amasser, pour moi c'est une liberté.

J'ai réussi, dans une grande mesure, à utiliser l'argent plutôt qu'il ne m'obséda. Je n'ai jamais été obligé d'accomplir un travail en contradiction avec mon projet intellectuel ou qui le contrecarrait. Je n'ai occupé que des fonctions que j'utilisais pour le servir. Je donnais mes conférences à la Faculté des Filles sans en ajouter (sinon deux à quatre conférences supplémentaires comme chargé de cours à la Faculté des Lettres afin de sortir du cadre de celle des Filles). J'ai réussi à faire de ces conférences une partie d'un dialogue philosophique avec moi-même, c'est-à-dire un volet de mon projet épistémologique. J'ai choisi la rue face à la Faculté des Filles comme lieu de résidence afin de ne pas perdre mon temps dans le déplacement. Je n'ai jamais occupé un poste administratif quel qu'il fût durant toute ma vie, je n'ai été ni responsable d'une commission, ni de classe, ni doyen, ni chef de département. Je n'ai occupé que le poste de conseiller culturel de la délégation permanente de la ligue des pays arabes à New York, mais ma fonction n'était qu'un prétexte pour réaliser mon projet épistémologique (début de la mise à jour de l'*Encyclopédie* de 1975). Lorsqu'on me proposa de travailler aux Nations Unies pour un salaire considérable, je refusai, préférant garder mon poste et

sacrifier le salaire considérable car la nouvelle fonction allait absorber tout mon temps tout comme elle s'opposait diamétralement à mon projet intellectuel.

Ce ne veut nullement dire que je n'ai pas connu les privations, lorsque nous nous trouvions aux Etats-Unis en 1963 nous fûmes contraints, mon épouse et moi, à vivre dans un hôtel minable et sale. Nous achetions des manteaux déjà portés à la friperie pour nous protéger du froid de New York car nous n'avions pas de quoi payer des neufs. Après notre déplacement à l'Université de Rutgers, nous marchions de longues distances dans le froid glacial et sous la neige avant d'arriver à la station des autobus (le taxi étant hors de nos moyens). Mon épouse fut obligée de travailler afin d'aider à la dépense du ménage et quitta l'hôpital au bout de quatre jours après avoir mis au monde notre fille Nour et prenant le métro souterrain à New York (et c'était une manière risquée de voyager pendant les années soixante). Elle prenait également notre fille dans les transports en commun de New Jersey à New York pour bénéficier des soins médicaux gratuits après l'accouchement.

Je n'ai jamais dédaigné un quelconque travail, je n'ai pas refusé, à titre d'exemple, de me joindre à une équipe de prévention d'incendie dans une usine de câbles à New Brunswick. Le patron de l'usine nous a recrutés, non pour lutter contre les incendies mais juste pour y aviser la société d'assurance afin de baisser les frais. Le travail qui nous a été confié n'était pas une tâche réelle et ne prenait que peu de temps : nous devions faire chaque heure une ronde autour de l'usine et consigner cette phrase « rien à signaler » sur notre carnet. L'opération ne prenait pas plus de cinq minutes, le reste du temps du samedi et dimanche, nous le consacrions à la lecture et à l'écriture quand l'usine était fermée. Nous gagnions de la sorte quelques dollars que nous dépensions dans les visites des musées et au théâtre. J'ai gravi quelque échelons et je devins chef d'équipe. J'ai alors recruté tous mes amis doctorants pour y travailler parmi eux avec naturellement Kévin Reilly. Le patron de l'usine s'enorgueillissait d'avoir dans son usine l'équipe de prévention d'incendie ayant le niveau d'instruction le plus élevé du monde, et sa prétention était fondée.

Ce qui n'était pas pour autant dénué de difficultés. J'avais une fois donné une conférence, commémorant l'assassinat de Malcolm X à l'université, qui fut publiée par les journaux locaux qui signalèrent mon nom. Suite à quoi le

patron de l'usine (c'était un réactionnaire originaire du Texas) m'interpella : « N'est-ce pas toi qui fomentait les troubles à l'université hier ? », et ce type d'accusation était de nature à m'arrêter immédiatement de mon travail peinard et lucratif. J'ai nié, bien sûr, en bloc. Mais il me demanda de lui rappeler quand même mon nom et j'ai eu alors cette présence d'esprit de prononcer mon nom quaternaire en épelant les lettres en arabe et rapidement. Il fut surpris et perdit consistance en poursuivant qu'il devait certainement s'agir d'une autre personne.

Parmi ce qui m'aida à dompter le loup de la fortune, voire à le domestiquer : mon épouse. Elle n'était aucunement tiraillée par le rêve de la fortune et ne souffrait d'aucune propension à la consommation. Le plus amusant et qu'elle était atteinte d'une allergie spécifique : sa face pâlissait et elle éternuait si elle restait longtemps dans un magasin. Beaucoup de maris égyptiens m'enviaient cette allergie, l'un d'eux me demanda même de lui refiler le fameux virus à l'origine de cette allergie bénie. A titre d'exemple, nous avons découvert, à la fin de la rédaction de l'*Encyclopédie*, que, des frais de ménage que j'avançais, nous n'avions jamais discutés. Quand j'ai décidé de démissionner de l'université, pour finir la rédaction de l'*Encyclopédie*, elle accepta mon choix, avec tout ce qu'il comportait comme privation, pour la famille, d'une entrée régulière, après une discussion qui dura cinq minutes. Après la guerre du Golfe, lorsque j'avais à nouveau le « droit » de reprendre ma fonction (étant donné que j'y travaillais précédemment), nous discutâmes de la question en quelques minutes nous conclûmes que je devais me consacrer entièrement à l'*Encyclopédie* (nous étions, mon épouse et moi, frappés, ainsi je l'appelais, d'une sorte de folie sacrée sans laquelle je n'aurais jamais achevé la rédaction de l'*Encyclopédie*). Mon épouse n'avait éprouvé aucune peine à convaincre nos deux enfants de sa vision de non consommatrice. Peut-être que cette manière de neutraliser l'argent me libéra psychologiquement et me voua à la réflexion, car je n'étais plus préoccupé par les choses immédiates de la vie.

J'ai réduit le loup de la fortune à un tel point que le « poids » culpabilisant, à l'endroit de la richesse, me pesa un moment. Malgré mes moyens financiers, je commençais de ressentir une certaine culpabilité par rapport à mes amis qui s'étaient engouffrés dans la meule des conférences pour améliorer leurs fins de mois. La culpabilité était si forte que je n'ai pu écrire un seul mot durant toute

une année. Je n'ai été guéri de ce « poids » que le jour où j'ai découvert que certains de mes collègues, bien que beaucoup plus aisés que moi, couraient avec frénésie derrière l'argent sans avoir écrit un seul mot. J'ai compris alors que l'écriture et la richesse sont deux choses séparées, et que celle-ci, bien qu'importante, ne conduirait pas nécessairement à celle-là. Le ressentiment à l'endroit de la richesse m'accompagna un certain temps et je finançais tous mes travaux intellectuels dont les gains étaient minimes. Et comme le disait un éditeur à un ami, qui consacra sa vie à la rédaction d'une encyclopédie sur la musique, en ne lui en proposant que 1000 guinées : « A vous la gloire et à nous la fortune ! »

Le second loup, d'une extériorité et d'une matérialité moindres : celui de la célébrité, il s'exprimait par une envie irrépressible que je devinsse célèbre. Après mon premier retour des Etats-Unis d'Amérique, je n'ai pas été confronté au loup de la célébrité, car j'écrivais successivement dans le journal *al-Ahram*, passais à la télévision, responsable de la section de la pensée sioniste dans le Centre des Etudes Politiques et Stratégiques. J'étais devenu un des rédacteurs réguliers de *al-Ahram* et tout ce que j'écrivais trouvait facilement son chemin vers les revues. Chaque fois que l'on constituait un quelconque comité (comité pour l'amélioration de la méthode d'enseignement de la langue anglaise, par exemple, ou même celui de l'amendement du monde), je m'y retrouvais inclus comme membre. Et lorsque se tenait un quelconque congrès pour l'amélioration de la qualité des livres scolaires dans les territoires occupés ou pour n'importe quel autre sujet, on m'y invitait. Je refusais souvent d'être nommé dans certains de ces comités et de participer dans quelques autres congrès (s'ils n'allaient pas dans le sens de mes projets de recherche). Le loup de la célébrité était, dans mon for intérieur, ravi, comblé et somnolent d'extase.

Mais il se réveilla férocement en 1979, lors de mon second retour des Etats-Unis d'Amérique. Le climat de normalisation dominait au Caire. Je n'ai pas pu réintégrer mon poste dans le Centre des Etudes Politique et Stratégiques *d'al-Ahram*. Le directeur de l'époque me signifia que mon retour au Centre serait synonyme d'un hara-kiri (suicide à la manière nipponne). Ma réponse fut que la vie, selon les conditions avilissantes dictées par d'autres, ne serait pas – en tout cas – enviable. Et le hara-kiri deviendrait – dans ces cas – souhaitable.

Ce ne serait donc plus un suicide, mais un martyr pour une mission. L'on ne m'invita plus à intervenir à la télévision ni à la radio. Certains présentateurs, aux programmes desquels j'étais jadis constamment invité, commençaient à m'éviter. Je trouvais beaucoup de difficulté jusqu'à entrer dans le bâtiment d'*al-Ahram* et devais passer par mon ancienne collaboratrice qui m'arrangeait le coup. Bref, je devins soudain un inconnu. Le loup de la célébrité hurla alors sa faim. Ma réaction, à ce choc de civilisation, prit une tournure particulière : je commençais à meubler l'intérieur de ma maison et à amasser effrénément les vieilles choses. La lutte eut lieu entre moi et ce loup. Je me pris en aparté : j'aimais certes la célébrité, mais ce désir découlait du devoir de me protéger afin d'achever mes projets épistémologiques. Les célébrités, comme je me le figurais à l'époque, ne pouvaient être jetées facilement en prison. La célébrité deviendrait un moyen efficace de diffuser mes idées que je croyais d'une certaine valeur. Par conséquent, si j'essayais d'assouvir la faim de ce loup intérieur, selon les règles posées le monde extérieur, je deviendrais comme celui qui a gagné une bataille mais a perdu la guerre. Et malheur à l'individu qui réussit tout et se perd soi-même ! Alors j'ai avisé ce loup intérieur de la célébrité que je n'y étais pas contre à condition que ce fût selon mes conditions, tout comme j'aimais la fortune tant qu'elle me servît. J'ai assommé ainsi le loup de la célébrité, accepté de vivre loin des feux de la rampe, surtout que j'ai commencé à rédiger l'*Encyclopédie* qui exigeait, par moments, une retraite quasi-totale.

Il ne resta que le plus féroce et le plus intime et le profond de ces loups : le loup hégélien et informationnel. Un loup d'un genre très particulier : intérieur au plus profond, il s'exprimait par cette envie forte d'écrire un livre théorique, d'une théorie la plus large et la plus globale possibles tout en faisant appel au plus grand nombre d'informations et de détails, sinon à tous. Je voulais écrire une œuvre capable, simultanément, d'atteindre au plus haut degré de généralisation, d'abstraction et d'exhaustion ; et détaillé au plus précis. Si cette formulation est impossible, car quand la vision s'élargit l'expression s'étrécit ; de surcroît l'est celle panoramique étendue au plus loin et détaillée au maximum. Il semblerait que ce loup hégélien et informationnel me guettait depuis mon enfance, je projetais de cerner tous les livres que je n'avais pas encore lu dans la bibliothèque communale de Damanhour (censée contenir toute la connaissance du monde) afin de posséder tout ce qui a été transcrit

d'une main d'homme ! J'avais, dans ma jeunesse, commencé à écrire l'histoire de la poésie anglaise dès les premiers temps jusqu'à la fin d'un point de vue marxiste. J'ai bien dit « commencé » car je n'ai pu y arriver à bout même que je n'ai pas dépassé la troisième page ! J'ai reçu un choc profond dans la classe de langue anglaise de la Faculté des Lettres de l'Université d'Alexandrie quand j'ai su qu'un de mes professeurs n'avait pas lu toute l'œuvre de Shakespeare ! Lorsque j'ai commencé la rédaction de mon mémoire de magister, sous la direction du docteur Muhammad Mustapha Badaoui sur l'influence de la poésie romantique anglaise et de Charles Baudelaire sur le groupe Apollo, surtout sur Ibrahim Nadji ; ma vision hégélienne et informationnelle éclata. Je voulais tout lire en guise de préliminaires pour la rédaction du mémoire : j'ai lu les Mu'allqât, les sources de la poésie arabe surtout la poésie de al-Mutanabi et j'ai écrit une étude sur la rupture dans la poésie arabe. J'ai lu les travaux critiques de al-'Akâd, al-Mâzini, Taha Huusein, Ibrahim al-Masri et j'ai écrit une longue étude sur le sujet et j'ai également lu d'autres livres du patrimoine. J'ai commencé à rédiger un travail sur la poésie de Kalil Mitrân, j'ai fini une étude sur la traduction de *Les fleurs du mal* de Baudelaire par Nadjî et son influence sur sa poésie. J'avais également fini le travail que j'ai présenté au professeur Ian Jack : « Le passage du nouveau classicisme vers le romantisme. » Le docteur Badaoui avait tendance à me laisser écrire ce que je voulais et je n'ai été sauvé de l'empire de ce loup que par mon départ aux Etats-Unis.

Ce loup a terrassé, devant mes yeux, bon nombre de mes meilleurs amis. D'aucun est mort sans avoir proféré le moindre soupir tant l'impossible formule le tenaillait : un travail théorique exhaustif, abstrait et comprenant toutes les informations possibles. Mon ami le professeur 'Ali Zayd – que Dieu lui accorde sa miséricorde – en était un exemple type. Il savait presque tout sur tout et il ne le savait pas seulement en tant qu'information mais dans un cadre théorique global qui s'élargissait au fil des jours. Il était polyglotte et parlait (anglais, français, espagnol, italien) tout comme il maîtrisait parfaitement la langue arabe. Chaque fois que je lui demandais d'écrire un article, il en discutait des heures durant faisant des rapprochements surprenants. Puis, il se retirait pour rédiger son article, prenait des dizaines de livres et entamait ses recherches qui prenaient une ampleur exorbitante. Et le malheureux finissait sous les crocs du loup. C'est un problème auquel n'est pas confronté

un homme à l'intelligence moyenne : certains ressassent des généralités que ne relient aucun lien (je les nomme « idées » par opposition à la pensée), d'autres amassent également des informations sans liens. Les gens de cette espèce rédigent quelques livres : (« Entassent / mots sur mots / mots sous mots » selon le poème de Salah 'Abd al-Sabur) qui se diffusent avec des centaines d'autres livres qui sortent chaque année, que lisent quelques-uns avant qu'ils meurent à jamais. Ces auteurs vivent leur vie dans un bonheur béat et une satisfaction totale ! Mais que l'individu s'attelle à concilier le plus haut degré de généralisation au particulier le plus précis voilà véritable gageure dont la finalité en est un noble échec ou un silence assourdissant.

Le loup hégélien informationnel demeura vigile en moi, j'ai réussi cependant un tant soit peu, à l'apprivoiser aux Etats-Unis où je devais rédiger des études courtes, dans le cadre des études supérieures, que nous présentions à chaque fin de semestre. J'ai appris que je devais ronger le frein de ma tendance expansive sinon je n'arriverais à rien. Mon directeur de thèse ne me permettait pas que je me dispersasse. Après avoir écrit un long travail sur Wordsworth et Whitman : de leurs origines historiques, religieuses et intellectuelles. Il m'informa que cet « arrière plan » n'avait aucun rapport avec la thèse en propre et que je pouvais lire ce qui m'enchantait sur l'«arrière-plan » tant qu'il aurait un lien avec mon sujet principal (la sensibilité historique et la sensibilité anhistorique) et de n'en écrire que peu n'étant pas l'objet de ma recherche. J'ai remarqué que si je lisais juste ce qui a été écrit sur mon sujet (articles, études, thèses, essais) j'y passerais toute ma vie à lire sans rien produire.

L'apprivoisement du loup hégélien et informationnel transparaît dans le conseil que j'avais donné à mon ami Kévin Reilly. Lorsqu'il rédigeait son livre *L'occident et le monde*, qui absorba une bonne partie de sa vie intellectuelle, il ne cessait de rajouter et de rectifier et il n'osait le publier. « Kévin, lui dis-je, il arrive un temps dans la vie d'un homme où le seul livre qui mérite, à ses yeux, d'être lu est celui même qu'il compose. » Ma phrase voulait dire que la connaissance n'avait pas de limites et que les informations formaient une mer qui pouvait avaler l'individu qui, ne s'arrêterait à un point déterminé. La chose fut, Kévin cessa ses recherches, publia son livre qui eut un grand succès.

À ce moment là, j'avais lu une nouvelle de l'écrivain américain Allan Seager dont le titre était *Cette ville et Salamanque*, l'histoire tournait

autour d'une clique de jeunes qui vivaient dans la même ville. Mais il y avait parmi eux un jeune bohémien qui allait de village en ville et de ville en ports, toujours plus loin (Salamanque symbolisait ce lointain que quêtait notre héros). Notre héros revenait, de temps à autre, et contait à ses amis ses prouesses et ses aventures. Eux demeuraient dans leur ville, travaillaient, fondaient des foyers, enseignaient leurs enfants, construisaient des maisons et édifiaient des ponts. L'histoire nous invitait à apprécier la vie du bohémien, mais notre commisération allait vers ces petits gens qui restèrent, travaillèrent et édifièrent. J'ai appris de cette histoire que le tournoiement panoramique n'était pas toujours une qualité positive et que l'homme pouvait se suffire de peu et le réaliser. Ainsi lors de mon retour des Etats-Unis, je m'étais établi trois règles : devenir un critique littéraire ; un professeur universitaire ; un père et un mari exemplaire. Si j'échouais à la première, je me contenterais d'être un professeur d'université et un père et un mari exemplaire ; sinon juste un père et un mari exemplaire. Il est connu que les règles pour ma vie divergèrent de mon « canevas ». Je ne devins pas un critique littéraire, je n'ai pas fait carrière dans l'université, et je ne sais pas si j'étais un père et un mari exemplaire. Je laisse le soin de l'appréciation, pour ces dernières, à mes enfants et mon épouse. Le plus important est que je parvins à dompter le loup hégélien, à vaincre la tendance nietzschéenne et faustienne : de sillonner tous les horizons, de me livrer à toutes les expériences et de transgresser toutes les limites. Plutôt que ce qui précède, j'ai accepté les limites humaines et les probabilités de réussite et de défaite.

Malgré ma perception du danger que constituait le loup hégélien, malgré son apparente apprivoisement (j'ai en effet réussi à publier certains livres qui ne contenaient pas d'études « exhaustives, totalisantes et énormes », etc.), il ne céda pas totalement et demeura enchaîné en moi. Ainsi, chaque fois que j'achevais un de mes travaux sur le sionisme, je déclarais que c'était le dernier avec l'espoir d'entamer finalement mon étude théorique exhaustive et pratique. Toutefois le sionisme (comme objet d'étude) m'occupa l'esprit : chaque fois que j'achevais un travail à son sujet, je me trouvais dans l'obligation de le faire suivre d'un deuxième, puis d'un troisième, et ainsi de suite (je sentais parfois que c'était la providence qui m'y poussait, et que c'était sa volonté !) En 1984, j'avais décidé d'abattre définitivement le loup hégélien informationnel : je me suis astreint à n'écrire que sur le sionisme, c'est-à-dire que je m'étais

débarrassé de mon ambitieux projet théorique et pratique. Le plus amusant était qu'en m'y résignant enfin toutes les thèses idéologiques et philosophiques s'imbriquèrent (non qu'elles ne le fussent avant) et les paradigmes analytiques se cristallisèrent. Je tentais de répondre aux interrogations qui se posaient à moi à travers mes études sur le judaïsme, les Juifs et le sionisme qui passèrent à mesure d'objets principaux d'étude pour l'*Encyclopédie* à de simples « études de cas » ; c'est-à-dire que j'ai écrit une étude, caractérisée, à mon sens, par un certain degré d'abstraction, d'exhaustivité, de spécification et de particularisation ; et que le mirage hégélien (ou quelques-uns de ses aspects) se réalisa sans que je fusse dévoré par le loup. Désormais, tous mes livres à venir – à la grâce d'Allah ! – porteront sur des sujets théoriques d'ordre général tels : le laïcisme, le panthéisme et la post-modernité qui interagiraient avec des textes et des cas précis.

Demeure, nul doute qu'il ne subsiste des « restes hégéliens » qui transparaissent dans mon admiration pour la philosophie allemande et ses catégories analytiques. Restes qui ressortent également dans mes catégories analytiques tels la fin de l'histoire, l'éden terrestre, le trinitarisme panthéiste, et dans mon intérêt pour la dimension épistémologique (totale et finale) des phénomènes. Mon intérêt pour le sionisme n'était nullement motivé par la politique, je l'ai abordé plutôt à partir de catégories tels : la problématique de l'homme et son rapport à la nature et à l'histoire ; le gnosticisme ; l'univocité matérialiste ; le mythe séparé de l'histoire ; le darwinisme ; la science séparée de la valeur et de la finalité, etc. Ces grandes catégories analytiques ne sont pas pour autant de simples catégories théoriques imperturbables et générales, mais possèdent des manifestations déterminées dans les détails de l'histoire et les évènements multiples. De là l'expression de « restes hégéliens », car je rejette l'univocité hégélienne, je refuse l'idéalisme pur et le matérialisme pur ; chacun des deux pris à part est univoque et réducteur, mais en revanche, à leur intersection, nous assistons à un monde qui offre un horizon aux dimensions complexes : le monde de l'homme et des mystères.

ant
ues
ues
t à
ent
les
ion
de
ts)
res
dre
ent

qui
ses
ies
ste,
des
la
de
ité
rée
ont
es,
ire
je
r ;
eur
ons

QUATRIÈME CHAPITRE :

DE LA SIMPLICITÉ DU MATÉRIALISME À LA LARGESSE DE L'HUMANITÉ ET DE LA FOI

L'ÉROSION DU PARADIGME MATÉRIALISTE

Peut-être que mon expérience existentielle et intellectuelle centrale avait été, pour un certain temps, dominée par la prégnance du modèle philosophique matérialiste (après avoir été gagné dans ma jeunesse par le doute à Damanhour), mais ensuite par une perception progressive de l'inanité des paradigmes analytiques matérialistes à cerner le phénomène humain complexe (étant donné leurs simplicité, naïveté et réduction), le sentiment croissant de la nécessité d'adopter des paradigmes analytiques composés, multidimensionnels et multilatéraux si l'on voulait sonder l'humanité de l'homme (non sa matérialité ou sa nature substantielle) et de l'analyser dans toute sa complexité.

L'homme est la créature la plus noble de l'univers, il est fondamentalement différent des autres créatures, dût-il partager certaines de leurs caractéristiques. Il vit dans la nature tout en étant séparé d'elle. J'ai développé ensuite le concept de nature / matière. Je soutins l'idée que les caractéristiques de la « nature », dans la plupart des discours philosophiques occidentaux, sont celles-là mêmes de la « matière » au sens philosophique. Par conséquent, je crois qu'on devrait, chaque fois que l'on rencontre le mot « nature », lui substituer le mot « matière » ou de l'entendre en « nature / matière ». J'ai également développé le concept de distance séparant l'homme de la nature, le Créateur de la créature, le corps de l'esprit. Ce qui voudrait dire qu'il existe une dualité fondamentale dans l'univers, et que l'univers est varié, multiple et hétérogène. On y trouve de l'absolu et du relatif, du constant et du changeant qui peuvent entrer en conflit ou contraster et interagir, tout en demeurant différents. Tout

cela, diamétralement opposé, à l'unidimensionnalité matérialiste qui soutient que le monde en entier (homme et nature) est une seule et même essence.

Le monde (homme et nature) – à mes yeux – se caractérise par une dualité ample. La « dualité ample » est un concept à mettre en regard de « l'unidimensionnalité ». La dualité est la foi en l'existence de plus d'une essence dans le monde. La dualité fondamentale (dans les systèmes unitaristes) est la dualité du Créateur absolu (transcendant l'homme, la nature et l'histoire) et de la créature. C'est une dualité ample et complémentaire, car le divin, tout en étant distinct (distant) de la nature, ne l'abandonne ni ne la laisse agir à sa guise. Il en résulte l'apparition d'un espace humain où l'homme se meut avec liberté et responsabilité. Il découle de cette dualité fondamentale nombre de dualités complémentaires dont la plus importante, celle de l'homme et de la nature, suppose la séparation de l'homme d'avec la nature, sa priorité sur elle, l'impossibilité de l'y ramener, son intelligibilité dans ses limites car Allah l'a créé, élu et fait de lui un vicaire sur terre. Toutefois, elle ne veut pas dire que l'homme occupe le centre de l'univers mais qu'il a été mis au centre ; ni qu'il est maître de la nature mais seulement qu'il la gère selon les règles de la lieutenance (c'est-à-dire qu'il existe un espace naturel indépendant de l'homme même s'il a le droit d'y mouvoir.)

La dualité n'est pas la dichotomie. Nous avons, dans la dualité, deux éléments, qui peuvent être ou non équivalents ; mais il n'empêche qu'ils s'influencent et interagissent. La dichotomie, elle, est constituée de deux éléments radicalement différents qui sont presque du même niveau (comme le dieu du bien et de la lumière et le dieu du mal et des ténèbres dans certains cultes païens) et qui, pour ces raisons mêmes, entrent en lutte éternelle ou quasi-éternelle ; ou parfaitement identiques et parfaitement complémentaires. Et nous voici à nouveau dans l'unidimensionnalité !

Mais plutôt que l'homme naturel, j'ai posé le postulat de l'homme / homme (ou de l'homme divin ou de l'homme à l'antécédence mystérieuse) un être dont seul Allah cerne la totalité, n'étant pas une partie indissociable du monde naturel et substantiel, mais en partie seulement associé à elle, car il est en lui une partie qui s'oriente vers ce qui transcende la matière. De là l'existence de l'homme tragi-comique : un être vivant en son corps (substantiel), dans la nature matière et dont une partie meut selon les lois de l'attraction et des

impulsions biologiques et instinctives, mais en même son âme aspire au monde des idéaux, de la constance et de l'esprit. Un être, dont les pieds s'enlisent dans la boue et les yeux scrutent les étoiles, qui trébuche constamment mais capable de se relever et de se surpasser. Mon faible pour les mots d'esprit n'est-il pas, par certains de ses côtés, une traduction de cette dimension dans le phénomène humain ?

L'existence d'Allah constitue la seule garantie pour l'homme / homme en ses deux parcelles : la naturelle et la non naturelle. Allah est la complétude infinie transcendant les limites de la donnée finie. C'est l'acmé à laquelle aspire l'homme et à travers laquelle il réalise la transcendance et sans laquelle le monde deviendrait une muette matière naturelle soumise aux lois du mouvement, de la nécessité et que l'on pourrait cerner, analyser et maîtriser. Et en tant que tel, l'homme se retrouve alors soumis aux mêmes catégories, car en l'absence d'Allah il se transforme en quantité matérielle en mesure d'être interprété par un ensemble d'équations mathématiques mortes qu'on pourrait connaître et prévoir.

Ce paradigme humain non matériel y n'était pas encore formé ni explicite dans mon coeur et ma raison mais il s'y dissimulait implicite et enseveli. Plusieurs éléments ont toutefois aidé ce paradigme à se mouvoir du monde du possible à celui du réel. J'avais parlé de mon enfance à Damanhour ; de la société traditionnelle que j'ai connu de près, avec ses qualités et ses défauts ; de l'opposition entre le contrat et la solidarité. Ces expériences constituaient, peut-être, le contexte global ou le sol fertile où se déversaient les autres expériences qui ébranlèrent les paradigmes, les idées, les catégories référentielles matérialistes sur lesquelles étaient fondées, pour un certain temps, ma vie intellectuelle.

Ce qui aida à incruster le paradigme composé dans ma conscience profonde et dans mon coeur : ma formation littéraire. La littérature peut être considérée comme l'unique spécialité qui continue à agir avec l'homme en tant qu'humain ; c'est-à-dire en tant que tout complexe qu'on ne pourrait réduire, dans le réel, à un ou deux éléments, tout comme on ne peut l'expliquer à partir d'eux. A l'opposé de l'économie, par exemple, qui étudie l'homme dans un cadre de données économiques, et seulement. J'ai étudié la littérature anglaise pendant la période comprise entre la moitié des années cinquante

et la fin des années soixante ; période où dominait le courant humaniste qui mettait l'homme au centre de l'univers, assurait sa différence essentielle des autres créatures et renforçait ses systèmes esthétiques et éthiques (quoiqu'il déniât ses systèmes religieux). Les tendances formalistes ne dominaient pas encore, bien plutôt ces tendances, à l'instar de la nouvelle critique, tentaient de trouver dans les figures esthétiques comme l'ironie, la structure des valeurs éthiques, voire religieuses. J'avais étudié la littérature avec des professeurs, en Egypte et aux Etats-Unis, qui adhéraient, pour la majorité d'entre eux, à la pensée humaniste. Ils refusaient l'idée d'abattre les limites esthétiques, épistémologiques et éthiques.

Ainsi affrontai-je le monde après être passé au matérialisme : un paradigme matérialiste tangible, un paradigme immanent qui atteint l'essence de l'homme dépassant la transformation de la matière. Il semblerait que l'histoire de ma mutation intellectuelle était l'histoire d'une lutte latente entre les deux paradigmes, car je réfléchissais, simultanément, selon le paradigme explicite, mais j'agissais et observais les autres selon celui immanent.

Devant la contradiction entre le paradigme dominant, d'un côté ; et le comportement de l'individu, suivant les règles qu'il observe dans le réel, de l'autre ; des crises, des secousses et des révisions ont habituellement lieu. L'une des premières fut ma décision de m'attacher à Huda malgré les analyses marxistes (signalés plus avant). Cela voulait dire une contradiction criante entre le paradigme théorique, matérialiste, abstrait et le paradigme comportemental, humain, spécifique. Il est certain que la vie de beaucoup de gens est traversée de contradictions entre la théorie et la pratique, mais ils parviennent souvent à une sorte de coexistence. En revanche, pour une personne comme moi qui essaie de vivre pleinement une idée, ce type de contradiction occasionne un véritable dilemme à résoudre différement. A titre d'exemple, l'individu peut être amené à revoir le paradigme dominant et y découvrir des éléments subsidiaires susceptibles d'expliquer son comportement et de mettre fin à la contradiction. Mais l'opération de découverte et de correction se poursuit de façon progressive, voire cumulative, jusqu'à ce que la nécessité d'adopter un nouveau paradigme se fasse sentir. Ainsi, en découvrant que Marx avait défini le mariage comme une relation économique emplie d'amour, recourant successivement à deux critères d'appréciation : l'un est matériel, le second non matériel (ils ne diffèrent pas notablement de mes paradigmes explicite et

implicite) ; son propos me soulagea beaucoup, conféra à mon comportement « non scientifique » une légitimité marxiste et m'aida à intégrer l'idée du mariage avec Huda dans mon système matérialiste.

Mais au fil des jours, les divergences s'accentuèrent et les contradictions s'amplifièrent au point que le conflit devint ingérable. La deuxième secousse, que j'ai eu à endurer, eut lieu quand Allah me combla de ma fille Nour. Le moment de sa venue au monde fut un instant de séparation dans ma vie, je me suis retrouvé, moi le rationaliste et matérialiste, face à un miracle qui me fit sombrer dans la contemplation : une fille qui, dès sa naissance, ouvrait ses yeux sur ce qui l'entourait, s'accrochait immédiatement à sa mère et de façon, pour moi, incompréhensible. Sa mère – ma camarade à l'université qui m'accompagnait au cinéma, aux excursions avec « nos amis » ou seuls – devenait du jour au lendemain une mère nourrissant au sein son enfant et s'attachait follement à elle ; et qui commençait à parler une langue étrangère pour moi ; ma camarade, mon épouse était désormais mère et entrait dans un univers nouveau au seuil duquel je m'arrêtais stupéfait. Au début, je ressentais comme une nausée et éprouvais un sentiment de rejet : ma camarade d'étude, comment pouvait-elle se transformer à ce point en me laissant seul ?

Au fur et à mesure, j'ai pu vaincre ce sentiment. Je commençai à observer cet être nouveau qui entra dans ma vie : est-ce seulement le résultat de réactions chimiques, d'enzymes, de glandes et de muscles ? Ce tout humain peut-il être réduit à ses organes matériels ? Est-il le fruit du hasard ou y a-il quelque chose qui dépasse la surface matérielle ? L'homme est-il une partie de la nature dont il n'en est séparé par rien, soumis à ses lois et à ses lubies (comme l'atteste fermement la méthode matérialiste) ou laisse-t-il deviner des mystères et des profondeurs ? J'étais surpris, malgré mes doutes philosophiques et mes préjugés matérialistes, de me retrouver écrivant un poème qui tentait d'absorber cet évènement à travers des images poétiques et religieuses car les représentations matérialistes ne suffisaient plus. Le phénomène humain était devenu pour moi un phénomène non matériel et non naturel, un miracle selon tous les paramètres en ma possession. Ainsi naquit l'homme homme (ou, comme il le deviendra, l'homme divin) !

(Tandis que Muhammad était triste dans sa grotte
L'incandescence de la lumière fit tressaillir son cœur

Tandis que ses sangs se répandaient sur la croix
Je présentais mes condoléances au Christ, vaincs !
Dans la forêt humide des alentours demeurant assis
Il s'éleva au ciel embrasser les soleils et la lune
Onction d'Allah tu angoissas mes nuits :
Tu lui donnas naissance Eve et ce fut Marie !)

Des évènements, difficiles à assimiler dans les limites du paradigme matérialiste dominant, se succédèrent. Il est une nuit dans ma vie que je n'oublierais jamais, je l'ai baptisée « nuit des pleurs de l'enfant » : notre fille Nour, alors qu'elle n'avait pas encore atteint ses deux ans, se réveilla une nuit pleurant de toute sa voix, sans raison apparente. Ces pleurs, en cette nuit-là étaient d'un sanglot étrange et qui nous échappait : un mélange de frayeur et de tristesse.

Sa mère la prit dans ses bras, la posa sur sa poitrine qu'elle la rassurât, mais sitôt que je m'en approchait, elle se mettait à crier de toutes ses forces. Alors, il ne me resta qu'à m'éclipser de devant ses yeux et qu'elle cessât de pleurer. Mais sa mère demeura à ses côtés jusqu'à son sommeil. Nous ne savons pas, jusqu'à maintenant, quelle était la raison de ces pleurs. Si j'évoque cette histoire c'est pour montrer cette conscience de l'inconnu dans lequel nous vivons et notre inconsolable besoin de la mère. Un fonctionnaire si « spécialisé » qu'il fût, pourrait-il comprendre la langue de l'enfant, sentir ses inflexions indicibles avec ses joies, avec ses peines ?

Après la naissance de Nour, mon épouse, à ma surprise, décida de ne plus poursuivre ses études supérieures (alors qu'on s'y était mis d'accord avant). Elle m'annonça qu'elle ne voulait pas priver sa fille de son droit au réveil, de son droit à toutes ses fonctions biologiques selon son propre rythme physiologique et qui apaise ses nerfs. L'annonce, sur le coup, m'effraya parce que je n'y ai pas pensé, je n'ai pensé qu'à l'aspect « matériel », à la prestation dans la sphère publique, à l'égalité entre l'homme et la femme oubliant totalement les droits de l'enfant. Cette peur de moi-même ébranla certaines de mes convictions, de mes catégories, et de mes paradigmes interprétatifs, qui dominaient ma raison et mon cœur jusqu'alors, et me les fit examiner à nouveau.

Lorsque Allah nous combla de la naissance de notre garçon Yâssir, nous croyions, ma femme et moi, que nous étions rompus à l'éducation des enfants. Mais voilà qu'il était tout différent de sa sœur, et il exigeait des compétences inhabituelles. Nour aimait et ne craignait pas d'expérimenter malgré son insistance sur des critères esthétiques précis que je dénommais aristocratiques. Quant à l'aristocratie de Yâssir, elle prenait une autre tournure : il détestait expérimenter. J'avais remarqué qu'il avait visionné le film de Akira Kurosawa : *Kagemusha* (le guerrier ombre) à plusieurs reprises au point qu'il le retînt intégralement. Et quand je lui ai demandé d'essayer un autre film, il me répondit : « Quand on atteint les sommets pourquoi vouloir en descendre ? » Alors que Nour avait une grande prédisposition pour les langues, Yâssir était doué pour les chiffres. Il posait d'étranges questions dont les réponses exigeaient une bonne connaissance des mathématiques. Il me demanda une fois alors qu'il n'était encore enfant : « Si un poisson faisant tel poids heurtait de sa queue un bateau pesant tant, le fera-t-il ou non chavirer ? » Nous riions de son irrépressible envie abstraite des chiffres et des relations mathématiques. Nous l'appelions le Compte (Compte) Dracula en jouant sur l'homonymie. Cette différence même, entre la fille et le garçon, renforça ma conviction en l'homme miracle, capable de transcender les déterminismes naturels (dans le cas présent, les conditions héréditaires et environnementales). Je commençais à prendre conscience de l'importance de la famille dans l'éducation, car une institution publique (quelle que soit sa performance) ne pourrait suppléer aux besoins psychologiques de l'enfant, besoins différents d'un enfant à un autre.

LA RELIGION ET L'IDENTITÉ

Parmi les choses que j'avais observées de manière directe et qui ont fait vaciller mes catégories de référence, difficiles à assimiler dans les limites du paradigme interprétatif dominant : avoir découvert, aux Etats-Unis, que tous mes amis étaient d'origines catholique ou judaïque (à l'exception de mon professeur, qui était protestant d'un groupe marginal). Je parle ici de leurs origines religieuses non de leurs appartenances religieuses réelles (pour la plupart, ils étaient athées ou agnostiques). Ce problème commença à m'intriguer car j'avais appris des manuels marxistes que la religion n'était

que l'opium des peuples, faisant partie de la superstructure qui dépendait de l'infrastructure. Elle ne peut donc être prise comme base solide pour la classification ou la perception (le véritable critère de la catégorisation – tel que nous l'avions appris – était l'économie). N'empêche, le fondement religieux était la seule interprétation possible que j'avais à donner à mon attrait pour les catholiques (leur croyance les encourageait à appartenir à un groupe et à avoir le sentiment de l'autre). Tout comme j'ai remarqué que plusieurs de mes amis Juifs ont un arrière-fond européen traditionnel qui ne s'est pas totalement dissous dans les dures valeurs contractuelles (à l'opposé de ce que j'appelle les « nouveaux Juifs », purs Américains dans leurs visions et dans leur comportement.)

Je commençais à distinguer différentes catégories parmi les étudiants : celui-ci devait être catholique, celui-là judaïque, cet autre protestant. Et lorsque je vérifiais mes conjectures, elles s'avéraient souvent. Je me répétais que mes catégories « protestant », « catholique » devaient, pour faire à ce point mouche, posséder une certaine justesse interprétative (je n'avais pas encore entendu parler de Max Weber et de sa fameuse thèse sur l'*Ethique protestante et l'esprit du capitalisme*), cette habitude me resta. Alors que je me trouvais en Allemagne en 1996 pour assister à un colloque sur l'islam, j'avais pour accompagnatrice une jeune demoiselle qui faisait preuve de beaucoup d'attention à mon égard, tout comme si elle eut été ma fille. « Etes-vous catholique ? », lui ai-je demandé en toute innocence. Ma question semblait l'avoir contrariée et offensée, et sa réponse trahissait de l'indignation. J'ai alors essayé de lui expliquer mon avis sur la personnalité catholique, beaucoup moins individualiste que la protestante ; et qui, de par son appartenance à l'église, ne se perçoit qu'en tant que membre d'un groupe ; que l'institution de la famille est plus forte chez les catholiques qu'elle ne l'est chez les protestants ; qu'en se montrant affable à mon égard (elle insista pour porter ma valise), j'ai juste présumé qu'elle était catholique. Malgré ma longue explication, elle m'en voulut comme si j'avais percé à jour un secret enfoui en elle. Elle croyait, peut-être, qu'elle était totalement laïque et qu'elle avait réussi à se débarrasser de son passé et ses reliquats.

A mon retour en Egypte en 1969, j'ai résidé au quartier du Nouveau Caire dont j'ai aimé l'architecture belge et islamique (notamment dans la zone de Kurba) avec ses diverses églises, ses terrains, ses fenêtres, ses jardins, ses

cafés comme l'Amphitryon, la Douve, le Palmyre. J'ai aimé cette symbiose des habitations et des commerces sans que les unes ne supplantent les autres. Par contre, mon passage au quartier Mu'adi ne fut d'aucun charme avec ses villas, éloignées les unes des autres et leurs arbres aux feuillages épais. J'ai fait une étude comparative entre les deux quartiers : après réflexion j'ai découvert que le concepteur du Nouveau Caire était un Belge catholique (les catholiques défendent l'idée de la primauté de la société et du groupe sur l'individu), alors que les architectes de al Mu'adis étaient des Anglais protestants et quelques membres d'un groupe juif d'origine occidentale. Je me disais en souriant : « J'aime mieux vivre dans le Nouveau Caire que dans le sol de al-Mu'adi. » (allusion sur un mode scénique et par homophonie à terre promise !).

En résumé, j'ai découvert la religion comme catégorie analytique et non plus comme une partie (non véritable) d'une superstructure dénuée d'importance, en elle-même, et qu'on pourrait interpréter (dévoiler, analyser) sise dans le cadre des éléments économiques. Le constituant religieux n'est pas une simple écorce superficielle mais une partie de l'être et de l'identité. Ainsi vacilla l'équation : « La superstructure n'est qu'une traduction de l'infrastructure. », se creusa le fossé séparant l'homme complexe du réel matériel et simple et augmenta l'efficacité des idées (le monde de l'esprit) dans l'interprétation du phénomène humain. Ma thèse de doctorat, par certains de ses aspects, fut une tentative de mise en pratique de cette dualité antinomique en comparant William Wordsworth, le partisan de la sentiment historique et « catholique », et Walt Whitman, le partisan de la sentiment anti-historique et « protestant » (je traiterai de façon détaillée ce point dans un chapitre prochain de ce parcours).

Je commençais à comprendre, comme je l'ai souligné précédemment, que la catégorie religion se révélait une certaine efficacité dans la réalité matérielle et dure et ne constituait pas une partie enfermée dans le monde du mystère; la religion devenait ainsi progressivement, dans ma vision, une partie de l'entité humaine historique et indissociée d'elle. Je commençais donc à m'intéresser à l'expérience religieuse musulmane afin d'en déceler la logique interne. Ma rencontre avec Malcolm X, le leader noir musulman, fut d'un effet profond sur moi, il s'appelait encore à l'époque Malcolm Little, mais il supprima son second nom et le remplaça par la particule X (considéré que c'était le

nom que lui attribuait l'homme blanc), plus tard il choisira celui de El-Hâjj Mâlik Ech-Chabâzz après sa conversion à l'islam. Après sa mort, un grand historien noir américain (John Hendrik Clarke) me demanda d'écrire une étude sur le rôle de l'islam dans sa vie. Je connaissais alors peu de choses sur l'islam (sauf ce qui est à la portée de n'importe quel musulman qui pratique les rites de sa religion sans en approfondir les dimensions philosophiques et épistémologiques). Mais après lecture de son *Autobiographie*, j'ai compris la profondeur de l'effet de l'islam comme idéal transcendant le monde matériel, et compris le rôle éclairant et révolutionnaire dans sa vie. Malcolm X était un dealer et un trafiquant de drogue, vivant totalement broyé dans son monde américain soumis à l'empire du dollar (comme il appelait le régime capitaliste). Après son emprisonnement, les musulmans noirs le convainquirent à entrer en islam et il le fit. Sa vie commença à changer prenant conscience de l'universalité de la vision islamique d'Allah, de Son essence singulière, simultanément, lointaine et proche. La phrase suivante revenait dans son *Autobiographie* : « Je sais qu'Allah est proche » comme axiome nécessaire. El-Hâjj Mâlik Ech-Chabâzz a perçu la nature communautaire de l'islam (à l'opposé de l'individualisme égoïste dans la société américaine), son rejet de l'incarnation et du racisme. Son *Autobiographie* atteignit le sommet : un changement révolutionnaire total, lors de son pèlerinage à La Mecque, dans un nouveau monde innocent, dans la ville bénie de La Mecque où il se découvrit des tendances idéales internes, et la possibilité de réaliser l'égalité sans abolir la différence. En prenant conscience du fait, Malcolm dépassa sa haine des blancs et revint aux Etats-Unis fonder un nouveau parti regroupant les blancs et les noirs refusant l'empire du dollar. Mais des balles perfides l'abattirent. Le titre de l'article que j'avais écrit s'intitulait « l'Islam comme chanson pastorale dans l'*Autobiographie* de Malcolm X » et je l'ai publié dans mon livre *Le paradis terrestre*, j'y reviendrais en détail plus loin. »

L'INDIVIDUALISME ET LE RELATIVISME

La civilisation occidentale moderne est, à mon sens, celle du paradigme rationaliste matériel (mais pas seulement comme je le montrerai plus loin). Ses grandes réalisations (technologie, science, domination du monde) sont la résultante de sa vision matérialiste qui lui permet d'écarter beaucoup

d'éléments éthiques et humains (non matériels) en simplifiant le réel dans l'optique de le dominer (car l'on ne peut dominer que ce qui est simple). Mais ses échecs, pas moins grands (la crise environnementale, les guerres mondiales, l'absence de direction et le changement des moyens en finalités, la prégnance de l'absurde et du néant), sont également à mettre au compte de sa vision matérialiste. La foi en ses valeurs est, généralement et pour l'essentiel, une foi en la capacité du paradigme matérialiste (dans ses multiples manifestations : le libéralisme individuel, le fascisme totalitaire, le socialisme collectiviste, le pragmatisme nietzschéen et darwinien) à interpréter le réel et à le mettre en marche. Et naturellement, j'adhérais à cette vision fondé – que j'étais sur ma foi en le rationalisme matérialiste – et ne formulais aucune objection ni règle d'exception : l'adoption du paradigme matérialiste voulant dire l'adhésion au paradigme occidental (marxiste dans mon cas).

La différence radicale, séparant l'annonce du paradigme (ses idéaux auxquels je crois) et le réel occidental tel que je l'ai montré, ébranlait son emprise. A titre d'exemple, j'imaginais, comme beaucoup de personnes, que la civilisation occidentale était celle de l'individualisme et que la civilisation orientale était communautaire. C'est ainsi que nous avons appris et perçu le monde (certes, il y avait les thèses « scientifiques » toutes prêtes qui expliquaient cela : économie capitaliste, l'idée du mouvement des lumières, christianisme occidental, etc). Mais lorsque je suis allé en occident, j'y ai remarqué une standardisation effroyable dans les différentes formes de vie et dans les types humains. Point sur lequel s'est penché la sociologie occidentale surtout après l'apparition des nouvelles sciences étudiant le comportement de l'homme, soit dans son travail soit dans sa vie privée, qui rationalisent et maîtrisent la vie de l'homme suivant une stratégie définie (sommeil, repas, travail). Tout est désormais préparé d'avance et avec minutie : congés, fêtes et jusqu'aux obsèques. Il existe actuellement un métier qu'on nomme « organisateur de fêtes » (nous la voyons également s'introduire dans nos pays) qui s'occupe de tout, au point que le concerné, même, ne peut rien y changer au plan arrêté.

Mon premier contact avec cette standardisation excessive, qui caractérise la vie aux Etats-Unis, s'est faite de façon fortuite au milieu des années soixante alors que j'effectuais une tournée de deux jours à travers le pays (de New York jusqu'au Minnesota). Le bus qui nous amenait s'arrêtait,

le long de son trajet, devant les stations Howard Jensen et leurs chaînes de restaurant ; nous descendions et les serveuses, avec leurs larges sourires, nous servaient les repas que nous commandions. J'ai pris mon premier repas avec beaucoup d'appétit en les remerciant de l'impeçcable tâche accomplie, mais le chauffeur de bus répétait le même manège et allait stationner chaque fois devant les établissement, Howard Jensen, à la même architecture, la même disposition du mobilier, la même nourriture, le même sourire des serveuses, etc. Tout s'ordonnait et devenait prévisible dans le moindre détail. Et au bout de la quatrième fois, je devenais conscient du danger que constituait la standardisation : je montrais un visage renfrogné à la serveuse au sourire factice « payé » et j'avalais, du bout des dents, le plat au cellophane, pour ne pas souffrir de faim.

Dans les cocktails auxquels j'assistais, je remarquai que les employés s'efforçaient, de manière assez affligeante, à gagner l'affection de leurs patrons. Ils devaient même prouver que leur vie de famille était équilibrée que leurs épouses leur assuraient une stabilité suffisante pour ne pas perturber le rythme de la production et du travail ; la vie privée se retrouvait ainsi au service de la vie publique (et les femmes des employés devaient, à leur tour, s'entretenir avec les chefs ou leurs épouses et les rassuraient que tout allait pour le mieux).

J'ai vécu une situation diamétralement opposée lors de mon retour en Egypte en 1969 revenant des Etats-Unis : nous avons, mon épouse et moi, invité le corps enseignant, formé de femmes, de la Faculté des Filles et leurs époux à dîner chez nous. A ma surprise, elles vinrent, pour la plupart, seules. Nous dînâmes et discutâmes d'un peu de tout pendant la soirée. Mais quand je réfléchis à cet évènement, j'en déduit que leur vie publique, pour elles, était dissociée de leur vie privée. La sphère de la vie privée possédait sa sacralité, sa particularité, sa singularité et qu'on ne devait, sous aucun prétexte, subsumer à la vie publique. De la sorte chaque professeur affirma son indépendance, sa singularité et la sacralité de sa vie privée !

Je rencontrais beaucoup d'Américains qui changeaient leurs habits, leur mode culinaire ou leur comportement selon la mode du jour et adoptaient certaines recommandations contenues dans des catalogues ; ce qui me faisait, certains moments, rire ; d'autres, attrister. Le fait m'amena à penser que ce qui régnait aux Etats-Unis n'était pas l'individualisme, mais le pragmatisme.

L'homme pragmatique se figure exprimer son intériorité alors qu'il ne fait, en réalité, que s'acclimater à ce qui l'environne en réagissant immédiatement aux signes, appels, publicités, manifestes politiques qu'ils reproduit avec dextérité et conformément aux modes en vogue. Un sociologue occidental a défini la modernité comme : « la capacité pour l'homme de changer de valeur suite à une courte publicité. » Cette réalité allait à l'encontre de ce que nous avions appris sur l'homme occidental : faustien et prométhéen, se tenant seul sur le pinacle du monde en lui dictant ses volontés, sa religion est de son propre cru et qui tente d'imposer ses visions au reste du monde. Je n'ai rien trouvé de tel (sinon, et essentiellement, dans les œuvres littéraires). Naturellement, il y avait les personnalités faustiennes et nietzschéennes qui broyaient les autres, mais l'écrasante majorité des gens, sans potentiel critique ni sentiment de soi forts, manquaient de confiance en soi, tiraient leur propre image des mass-média féroces et envahissants.

La quasi-totalité des sociétés humaines, dans le passé, tendaient, à mon sens, vers l'apaisement de l'homme de manière qu'il conservât son équilibre par rapport à soi et à la nature (équilibre rompu à cause de son humanisation et de sa conscientisation). L'homme, à travers son histoire, développa plusieurs rites afin de s'assurer la continuité de la vie et d'y rendre intelligible les différentes ruptures. Et l'une des plus importantes institutions, développées par l'homme pour trouver la quiétude, fut, peut-être, la famille. Quant aux sociétés modernes (notamment la société américaine), elles firent de la productivité et du dynamisme des finalités. Et l'individu apaisé et équilibré se tiendrait à l'opposé de l'individu productif et dynamique (l'angoisse, d'après Max Weber, suscite une tendance impérialiste en l'homme qui le met en volonté d'envahir le monde, de le posséder, de le vaincre, de le soumettre et, finalement, de se dominer soi-même pour se prouver sa force et, ainsi, s'assurer un peu d'équilibre.) La société américaine est la société de l'angoisse qui fait l'apologie de la rationalisation et en même temps propulse ses enfants, à un âge précoce, dans l'arène du marché. A dix-huit ans, le jeune doit quitter sa famille pour vivre indépendant et poursuivre ses études. En plus de l'effritement de la famille que le sociologue américain Christopher Wallace qualifiait d'« Un port dans un monde sans cœur. » Cet individu isolé, qui ne ressent aucune quiétude, se retrouve confronté à une multitude de choix et d'informations qui l'absorbent totalement, sans groupe référentiel

confiant, légitime et détenteur de sens éclairant qui puisse l'aider à prendre une décision.

J'ai procédé à une opération de comparaison (mentale) entre les types américains qui m'entouraient et les types égyptiens que j'avais connus en Egypte (à la fin des années soixante). J'ai trouvé que l'univers égyptien était plus débordant, plus solide, l'homme égyptien était capable d'aimer et de détester ; de se montrer solidaire ou d'intriguer ; de se ressouvenir et de s'enthousiasmer pour son pays et pour soi ; sans croire niaisement ce qu'on lui racontait, Il vérifiait ce que lui distillait la radio égyptienne en allant sur des fréquences des radios étrangères pour confronter les deux informations. Quant à l'homme américain, il croyait dur comme fer ce qu'on lui disait et des capsules informatives lui étaient administrées qui accentuaient sa dépendance externe et sa fragilité interne.

Lorsque j'ai étudié la littérature américaine (notamment la poésie de Walt Whitman), j'ai été confronté à ce phénomène étrange : la coexistence simultanée de l'égocentrisme et de l'annihilation de soi dans la totalité (la nature, les autres créatures, les Etats-Unis d'Amérique), malgré leur contradiction. J'avais à l'époque appelé cela : l'oscillation entre le solipsisme et l'extrême objectivité. Je commençais à relever que la société moderne, qui prétend défendre l'individualité, la sape, en réalité, et la dissout en agressant, en elle, le monde intérieur de l'homme. C'est une dualité fondamentale dans la civilisation occidentale moderne qui demeura en suspens dans ma pensée et exigea une explication. Je l'appelle présentement : l'égocentrisme qui aboutit à la concentration sur l'objet. J'en donnerai comme exemple les soldes semestrielles (hiver et été) : celui qui décide de s'habiller à la « dernière mode » est une personne centrée sur elle-même et qui aspire à sa pleine réalisation, mais le paradoxe est que, s'y conformant, se déleste totalement de son individualité obéissant, en réalité, aux injonctions des concepteurs de modes car ainsi le veut la « mode cette année » ; c'est-à-dire qu'il se focalise finalement sur l'objet. Dans l'une de mes études sur le laïcisme, j'y montre que cette typologie est fondamentale dans la civilisation occidentale moderne en donnant plusieurs exemples pris dans différents champs de la pensée et de la société. Ainsi, vacillèrent la troisième puis la quatrième de mes catégories référentielles. En revanche mes conjectures se trouvèrent raffermies à la lecture

des œuvres de Herbert Marcuse et celle des travaux d'autres sociologues occidentaux, qui ont étudié le phénomène de la standardisation, du sentiment de l'exil, de l'homme unidimensionnel ; quoique tous ne voient pas de rapport nécessaire entre la modernisation et l'individualisme. Ils considèrent, plutôt même, que la modernisation, dans certains de ses étapes et évolutions, met fin à l'individualisme. Marcuse a montré que les sociétés occidentales développées sont des sociétés qui pèchent par « un certain manque de liberté dans un cadre démocratique raisonnable », c'est-à-dire que ce sont des sociétés totalitaires qui ont réussi à aliéner les citoyens en les amenant à intérioriser l'avis dominant dans la société et de s'y conformer sans répression policière venant du dehors au point que l'individu ne voit plus, comme finalité à la vie, que la productivité et la consommation.

Quand j'ai essayé de comprendre ce phénomène, je suis arrivé à ce constat que la relativité épistémologique et éthique qui devait, normalement, libérer l'homme et lui ouvrir un espace où il puisse affirmer son individualité a abouti au résultat contraire. La relativité ôte au monde sa sacralité (l'homme et la nature) en mettant toutes les choses au même pied d'égalité. De là, l'injustice équivaut à la justice et vice versa ; la révolte contre l'injustice ne diffère pas de la soumission à elle. Il devient très difficile, sinon impossible, à l'homme / individu de prendre quelque décision à propos de n'importe quoi ; par contre il sera facile de prendre des décisions en son nom et de le dominer politiquement. La relativité réduit l'homme / individu de l'intérieur faisant de lui une personnalité fragile incapable de prendre la moindre décision ; mais elle reste en mesure de donner une expansion à n'importe quel sujet et à n'importe quelle chose.

La relativité a vidé l'homme américain de l'intérieur faisant de lui un être indécis et à la portée des vents : si l'individu décide quelque chose comme de s'engager ou même d'aimer une fille, vite le doute l'assaille. Alors il commence à se poser des questions sur la justesse de la décision prise : Est-elle à 100 % valable ? Quelles vont être les réactions des autres ? Tout cela le tétanise, le paralyse et il tombe sous le joug de ce que j'appelle l'« impérialisme psychologique » qui a fait de l'homme relatif et hésitant une proie facile pour ses traquenards (je traiterai ce point plus loin). La relativité, plutôt que de faire de l'homme une personnalité révolutionnaire, a fait de

lui une personnalité conservatrice et réactionnaire, accommodante à merci. Mais dans certains cas – comme je l'ai souligné avant – apparaissent des personnalités nietzschéennes autocentrées qui se considèrent comme l'alpha et l'oméga : travers qui touche beaucoup plus les intellectuels que les autres. Quant à l'ensemble des gens, l'effritement des critères éthiques et sociaux, courants de la société, les laissent désemparés et sans normes. Ils perdent pied, accroissent leur fanatisme, se replient sur eux-mêmes cherchant un point d'ancrage solide et quelque certitude à quoi s'accrocher. Je vais jusqu'à affirmer que la permissivité sexuelle et la boulimie consommatrice dans la société moderne sont, par certains de leurs aspects, l'expression désespérée d'un désir de point d'ancrage solide dans le monde fluide de la relativité. C'est cette situation qui explique l'hégémonie d'une philosophie aussi réactionnaire que le pragmatisme et la domination du courant politique conservateur aux Etats-Unis, pire le désintérêt total pour la chose politique. Les Républicains et les Démocrates alternent au pouvoir bien qu'il n'existe pas de différence fondamentale, théorique ou pratique, entre eux.

L'on peut comparer ce que subit l'homme occidental, dans le monde de la relativité, à ce qui m'arrivait lorsque j'allais au supermarché (si mon épouse se trouvait occupée). Elle me fournissait la liste des produits à acheter et je partais au supermarché, dont la surface égalait la ville de Damanhour, où l'on trouvait des marchandises innombrables et de tout genre. Si je tentais de découvrir le nouveau, constant et quotidien, je me perdais totalement. Si je me conformais à la lettre de la liste, de nouvelles difficultés surgissaient, entre autres localiser l'endroit de la marchandise dans cet immense magasin. Je lisais les pancartes, suspendues sur les allées, qui nous renseignaient sur les produits : conserves, lessives, etc. Mais si je ne parvenais pas à localiser l'allée de la marchandise (ce qui m'arrivait souvent), je me dirigeais au point de renseignements où l'on me servait souvent cette réponse ambiguë : « Si nous avons ce produit, il devrait être dans l'allée 5 », par exemple. La plupart des employés des supermarchés sont des étudiants qui perçoivent un salaire minimum, n'occupent pas ses postes de façon permanente et sont dépourvus d'expérience. Je me dirigeais à l'allée indiquée, heureux si j'y trouvais le produit recherché. Mais une autre difficulté s'ajoutait, le « nouveau » venait de sortir et mon épouse n'était pas à jour quant à l'évolution des produits

parce qu'elle étudiait également. Si elle me demandait des céréales, en m'en précisant la marque qui, entre temps, s'était divisée en plusieurs produits : au miel pur, vitaminé ; en ordinaire et supérieur et conseillé aux enfants, et ce dernier, à son tour, en lettres alphabétiques ou sous formes de dinosaures. L'achat des olives constituait un véritable casse-tête : au début nous avions des olives normales, qui devenaient, au bout d'un mois, super olives ; le mois d'après super extra olives jusqu'à ce que tu aies l'impression qu'une olive a atteint le volume d'une tête humaine voire du globe terrestre. Je restais stupéfait devant tant de choix : obtempérer à quelque voix interne (souvent celle du dernier message publicitaire mémorisé) ; prendre quelque chose au hasard, appeler mon épouse pour me livrer ses préférences et me délivrer de l'embarras du choix. Et de la sorte, l'abondance, plutôt que de me donner la liberté du choix, m'aliénait.

Cette histoire pourrait éclairer ce problème. Il existe à New York un magasin de produits alimentaires dénommé Bazars avec tout un stand réservé aux seuls cafés : tous les genres de cafés, une quarantaine au minimum. Nous sommes allés, mon ami Kévin Reilley et moi, y acheter du café et nous nous mîmes à discuter du café à prendre. Nous sommes arrivés à la conclusion que nous pouvions prendre deux, trois ou quatre marques différentes et de les mélanger. Je me suis demandé pourquoi pas prendre tous les cafés et procéder à tous des mélanges ? Et évidemment, nous avons oublié le café et commençâmes à parler des différentes probabilités qui demanderaient, à être toutes essayées, une vie entière. Et encore qu'au bout d'une semaine d'analyses comparatives, l'homme oublierait jusqu'au goût du café 1 mélangé au 2, ou au 3 et ce dernier avec le 4 et 5. Quant au goûteur son palais pourrait changer selon le changement de son état physiologique ou psychique. Le choix du meilleur café possible s'avérait impossible à réaliser. L'individu doit accepter ce qu'il connaît ou ce dont il est informé par ses proches et ses amis ; adopter cet adage populaire qui dit « interroge qui a de l'expérience et n'interroge pas un médecin » ; plutôt que cet autre « qui vivra verra et qui expérimentera verra davantage. »

Cette question de la relativité transparaît de façon humoristique de ma relation avec mon ami Kévin Reilley, Quand nous sortions ensemble à New York, nous commencions par nous demander si l'on devait aller au théâtre ou au

cinéma ; si c'est le théâtre dans lequel et quelle pièce voir, et ainsi de suite. Une fois après avoir décidé d'aller dîner dehors, il commença à énumérer les qualités de différentes traditions culinaires : l'indienne, la chinoise, l'espagnole ; il y a une chaîne de restaurants sur l'avenue de Broadway qui proposait des repas sino-espagnol. Il paraîtrait qu'avec l'émigration de beaucoup de gens de l'Amérique latine aux Etats-Unis, des Chinois qui, jusqu'alors y vivaient, les avaient imités. Puis il insista sur la différence entre les plats chinois, indiens et thaïlandais ; puis ceux du Royaume du Népal et alla à sa bibliothèque chercher un livre sur le sujet. Son épouse nous cria qu'elle avait faim qu'elle avait envie de manger des crudités. Kévin se mit à nouveau à parler d'autres plats. Son épouse trancha le débat en décidant d'aller dans le restaurant le plus proche !

La psychiatrie a montré que les choix multiples occasionnent des problèmes psychologiques. Quand l'homme est confronté à des choix multiples où il doit choisir une solution entre plusieurs, alors que la différence entre elles est minime, et qu'il est seul à le faire, cela lui demande un grand effort psychologique qui exerce une véritable pression sur lui et que peu de gens supportent.

Parmi les comédies qui montrent à quel point la relativité brime l'homme occidental, mon histoire avec « miss Eizo », qui a participé avec moi à un colloque consacré à la protection de l'environnement organisé en France à Forcalquier (dans les environs de Marseille). Alors que nous discutions des différentes formes de violence dans le monde avec un groupe de conférenciers, miss Eizo dit qu'elle ressentait comme une forme d'oppression de ne pouvoir être choisie comme papesse (à la tête de l'église catholique au Vatican, car elle était femme). J'ai renchéri (pour faire naturellement de l'humour) en disant que je ressentais la même chose, car je ne pourrais pas être désigné comme pape étant musulman. Mais plutôt que de faire rire les gens autour de moi, ils se turent. Et voilà qu'Eizo prit mon parti sans que je sache quoi faire. Heureusement pour moi, elle quitta notre groupe, ce qui encouragea certains à prendre la parole : « Miss Eizo, n'a-t-elle pas un peu dépassé les bornes ? », même devant une situation d'une nette clarté et sans ambiguïté aucune, ils éprouvaient des difficultés à formuler courageusement leur avis.

Je regardais une fois un show à la télévision britannique où l'on voyait à l'écran une famille composée du mari, de son épouse et de leurs deux enfants, avec un élément discordant : la présence de l'amant (celui de

l'homme et non de la femme) qui vivait avec eux et sous le même toit, avec cependant l'accord de l'épouse et des enfants. Le public était confronté à une vraie problématique : tous les membres de la famille étaient d'accord sur cette situation insolite. D'un côté, nous avons l'accord (condition essentielle et unique pour toute relation sexuelle en occident [que l'on désigne par l'expression « consentement mutuel »] c'est-à-dire consensus et accord, c'est donc une pratique sexuelle qui s'accomplit avec l'approbation des deux parties, donc légitime et la société n'a rien à y voir) ; de l'autre, la déviance sexuelle qui caractérise ce genre de situation ! Mais il n'y a aucun terrain d'entente transcendantal (religieux, éthique ou humain) auquel tous pourraient adhérer, qui servirait d'assise et établirait les normes. Chaque fois qu'un des invités du public marquait sa désapprobation, le mari, qui avait fait venir son amant, répondait, en toute assurance, que son épouse était d'accord et heureuse et que ses enfants l'étaient aussi, et toute intrusion dans leur vie privée serait une atteinte à leur liberté et à leur droit au choix. Il semble que l'on encourage actuellement deux valeurs en occident qui sont devenues deux normes : la sensibilité et la largesse d'esprit. C'est-à-dire que l'homme devrait être sensible envers les autres et ne pas blesser leurs sentiments de quelque façon que ce soit et faire preuve de largesse d'esprit. Il doit accepter toute forme de comportement quelle que soit son étrangeté ou sa déviance. Il va sans dire que ce type de normes ouvre la porte à l'acceptation de tout et de n'importe quoi. Qui voudrait être décrit de caractère obtus et à l'horizon étroit ? La discussion se déroula entre deux groupes, chacun fermé sur lui-même jusqu'à ce qu'une personne, parmi celles présentes, découvrît que les enfants, de par leur jeune âge, n'étaient pas en mesure de choisir. La présence donc de l'amant serait une violation de leurs droits. Le public alors respira en trouvant une rampe d'attaque philosophique fondée sur la liberté de choisir et lui confit en même temps la possibilité d'attaquer la déviance. Ils assenèrent leurs attaques avec force et l'homme et son amant se turent. Mais le présentateur, afin de regagner la perspective relativiste, dit : « Malgré tout, nous devons remercier un tel et un tel pour leur courage d'avoir accepté de participer à ce programme. »

Un fait contradictoire accompagna la relativité : une tendance scientifique intégrale que l'individu parvienne à la certitude scientifique objective

à propos de tout y compris des faits humains, et de ne pas se suffire d'un niveau raisonnable de connaissances. Cette fermeté scientifique suppose une possibilité pour l'individu de s'exprimer avec exactitude sur tout ce qui lui importe et de le définir avec la plus grande clarté. Ce qu'on ne peut exprimer n'existe pas, et les sentiments, dans leur expression, ne sont que des phrases « quasi assertives » (comme le soutiennent les partisans du positivisme logique) qu'on ne peut ni confirmer ni infirmer. C'est encore une autre dualité fondamentale dans la civilisation occidentale moderne : le balancement entre le scepticisme et la certitude ; entre la langue iconique spécifique et la langue scientifique et mathématique. La langue anglaise a été disciplinée, elle est devenue une langue précise, logique, solide au plus haut point qui ne contient plus de mystères ou de zones d'ombres. Je me souviens qu'une fois une des amies de mon épouse, sur le point de divorcer, vint nous demander notre avis sur le sujet. Elle s'assit et exposa sa situation d'une manière qui ne laissât planer aucun doute ou hésitation. Elle ne trahissait aucun sentiment de libération d'un poids oppressant, nous ne savions finalement si elle en souffrait ou, au contraire, si elle s'en réjouissait. Je n'avais rien à en dire sinon que son aisance à parler et sa maîtrise de la langue anglaise ont fait qu'elle résuma sa vie de manière qui ne laissât aucune chance à la reprise ou à l'effort. Son exposé ressemblait plus au plaidoyer d'un avocat habile qu'à celui d'un homme encore incertain de sa décision et demandant conseil.

Le même lien entre la relativité épistémologique (fluide) et le positivisme ferme et logique (solide) pourrait ressortir de cette histoire et illustrer mon idée. J'étais à une fête de mariage de l'une des amies de mon épouse et parmi les personnes invitées se trouvait une jeune femme subjuguée, jusqu'à l'extrême, par la tendance à la relativité et à l'objectivité logique. J'ai tenté de la convaincre que l'échange humain n'exigeait pas le préalable de la précision dans le propos qui transformerait le dialogue humain en équations mathématiques. Il appellerait plutôt la tolérance de l'autre et son respect. Tout dialogue s'appuyait sur des généralités communes que personne ne revendique malgré leur existence. Mais la jeune fille insista sur l'idée que toute chose devait être précisément posée.

Le jour d'après, croisé par coïncidence, alors que je me trouvais à la bibliothèque de l'université, par la même jeune fille qui, sans revenir ni évoquer

la discussion de la veille, me demanda l'heure en usant de l'expression suivante : « Avez-vous l'heure ? »[39], je lui ai répondu : » oui, j'ai l'heure ! » et je poursuivais mon chemin, la laissant perplexe, sans lui répondre exactement ; avant de revenir sur mes pas. « L'extrême précision, lui dis-je en souriant, conduirait, dans les rapports humains, à ce type de comportements. Tu m'as demandé si j'avais ou non l'heure. Et ma réponse est à la mesure de la question ». Je lui ai expliqué que si on se limitait à l'extrême précision, ma réponse suffiraient amplement, voire plus que cela serait désobligeant. Elle devait donc formuler sa question ainsi : « Pouvez-vous m'indiquer l'heure qu'il est, si vous le savez ? », alors, et alors seulement, j'aurais pu le faire. Nous en rîmes et nous nous séparâmes sur ce propos.

L'exagération dans la relativité a fait que des concepts humains innés comme le sentiment du bonheur ou du malheur devenaient lieu d'interrogation, à cause de la perte des critères et de la capacité de jugement. On pouvait lire récemment dans le *Times* un article intitulé : « En bonne santé et riche mais malheureux ! » où l'on rappelait qu'à cette question, posée à des Européens : « Etes-vous heureux ? » ; les plus riches et les plus développés, en l'occurrence les Allemands, étaient les plus malheureux ; mais, en contre partie, les plus pauvres et les moins développées, les Irlandais et les Portugais, étaient les plus heureux. Une des sociétés spécialisées dans les sondages d'opinion a développé un critère qu'elle a appelé l'« indice d'espoir ». Elle trouva que le pessimisme, quant à l'avenir, régnait en Europe surtout dans les pays situés le long du Rhin (en Allemagne où le produit national brut atteint 28 000 dollars) ; alors que 42 % en Afrique du Sud et 64 % au Brésil (où le produit national brut, successivement, ne dépassait pas les 3 500 et 4 400 dollars) des personnes sondées gardaient un espoir en l'avenir. L'article soulignait que les critères de la croissance humaine, mis en œuvre par les Nations Unies - critères fondés essentiellement sur le revenu, l'enseignement, la moyenne d'âge - s'avéraient insuffisants. L'auteur ajoutait que selon ces critères un groupe de personnes, atteintes de maladies nerveuses et dont les membres sont titulaires de diplômes de doctorats et la moyenne d'âge était de 90 ans, obtiendrait les premières places. Car la maladie nerveuse n'était pas retenue comme critère. L'article s'achevait par une allusion à la tribu des Batékés[40],

[39] En anglais dans le texte:»have you the time?
[40] Batékés ou Bakongos ?

vivant au Congo, qui avait décrit l'homme occidental comme une « chauve-souris constamment voletant mais sans savoir où. » Je parlais souvent à mes amis américains de l'amplitude du malheur où vivait l'homme américain dans une des sociétés les plus riches du monde : une maison loin de son habitation, un rythme de vie effréné ne laissant place à rien d'humain, des heures pénibles de travail, une moyenne de divorce élevée, des programmes de télévision insipides qui conduisent à un sentiment fort de solitude. Les réponses qui m'étaient renvoyées étaient toujours les mêmes : « Comment peux-tu savoir cela ? Peut-être sont-ils heureux comme ils sont ? Et qui es-tu pour émettre un tel jugement sur leur vie intime ? » Au début, je ne savais quoi répondre mais j'avais appris à fournir des statistiques sans rapport direct avec la situation économique : le nombre d'heures que le citoyen américain consacre à ses enfants, celles passé avec le psychanalyste, devenu un élément indispensable de la vie courante aux Etats-Unis (35 % de la jeunesse du pays le plus civilisé sont atteint de troubles psychiques). Je faisais également allusion à la grande consommation des psychotropes, des tranquillisants et des drogues dont la courbe, malgré la lutte acharnée contre ses circuits, restait ascendante. Je livrais toutes ces données en tant qu'indices objectifs sur la structure profonde de la condition malheureuse occultée par l'apparent bonheur superficiel et le désir lancinant de l'homme américain de retrouver un certain équilibre perdu. Car il est difficile de concevoir un bonheur sans équilibre dans une société qui a fait du bonheur terrestre son objectif final et unique et qui prétend pouvoir atteindre ses objectifs.

En outre, j'avais usé des termes comme « déréliction », « étrangeté » pour rendre intelligible ce type de phénomènes. Il fallait prendre des concepts n'ayant pas de rapport avec le monde économique (matériel) mais étroitement liés au monde spirituel et moral. De même que le recours à la « nature humaine » comme référence finale se révélait antinomique avec la relativité absolue et ses conséquences fluides ; avec l'absence de frontières et l'incapacité de jugement. Ce qui mérite d'être retenu : les sciences humaines occidentales réfutent le concept même de « nature humaine » dans la mesure où il représente, un tant soit peu, un aspect solide dans un monde qui se voudrait constamment fluide.

Parmi les histoires tristes qui peuvent nous instruire sur l'absence du concept de nature humaine et comment elle rend l'homme incapable de juger :

celle de ma brillante et révolutionnaire étudiante de l'Université de Rutgers où j'avais enseigné quelque temps. Cette étudiante avait obtenu des évaluations élevées la première moitié de l'année universitaire, mais déclinait, à ma surprise, le deuxième semestre. Je l'ai donc convoqué dans mon bureau pour en connaître les raisons. Elle m'informa que son mari faisait venir sa copine à la maison et ils couchaient ensemble dans sa chambre et sur son lit. Alors qu'elle dormait dans le salon la nuit sur le canapé et, plutôt que de laisser paraître quelque sentiment naturel de malaise, me dit en toute objectivité : « Le canapé du salon n'est pas du tout confortable, je dors donc mal. » Je lui ai répondu qu'elle devait, dans ce cas, penser à s'acheter un canapé plus confortable. Elle m'observa et comprit que j'entendais parfaitement ce qu'elle n'osait avouer.

Il paraît que la loi américaine, elle-même, dans son adoption des concepts relatifs, rencontre des difficultés à promulguer ses lois. Une collègue m'a raconté qu'une fois, elle se trouvait assise sur le giron de son copain qui conduisait sa voiture. Ils furent arrêtés par un officier de police, indigné de leur comportement, mais que la loi n'autorisait pas à sanctionner ce genre de comportement. Il dressa un procès verbal au chauffeur sous le motif que sa copine lui obstruait la vue et gênait la visibilité !

Il est apparu un phénomène étrange aux Etats-Unis : celui de l'augmentation du nombre d'adeptes de l'astrologie et de la chiromancie (la famille Reagan avait leur propre astrologue, attitrée, à la Maison Blanche). Tout comme l'on constate la diffusion de religions nouvelles (comme l'adoration du soleil, la foi en les capacités extraordinaires de la pyramide[41], le culte de l'astre terre Gaia). Je soutiens, dans un essai de compréhension de ce phénomène, que, malgré la croissance des équations relativistes, l'homme reste un être métaphysique qui se pose des questions eschatologiques sur le sens de l'univers. Mais le ciel de l'homme occidental est matériel, il ne laisse pas de place à des constantes éthiques, surtout avec la diffusion de la morale du marché. La modernité occidentale est une modernité qui sépare la science, la technologie, la vie de la morale, du but et de la finalité. Le résultat en est la foi en ce que j'appelle une « métaphysique sans éthique », comme de croire, pour l'homme, aux ovnis, ce qui lui donne l'assurance métaphysique recherchée sans l'engager moralement.

[41] Les forces attribuées au delta

Un certain relativisme commence à voir le jour aussi bien en Occident qu'en Orient : celui de revendiquer, pour l'homme, plus d'un paradigme. La société américaine ressasse à l'envi des chansons qui parlent, pour la plupart d'entre elles, d'amour, surtout d'amour romantique. Mais cette même société ne cesse de prôner la lutte pour la survie comme valeur essentielle. Souvent les parents se retrouvent tiraillés entre des modèles opposés dans l'éducation de leurs enfants : doivent-ils préserver leur innocence, et de fait leur romantisme ou leur inculquer les techniques de la lutte pour la survie dans le monde du marché et du contrat ? S'ils préservent leur innocence, ils leur amoindrissent dans leur lutte pour la survie ; s'ils choisissent l'autre option, ils leur font perdre leur innocence. Certains Américains (et beaucoup d'êtres humains) tranchent ce problème en adoptant deux paradigmes à la fois : l'un propre à la vie privée, l'autre à la vie publique. Ainsi, l'on trouve un professeur de philosophie faisant l'apologie de la licence dans ses cours s'en tenant, dans sa vie privée, rigoureusement à la vertu qui est loin de sa vision philosophique. Je discutais une fois avec l'un de ses hérauts de la liberté morale totale et de la relativité épistémologique et c'était, à mettre sur son crédit, un homme très vertueux. « Je crois, me dit-il, à la relativité épistémologique, mais on ne peut pas dire, pour autant, que je suis moralement dissolu – Tu iras donc au paradis, lui répondis-je irrité, et tes idées en enfer. »

Cette relativité ne cessa de s'élargir qu'elle réduisit tout (le sentiment de l'existence sensible du monde, le sentiment que c'est un tout homogène, le sentiment d'aucune valeur ou centre). La fluidité et la relativité envahirent tout sur leur chemin qu'il ne subsistât nul fondement à quoi s'en tenir (l'on qualifie la post-modernité d'anti-fondamentale, car elle interagit avec un monde sans fondements et dépourvu de centre : un monde fluide sans ancrage.) Pour éclairer cette idée, j'évoquai dans l'une de mes conférences sur « la post-modernité » cette anecdote égyptienne : « Un juge essaya d'éveiller la conscience d'un opiomane qui lui a été présenté à plusieurs reprises au tribunal. – Pourquoi, par Dieu, fumes-tu, l'interrogea le juge, constamment du hachisch ? – Afin d'oublier, répondit l'accusé, monsieur le président. – Oublier quoi ? – Je ne m'en souviens plus ! » La mondialisation a été définie comme une volonté de destruction de toutes les convictions et de tous les postulats, (de là l'on peut déduire que la post-modernité est l'idéologie du nouvel ordre mondial.)

Cette logique relativiste extrême, ce déni du centre et du fondamental pourraient transparaître de la position de ce journaliste américain (diplômé de Princeton) qui vint un jour me voir dans mon bureau à l'Institution *al-Ahram* lorsque j'y exerçais encore au Centre d'Etudes Politiques et Stratégiques. Il rejetait catégoriquement toute forme de généralisation, considérée qu'elle ne renvoyait à rien d'immédiat ou de précis. A titre d'exemple, il ne reconnaissait l'existence d'aucun pays et des Etats-Unis mêmes, car, selon lui, les « Etats-Unis » n'étaient qu'une formule globale qui s'éloignait de la « réalité » précise : pays aux reliefs multiples, aux climats variés et à la superficie étendue où vivaient des groupes ethniques divers et issus de civilisations différentes, un régime gouvernemental qui changeait tous les cinq. Le tout était dénommé les « Etats-Unis » par une volonté absolue de maintenir ce qui était changeant et mouvant. J'ai longuement discuté avec lui en essayant de le convaincre qu'une certaine dose de généralisation était nécessaire pour l'échange entre les hommes ; que notre perception du réel était, elle-même, une forme de généralisation ; que la connaissance absolue de toutes les parties (ou de tous les fragments) était impossible. Mais rien n'y faisait. Sa foi fluide en la relativité était confortée par sa foi solide en sa position relative (c'est là un paradoxe insoutenable qui mérite d'être souligné). Je l'ai chassé de mon bureau tout en lui signifiant qu'il devait prendre ce « congédiement » juste comme le fait de « quitter » mon bureau ; le congédiement étant un concept très général, son extension fausserait l'entendement et serait abusive.

Et naturellement la relativité influença plusieurs domaines de la vie, surtout les arts. L'on commença, durant les années soixante, à se libérer des attaches et des limites, éthiques et esthétiques, de l'art ; les équations de la licence et de la violence s'accrurent. Elles muèrent en opération de libération de toute retenue de tout critère. Parmi les pionniers de la *Revue Partisane* à l'Université Rutgers figurait l'artiste Andy Warhol qui reproduisait pendant la moitié des années soixante des modèles fort peu variés d'une célèbre boîte de conserve (Cambell's soup) et des chaussures qui se transformaient, par je ne sais quelle puissance, en œuvres d'art vendues pour des milliers de dollars. Il avait réalisé un film « *La Nuit* » dont la projection dura trois heures où l'on voyait un personnage endormi qui bougeait chaque quart d'heure ou toutes les dix minutes. J'avais vu également, à la même époque, une pièce, d'un

groupe qui se disait appartenir au « théâtre réaliste radical », ayant pour titre « *La sœur de Fidel Castro* », pièce bourrée d'allusions sexuelles enfantines (parmi lesquelles l'exposition des parties génitales) qui ne délivrait aucun message sinon celui de choquer le public. Pire encore, et pour une raison que j'ignore jusqu'à maintenant, les hommes tenaient les rôles féminins et les femmes jouaient des rôles masculins. Tout cela s'accomplissait au nom de la créativité, de la relativité et la liberté. Ce qui m'avait intrigué, les spectateurs semblaient ravis de cette pièce dont personne n'entend parler de nos jours, tout comme il montra son admiration pour *La Nuit*.

Ce courant alla s'amplifiant jusqu'à ce qu'il ait atteint, ces derniers temps, son apogée dans les œuvres de trois artistes qui poussèrent la relativité à son point extrême. Il signifie depuis la libération des limites humaines mêmes : le premier, André Serrano, dont la célébrité était due à un « tableau » représentant un crucifix plongé dans de l'urine « *Piss Christ* » ; le deuxième, Robert Mapplethorpe, photographe qui se spécialisa dans ses autoportraits pris dans des positions lascives insolites et d'une grande cruauté ; le troisième et le plus célèbre, Joël-Peter Witkin, photographe qui utilisait les cadavres dans ses travaux artistiques. Parmi ses travaux les plus connus « *La fête des naïfs* », imitation d'un genre religieux classique : la « Vanité » ; où les sujets tournaient autour du thème de la vanité de l'homme et de devenir vers le néant. Un des tableaux, de ce genre, représentait une corbeille de fruits ou autres victuailles devant laquelle on posait des crânes humains ou un oiseau sans vie pour rappeler l'idée de la mort. Mais Witkin développa l'opération du plat servi et la transforma : plutôt que des crânes il posait des mains et des jambes humaines réelles, et, à la place d'un oiseau sans vie, le cadavre d'un enfant mort (l'on racontait qu'il réalisa ce travail dans une salle d'autopsie !) Parmi les sujets favoris de Witkin, ses photographies de cadavres de morts accoutrés d'une certaine façon, ou celle d'un homme s'introduisant un clou dans son pénis (c'est sa seule façon de communiquer avec les autres, expliquait l'auteur.) Witkin a réalisé deux photographies / tableaux célèbres : celle d'un fœtus défiguré cloué sur une croix et celle d'un homme sans tête assis sur une chaise. Une des femmes invitées lors du vernissage vomit devant de telles horreurs. Alors l'artiste commenta : « L'une des caractéristiques d'une belle femme est qu'elle garde sa beauté même en vomissant ! » Chaque copie de son tableau se vendait 35 000 dollars (parmi ses clients se retrouvaient les artistes Richard Geer et John Hilton). Dans un papier consacré à Witkin, un

auteur commença son article ainsi : « Si les artistes exprimaient, par leurs œuvres, leur nature profonde ; Witkin serait à coup sûr un monstre. »

La vie de Witkin ne manque ni de monstruosité ni de relativité, lorsque un journaliste réalisait un entretien avec lui il lui répondait masqué à la Zorro. Il vivait avec sa femme Cynthia et l'amante de celle-ci Barbara, couchant tous dans le même lit. Il avait un enfant avec Cynthia dénommé Christian. On imagine un instant les problèmes d'identité auxquels sera confronté cet enfant privilégié par la pluralité qui l'entourait, surtout après les aveux de l'artiste sur sa tendance nécrophile ! » On pourrait à cet endroit soulever le problème de la vie privée de la personnalité publique : est-ce une chose qui lui est en propre ? La maladie mystérieuse qui a atteint Nietzsche et dérangé son cerveau, est-elle sans lien avec sa philosophie d'où sortirent, comme d'un chapeau de prestidigitateur, plusieurs doctrines philosophiques modernes ? L'on pourrait soutenir la même chose à propos de Théodore Herzl, le fondateur du mouvement sioniste, qui mourut, également, d'une maladie mystérieuse.

Cette tendance artistique atteint l'horreur avec le « snuff movies ». Ce sont des films où la violence et le sexe se mélangent de manière extrême. Souvent, ces films s'achevaient sur un état d'excitation de l'héroïne qu'on mettait à mort à l'instant de l'orgasme. Ce genre de situation est certes fréquent dans les films pornographiques « ordinaire », sauf que là, la mise à mort est réelle. Oui, l'héroïne était mise à mort ! Le lancement du film se faisait par cette annonce sordide : « Tourné en Amérique latine où la main-d'œuvre est misérable ». Et toute personne monstrueusement intelligente savait de quoi il en retournait. Les réalisateurs de ce genre de films les défendaient d'un point de vue de la créativité, de la liberté et de la révolution, etc. Certains intellectuels libéraux, défenseurs de la liberté absolue d'opinion, ont manifesté contre les salles de cinéma qui diffusaient ce genre de films. Mais le quotidien *Wall Street Journal* rabroua leur position, et expliqua que ce qui arrivait là n'était que la conséquence logique de la position relativiste molle sur les arts, le sexe, le refus des limites au nom de la liberté absolue et de la créativité illimitée !

Le plus amusant est que la diffusion de la philosophie post-moderniste relativiste et fluide est suivie de ce que l'on appelle le « politiquement correct » ; dont le discours très dur, voire arrogant, exige de l'individu de ne rien prononcer

qui puisse blesser une minorité. Et tous les êtres, selon ce discours, sont membres d'une minorité quelconque : les Naturistes, les Grands de taille, les Noirs, les Juifs, les Handicapés, et ainsi. Ce qui, en réalité, veut dire que la seule sensibilité que l'on puisse offenser sans crainte reste, dans le cas des Etats-Unis, celle des Blancs Protestants. Ce discours énumère les choses correctes, de son point de vue, et les attitudes à adopter envers elles, parmi lesquelles : souci de l'environnement, diligence envers les minorités, acceptation de la déviance sexuelle considérée comme une forme d'expression de l'identité. Certaines de ces idées sont, certes, bonnes ; d'autres ne sont que la traduction d'une vision relativiste excessive. Mais plus inquiétant, la manière, dont on réclame pour ce discours relativiste, est fanatique et tyrannique.

Ce discours s'est tellement diffusé dans les universités américaines qu'il est devenu quelque chose de terrifiant menaçant la stabilité de l'ensemble. A titre d'exemple, une professeur de sociologie de l'Université de Californie entraîna ses étudiantes aux techniques de la masturbation (afin qu'elles pussent s'affranchir des hommes) dans un cours où l'on était supposer enseigner : la sociologie de la vie américaine. L'un des parents s'en indigna et il fut accusé d'étroitesse d'esprit et de frilosité devant le nouveau. Il porta l'affaire devant le tribunal sous le motif que son argent allait en pure perte. La loi américaine a totalement échoué à adopter une ligne directrice claire devant la licence et l'obscénité. La Haute Cour considère comme permis tout ce qu'un groupe juge tel ; définition relativiste et difficilement applicable. Cette définition voudrait dire que si un individu achetait un magazine licencieux à New York et qu'il traversât le tunnel de Lincoln qui la sépare du New Jersey, traversée ne durant pas plus de cinq minutes, il se retrouverait en infraction et passible d'arrêt car il « transgresserait les valeurs du groupe » d'arrivée, selon la Haute Cour. Toutefois, la loi américaine reconnaissant le citoyen comme contribuable avec tous les droits civiques corollaires, notre plaignant pouvait par conséquent porter plainte, mais fondé uniquement sur cela.

Il y a tout un aspect de mise en scène du discours politiquement correct. Un homme cultivé ne devrait pas, s'adressant à une femme, lui dire (homme de glace) « snowman », car, le faisant, il blesserait ses sentiments et trahirait l'étroitesse de son esprit ; il lui faudrait donc dire (femme de glace) « snow-woman » ou recourir au neutre (personne de glace) « snow-person »

afin que l'expression ne fût perçue comme abondant dans le sens masculin au détriment du féminin. Les gens devraient s'éloigner des concepts d'appréciation comme de dire « un tel est grand de taille», il faudrait recourir à des concepts quantifiables et dire par exemple « il mesure un mètre quatre-vingt-dix ». Tout comme, ils écrivent le mot (femme) « women » orthographié ainsi « womyn » car le premier terme contient le suffixe « men » (homme) ! Ils parlent de (l'Histoire) « history » en relevant que la première syllabe « his » est masculine donc il faudrait l'écrire « herstory », dont la traduction serait (histoire d'elle). Et dans cette tentative de renouveler la langue de façon à la dépouiller de toute valeur implicite, le partisan de l'avortement n'est plus un protagoniste partial (pour l'avortement) « pro-abortion », mais un partisan du libre choix d'avorter (pour la chose) « pro-choice ». Bien qu'il s'agît ici de relativité, j'ai évoqué ce nouveau discours car il a résulté de deux tendances antinomiques : la relativité et la tendance à la parfaite précision et à la neutralité totale. La relativité a réduit les valeurs établies ; et la tendance à la parfaite précision et à l'expression communément admise a secrété ces concepts aberrants et risibles.

N'empêche, il est des situations où la société se trouve contrainte d'abandonner sa relativité. A titre d'exemple, lorsque l'on commença à parler de clonage humain, le président Clinton a donné l'ordre de constituer un comité pour discuter éthiquement le sujet. Tout comme l'on a découvert l'affaire de ce professeur d'une université canadienne qui écrivait des articles, sous un nom d'emprunt, où il demandait de ne pas criminaliser la pédophilie, car il y aurait, d'après lui, une sorte de « sublimation » spirituelle pour les deux parties (l'on a su plus tard que ce professeur, à ses heures vides, « vendait ses faveurs aux hommes »), mais la société n'admit pas ses propos et se révolta contre ses avis extrémistes. Le problème posé : quels étaient les fondements philosophiques qui motivèrent la décision de Clinton et qui poussèrent la société de révolter si toute chose est relative ?) Il existe actuellement aux Etats-Unis un groupe, appelé NAMBA, qui appelle à la non criminalisation des rapports sexuels entre adultes et garçons du même sexe.

Il existe une catégorie apprise à propos de la civilisation occidentale : civilisation du sentiment (interne et individuelle) de la culpabilité. En revanche, celle retenue sur la notre : civilisation du sentiment (externe et collectif) de

l'humiliation et de la honte. Le postulat immanent est que l'homme individuel est un homme du dedans, donc plus civilisé ; quant à celui-là que l'on ne retient que collectivement de l'extérieur et de façon permanente, ce n'est pas un être individuel, il n'est donc pas civilisé. J'avais effectivement remarqué que le sentiment de la culpabilité était excessif chez les Américains au point qu'il paralysait leurs actions sans leur laisser de place pour la créativité (surtout dans le contexte relativiste). Je commençais à observer que si l'on livrait l'homme à lui-même, sans société pour le soutenir ou le freiner, il se chargerait d'un fardeau au-dessus de ses capacités.

Mais ce mythe du sentiment de la culpabilité s'était soudain évaporé en 1977 au moment de la coupure, quelques heures durant, du courant électrique à New York. Les gens, blancs et noirs, commencèrent alors à se répandre comme une horde et à piller tout ce qui leur tombait sous la main sans motivation claire. On observa que certaines dames des classes aisées participèrent au carnaval du pillage. Le spectacle me fit lors rire, et j'en informai mes camarades que la veille j'avais assisté à l'effondrement d'un des mythes dominants et à l'évaporation de l'une des catégories référentielles dans notre vie à tous : que nous devions plus parler de « maîtrise individuelle de soi » mais plutôt de « maîtrise scientifique, voire policière et électrique ». L'éclairage public (symbole de l'état et du pouvoir central) supplantant totalement la conscience individuelle : c'est-à-dire que la "gesellschaft" (le principe d'autorité) a totalement réussi et d'une victoire écrasante.

J'espère que l'on ne déduira pas de mes propos que tous les Américains sont noyés dans le relativisme ou qu'ils sont dépourvus de tout sentiment de culpabilité. Ce serait d'une simplification réductrice. J'étudie le réel au niveau du modèle dominant ; quant à la vie des différents individus, elle est beaucoup plus complexe et plus humaine que le paradigme proposé. L'homme ordinaire tire encore ses certitudes du Christianisme, de ses reliquats, de ses catégories et valeurs, malgré la laïcisation ; et le sentiment de la culpabilité (qui suppose l'existence de paramètres stables en dehors de la sphère de l'individu) demeure présent et tenace (surtout chez les protestants). Beaucoup de penseurs occidentaux et américains, parmi ceux qui ont pris conscience du danger de ce modèle, tentent, diversement, de le raisonner. D'autres le rejetèrent catégoriquement et se marginalisèrent. Ma critique de la modernité occidentale est, pour une large part, influencée par celle même qui lui est

adressée de ses rangs et pour laquelle je reste très redevable. Tout comme j'espère que l'on ne me prendra pas pour un héraut de la suffisance dans l'opinion. Je crois, en ce qui me concerne, à ce que je dénomme la « relativité islamique » : que l'homme ait foi en l'existence d'un seul absolu : la parole d'Allah ; le reste n'est qu'un effort explicatif humain et tout ce qui est humain est relatif dans son rapport à l'absolu situé en dehors de sa saisie.

La relativité se diffuse également dans nos pays et beaucoup d'intellectuels de gauche, de ceux gagnés à la relativité, ont délaissé leur idéologie révolutionnaire et leur foi en la capacité de dépassement propre à l'homme (le dépassement suppose, comme préalable, le choix ; le choix exige la différenciation et la différenciation doit s'appuyer sur des critères stables) devenant des adeptes du fait accompli, de la normalisation, de l'allégeance à ce qui est établi. Les voilà donc mués en suppôts de la réaction solide. Toutefois, demeurent, chose étrange, des groupes encore accrochés à certaines valeurs comme le particularisme nationaliste indépendant et la nécessité de la lutte contre Israël. Ils partent cependant de l'idée de la relativité en toute chose ; ceux-là ne sont pas conscients que si tout est relatif (comme il le prétendent) quel intérêt à distinguer tel choix de tel autre ; le changement broyant tout sur son passage. L'engagement dans la littérature, par exemple, demande des valeurs humaines stables que l'écrivain engagé doit défendre. Si tout est relatif, pareillement seraient la défense ou l'attaque de l'homme. J'ai participé à un symposium, organisé contre la normalisation, auquel assistèrent les représentants des différents partis égyptiens, y compris les partis de gauche, qui présentèrent, pour l'occasion, un compte rendu sur l'identité égyptienne qu'ils dirent être, successivement, pharaonique, copte, arabe, puis moderne ! Leur propos-ci renforçait l'idée d'un devenir continue. Mais leur tableau identitaire s'achevait sur quelque de général, d'incolore, d'insipide et d'inodore appelé « moderne ». Pourquoi dans ce cas, avais-je dit, avec toutes ses transformations effarantes, ne nous viendrait-il pas à l'esprit d'appeler à une dissolution de l'identité nationale dans une entité moyen-orientale comme le souhaitent les sionistes ? Les choses ne sont-elles pas relatives ? Les paramètres ne sont-ils pas équivalents ? L'auteur du compte rendu entra dans une grande colère et fit entendre, de son endroit, des signes d'indignation. Mais, malheureusement, la séance était sur le point d'être close, il n'avait eu le temps de répondre et de clarifier son point de vue.

LE RATIONALISME MATÉRIALISTE ?

Je me souviens très bien que lorsque j'ai commencé à enseigner en Egypte en 1969, j'ai donné une conférence sur le mouvement des lumières occidental en soulignant ses multiples vertus, y compris son rationalisme. Mais il se trouva que la séance d'après je donnais un cours sur la poésie anglaise moderne, et c'était au tour de T.S. Eliot et de son recueil *La terre vaine ;* j'y traitais de la crise de l'homme moderne de sa désagrégation, de son sentiment d'exil et de soi et de la nature. Et alors que je poursuivais mon laïus, je ressentis comme une sorte d'impéritie : comment la civilisation des lumières, me suis-je demandé, peut-elle déboucher sur les ténèbres de *La terre vaine* ? Comment pouvais-je, simultanément, soutenir que la civilisation occidentale était celle, comme je la considérais, celle des lumières de 9 heures jusqu'à 9 heures cinquante-cinq ; puis expliquer, aux mêmes étudiantes, qu'en réalité elle était celle de *La terre vaine* de 10 heures à 10 cinquante-cinq ? Il me fallait trouver une explication plausible et recevable à cette antinomie, à cette unité implicite derrière la variété ou derrière la contradiction apparente et nette ! Le plus amusant était qu'à l'époque j'écrivais des poèmes à thématiques modernistes : exil de l'homme, la trahison des valeurs, etc., sujets qui n'avaient aucun rapport avec mon vécu personnel et qui allaient à l'encontre de ma propre vision. Je n'avais pourtant pas l'intention de publier ces poésies, tout comme on ne pouvait expliquer ce problème par la simple recherche de l'agrément des critiques ou celui des lecteurs, il devait se trouver une explication immanente, car le discours de la modernité a ses propres limites et son toit : ce n'est pas juste un style mais également une manière de voir.

Alors que je me trouvais assis à côté de mon fils, qui était encore enfant, à regarder la télévision ; entendant le présentateur dire que l'occident disposait, en arsenal nucléaire, de quoi détruire la terre cent fois ; il partit à rire et me dit, quelque chose d'élémentaire que je n'ai pu immédiatement percevoir, que si l'on détruisit la terre une fois, on ne pourrait le faire une seconde fois. J'en ai ri à mon tour ; et mes doutes, quant au rationalisme du monde occidental « développé », se trouvèrent renforcés.

Comme je l'ai déjà souligné auparavant, j'assistais aux fêtes données par la *Revue Partisane,* je discutais avec de jeunes intellectuels qui promettaient et je leur parlais avec beaucoup d'enthousiasme (me considérant comme l'un des

leurs) de l'humanisme, des lumières, de la raison, de la rationalité occidentale. J'étais surpris de les entendre parler de l'irrationalité, de l'inconscient, des stupéfiants, de la légèreté, des mythes, de l'art primitif, de la conscience cosmique, de l'annihilation dans l'univers, du structuralisme. J'avais également remarqué qu'ils grevaient le concept d'humanisme de signes négatifs et se moquaient des lumières. Je me suis retrouvé seul à défendre l'idée des lumières dans un désert glacial d'irrationalité. J'ai compris que la civilisation occidentale entrait dans une nouvelle ère. La civilisation occidentale, telle que nous l'avions connue et que nous admirions, son rationalisme et son humanisme, agonisait après le premier coup assené par Nietzsche, suivi de ceux de Kierkegaard, de Heidegger, de Hitler. Il est vraiment triste de voir que certains partisans des lumières et de l'occidentalisation en Egypte traduisent les travaux de Nietzsche, de Kierkegaard et de Heidegger et les présentent comme un ensemble d'une opération d'« éveil ».

Mon étude du mouvement romantique avait approfondi mes doutes sur le paradigme matériel occidental. Le romantisme était, dans son essence, une révolte contre la pensée rationaliste matérialiste et mécaniste qui régna en Europe au XVIIIe siècle avec l'apparition de la bourgeoisie, de l'économie du marché et de l'échange, du libre commerce (laissez passer), de l'hégémonie du mythe que le mouvement du marché était – si l'on laissait les choses suivre leur cours naturel – un mouvement mécanique et spontané au service du commun collectif : commerçant, consommateur et ouvrier. C'était une vision exagérément individualiste et exagérément atomiste qui se transforma ensuite en théorie darwinienne. Les poètes romantiques saisirent la sauvagerie et le réductionnisme de cette théorie qui ne voyait pas l'homme comme un être tributaire d'une civilisation et composé, avec un cœur et une raison, des sens et des sentiment de soi et des autres, un individu acquérant son humanité au contact du groupe et de sa civilisation, vivant dans le sacré et le profane ; mais le considérait comme un être naturel vivant individuellement, ayant des besoins matériels et soumis à des lois déterminées. Le mouvement romantique était une tentative de réintégrer la complexité humaine devant le réductionnisme du rationalisme matérialiste et mécaniste. Le marxisme, lui-même, n'était qu'un prolongement du mouvement romantique ; le marxisme confirmait, à titre d'exemple, la dialectique : celle de l'homme et de la nature et croyait en

les capacités transcendantes de l'homme. Dans beaucoup de livres de Marx et de Engels se lit une critique profonde de la pensée du XVIIIe siècle, du rationalisme et de son matérialisme mécaniste. Le marxisme, tout comme le romantisme, s'occupait de l'innocence primitive, de la société communiste et pensait que la fin devrait ressembler au début et que la solidarité supplanterait le contrat ! Mais Marx tenait à couvrir tout cela d'un habit scientifique, objectif et neutre !

J'ai progressivement découvert que le rationalisme occidental n'était pas quelque chose d'absolu et que derrière lui se profilait un paradigme matérialiste qui mettait à égalité l'homme et la nature et de là la raison humaine et la nature matérielle ; et, finalement, faisait dépendre la raison de la nature au point que sa seule mission devînt de sonder la nature, de connaître ses mystères et ses lois afin de les appliquer à l'homme. Pour ces raisons, je l'ai baptisée : le rationalisme matérialiste (appelée couramment les lumières) qui se traduisit par la capacité de la raison (matérielle) à expérimenter. La tendance empiriste s'éloigna ensuite de la raison et, depuis, la raison courait après l'expérience, séparée des valeurs humaines et éthiques, cueillant ses résultats sans se poser de questions sur le sens ou la finalité.

Je crois que l'hégémonie de la raison matérialiste en occident est responsable de la haine invétérée que beaucoup éprouvent envers les Arabes, les gens ne comprennent pas le problème du droit au retour des Palestiniens et de l'importance, pour eux, de Al-Quds. Les réfugiés palestiniens vivent dans une situation matérielle déplorable mais refusent, pour la plupart, les compensations qu'on leur promet. Ils se souviennent encore de leurs habitations à Haïfa et Jaffa et conservent toujours leurs clés et continuent à lutter contre l'ennemi depuis plus d'un siècle. De surcroît, ils maintiennent que Al-Quds est la capitale de leur pays (bien que Clinton ait proposé, d'après ce que l'on raconte, 30 billions de dollars au gouvernement palestinien). Tout cela, vu de la perspective du rationalisme matérialiste, paraît comme d'un autre âge et irrationnel suscitant le mépris et la fureur car : comment peuvent ces pauvres, malgré toutes les compensations substantielles, tenir encore à leur terre et à leurs lieux sacrés ? Qu'est-ce qui se passe dans leurs cerveaux ?

J'ai décrit la raison rationaliste – dans l'une de mes études – comme évoluant dans les contours de la méthode expérimentale sans la dépasser, soumis aux

mêmes lois que celles de la nature, devenant un outil de la nature qu'elle peut diriger ou s'y conformer. C'est une raison neutre, sans rapport avec l'éthique et les questions totales (touchant à la raison de la présence de l'homme sur terre) ni avec le sacré, ce qui transcende le monde immédiat des cinq sens). C'est un excellent canal des informations et des données enregistrées par l'homme et qu'elle ne peut dépasser. Elle ne produit que ce que l'on pourrait appeler « l'éthique du devenir », « la logique du fait réel donné », « les rapports de force ». Elle est même anti-histoire, car l'histoire est une structure - non naturelle et non matérielle - caractérisée par la diversité, la composition, la confusion que ce type de raison ne peut traiter convenablement, elle a plus de succès avec les chiffres, la quantité, la densité, le volume, le poids. Elle tend, par conséquent, à réduire le réel composé en des lois générales qui renforcent l'analogie et la généralisation, mais, en même temps, s'attache aux détails à cause de son adhérence au monde sensible. Elle oscille rudement entre le général, lâche et étendu, et le particulier, touffu de détails. C'est une raison qui ressemble, d'un côté, aux rayons x, capables de nous donner l'imagerie du squelette d'un homme, mais ne peut prendre l'image de son visage, triste ou heureux ; de l'autre au microscope qui laisse voir les détails d'une cellule, sans pouvoir transmettre une image du dehors. Je suis arrivé à la conclusion que la raison matérialiste est raciste et impérialiste, car elle laisse tomber le concept d'humanité commune (concept total, fini, composé et réfractaire à la mesure) et n'excelle qu'à réduire le réel afin de l'instrumenter.

Parmi les fruits de cette raison matérialiste ce que l'on appelle la « rationalisation », c'est-à-dire une volonté d'utiliser les moyens de la manière la plus adéquate pour servir des finalités, toutes les finalités. Ainsi l'homme apprend comment bâtir un pont, une route en négligeant leur finalité: qu'ils mènent au paradis ou à l'enfer. C'est un rationalisme de moyens (comment tuer ?) non de finalités (pourquoi tuer ?). Ce qui veut dire, en réalité, qu'une vision raciste irrationnelle peut utiliser à dessein les meilleurs moyens scientifiques et technologiques (le rationalisme !) au service de l'irraison. Nous constatons une combinaison parfaite entre l'irrationalité ; et la science et la technologie. Les nazis et les sionistes ne l'ont-ils pas usé ? Deux sociétés qui utilisent la science et la technologie avec une capacité hors du commun, et, simultanément, recourent à une vision darwiniste irrationnelle, matérialiste et occulte.

Et quand s'effectue la rationalisation à travers la raison matérialiste dans le cadre du paradigme matérialiste, elle devient matérielle avec le dessein de refaçonner la société humaine (voire l'homme lui-même) en la déconstruisant avant de la recomposer pour qu'elle coïncide aux données de la raison matérialiste. Le grand paradoxe est que cette rationalisation matérialiste aboutit à l'annihilation de la raison humaine, exigeant une parfaite soumission à un paradigme extérieur, matériel et, en dernier ressort, inhumain ; un écartement de toutes les considérations religieuses, éthiques, humaines et, progressivement et continûment, tous les éléments de qualité composés, ambigus, mystérieux jusqu'à ce que domine l'unidimensionnalité matérialiste et que le réel se transforme en matière usagère et l'homme en être fonctionnel unidimensionnel. La mondialisation est une croissance des taux de rationalisation à l'échelle du monde de façon à le changer en matière usagère, en immense marché où tous les êtres humains deviendraient des êtres fonctionnels unidimensionnels prévisibles et corvéables.

Les Etats-Unis sont, peut-être, le pays où cette rationalisation des différents aspects de la vie s'est effectuée de façon quasi-totale. Mon expérience de la rationalisation se limitait au début au milieu universitaire qui gardait encore un certain degré de liberté et d'individualisme. J'ai cependant remarqué que les mass-média américains parvenaient parfaitement à isoler l'homme américain des évènements qui touchaient le monde (malgré l'intervention américaine dans tous les coins du monde). Les journaux qui diffusent les informations se limitent presque à une élite, quant à la presse populaire et régionale, que lisent les masses, elle fait allusion aux évènements du « monde » en une demi-colonne et le reste des pages est consacré aux informations locales propres au groupe avec une bonne partie réservée aux annonces, aux occasions, aux coupons, et ainsi de suite (je ne peux pas oublier le 6 du mois de juin 1967 où le journal local a annoncé la déclaration de la guerre[42] en 3 lignes à la troisième page alors que la première page informait sur l'ouverture d'une nouvelle route !)

J'étais aux Etats-Unis lors des élections présidentielles de l'an 2000, je n'avais pas entendu une seule déclaration précise et claire sur la politique extérieure, car le seul problème qui préoccupait alors l'opinion américaine

42 Guerre entre pays arabes et Israël

était la personnalité de Algor : avait-il embrassé son épouse sur la bouche, durant le congrès du Parti Démocrate avec discrétion ou ardeur ? Etait-ce ou non une personnalité plus forte que Georges Bush ? Et quand ils traitaient de la politique, ils parlaient de l'assurance médicale et des impôts, quant à la politique étrangère elle se limitait au prix grimpant du pétrole. La télévision ne se distinguait pas de la presse dans son traitement de la politique. Il en résultait une telle simplification de l'univers politique à l'homme américain que le pouvoir en place pouvait lui dicter n'importe quelle aberration, il recevait librement et spontanément. Il fait partie de cette cohorte unidimensionnelle incapable de faire travailler sa faculté critique pour dépasser les limites stupides qu'on lui impose et dont fixe la sensibilité.

Ma perception de l'hégémonie de la rationalisation (dans un cadre matérialiste) s'est accrue après que certains de mes amis ont travaillé dans le secteur industriel et celui de la finance. Mes amis se réveillaient à cinq heures et demie du matin parce qu'ils devaient être à huit heures et demie à leurs bureaux sans égard à l'éloignement de l'habitation. Une fois arrivés, toutes leurs actions sont comptabilisées et ils devaient constamment faire des comptes rendus sur leurs réalisations et chacun avait un registre où il consignait les moindres faits et gestes et la société leur recommandait la tenue à porter. Naguère seulement tous les employés venaient au travail vêtu d'un costume et d'une cravate, puis tomba l'autorisation de pouvoir venir en tenue non réglementaire le vendredi avant d'y inclure le lundi. Mais les responsables remarquèrent que les employés arrivaient, en ces deux jours autorisés, en jeans, ils leur firent donc savoir que tenue non réglementaire ne signifiait pas jeans. Un de mes amis m'a appris que quand il voyageait à l'étranger pour une mission quelconque, liée à son travail, la limousine arrivait à l'heure précise le conduisait à l'aéroport et, en chemin vers le lieu de la réunion, il devait lire ses documents. Arrivé à l'hôtel, où la société lui a réservé une chambre, il trouvait son ordre du jour. Si notre bonhomme allait des Etats-Unis en Angleterre, il devait dormir dans l'avion afin de se précipiter dès la descente de l'avion à la réunion et ne pas perdre le moindre moment à des vétilles sans rapport avec sa mission, comme de prendre une pause. Si le séjour était quelque peu long, on l'autorisait à utiliser la salle des sports de l'hôtel sur le compte de la société afin qu'il gardât sa vivacité et sa forme. Tout était maîtrisé et jusqu'à la

détente ! De même, me dit-il, que sa société, constatant la baisse de régime et plaintes de fatigue et de stress, faisait appel à un psychologue qui se réunissait avec eux et les initiait aux techniques de la relaxation.

Parmi les effets les plus importants de cette rationalisation, les travailleurs n'ont aucune garantie de garder leur emploi. Les travailleurs peuvent recevoir leur lettre de licenciement à n'importe quel moment ; ils vivent par conséquent dans une angoisse constante qui fait, singulièrement, accroître leur productivité. L'homme qui vit dans le bonheur produit passablement moins car ses visées deviennent humaines. Mon ami, lorsqu'il se réveillait le matin, prenait son café avec moi, courait à son ordinateur consulter son courrier, en envoyait à son tour, discutait rapidement afin de profiter au maximum du temps. Nous arrivâmes une fois en avance de 9 minutes à la gare où il devait me déposer. Il rit en me disant avoir à sa disposition 9 minutes, non planifiées, dont il ne savait quoi en faire. Quand une firme décide d'améliorer son image publicitaire, elle recourt, institutionnellement, aux œuvres caritatives. Les comptables décident de la somme à allouer (don pour un musée, pour la maladie du cancer, une bibliothèque) mais comptabilisent le temps publicitaire qui est consacré à la firme, les gains escomptés suite à cette opération et la déduction fiscale des impôts, etc.

Si l'on observe un instant le phénomène du téléphone mobile (symbole de distinction et instrument de bavardage dans nos pays). Le téléphone mobile est l'un des outils les plus importants de la rationalisation aux Etats-Unis. Une firme peut toucher tous ses employés à n'importe quelle heure et en n'importe quel lieu, ce qui veut dire rétrécissement de la sphère de la vie privée et l'accroissement de son utilisation et de son instrumentation.

Lorsque j'ai remarqué l'augmentation des taux de consommation dans les sociétés occidentales, je croyais, dans un premier temps, que le but en était d'accroître la production, et çà l'était effectivement. Mais approfondissant un peu la question, il me paraissait qu'elle visait également autant à la rationalisation dans un cadre matériel, qu'à la contrainte sociale et à la standardisation de la société. L'augmentation des taux de consommation, en en faisant des étalons de mesure de l'homme à travers lesquels l'on précise son bonheur et sa position sociale, constitue une des formes de rationalisation interne. La tendance à la consommation (l'image du consommateur promue

dans les annonces, les publicités et les films) planifie tout à l'individu ne lui laissant plus la possibilité d'avoir ses propres rêves ou d'adopter un comportement démarcatif : la mode, devenue une des premières et des plus grosses fabriques, en est la preuve. Le but annoncé, du changement des tenues, est celui d'offrir à la femme l'occasion de renouveler sa garde-robe selon ses choix et d'exprimer son être. Mais à regarder le fait de plus près, on s'apercevrait que si l'on laissait à chaque femme le soin de donner libre cours à son imagination et à son être intime en dehors de toutes limites, attaches ou conventions les ateliers des vêtements de femmes cesseraient de produire car le choix de la femme est imprévisible. Les monopoles ne pourront plus alors calculer les circuits onéreux de production ! Là intervient la mission de la mode qui tente de discipliner le comportement de la femme (sa rationalisation plus exactement) en lui posant les grandes lignes dans lesquelles elle pourrait se mouvoir (la robe longue et verte cette année, courte et bleue l'année d'après, la troisième comme ceci ou cela, et « grise-moi citronnade !») Ainsi peut-on exactement prévoir son comportement (et saisir ses rêves) dans les rets de la production.

La tendance à la consommation tente de déterminer à l'individu la finalité de sa vie, c'est-à-dire qu'elle pose une personne et sa famille dans des moules précis de façon à dominer tous ses élans internes à travers le rêve de la consommation. Si la rationalisation externe le chosifie de l'extérieur, la rationalisation interne le chosifie du dedans. Opération de mainmise totale ! Je crois que c'est la colonne vertébrale de la force des Etats-Unis, qui réussissent à maîtriser ces millions de personnes et à les orienter vers un seul but : la production et la consommation, à leur faire intégrer ces axiomes comme but final et comme référence à atteindre.

Je crois aussi que les aides étrangères jouent un rôle similaire dans les pays du tiers-monde, pays composés des peuples aux origines, aux religions et d'ethnies différentes. Les individus y ont des allégeances et des rêves divers : individuels, familiaux, tribaux, communautaires et religieux. Ce qui rend difficile l'opération de domination. Le dessein de l'aide étrangère est de rationaliser cette société (la standardiser) afin de l'inclure au marché mondial où elle pourrait bénéficier de la liberté du commerce : faire parvenir les marchandises des pays développés vers les peuples maîtrisés. Et Hollywood y

joue un rôle essentiel dans cette opération qui refaçonne l'image de l'homme et de ses rêves. Lorsque le Japon avait décidé d'ouvrir le marché malaisien à ses voitures, il débloqua, au préalable, une aide substantielle pour ouvrir des voies nouvelles modernes qui mettaient fin aux anciens réseaux irréguliers qui ne facilitaient pas le passage des voitures nipponnes. L'on pourrait élargir ce constat à la nourriture, aux boissons, aux vêtements à la vie dans son ensemble et particulière. A ce titre l'assurance maladie des soins généraux et le revenu minimum garanti ne sont qu'une tentative de la part de l'Etat de soumettre la société à un degré minimum de règles et de lui accorder une certaine stabilité. Ce niveau minimum de stabilité assure un niveau maximum de mobilité aux firmes et aux sociétés privées qui peuvent licencier le nombre de personnes qu'ils veulent à n'importe quel moment. Mais ils ne les abandonnent pas tout à fait à leur sort, ils les maintiennent comme capital de main-d'œuvre potentielle qu'il utilisera si le besoin en est. Ainsi ces firmes s'assurent pour elles-mêmes une continuité et une capacité de repli.

Les intellectuels de l'Ecole de Francfort (dont la pensée m'influença) pensent que l'augmentation des taux de rationalisation dans la société a amené à la disparition de l'individu, des valeurs culturelles et spirituelles et d'une raison critique capable de dépassement à tel point que l'homme est devenu unidimensionnel (Herbert Marcuse) dont la vie dépend de la consommation et des marchandises (homme marchandise et chosifié), sa raison est fonctionnelle, il s'occupe de la description, de l'énumération, de la compréhension des mécanismes ; mais incapable de connaître les fins dernières. Quant à Horkheimer et à Adorno, ils défendent, dans leur livre *Dialectique de la raison,* l'idée que cette rationalisation croissante des relations sociales à l'époque moderne a eu pour conséquence le recul de l'indépendance de l'individu et la standardisation de la vie, et, en fin de compte, a abouti au totalitarisme et au racisme.

Pour Adorno la rationalisation aurait dû aboutir à la liberté, à la justice et au bonheur ; mais elle mena à deux résultats diamétralement opposés (l'émancipation de l'homme du joug de la nécessité matérielle ; sa marchandisation et sa réification, simultanément.) La raison, elle-même (l'outil de rationalisation) s'est transformée en une force irrationnelle et sans discernement dominant autant la nature que l'homme, c'est-à-dire que la rationalisation de la vie sociale a débouché sur une négation totale de la liberté, comme cela se constate avec les forces d'oppression rationnelles modernes.

L'hégémonie de la raison matérialiste, selon les penseurs de l'Ecole de Francfort, a pour corollaire la disparition de l'individu, des valeurs culturelles et spirituelles, de la raison critique, la diminution de l'indépendance individuelle et la standardisation de la vie ; et débouche, en fin de compte, sur le totalitarisme et le racisme, sur un réel incarné dans le capitalisme qui traduit les postulats des lumières en camps de concentration où s'opère une domination totale sur l'homme (Max Weber souligne que la rationalisation de la vie moderne nous enferme dans une « cage de fer »).

Lorsque on interrogea Vaclav Havel (le président tchèque) sur les raisons de cette situation, il répondit : « Cette situation a un lien avec le fait que nous vivons dans la première civilisation athée de l'histoire de l'humanité. Les gens ne respectent plus ce que l'on nomme les hautes valeurs métaphysiques qui représentent quelque chose au-dessus d'eux, quelque chose empreint de mystère. Je ne parle pas nécessairement d'un Dieu personnel, mais je fais allusion à ce qui est absolu et transcendant. Ces considérations fondamentales, perdues de nos jours, constituaient un appui et un horizon pour les gens. Le paradoxe réside dans le fait qu'en les perdant, nous perdons également notre emprise sur le progrès qui avance sans maîtrise de notre part. L'humanité, au moment même où elle se déclarait maître suprême du monde, le monde perdait sa dimension humaine. »

Ce qui caractérise le plus l'esprit matérialiste, c'est qu'il ramène tout, y compris l'homme, à la matière, c'est-à-dire qu'il fractionne l'homme en éléments matériels élémentaires. Le philosophe rationaliste Helvétius soutenait : « Nous ne sommes que la résultante des objets matériels qui produisent en nous des sensations. Rien d'autre. » ; Cabanis (autre penseur rationaliste) répétait : « Le cerveau pense à la manière d'un estomac qui digère et d'un foie qui sécrète de la bile. » C'est-là, bien sûr, une réduction simplificatrice de la philosophie matérialiste ! N'empêche que ce matérialisme mécaniste constitue le paradigme efficace qui imprègne l'information et les forgeurs d'opinion tout au moins dans leur vision du public. Cette vision rationaliste matérialiste désacralise l'homme et lui fait perdre sa position centrale dans le monde, chose qu'ont perçu les philosophes des « lumières obscures ».

Hobbes est, peut-être, l'un des premiers penseurs à avoir perçu à jour les thèses obscurantistes dans la rationalité matérialiste (c'est pour cette raison

que nous parlons des « *lumières obscures* »), lorsqu'il déclare que l'état de nature (situation de l'homme après le retrait du divin de l'univers) est un état permanent de guerre de tous contre tous : « l'homme est un loup pour l'homme » et, par voie de conséquence, le contrat social s'établit entre les hommes, non fondé sur quelque instinct de bonté en eux, mais résultant de la composition mécaniste des pulsions de survie et des craintes. Les hommes érigent alors la ville *Léviathan*[43] en juge sur eux afin de s'assurer un minimum de quiétude. Machiavel le suivit sur cette même voie. Quant à Spinoza (et Newton), ils présentent un monde totalement mécaniste dans le mouvement duquel le moi se dissout ; Locke croit que le cerveau est une page blanche sur laquelle s'impriment les données ; Bentham pense que les règles éthiques de l'homme dépendent uniquement de ses pulsions et de ses instincts ; le Marquis de Sade, Darwin et Freud soutiennent que l'homme garde enfoui en lui - tant intérieurement qu'extérieurement - un loup, que son moi civilisé n'est qu'une écorce illusoire qui cache derrière elle une ténèbre muant en lui et autour de lui. Jung n'admet pas de sujet individuel mais collectif obéissant à des paradigmes archétypaux. Nietzsche décrypte les fondements des lumières obscures en montrant que l'être est l'une des ruses qu'empruntent les faibles pour tenter d'étouffer la force dans son innocence et sa spontanéité. C'est l'être qui projette les faux idéaux d'une existence permanente sur le devenir. Idéaux qui sont, en réalité, un masque, un décorum, un détournement idéologique ou un vocable creux dénommé *être* et sans réalité tangible. Marx ne diffère pas notablement de cela, dans quelques-uns de ses écrits « scientifiques », il pense également que l'être humain indépendant est une grande illusion. Derrière cette façade, individuelle et indépendante, se cache la lutte des classes et les moyens de production. Et cette tendance atteint son summum avec la pensée de Foucault, de Derrida et de la post-modernité : il n'y a plus ni sujet ni objet, le sujet n'est que débris du passé, mirage et invention de l'humanisme occidental. L'objet ne peut être atteint, il n'est que la résultante des jeux langagiers et des puissances en place.

La *lumière obscure* qui est, dans son essence, une opération de démantèlement, de démolition de réduction, de négation de l'homme, opération qui a été traduite en un ensemble d'images allégoriques fondamentales dont, peut-être,

[43] Ou *Béhémot* (deux titres de Hobbes puisés de l'Ancien Testament)

la première, opérée par Spinoza, est cette comparaison de l'homme à une pierre propulsée avec force dans l'univers ; et alors que la pauvre pierre mue dans l'espace, elle croit le faire de façon autonome. Newton compare le monde dans sa totalité (y compris l'homme) à une mécanique précise : une horloge qui tourne sempiternellement et au même rythme sans intervention divine ou humaine. Locke rajoute que cette machine, située en dehors de nous, l'est aussi en nous et il compare le cerveau à une feuille blanche imprimant toutes les données sensibles, ces dernières se déterminent mécaniquement, suivant la loi de l'association, en idées simples qui s'amalgament à leur tour en idées complexes. Tout cela aboutit à l'idée que se fait Adam Smith de l'homme qui vit dans un monde régi par une main invisible et un marché régulé par les lois mécaniques de l'offre et de la demande.

Le XIX[e] siècle voit, progressivement, le passage de la vision mécaniste à une vision organiciste où les images allégoriques organiques (empruntées au monde animal et végétal) remplacent celles mécaniques (puisées du monde de la machine). Darwin a montré que le paradis naturel de Rousseau n'est pas semblable à la machine, mais une jungle qui parvint à un état d'équilibre à travers la main invisible de la lutte pour la survie du plus fort. Si Newton a fait du monde une horloge et du dieu un habile horloger, dans le monde de Darwin s'estompe totalement la « prémisse du ciel ». L'origine de l'homme remonterait, selon lui, aux grands primates et aux sauriens. Puis arrive Freud qui prouve, scientifiquement et objectivement (selon certains), que la dite jungle se situe en réalité en l'homme sous forme d'un inconscient obscur et d'une libido intempestive. Pavlov, lui, a procédé à une expérience sur les chiens puis élargit ses résultats aux hommes, il supposait qu'il n'existait pas de différence fondamentale entre les uns et les autres : tous deux sont déterminés par des conditions objectives. Ainsi déconstruit-on l'homme, ainsi s'accomplit la promesse post-moderniste que l'homme n'adorera rien et jusqu'à soi, qu'il enlèvera le caractère sacré à tout et de soi. Et Foucault de saluer tout cela dans une image qui n'est ni mécanique ni organique où il compare l'humanité à quelques figures tracées sur une berge qu'effacent les vagues !

Je tends à penser que l'esprit arabo-islamique pratique une certaine peur du rationalisme matérialiste (avec sa *lumière obscure*), à la base de la modernité occidentale, modernité que j'ai déjà définie comme n'étant pas seulement

une acquisition de la science et de la technologie, mais une adoption de la science et de la technologie dissociées de toute valeur et de toute finalité humaine de telle sorte qu'elle permît la standardisation de la vie (nature et homme) et sa rationalisation en la soumettant à des lois scientifiques en vue de la gouverner et de l'instrumenter avantageusement, considéré qu'elle était une matière à consommer. L'échec de la modernité chez nous est dû à cette peur. L'homme arabe - musulman ou chrétien - conserve sa charte de valeurs qui en fait un homme multidimensionnel, avec une véritable essence, un dedans et un dehors, un homme qui perçoit le réel à travers des catégories de perception, analytiques et classificatoires qui traitent les propriétés de la matière : la hauteur, la largeur, la vitesse, le volume, la profondeur sans en écarter d'autres. Ainsi ne tombe-t-il pas dans l'unidimensionnalité matérialiste qui ramène le monde à un seul niveau : le matériel (à l'opposé des cultes asiatiques panthéistes qui dissolvent l'individu dans l'ensemble, la partie dans le tout et qui n'ont pas de chartes éthiques claires et chez qui la morale tend à devenir protocolaire. Cette société constitue donc un bon terreau pour susciter l'homme unidimensionnel, en parfaite adéquation avec la civilisation occidentale, son rationalisme et son unidimensionnalité matérialiste).

J'ai consacré une étude de sociologie littéraire à cette problématique que j'ai intitulé « Jeunes à l'esprit étrange ». L'article traitait au début de la structure du travail littéraire (son paradigme sous-jacent) et abordait ensuite plusieurs nouvelles parmi lesquels la nouvelle de Tayyib Sâlih « Le doum[44] de Wald Hâmid ». Le narrateur appartient à la société traditionnelle, quant à l'étranger moderne « Le jeune à l'esprit étrange » il ne fait rien d'autre qu'écouter impassiblement le récit du narrateur. Ce dernier commence par peindre un tableau assez noir de la société villageoise traditionnelle couverte d'une myriade de poux en hiver, assaillie par des essaims de mouches en été. Et lorsque ce n'est ni l'été ni l'hiver, il ne se passe rien. « Nous dormons quand s'apaisent les oiseaux, quand les taons cessent de tourmenter les vaches, que les feuilles des arbres ondoient en une seule coulée, que les poules déploient leurs ailes sur leurs poussins, les chèvres se reposent sur leurs flancs ruminant ce qu'elles ont brouté de la journée. Nous sommes semblables à nos bêtes, nous nous réveillons lorsqu'elles se réveillent et dormons quand elles dorment et nos souffles montent et descendent au même diapason. Mais en ville le

[44] Palmier nain

rythme est tout différent, l'individu peut écouter la radio, aller au cinéma et profiter de l'éclairage. Et avec une légère intonation, qui trahit l'appartenance entière au monde traditionnel, le narrateur dit au jeune homme qu'il[45] va certainement quitter ce village où les gens « se suffisent de l'indispensable », des gens dont les peaux ont durcitant ils peinent ; mais ils ont l'habitude de cette vie, voire même ils sont attachés à leur façon de vivre.

Oui, le jeune partira, mais le narrateur veut lui faire sentir quelque chose d'essentiel : « Demeure une chose, nous tenons à ce qu'elle soit vue de nos visiteurs. », elle est à l'instar d'un musée, et si ce dernier est le lieu où l'on conserve l'« histoire d'une région et de ses illustres ancêtres », cette chose détient certainement une signification analogue : c'est le doum de Wald Hâmid, un arbre élevé vers le ciel comme une statue antique ou un poulain rétif, les racines plongées dans le sol et projetant son ombre un instant sur la rivière, un autre sur la terre cultivée qu'on le dirait un « hippogriffe déployant ses ailes sur l'ensemble du pays. » Ce doum n'a été planté par personne, il a crû toute seul. Ainsi chaque génération croit que le doum est né et a crû avec elle. Et pourquoi pas, alors que le doum ravit la raison des villageois : ils le voient en leurs rêves, ils se dirigent vers lui en procession chaque mercredi pour y immoler leurs sacrifices. Il est leur oracle, il leur accomplit des miracles comme de guérir les malades incurables ou qui ne peuvent aller voir le médecin en ville.

Le doum est le symbole du groupe traditionnel aux membres soudés et qui croit aux mythes. Le village a néanmoins son histoire que le narrateur conte à ce jeune. L'époque moderne ne laisse pas le village en paix, car le gouvernement « colonisateur » décide d'installer une « pompe à eau » à l'endroit du doum. Mais les habitants se levèrent du premier au dernier comme un seul homme… aidés des mouches "taons" et chassèrent le représentant du gouvernement « aucune machine n'arriva, aucun projet… mais il nous reste notre doum. ». Puis vint le « Gouvernement national » qui décida d'installer un quai à navires pour épargner aux villageois les peines d'un long déplacement d'une demie journée de route pour parvenir à la station sise dans la contrée voisine. Et quand arriva l'envoyé du gouvernement avec la bonne nouvelle, il fut reçu par des visages renfrognés, car le navire allait longer le village le mercredi, et l'envoyé de fixer le passage vers les quatre heures de l'après-midi : au même moment

[45] Ce pronom renvoie au jeune homme

où le village allait en procession au sépulcre de Wald Hâmîd près du doum « nous y allons avec femmes et enfants, nous immolons nos sacrifices, et nous le faisons chaque semaine. » Et quand l'envoyé leur demanda de changer le jour de la visite, il arriva ce qui arriva ! Le navire n'accosta pas le quai du village, les habitants continuèrent à immoler leurs bêtes chaque mercredi tout « comme le firent nos parents et les leurs avant eux. » Et que hier soit comme demain et plutôt que de progresser nous tournons en rond !

Il semblerait que le gouvernement national « démocratique » a été écarté par un gouvernement tyrannique et fort qui décida de construire le quai et d'abattre le doum de force, les habitants du village résistèrent, mais vingt personnes furent jetées en prison avant d'être, par la suite, relâchées et elles devinrent des héros populaires, car entre temps le gouvernement militaire a été à son tour remplacé par un nouveau gouvernement national et démocratique qui respecte les droits de l'homme. Les héros du village devinrent le sujet des discours apologétiques tant creux qu'enflammés. Les chefs et les députés vinrent alors et édifièrent une stèle commémorative sous l'arbre et fustigèrent le gouvernement qui s'immisce dans les croyances des gens et dans ce qu'ils ont de plus sacré. Des discours laissaient entendre que le doum de Wald Hâmîd aurait été la cause de la chute du gouvernement tyrannique et voilà que le « doum Wald Hâmîd hissé en symbole de la conscience du peuple ». La description à cet endroit est pleine d'ironie. Ce monde nouveau qui s'abattait sur le village, son doum et ses habitants ne se souciait que peu d'eux et ne respectait pas leurs relations humaines profondes. C'est ainsi qu'après les discours et les stèles « notre vie reprit sons cours normal, ni machine à eau, ni projet agricole, ni quai à navires. Il nous resta cependant notre doum projetant son ombre le matin sur la rivière, l'après-midi sur la terre, les habitations et jusqu'au cimetière. Et la rivière court à son pied comme un python sacré et fabuleux. ». Ce sont là les propos mêmes utilisés par le narrateur pour décrire le doum au début du récit. Rien ne vint s'ajouter au doum sinon « une stèle commémorative en marbre, un grillage en fer forgé et une coupole dorée. », résultat des manœuvres du nouveau gouvernement pour s'assurer de l'appui populaire. Le narrateur montre que pour les différents pouvoirs : le colonial, le national démocratique, le national tyrannique, le national démocratique nouveau ; le village, ses habitants, son doum n'étaient que des choses ou des

objets ; mais surtout pas une entité humaine vivante régie par ses propres lois particulières et qu'il faudrait respecter.

A la fin du récit, l'étranger moderne finit par poser quelques questions sur la pompe à eau, le projet et la station quand verront-t-ils le jour : « parceque que les habitants puissent dormir sans que le doum vienne déranger leur sommeil ? et quand cela aura-t-il lieu ? » Là le narrateur nous livre quelques détails sur sa vie, qui montrent que le conflit entre le nouveau et l'ancien, n'est pas extérieur mais se déroule au sein même du village. Nous apprenons que le propre fils du narrateur a fugué vers la ville et a rejoint l'école, malgré lui. N'empêche, « je préfère le savoir où il est que de le voir regagner le village. » Il voudrait même que son exemple fût suivi au village, de ces « jeunes à l'esprit étrange peut-être qu'alors et alors seulement nous serons en mesure de poser notre pompe à eau, débuter le projet agricole. peut-être même que le navire accostera .. sous le doum de Wald Hâmîd. »

Qu'en sera-t-il de ce doum, de cette statue, de ce dieu du lieu, va-t-on le déraciner ? Le narrateur répond : « Il n'y a pas nécessité à couper le doum, ni de raison à enlever le sépulcre. Ce qui a échappé à tous, c'est que l'endroit peut contenir tout cela : le doum, le sépulcre, la pompe à eau et le quai à navires. »

Le narrateur traditionnel parle de l'étranger moderne. Il pose, au niveau de la théorie et de la perspective, la problématique de la possibilité d'une réconciliation entre le passé et l'avenir afin de ne pas nous cantonner dans un passé sans avenir (comme il arrive au village) ou un avenir sans passé comme c'est le cas dans les villes occidentales.

Le récit de Tayîb Sâlîh s'achève sur ce tableau où le narrateur observe ce nouvel étranger : « je ne sais pas comment le décrire, mais il éveilla en moi un sentiment de tristesse, une tristesse à propos de quelque chose d'imprécis que je n'arrive pas à cerner. » Mais il nous est loisible de le deviner. Certes, le passé et l'avenir vont se rejoindre et un monde composé verra le jour et le doum autant que la machine à eau feront un temps ensemble partie de la vie du village, toutefois le narrateur est conscient que son univers à lui – avec toute son immensité et son étroitesse – va disparaître ne laissant que des traces et des souvenirs. D'où ce sentiment de tristesse qui emplit le dénouement.

J'ai achevé mon étude par quelques allusions à l'ambiguïté de notre position quant à la modernisation :

Peut-être que nos peurs de l'époque moderne ne résultent pas uniquement de notre connaissance du scénario de la modernisation, mais également de ses conséquences. Nous lisons la presse occidentale et étudions sa société. Les non spécialistes entendent parler de drogues, de crimes et les spécialistes lisent sur la crise du sens en occident. Ainsi lorsque nous nous portons vers l'époque moderne nous ne le faisons pas avec un élan entier d'optimisme, car notre connaissance tragique de ce qui est arrivé là-bas et du prix exorbitant qu'il va falloir payer diminuent notre enthousiasme. Nous ne possédons plus qu'un regard étrangement mélancolique, tel ce regard que le narrateur traditionnel dans *Le doum de Wald Hâmîd*.

Peut-être également que la corrélation entre la modernisation, l'industrialisation et la colonisation occidentale renforce l'ambiguïté de notre position et notre rejet de la machine, malgré le pressent besoin que nous en avons et l'inclination que nous en éprouvons. La première machine contemporaine à laquelle nous avons été confrontés fut le canon dont était muni le soldat occidental, et qui ébranla les murs de la société orientale traditionnelle, non pour diffuser le savoir et les lumières mais pour piller le pays.

J'avais préparé une conférence sur les tentatives de 'Ali Mubârek pacha au sujet d'une nouvelle planification du Caire ; le conférencier a montré qu'il était facile de changer les emplacements des mosquées, des cimetières, voire d'en détruire d'autres si la nécessité l'exigeait. Les populations ne se montrèrent pas hostiles, car elles sentaient que cet Egyptien ne voulait aucunement occasionner de préjudice à leur charte de valeurs. L'action de 'Ali Mubârek ne différait pas notablement de ce qu'a fait mon frère à Damanhour : à coté du café Massiri se trouvait une tombe qui gênait le chemin. Il la déplaça de plusieurs mètres. Et personne ne contesta son geste sachant que l'enfant du pays ne pouvait lui vouloir du mal. Le conférencier nous informa qu'après 1882 (après l'arrivée des troupes anglaises) personne n'a pu déplacer la moindre mosquée ou cimetière, car les gens se méfiaient du gouvernement tombé sous la coupe du colonisateur.

Il nous faut une « nouvelle modernité » qui adopte la science et la technologie sans jeter les valeurs et la finalité humaines au rebut ; une modernité qui ressuscite la raison sans dessécher le cœur ; qui accroît notre existence matérielle sans nier les dimensions spirituelles de cette même

existence ; qui vit le présent sans renier l'héritage. C'est, certainement, chose malaisée à réaliser, mais point impossible ! Il me semble que le premier pas à effectuer pour réaliser cette modernité substitutive, c'est sa séparation de la tendance à la consommation et son écartement du concept de progrès matérialiste ; sa ligature au concept de la nature humaine et de la commune humanité de manière à définir des buts à la modernité hors ceux de la production et de la consommation ; à déterminer le taux de la consommation selon des finalités humaines et selon des besoins matériels et immatériels, et non selon la simple opération d'augmentation de la consommation. La même chose peut être effectuée sur le concept de progrès dont il nous faut élargir les horizons de façon qu'il implique les deux dimensions matérielle et immatérielle ; sensible et spirituelle. Et ainsi, nous pouvons mettre en pratique le projet de la modernité substitutive et réaliser le progrès sans perdre notre cohésion ni détruire le monde.

L'impérialisme et le racisme

Il y avait plusieurs autres éléments qui me faisaient réfléchir à propos de certains principes sur lesquels reposait le paradigme de la civilisation occidentale moderne : des plus importants cette distinction consciente que je faisais entre la civilisation, la modernité occidentales et certains phénomènes négatifs qui l'accompagnaient tels l'impérialisme, le nazisme, le sionisme que je classifiais comme secondaires et déviants de l'essence rationnelle de la civilisation occidentale moderne. Puis progressivement, je regardais ces phénomènes comme intrinsèquement liés au paradigme de la civilisation occidentale moderne lui-même. Je commençais à percevoir la civilisation occidentale (et le rationalisme occidental) dans sa corrélation avec l'impérialisme qui entravait la modernisation dans nos pays, maintenant des régimes corrompus, exploitant les matières premières de l'Asie et de l'Afrique et pillant le monde soutenu, dans son entreprise, par la force militaire et par des idéologies racistes, celle « du poids de l'homme blanc », idéologies fort éloignées du rationalisme. On a découvert récemment que le général Montgomery, l'un des « héros » de la Seconde Guerre Mondiale, avait préparé un plan d'évacuation de l'ensemble de l'Afrique et de ses habitants pour en faire un vivier de matières premières au service de l'occident ; une partie de son « espace vital », pour reprendre un terme nazi.

Lisant notre histoire avec l'occident, je trouvais qu'elle prit dès les débuts une forme d'affrontement militaire : la Révolution de la liberté, de l'égalité et de la fraternité nous dépêcha l'expédition napoléonienne bardée de ses canons, – échec de la tentative de modernisation amorcée par Muhammad 'Ali après que toute l'Europe se ligua contre lui, y compris sa *fidèle* alliée la France –, les troupes démocratiques britanniques envahirent l'Egypte et vainquirent Ahmad Urâbi (le représentant du peuple égyptien) et soutinrent le khédive Tawfîk (le représentant de la tyrannie). L'opération se poursuit sans relâche jusqu'à nos jours avec l'expérience de Djamel 'Abd al-Nâsser, unificatrice et de développement. Et comme le raconte le narrateur dans *Saison de migration vers le nord* de Tayîb Salîh : « Lorsqu' on fit venir Mahmûd Wald Ahmad enchaîné dans des carcans à Kuchner après que ce dernier l'a vaincu…, il lui dit : « Pourquoi viens-tu détruire et piller dans mon pays ? », c'est Kuchner qui dit cela à l'autochtone propriétaire de la terre ; ce dernier baissa la tête et ne dit mot… j'entends dans cette histoire les cliquetis des épées romaines à Carthage ; les sabots des chevaux foulant le sol d'al-Quds ; les vaisseaux à quai sur le Nil chargés de canons et non de pain ; la voie ferroviaire fut ouverte à l'origine pour acheminer les soldats ; les écoles pour apprendre à dire « oui » dans leur « langue ». Ce que comprit parfaitement ce vieillard vénérable d'Algérie lorsqu'on lui annonça que les forces françaises n'étaient dans son pays que pour diffuser la sécurité, la paix et les lumières et qui répondit avec concision : « Et pourquoi donc une telle armada ? »

De l'étude de Roger Garaudy j'ai emprunté ces mots :

« La condition de la "croissance" occidentale était due nécessairement à un pillage systématique des richesses des pays du Tiers-monde et leur acheminement vers l'Europe et l'Amérique du Nord ; en contrepartie l'occident a maintenu, ce que nous appelons le Tiers-monde, dans un sous-développement endémique. » La croissance et la paupérisation sont les deux mamelles de la charte capitaliste. L'amoncellement du capital primaire puis la production extensive se développèrent sur plusieurs périodes : l'extermination des Indiens d'Amérique depuis le XVIe siècle ; la traite des esclaves voués aux travaux manuels des plantations et des mines du sol américain dont la population avait diminué à cause de l'extermination collective. « La révolution économique qui a permis l'amoncellement des richesses. » « Le mouvement

de colonisation », c'est-à-dire la domination politique et militaire exercée sur l'Afrique et la majeure partie de l'Asie pour s'assurer des investissements aux gains rapides dans l'industrie et le commerce en imposant le salaire le plus bas à la main-d'œuvre et les prix les plus élevés aux produits importés et manufacturés… »

« L'exploitation du Tiers-monde prend maintenant une nouvelle forme avec l'apparition des multinationales et de leur expansion ; l'antagonisme direct, entre pays exploitant et pays exploité, se trouve ainsi réduit et disparaît. Les multinationales organisent le pillage du monde à l'échelle planétaire soit en s'appuyant sur une grande force (les Etats-Unis par exemple) : orientant son économie, sa politique et sa force militaire (comme cela est arrivé au Guatemala et au Vietnam) ; soit en recourant à des institutions mondiales comme en 1976. »

En toute simplicité, j'ai compris que le « progrès occidental » était le fruit du pillage des richesses du Tiers-monde ; qu'on ne pouvait dissocier la modernité occidentale de cette opération de pillage ; que la renaissance de l'occident s'était faite aux dépens du reste du monde. Ce qu'a saisi exactement le poète Badr Shâkir al-Siyâb qui, dans un des ses poèmes adressé à Londres, disait :

Que vais-je donc écrire, ô ville !
Sur tes apparences amincies
Courent les chevaux de la rancune
Je dirai que tu allumes
La lampe de ta honte
Au sang des morts
Et à la famine d'autrui

Pour les raisons que je viens d'exposer, je ne parle désormais plus de « cumul capitaliste » mais de « cumul impérialiste », je réclame toujours que toute tentative d'interprétation de la plupart des phénomènes occidentaux, sans poser le préalable de l'impérialisme comme catégorie analytique, serait voué, pour une bonne part, à l'échec.

En outre, nous devons signaler les opérations de pillage des vestiges archéologiques de l'Afrique et de l'Asie qui remplissent aujourd'hui les musées et embellissent les expositions des villes occidentales. Lorsque je

partis à Londres, un ami me demanda si je voulais voir l'empire britannique. Sa question me surprit, mais je répondis, évidemment, par oui. Il me mena au Musée britannique où je visitai des pavillons entiers de vestiges pillés des pays du Tiers-monde, et bien sûr d'Egypte. Il va sans dire que cette opération de prédation occasionna le saccage des structures sociales, économiques et culturelles du Tiers-monde. Roger Garaudy dit dans une formule, belle et ramassée, qui décrit la civilisation impérialiste occidentale : « Elle a creusé une tombe qui suffirait à toute l'humanité. »

J'ai relevé, dans les *Origines historiques du capitalisme égyptien et de son développement* du docteur Mahmud Matwali, l'entretien suivant qui s'est déroulé en août 1919 entre le conseiller aux finances britanniques et Tal'at Harb :

- Je te croyais un homme raisonnable mais il semble que tu sois, à ton tour, atteint de cette folie qui touche le pays ces jours-ci, dit le conseiller britannique... Crois-tu donc que les Egyptiens soient en mesure de diriger une banque ? Vous n'êtes pas bon dans les affaires financières... C'est une tâche qui incombe aux étrangers... La preuve en est que quand vous étiez aux commandes vous avez menés l'Egypte à la banqueroute.

Et le conseiller de poursuivre :

- J'aurais pu empêcher l'établissement de cette banque, mais je l'ai accepté afin de vous donner une leçon pratique sur votre échec... Tout ce que je te conseille c'est d'associer quelques étrangers à ton projet et qu'ainsi les Egyptiens en auront confiance.

- J'ai décidé que cette banque sera 100 % égyptienne, lui répondit Tal'at Harb.

Tu parles la langue des manifestations de rues... Et ce qui est valable lors d'une manifestation de rues ne convient pas dans les affaires financières et les banques. Je ne t'ai convoqué que pour te conseiller car tu es un homme bon qui ne s'occupe pas de politique.

Le représentant du progrès, de l'urbanité, de la modernité appelle au réalisme, à l'instar des partisans de la standardisation de nos jours, et, au nom de même de ce réalisme, projette sur les Egyptiens certains caractères

figés (métaphysiques) et inamovibles (« c'est une tâche qui incombe aux étrangers »). Quant à l'Egyptien (supposé incarner l'arriération et représenter le sous-développement asiatique et africain) il affirme des qualités (dynamiques) autres : notre capacité à l'indépendance économique et le besoin pressant que nous en avons. Je réitère toujours la question suivante aux colonisateurs et aux sionistes qui parlent toujours de l'arriération de l'Orient en assurant qui sait un des motifs de la colonisation : si l'Orient se développe l'Occident en sera-il content ou au contraire si l'Orient se développe l'occident sera affligé et malheureux ? Le progrès de l'Orient ne signifiera-il pas un rétrécissement de la part du marché pour l'Occident ; de la main-d'œuvre à vil prix ; des matières premières à prix élevé ; un Etat d'Israël cerné qui ne pourra jouer aucun rôle pour l'Occident ?

J'ai constaté (mon cas et celui de n'importe quel Arabe vivant en Occident) un soutien inconditionnel de l'Occident à Israël et la compassion totale qu'il éprouve pour les victimes des nazis et, simultanément, un déni flagrant des crimes d'Israël et de l'Occident contre les Palestiniens, sans s'embarrasser des victimes des incursions israéliennes. Tout comme j'ai remarqué que l'Occident adopte à l'égard d'Israël un discours dogmatique absolu : il entend parfaitement le désir de Juifs et leur droit au retour « vers le pays de leurs ancêtres » (la terre promise) après des milliers d'années d'errance, pour fonder un Etat juif à travers lequel ils réaliseront leur identité historique. Mais le même Occident, lorsqu'il regarde les Palestiniens, épouse une position pragmatique, pratique et ne comprend pas leur insistance à retourner chez eux, leur proposant quelques milliers de dollars afin qu'ils renoncent à leur terre. Au début, cette question m'intriguait et j'ai essayé, dans un premier temps, de l'éluder en la reléguant dans la catégorie « exception » à la règle ou « déviation » du parcours (humaniste et démocratique) principal. Mais le soutien occidental à l'Etat d'Israël et l'approbation des mythes sionistes relevait du totalitarisme, de la puissance et de l'expansion au point qu'il devînt impossible de l'interpréter même selon ces catégories marginales. J'ai commencé depuis à voir le soutien de l'Occident à Israël comme une partie prenante d'une catégorie plus large : la foi indéfectible en le dogme de la puissance, de la jungle, de l'impérialisme et du racisme ; non en la loi de la raison et de la justice. Ces questions d'héritage judéo-chrétien, de la

compassion de l'Occident pour les Juifs, de la volonté de les dédommager de ce qu'ils ont subi en les compensant par la Palestine sont, à mon sens, des subterfuges et des prétextes inaptes à expliquer ce type de phénomène, son étendu et sa généralité. Surtout que l'Occident ne s'encombre pas l'esprit de considérations éthiques comme le « droit des Arabes », « le droit au retour des Palestiniens », considérations qui n'ont pas de sens pour lui : le droit n'est pas au-dessus de la force, mais Darwin et Nietzsche, si. La raison occidentale s'extasie d'admiration devant les sionistes pour leur oppression, leur puissance et leur force à résoudre tous les problèmes, non par la raison et le dialogue, mais en tranchant le nœud gordien instantanément. Tout comme il pense que le sionisme est une partie de la formation civilisatrice occidentale, il lui octroie, en conséquence, des droits absolus qu'il refuse, du reste, aux autres. Le sionisme exprime quelque chose d'originel et d'essentiel dans la formation civilisatrice occidentale moderne qui se targue de sa tolérance et de son pragmatisme, et, simultanément, soutient un Etat qui se fonde sur un ensemble de mythes ethniques primitifs et païens. L'Occident, en réalité et en dernier ressort, nous demande de reconnaître Israël, non pas à cause du génocide nazi ni de toutes les injustices que les Juifs ont subies, mais en raison d'un rapport de force qui ignore Allah et l'homme et ne les reconnaît pas : l'unique mesure étant la force non la raison.

Le racisme occidental ne désigne pas seulement les Arabes et les pays du Tiers-monde, il s'étend et touche également beaucoup de minorités aux Etats-Unis, surtout les Afro-américains : c'est-à-dire les Noirs. Nous vivions à New York dans les parages de Harlem, à l'endroit où se coupaient la 114 Rue avec l'Avenue de Broadway (l'endroit est devenu depuis un coin « chic » et blanc, alors qu'à l'époque c'était une annexe du ghetto de Harlem où résidaient les Noirs.) On y voyait les gros rats courir dans les rues et les maisons, les cafards batifoler dans les cuisines et en dehors (dans notre modique chambre d'hôtel aux environs de l'Université de Columbia, nous laissions exprès des restes de nourriture dans le coin cuisine afin d'éloigner, de nous, les cafards.) Mes amis Noirs m'ont raconté comment la police américaine fermait l'œil et permettait aux trafiquants stupéfiants de vendre leur poison en toute impunité et liberté dans les quartiers des Noirs pour les droguer et s'assurer une paix sociale ! Je me souviens encore du premier été passé à New York

(l'été 1964), été chaud et humide de façon insoutenable. Les rats s'excitaient et les cafards se déplaçaient avec frénésie. Alors seulement l'on prévint la population que la commune allait ramasser les ordures, dératiser et répandre des insecticides. Les habitants se satisfirent de la nouvelle ! Mais au dernier instant et sans aucun avertissement préalable, le Congrès décida d'épargner quelques milliers de dollars et l'on ne dépêcha pas les ramasseurs de détritus, ni on ne répandit de mort-aux-rats ni d'insecticides. N'importe quel enfant vivant à Harlem ou dans ses parages savait que la situation était explosive, mais le pouvoir en place, avec toutes ses institutions et centres de recherches, échoua à parvenir à cette simple vérité d'une évidence claire. Et l'explosion eut effectivement lieu à Harlem et les pauvres Noirs descendirent dans les rues revendiquer un degré minimum décence nécessaire à garder leur dignité humaine. L'évènement est depuis connu sous l'appellation de l'« été long et chaud » (long hot summer). J'ai su alors, en cet « été long et chaud » que le système de répression américain était insensé et tout à fait irrationnel. Quelques jours, sous la pression populaire, on voyait à la télévision les voitures à ordures ramasser les détritus, les agents de nettoyage dératiser et répandre leurs insecticides. Nous fûmes sidérés de ce que nous voyions : voilà une société matérialiste pragmatique et riche, en mesure de fournir une vie décente pour tous simplement et aisément, mais qui s'abstient de le faire (alors même qu'elle dépense des millions de dollars pour les armes).

Je dois rappeler cette histoire amusante que m'a racontée mon ami Victor Thompson qui montrait l'acuité de la ségrégation raciste aux Etats-Unis avant le déclenchement du mouvement des droits civiques au début des années soixante. Victor me dit, qu'enfant, il résidait dans un quartier où ne vivaient que des Blancs et où il ne voyait qu'eux. Les média américains n'exprimaient que les aspirations, les positions et la réalité blanches, il était rare de voir une personnalité noire tenir le rôle du héros dans les films où les programmes de télévision. Victor, prenant une fois le bus, vit une femme noire, se dirigea vers elle et se mit à lui lécher la main croyant qu'elle est faite en chocolat ! La femme noire était gentille et riait de son geste et tous les voyageurs du bus en rirent, tout comme nous le fîmes, lui et moi.

Quant au racisme contre les Arabes, il était très insignifiant. Lorsque je suis arrivé au Etats-Unis en 1963 où il n'y avait pas de mépris des Arabes

- l'on pourrait même dire qu'on les craignait un peu. Au début des années soixante, il y avait un projet nationaliste arabe, un rejet de l'idée des alliances politiques, un refus et boycott d'Israël. Il y avait également l'action de la neutralité positive et puis Djamel 'Abd al-Nasser. Mais avec la défaite de 1967, la haine commençait à supplanter la peur, et, en corollaire, un racisme féroce voyait le jour. Dans la civilisation de Darwin et de Nietzsche, nulle place aux perdants. A mon retour aux Etats-Unis en 1975, la situation avait changée et était très différente : l'image typique qui paraissait de l'Arabe était celle d'un homme friand de femmes, opulent à l'excès, stupidement prodigue, qui ne comprenait rien à la technologie, fourbe et sans confiance et tutti quanti de ces attributs racistes.

J'ai été une fois invité par l'Université de New York à donner une conférence sur l'Egypte, conférence qui devait être précédée par la projection d'un film sur la nouvelle Egypte. J'ai remarqué la présence dans la salle d'un nombre important d'étudiants américains noirs et issus du Tiers-monde. J'ai trouvé que le film puait le racisme : le Caire n'était, pour le réalisateur, que la ville des morts, des cafés où s'affalaient des formes humaines. A la fin du film, le réalisateur mit en scène un des rescapés de la guerre de 1973 qui y avait perdu une de ses jambes et ne trouva de quoi subvenir à ses besoins que de se transformer en saltimbanque des rues. Le film s'acheva sur notre bonhomme planté sur sa jambe indemne, une perche maintenue droite sur son nez avec un arrière-fond de sons musicaux primitifs. Le sang bouillait en moi pendant la séance, mais je me suis retenu. J'ai déclaré après que mon intervention consisterait en un commentaire du film projeté et qu'elle était, uniquement, destinée aux étudiants Noirs et du Tiers-monde. J'y ai démantelé le fonctionnement des mécanismes du racisme occidental : le réalisateur a sélectionné des faits épars et les a élevé au rang de réalité représentative. On pouvait trouver plein d'autres exemples en Egypte d'histoires héroïques et scènes de combat. J'ai rappelé les manifestations des étudiants de 1971, le passage de l'année 1973, la beauté du Caire malgré ses laideurs, la créativité artistique au quotidien dans l'Egypte préservée. Le réalisateur, à cause de son racisme, ne vit dans le Caire que la ville des morts, un officier qui a perdu une jambe pendant la guerre et qui se transforma en saltimbanque dans des conditions obscures (d'après mes connaissances le gouvernement n'a pas délaissé ces anciens combattants et il leur a assuré toute l'aide nécessaire).

La conférence fut reçue par une salve d'applaudissements et le professeur, qui m'avait invité, me présenta ses excuses quant à la tournure prise suite à la projection du film. Il m'envoya même une lettre dans laquelle il m'expliqua qu'il n'avait pas visionné le film auparavant !

Je n'ai été que peu confronté au racisme envers les métis sinon de la manière dont pourrait vous atteindre une bruine. Nous résidions dans une ville universitaire où il n'y avait presque pas de discrimination. Une seule fois, cependant, où le guichetier d'un cinéma refusa de me vendre un ticket d'entrée, je l'ai menacé d'appeler le commissariat de police alors, immédiatement, il recula et se désavoua. Je suis entré et j'ai vu le film. Je dois encore rappeler cet évènement : lorceque j'envoyai mes enfants à ma femme (je devais les rejoindre quelques mois plus tard étant pris par la rédaction de l'*Encyclopédie* de 1975) elle les inscrivit à l'école, et naturellement les capacités langagières de ma fille étaient moindres par rapport à celles de ses camarades ; on la classa d'emblée, chose prévisible, dans la catégorie « sous la moyenne ». Mais après quelques mois, le bulletin d'évaluation arriva. Mon épouse découvrit que ses notes étaient « excellentes » dans toutes les matières, sauf en langue anglaise où elle demeurait encore « sous la moyenne » : ce qui dénotait quelque anomalie, (partialité ou paresse). Mon épouse est professeur de pédagogie et s'y connaît en ce genre de problèmes. Elle alla donc à l'école et demanda à voir le maître de la matière pour discuter de cette carence et voir comment y remédier. Quand il vint et qu'elle l'en informa, il fut embarrassé et s'en excusa en lui promettant de la soumettre à un test de langue spécifique. Après cet examen auquel fut également soumis un enfant noir ; les deux enfants firent preuve d'une si étonnante capacité que leur maintien en catégorie « sous la moyenne » serait rien moins que partial (le niveau de Nour la mettait même au rang de l'avant classe terminale et celui de l'élève noir n'en était pas plus loin). L'enseignant s'était juste contenté de les caser dans une catégorie au-dessous de leur réelle aptitude, et n'eût été l'intervention de mon épouse ils seraient demeurés dans ce cadre étroit où on les avait cantonnés. Toutefois, l'enseignant s'en excusa, les reclassa et ils prirent leur essor. Passons, deux années plus tard, l'école nous écrivit que Nour pourrait, d'ici une année, rejoindre les rangs de l'université.

Elle pouvait le faire alors qu'elle n'avait que treize ans à quatorze ans. Nous refusâmes préférant la laisser avec les filles de son âge et qu'elle ne perde pas son enfance et son innocence en précipitant son entrée à l'université.

Je dois également évoquer le cas inverse de mon fils Yâssir, comment il fut pris en charge par son école, combien il était heureux d'y aller bien qu'il ne connût pas encore l'anglais. Progressivement et par l'amour que lui donnait sa maîtresse, Yâssir finit par parler la langue anglaise après plusieurs mois jusqu'à ce qu'il la maîtrisât. Je dois aussi évoquer ce qui arriva à Nour dans son école catholique où elle eut d'excellents résultats, surtout en langue anglaise. La cérémonie de fin d'instruction eut lieu dans la chapelle de l'école. Quand vint son tour de recevoir son diplôme et son prix d'excellence, ce dernier n'était rien d'autre qu'un livre : le Saint Coran remis par le maître de la chapelle lui-même. Si je reviens sur ces histoires c'est pour montrer la différence entre d'un côté le paradigme dominant ; de l'autre côte les individus qui vivent une partie de leur vie suivant leur humanité commune, non selon ce que leur dicte le paradigme.

LA DÉMOCRATIE ET LA VALEUR

Mes doutes, quant à ce que l'on nomme les pratiques démocratiques, s'accrurent aux Etats-Unis. J'aimerais à cet endroit distinguer le modèle idéal théorique et le modèle effectivement pratiqué. On a définit la démocratie comme système politique qui offre la possibilité de participer à tous les membres de la société, ayant le droit de voter, dans la prise des décisions touchant tous les domaines sociaux et politiques qui influent, conjointement, sur leurs vies individuelle et collective. C'est un système politique établi sur les principes de l'exercice du pouvoir avec l'accord et l'approbation des gouvernés. Le gouvernement tire sa légitimité – directement ou indirectement – de la volonté de la majorité de la population locale ou de sa totalité. Parmi les conditions qui doivent être réunies dans la démocratie représentative réelle : les élections libres, la confidentialité du suffrage. Il faut également, pour assurer la démocratie politique : l'égalité devant la justice, la liberté d'expression, d'opinion, de diffusion de ses idées et d'association. Dans une société plus étendue, la démocratie est fondée sur la libre concurrence, l'équilibre des centres d'intérêts ; considéré que les groupes opposés peuvent arriver à un accord et un arrangement quand existe un seuil tolérable de concurrence entre eux.

Mais mon expérience aux Etats-Unis m'a appris que le paradigme effectif de ce qui se pratique véritablement est essentiellement différent du modèle énoncé. J'ai vu autour de moi que le citoyen américain, qui élit les membres du Congrès, les membres du Sénat et le Président de la République qui veut régner sur le monde, ne connaît rien du rapport de l'économie à la politique et des mécanismes de l'exploitation économique. Il ignore totalement ce qui se passe dans le monde et les deux partis politiques (le démocratique et le républicain) ne lui fournissent pas de programmes qui l'éveillent politiquement, mais se contentent de lui présenter des programmes éclectiques sans liens probants entre eux, afin de satisfaire le plus de goûts, sinon tous. Ce sont des programmes qui ramènent les aspirations du citoyen américain à un horizon matériel (économique et physique), le problème devenant une satisfaction de ses désirs économiques de façon immédiate et directe. Les mass média s'occupent de le divertir et de le vider du dedans par l'exacerbation des adductions à la consommation et d'entretiens corporels en le maintenant dans le monde des sens, des marchandises, de la matière et des choses.

Alors qu'on procédait sur moi à une opération de transplantation de mœlle aux Etats-Unis, une confrontation dangereuse eut lieu entre deux puissances nucléaires : l'Inde et le Pakistan. J'ai alors demandé à la responsable des infirmières (au niveau d'un médecin et qui reçoit, pareillement à lui, une formation universitaire longue) ce qu'elle en pensait. Mais à ma surprise, elle ignorait tout de cela et prétexta que l'Inde et le Pakistan étaient trop éloignés des Etats-Unis ! Peut-on un instant imaginer que l'un des membres les plus influents du Congrès américain, travailleur dans le secteur phytosanitaire dans un des villages éloignés du département du Texas, fait parti des sionistes chrétiens ayant ses propres visions sur la fin des temps et l'Harmagédon[46] et ne connaissant que peu de choses sur le Moyen-Orient sinon ce qu'il a pu en lire dans l'Ancien Testament !

Un des journalistes, qui sont partis en Iraq couvrir ce qui s'y passait, m'a dit que les soldats américains ne savaient pas où ils étaient, certains se demandaient où se trouvait Le Caire, d'autres s'étonnaient de ne pas voir des enseignes Mac Donald et des filles qu'ils pourraient y accompagner, et beaucoup de membres du Congrès américain confondaient l'Iran et l'Iraq à

[46] Apocalypse de S. Jean, XVI. 16

cause de la convergence homophonique en anglais des deux noms et de leur ignorance crasse de l'histoire et de la géographie. J'ai remarqué également que beaucoup de médecins de l'hôpital où je me soignais aux Etats-Unis avaient un niveau culturel très élevé et une conscience très aiguë, mais à ma surprise ils étaient, pour la plupart, des émigrés d'Europe ou ayant un lien avec un pays en dehors des Etats-Unis. Un de mes amis m'a informé que 20 % seulement de la population américaine possédaient des passeports et la majorité de ses derniers ne s'en servaient que pour visiter des pays comme le Mexique, les Caraïbes pour le tourisme : le tourisme moderne n'a rien à voir avec l'histoire et la culture. Le touriste arrive dans hôtel cinq étoiles où il assouvit toutes ses lubies de consommations américaines pimentées de quelque ingrédients ethniques locaux, qui en rien ne dérangent la carte perceptive américaine.

L'un des problèmes les plus graves de la démocratie est apparu avec la guerre d'Iraq. Des millions de gens ont manifesté en Angleterre, en Italie, en Espagne, aux Etats-Unis contre cette guerre. Le Conseil de Sécurité demanda même de donner un délai supplémentaire pour rechercher les armes de destruction massive, mais les gouvernements de ses pays précipitèrent leurs forces là-bas fondés sur des informations fabriquées et dont le caractère mensonger éclata au grand jour par la suite. Pareillement, la bataille électorale dans les pays occidentaux (surtout les Etats-Unis) coûte des centaines de millions de dollars. Ainsi le candidat riche peut se garantir une campagne électorale continue et efficace. En revanche le candidat qui ne peut s'assurer les subventions nécessaires se retrouve marginalisé par l'information. Et à l'époque des médias, les hommes d'affaires, les gros capitalistes et les groupes de pression peuvent influer sur les résultats des élections, non en raison d'un quelconque programme politique, mais grâce à leur puissance financière et d'autres raisons qui n'ont rien à voir avec l'intérêt de la population et du citoyen.

Peut-être que parmi les problèmes les plus importants que rencontre la pratique démocratique la référence finale en est la principale : un ensemble de valeurs qui régissent les règles démocratiques mêmes. Je relève que 51 % des voix décident de la loi, de la vérité et de la valeur ; c'est-à-dire que le nombre de doigts levés devient la référence finale. C'est donc une démocratie sans substrats philosophique, éthique ou épistémologique que l'on pourrait dénommer la « démocratie empirique » ou la « démocratie séparée de la valeur ».

Tout comme l'on parle de science, de liberté d'expression totale séparées de la valeur. Tout est relatif, n'est-ce pas ainsi ? Un penseur a comparé la démocratie du décompte de doigts levés à un match de football : dans le cas où l'équipe visiteuse obtiendrait plus de buts que l'équipe locale, la majorité des spectateurs auraient-ils encore le droit de décider de la victoire de l'équipe visiteuse ? La réponse est naturellement, non. Et si la chose est telle pour un nombre de buts inscrits dans un match de football, peut-on appliquer cette logique dans des choses aussi importantes que les hautes valeurs humaines comme référence finale ?

J'ai approfondi mon étude sur l'extermination nazie des Juifs européens en partant de mes doutes sur cette démocratie sans référence et qui se réduit à un nombre de doigts levés. Hitler est arrivé au pouvoir par la voie démocratique légale, il reçut l'agrément, l'admiration, l'enthousiasme du peuple allemand. Et quand le régime nazi commença à éliminer les minorités ethniques indésirables (les Romanichels, les Handicapés, les Juifs) considérés comme des individus humains nuisibles qui consomment mais ne produisent pas, la majeure partie du peuple allemand approuva l'opération d'épuration ethnique. De même que les peuples européens acceptèrent d'envoyer leurs armées en Asie et en Afrique où ils exterminèrent un nombre important de gens, exploitèrent le reste et pillèrent les biens et les richesses. Toutes ces populations ont exprimé leurs avis de façon très démocratique. Tout comme la majorité écrasante de l'entité sioniste accepte la répression et les tueries dont se chargent les forces armées israéliennes et bénéficient même, en retour, des gains de cette répression et de ses tueries. La démocratie israélienne est une démocratie sans référence qui ne peut poursuivre ses lois au-delà d'un simple décompte des doigts. Elle est en cela semblable aux gangs de la mafia où tout se fait suivant des procédures démocratiques précises sans la moindre tache d'irrégularité, mais en l'absence de toute référence finale sinon celui que s'octroient ses gangs pour dépouiller les autres de leurs biens et abaisser leur humanité.

Dans le cadre de cette démocratie sans référence, je me permets de signaler cet évènement singulier : une des vedettes de la pornographie s'est présentée à la députation en Italie et son programme consistait en un strip-tease devant les électeurs. Et il semblerait que ce programme politique fût d'une terrible efficacité dans un pays chaud comme l'Italie, car l'honorable dame, l'étoile du porno, gagna aux élections !

Des problèmes, touchant la démocratie empirique, cependant surgirent. Lorsque les sociétés occidentales affrontèrent la question du clonage que beaucoup considéraient comme une menace contre le genre humain lui-même. Le président Clinton signa un arrêté d'interdiction du clonage humain, décision qui n'a rien à voir avec la science ou le nombre de voix, mais émanant d'une référence humaine commune. La société occidentale est actuellement confrontée à la question du mariage homosexuel (ou union civile comme on le désigne) et celui qui est contre s'appuierait sur une référence religieuse ou humaine arriérée. En revanche celui qui est pour obéirait à la logique démocratique empirique du décompte de doigts.

Pour toutes ces raisons, il me semble que l'on doive redéfinir le concept de démocratie et, plutôt que d'affirmer que la démocratie se résume à une seule voix pour chaque citoyen « un homme, une voix », la définir comme un système politique qui accorde une seule voix à chaque citoyen sous réserves de lui fournir l'ensemble des données (ceci est important et facile à l'ère de l'informatique). Les élections doivent aussi se dérouler de manière véritablement démocratique en accordant des pages horaires égales à tous les candidats. L'on doit également déterminer un seuil commun pour la dépense électorale : édition d'affiches, réaliser des séquences publicitaires, constituer une équipe de conseillers pour l'organisation administrative et logistique de la campagne électorale.

Je pense qu'il est de notre devoir d'éjointer les ailes[47] de l'Etat, sa bureaucratie informatique et son administration qui, le plus souvent s'éloigne des intérêts de la population pour défendre les siens propres : en augmentant l'efficacité et la force des institutions civiles, des syndicats et de toutes les représentations non gouvernementales (que craint l'Etat central) qui expriment différents intérêts et aspirations au sein d'un même pays.

Nous devons insister également sur l'idée que la démocratie ne représente pas exclusivement le point de vue de la majorité, il doit y avoir des repères assurant les droits civiques, religieux et culturels des différents groupes ethniques. Il serait possible de s'assurer cela en établissant deux assemblées : une assemblée élue et représentative ; une seconde représentant les différents groupes ethniques et religieux dont la mission serait de surveiller la législation particulière touchant ses mêmes groupes. L'on doit aussi prendre les mesures

[47] Ronger les ongles (sic) dans le texte

nécessaires afin que l'institution militaire ne se transforme en un groupe de pression interférant sur la politique de l'Etat et dans tout.

La démocratie empirique se lia en occident avec le régime capitaliste, dans ce qu'il avait de plus sauvage et de darwinien. Elle y posa ses priorités en se fondant sur cet esprit capitaliste qui fit du profit son but suprême et unique. L'on négligea, par conséquent, beaucoup d'aspects sociologiques, économiques et humains (peut-être que la critique socialiste de la démocratie des pays du libre capital aiderait à comprendre ce trait). Nous devons donc mettre les barrières nécessaires pour arrêter la voracité du capitalisme sauvage, des grandes firmes et fixer un but à la société qui assurerait les possibilités humaines de tous ses membres, en œuvrant pour leurs intérêts dans la limite des moyens et non seulement réaliser et augmenter les profits des firmes capitalistes et des riches.

Plus important que tout cela, il est nécessaire d'affirmer que les références des régimes démocratiques sont les valeurs humaines communes consignées dans la Déclaration universelle des droits de l'homme, la Charte des Nations Unies et autres conventions internationales comme les Accords de Genève, la non ingérence dans les affaires des autres pays sauf sur décisions de l'Organisation des Nations Unies (et non le Conseil de Sécurité dominé par les Etats-Unis et son droit de veto) ; valeurs qui ne dépendent pas d'un décompte de doigts levés.

Tous les critiques précédentes et les propositions suggérées ne signifient point un refus de la démocratie. Certains principes importants ont été effectivement réalisés et dont nous devons tirer profit et essayer de les appliquer, tels le pluralisme des partis, la séparation des trois instances, et l'interrogation de l'instance exécutive devant le parlement.

LE SEXE ET LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE

L'un des clichés qui dominait notre esprit, et constituait son paradigme explicatif immanent fut que la pulsion sexuelle est une énergie (matérielle) qui, évacuée d'une façon « normale », « naturelle », « équilibrée » donne un individu normal, naturel et équilibré, mais qui, refoulée, devient une force destructrice. C'est une équation simple et raisonnable tout au moins au premier abord. Il est donc compréhensible que les orientaux, aux pulsions refoulées et brimées pendant l'enfance et l'adolescence, soient obsédés par le sexe. Leurs

énergies sexuelles sont emmagasinées ce qui les affectent psychologiquement et les transforment en d'éternels adolescents. C'est ce que nous avons appris ; tout comme nous avons appris que la chose se présentait différemment pour les occidentaux qui agissent de façon naturelle, car ils se déchargent de leur énergie sexuelle d'une manière rationnelle, sans oppression ni refoulement.

Cependant lorsque je suis arrivé aux Etats-Unis, j'ai constaté que la chose n'était pas aussi simple que je le croyais et que l'équation à laquelle j'adhérais jusqu'ici ne pouvait me satisfaire pleinement comme explication. J'ai remarqué la propension immodérée des Américains (maladive certaines fois) au sexe, alors qu'au même moment sont offertes les possibilités les plus démocratiques d'assouvissement des pulsions. Ce que j'ai appelé plus tard la « démocratie de la pulsion. » A titre d'exemple, le sexe était à la portée de tous à l'Université de Rutgers pendant les années soixante-dix, mais cette liberté sexuelle s'accompagnait d'une augmentation du nombre de revues et de films pornographiques, tout comme il y avait beaucoup de viols, ce qui m'étonnait au début.

Je ne croyais pas ce que je voyais autour de moi jusqu'au jour où arriva un étudiant libanais (mariée à une Italienne) de France. Et nous savons, selon nos catégories perceptives courantes, que la France est le pays des libertés. J'ai donc décidé de l'interroger à propos de cet intérêt passionné pour la sexualité dans la société américaine pour vérifier si mes remarques, à son sujet, sont fondées ou non. Il m'informa avoir été lui-même choqué de son penchant effréné bien qu'il étudiât en France et ajouta n'avoir rien vu de tel auparavant.

Comme je l'ai déjà dit, je réagissais à ce qui m'entourait en essayant, dans la mesure du possible, de dépasser les catégories perceptives standardisées, ce qui changeait bon nombre de mes observations en problématiques. Ma perception du fort penchant américain à la sexualité ébranla la simple équation à laquelle j'adhérais jusqu'alors. La sexualité se transforma d'un coup d'un simple acte physiologique d'assouvissement d'un désir en objet d'étude et de réflexion, à dissocier de l'assouvissement d'un désir humain naturel. La sexualité devint un sujet philosophique tout comme le fut le vin pour le poète Imru'u al-Qays et Umar al-Khayyâm. Le vin n'était pas pour eux un simple breuvage jaune (ou rouge) qui engourdissait un instant la conscience et qui

causait une légère migraine le lendemain d'une cuite avant que l'homme ne reprît sa vie de tous les jours. C'était un élément d'une philosophie cosmique totale ; une vision du monde ; une expression d'un sentiment profond d'exil, de solitude, de peur devant le néant. Ma fille Nour avait écrit une courte étude intitulée « Les mots et le néant » sur l'exorde de la mu'allaqâ de 'A'mr ibn Kulthûm :

« Accours avec ton cruchon et
« Verse nous-y encore ce matin
« De ses vins andérins n'en laisse rien !

Et le poète de poursuivre sa litanie des différents vins. Ma fille arriva à la conclusion que l'homme arabe à l'époque préislamique - entouré de désert et cerné par la mort - ne croyait pas en une autre vie : une vie au-delà ; état qui accroissait en lui le sentiment du néant. Car il est difficile à l'homme de vivre avec ce sentiment et d'avoir à lutter contre lui continuellement. L'homme de cette époque se posait une kyrielle de questions qui toutes occultaient la question entière et finale : celle de son devenir dans l'univers. Cette litanie des vins à l'exorde de la mu'allaqâ [les mots] n'était qu'une fuite devant [le néant] la question finale.

Je me suis interrogé : comment peut-on considérer cette manie sexuelle comme l'expression d'un désir naturel ? Lors du jugement d'un grand sportif avec accusation de viol sur mineure, il s'avéra que le bonhomme passait chaque nuit avec trois femmes (plus exactement avec deux femmes et demie) durant plusieurs années de sa vie. Sommes-nous face à un homme ordinaire qui assouvit son désir sexuel ou face à un homme aviné non d'alcool mais épris de sexe, non devant un alcoolique mais un érotomane adonné au sexe avec frénésie mais sans jouissance réelle. Il est connu que certains obsédés du sexe voudraient s'arrêter mais n'y parviennent pas d'eux-mêmes, tout comme certains dipsomanes détestent les alcools qu'ils ingurgitent.

Les questions que je me posais formaient en réalité une introduction à une recherche d'un paradigme de perception analytique inédit pour une étude du problème de la sexualité, vu l'inefficacité de l'interprétation du paradigme dominant. De nouveau ressurgit l'interrogation quant aux interprétations matérialistes simples des phénomènes et émergea le paradigme immanent de la différence entre l'homme et la nature matière. Je commençais à me poser un tas

de questions : peut-être que l'assouvissement sexuel chez l'homme (différent de celui de l'animal) est constitué d'éléments matériels et immatériels. Peut-être même que ces éléments immatériels ne forment pas une simple enveloppe mais font intimement parti de l'assouvissement sexuel chez l'homme, et que peut-être également que cette faim de sexe que j'observe aux Etats-Unis qui ne se satisfait d'aucune interprétation matérielle immédiate (peut-on expliquer matériellement le comportement du président Clinton ?) dépend de leur « vision » matérialiste du sexe comme s'il s'agissait d'une chose naturelle matérielle, d'une affaire de glandes et de muscles uniquement ne différant en rien des autres activités biologiques (comme celle de prendre son repas) ? Je les ai souvent entendus répéter que le sexe était semblable à la nourriture (bien que n'importe quelle personne sensée pût distinguer entre les deux activités et sût les dimensions particulières de la sexualité et générales de la nourriture). Peut-être encore que la volonté de standardiser le sexe explique-t-elle le désir effréné d'une pratique sexuelle flagrante dépourvue de tout sentiment de gêne, d'intimité ou de réserve surtout après le rétrécissement de la sphère de la vie privée. Explique-t-elle cette envie pressante, dans les sociétés modernes, que la sexualité fasse partie de la vie publique ? Et l'insistance des déviants sexuels sur le côté manifeste de leur pratique et sur la nécessité de la normaliser et de la légaliser ? Cela veut-il signifier que ceux qui se refusent à cette pratique dans la sphère publique n'ont plus lieu d'être ? Et cela explique-t-il par cette étrange maladie qu'est la « peur de l'intimité » ? Car semble-t-il lorsqu'une personne pratique la sexualité, ou la pseudo sexualité, dans un cadre non romantique et public [comme de copuler rapidement avec sa collègue dans un hôtel proche de son lieu de travail pendant l'heure consacrée au déjeuner ou sur le siège arrière de sa voiture ou dans un parc], ces situations deviennent des conditions à l'accomplissement sexuel ? Ainsi donc l'homme finit par ne plus être en mesure d'accomplir sa sexualité avec son épouse chez eux et dans des conditions confortables parce qu'il ne réagit sexuellement que dans des conditions rapides et extrêmes dans la sphère publique. La tentative de standardisation de la sexualité apparaît dans le fait que la société américaine ne manifeste pas un grand intérêt pour le lien entre le sexe et la société ou comme ils se plaisent à le répéter : le comportement de l'homme dans son lit importe peu, ce qui compte c'est comment il se conduit devant les guichets !

Dans l'une de mes conférences j'ai essayé de montrer sur un mode pseudo comique et badin que la préoccupation alimentaire dépassait, pour l'homme occidental, celle de la sexuelle. L'occidental ne cesse de s'interroger sur les aliments énergétiques et sur le nombre de calories de chaque repas, et jusqu'à une date récente le fait de manger avec une fourchette et un couteau montraient que l'on était civilisé. L'augmentation du nombre de restaurants à New York dénote cet intérêt exagéré pour le tube digestif. Quant au comportement sexuel, il relève totalement du ressort individuel ou est objet de plaisanterie. Et pour donner en exemple un tantinet amusant : si l'on appréhendait, dis-je aux personnes présentes, en Occident quelqu'un en train d'uriner dans un endroit public, ce geste mettrait le monde en émoi, mais s'il y assouvissait son désir sexuel (avec une personne de l'autre ou du même sexe) de manière nette et claire, la chose paraîtrait dérisoire.

Ce désintérêt est le résultat de la schématisation de l'homme et la réduction de ses élans vitaux. Beaucoup d'Américains ne perçoivent pas la sexualité comme une question complexe, privée et individuelle, liée à la vision qu'a l'homme du monde et de son identité propre. Leur non perception de cette vérité simple mais profonde est l'une des raisons de leur inassouvissement sexuel. Ils pratiquent la sexualité dans un cadre matériel qui ne rassasie pas leur essence humaine. Se rendent-ils compte de la complexité de la sexualité au niveau individuel que les mass média, qui ne visent que le profit, les harassent d'images d'une sexualité facile et immédiate sans préliminaires et sans conséquences : naissances, relations sociales et changement de perspective. L'image « idéale » répandue est celle d'un James Bond allongé à côté d'une belle dont il ignore jusqu'au nom. Dans une autre scène, il arrive pour appréhender une de ces créatures de charme, mais il se rend compte qu'il est en avance, alors pour remplir ce temps mort il couche avec elle. Et lors de l'acte, jetant un coup d'œil à sa montre, il découvre que c'est le moment, retire en douce les menottes de sa poche, les lui met aux poignets et s'en va avec elle. C'est une application pratique d'une célèbre sentence amusante de Plutarque : « Quand tu éteins la lumière, toutes les femmes sont belles. » Les films (et les mass média) américains donnent une image d'un homme exclusivement physiologique, vivant de ses sens (matériels) ; tout comme le perçoivent les partisans du libre marché : homme économique mû seulement

par des considérations économiques. Ce qui ne cesse d'aller en contradiction avec la réalité humaine y compris celle des Américains. Et cette contradiction entre l'image sociale répandue (la sexualité comme pratique matérielle simple) et l'expérience individuelle vivante crée des tensions en l'homme.

J'ai commencé à discerner un rapport entre d'un côté la recherche de l'absolu, l'envie de dépassement et la vision utopique ; l'augmentation du désir sexuel de l'autre. Chaque fois que rétrécit la tendance utopique et recule la capacité de transcendance, la frénésie sexuelle s'accroît comme tentative de compenser l'homme de la disparition du monde des rêves ; le monde du sexe s'offrant en tant que solution de rechange directe dans la cité vertueuse (réalisation matérielle et momentanée du paradis). Et chaque fois qu'augmentent les équations du relatif et se retire l'absolu, le désir sexuel décuple également. Le sexe dote l'homme d'un noyau temporaire et d'un absolu relatif remplissant le vide que crée l'absence d'un centre permanent, absolu et véritable. C'est une métaphysique de quelqu'un de dépourvu de métaphysique ou métaphysique de qui ne veut se charger d'aucun fardeau humain ou éthique.

L'absence d'apaisement et la perte de sens dont fait preuve l'homme américain font qu'il essaie toujours d'atteindre à quelque, sinon à une pleine, certitude temporaire et tente de s'appuyer sur autrui pour vaincre son sentiment d'exil, tout en craignant un attachement durable à autrui, car il en résulterait quelque stabilité et c'est ce qu'il craint le plus. Il trouve ce qu'il cherche dans la sexualité passagère par l'intermédiaire de laquelle il peut parvenir à la certitude et à la consolation momentanées. Le rapport sexuel est un rapport indubitable qu'il peut être vérifié à loisir à l'aide des cinq sens. Elle prend alors la place du sens abstrait faisant intervenir un peu d'apaisement sur son cœur mais sans l'obliger à s'attacher à l'autre.

La sexualité aux Etats-Unis est liée à la boulimie de consommation, l'Américain, qui vit dans la civilisation des objets jetables et de l'empaquetage, ignore le mouvement de recyclage et l'idée d'« économie humaine », expression de l'écrivain Henry David Thoreau qui a constaté que la lubie de consommation menaçait l'existence même de l'homme américain. L'économie humaine, d'après lui, est une manière de préserver les relations humaines plutôt que de les perdre et une manière éclairée d'exploiter l'énergie humaine

d'un point de vue humain. La conséquence en est que l'Américain n'est pas satisfait de ce qu'il a en sa possession bien qu'il soit considérable. Il est toujours à courir derrière le nouveau et le dernier cri. Il change d'habitation et de voisins tous les cinq ans, il écoute chaque mois (sinon chaque semaine) une nouvelle chanson. Chaque année, il change de vêture et essaie d'avoir une nouvelle voiture chaque fois que l'occasion lui est offerte. Il change de femme tout comme les autres objets (et elle pareillement à lui) afin d'entamer à nouveau une autre vie. Peut-être que l'appartenance de l'américain à une société de colons renforce en lui cette tendance : les sociétés colonisatrices sont des sociétés sans mémoire qui réfutent l'histoire. A l'instar de la société qui débute du point zéro non historique, l'homme tente de faire la même chose.

Cela sépare le sexe de son contenu complexe social et humain pour devenir une traduction pratique du principe du bonheur quantitatif. L'on définit le bonheur / plaisir comme la satisfaction du plus de désirs possibles du plus grand nombre de gens. L'homme, dans le cas présent, s'isole de son passé et de son patrimoine, voire de son existence humaine particulière et composée ; ne vivant que corporellement et ne cherchant que la satisfaction immédiate de ses plaisirs dissociée de toute notion de bien ou de mal. Mais pour un tel homme, focalisé sur son seul plaisir, la famille devient secondaire. Cette attitude à l'endroit de la sexualité influe sur la capacité à fonder une famille. L'homme, qui chaque fois qu'il allume son téléviseur se retrouve face à une femme à moitié nue qui lui propose quelque chose, finit par être lourdement grevé. Ce qui exacerbe les attentes sexuelles de l'homme américain qui demande à son épouse de ressembler à ces pin up (ou tente de son côté, à corps perdu, de devenir un de ces Adonis) ; ce qui leur occasionne (à lui autant qu'à son épouse) de l'inquiétude et de la frustration devant l'impossibilité de réaliser ce type de désirs. Et les sociétés cosmétiques, prévoyant les réactions sexuelles des hommes, excite cette frustration ; ce qui pousse les femmes à consommer davantage de leurs produits.

En outre, celui qui cherche la satisfaction de ses plaisirs est un homme individuel autosuffisant (objet panthéistique) qui ne supporte pas la moindre frontière, limite ou responsabilité. Il est par conséquent incapable de remettre à plus tard la réalisation de ses désirs. Il les veut concrétiser immédiatement (hic et nunc), surtout que cet individu vit dans une société d'intérêt et matérialiste

ignorant les idéaux qui aident à dépasser son moi étroit. Et je pense qu'il ne peut reporter la satisfaction de ses désirs qu'à travers la foi en des idéaux supérieurs transcendant les limites de l'individu et sa bulle.

De surcroît ce type d'individus autosuffisant refuse l'institution de la famille, institution qui le charge (père ou mère) de responsabilités sociales diverses, lui impose des limites et des frontières qu'il doit accepter. Ce qui lui ai difficile de faire vivant pour lui-même, son plaisir, ses intérêts et pour sa jouissance. La famille, comme institution, s'annihile totalement dans sa conscience. Raisons pour lesquelles les gens s'abstiennent de se marier et de procréer avec l'augmentation de ce sentiment que la famille est un poids insupportable et la responsabilité d'élever des enfants au-dessus des forces humaines.

Il semblerait qu'avec l'augmentation des moyennes de divorces et avec l'apparition des « formes substitutives » à la famille, certains enfants se sentent à l'étroit dans les limites de la famille traditionnelle. L'exemple, toutefois de ceux-ci, demeure – et Allah merci – celui d'une petite minorité, infime même, car il est très difficile de changer la nature humaine. Une amie américaine, qui était infirmière et qui n'a pas divorcé avec son mari, m'a dit que l'un de ses enfants lui a sorti une fois qu'il ne jouissait pas pleinement de sa vie comme ses autres camarades de classe dont les parents étaient divorcés : ces derniers vivent dans deux maisons différentes, ont deux pères et deux mères : le véritable père et sa nouvelle campagne, la mère véritable et son nouveau compagnon. Leur vie donc se caractérise par plus de mouvements car ils sont constamment en déplacement, éprouvent plus de joie et reçoivent beaucoup plus de cadeaux. J'avais déjà lu les points de vue similaires du célèbre commentateur politique Lary King qui se maria et divorça à cinq reprises.

Or l'effondrement de la famille à son tour accroît l'attrait sexuel car la famille est la seule institution dans laquelle on peut réguler les envies sexuelles sans étouffement exagéré. Quant aux autres institutions, qui tentent de se substituer à la famille, devant l'impossibilité d'exercer un quelconque frein, elles laissent place à une permissivité totale.

Cette course effrénée derrière la jouissance sexuelle éthérée et paradisiaque (elle relève de l'éden [à travers un paradigme épistémologique analytique], car elle ne cherche pas la continuité, refuse le lien durable et tente d'éviter

toute conséquence sociale comme le mariage et les enfants) pourrait, peut-être, expliquer la profusion de la déviance sexuelle dans les sociétés capitalistes occidentales. J'avais déjà étudié dans ma thèse de doctorat la question de la déviance sexuelle – comme on le verra plus loin – tout comme je l'avais traitée dans mon livre intitulé *L'éden terrestre* où je disais : « C'est un phénomène qu'on ne peut interpréter que fondé sur une idéologie [c'est-à-dire à travers un paradigme épistémologique et herméneutique]. Certes il y a de la déviance dans toute société, mais la déviance, dans les sociétés occidentales, a pris de telles proportions qu'il est devenu un épiphénomène. Il existe actuellement aux Etats-Unis [1972] plus de quatre millions de déviants sexuels qui ont même leurs propres églises dirigées par des prêtres sexuellement déviants celle qu'ils ont à Los Angeles. On a de même bâti une synagogue pour les déviants et mieux une yéshiva [école talmudique] pour les former.

« Je crois que la déviance est le résultat logique et l'unique et fidèle traduction du principe du plaisir pragmatique. L'homme déviant peut avoir un rapport avec un individu du même sexe et vaincre momentanément son sentiment d'exil avant de replonger dans sa simple vie de consommateur. Il vainc son sentiment d'exil sans entamer des relations aux conséquences sociales qui le pousseraient à entrer dans une relation véritable avec les autres et le réel. La relation avec un individu du même sexe est la moins dialectique des relations et ne porte pas à conséquence. Lorsque j'étais à New York, j'ai remarqué que les lesbiennes avaient acquis une véritable visibilité, et c'était nouveau car jusque là seuls les homosexuels étaient manifestes. La raison de cette « évolution » ou de ce « progrès » revient à l'action de libération de la femme [je veux, en réalité, dire le mouvement centré sur la femme] dont certains leaders répètent que la femme sexuellement déviante est celle qui s'est totalement émancipée de l'emprise des hommes, par conséquent c'est la plus libérée. C'est la femme qui a réalisé dans l'histoire la parfaite égalité biologique avec l'homme et arrivant même à l'autosuffisance. »

Il semblerait, avec l'escalade des taux de rationalisation et l'augmentation des paradigmes quantitatifs et bureaucratiques, que l'individu n'est plus en mesure de fournir des réponses spontanées aux impulsions instinctives ordinaires. Il a donc de plus en plus besoin de stimuli violents pour pouvoir réagir, ce qui explique l'intensification de la violence dans la vie et les films et le lien entre la sexualité et la violence. Je regardais un programme de

télévision anglaise qui montrait un homme qui avait plus de trente implants sur le corps : ses oreilles, ses lèvres, sa langue, son ventre, etc. Il se révéla que cet homme était l'un des responsables d'une grande firme qui, subitement, se rendant compte qu'il vivait dans un monde de chiffres et de transactions, se rebella, voulut éprouver un monde singulier et se greffa ces plants dans le corps afin de le sentir. Il ne trouva que cette solution violente !

Je crois qu'avec la rationalisation poussée de la langue anglaise, la communication humaine est devenue difficile sinon impossible à travers elle. La communication entre les hommes demande une langue complexe conservant une certaine opacité et quelques ambiguïtés. Les gens ne peuvent exprimer tout ce qu'ils ressentent ; et encore le peuvent-ils que parfois le silence s'avère plus éloquent. Quant à la langue disciplinée, elle veut signifier tout et ce qu'elle ne peut exprimer n'a, pour elle, pas d'existence propre. Certes, c'est une langue très exacte, mais valable uniquement pour l'usine et le tribunal. L'expression des sentiments, dans le cadre de la rationalisation, est une chose inadmissible et une exagération inacceptable. Il ne reste plus à l'homme qu'à communiquer avec et à travers son corps. Et ce type de dialogue par le biais du corps est un résultat logique de la position matérialiste qui ramène l'homme, dans sa totalité, à la matière, qui considère l'univers humain comme pratiquement le même que l'univers de la nature / matière et pense que l'homme se limite à ses cinq sens. Le rapport sexuel est devenu donc un moyen facile, immédiat et sensible pour communiquer avec les autres. Les rapports sexuels deviennent, dans beaucoup de cas, une sorte de discours.

L'on commença de parler aux Etats-Unis, pendant les années soixante, de l'union de Marx et de Freud. Or ce qui arriva, en réalité, était quelque chose de diamétralement opposé : ce n'était ni une alliance entre Marx et Freud, ni une supplantation de l'un par l'autre, mais une victoire du post-marxisme et du post-freudisme. La civilisation occidentale est celle des postériorités : civilisation « post-industrielle », « post-capitaliste », « post-moderniste » d'aucuns avancent même le concept de « post-humanisme », Il faut entendre par le préfixe *post* que le paradigme ambiant s'est désagrégé sans qu'un autre l'ait remplacé. Et cette civilisation des postériorités libère totalement l'énergie sexuelle de tous les soucis social, éthique ou humain et qui devient une question naturelle tout à fait neutre. L'affaire s'acheva finalement par

la victoire de la sexualité (cette énergie potentielle en l'homme) sur tout le reste y compris les capacités de dépassement de l'homme, l'idée de l'essence humaine, la famille, les moyens de production, l'élément économique. Ceci transparaît dans le mouvement hippie qui posa le problème du rapport de la sexualité et de la révolution et tenta de subsumer celle-ci à celle-là. Pour eux, la véritable libération ne serait que sexuelle et aurait pour corollaire une autosuffisance individuelle devenant, pour elle-même, sa référence. Mais la réalisation de cette vision, paradoxalement, ôterait à l'homme toute volonté, en faisant un être sans force ni puissance obéissant à ses instincts et ses déterminismes.

L'opéra, intitulé « Hair » (Cheveu) que j'ai vu à new York au milieu des années soixante, fournit un repère fondamental en ce sens. Il chante la victoire d'Eros et sa domination sur l'homme qu'il devient son véritable moteur lui faisant perdre sa liberté et sa capacité de choisir. L'opéra s'ouvre par un chant sur les constellations et sur ces instants où certains astres convergent jusqu'à atteindre le signe du verseau qui symbolise l'écoulement et la fluidité ; comme si l'on venait là d'entamer une ère sans limites ni retenue, ère de l'annihilation de l'être. L'homme, dans ce monde coulant et fluide, exprime son être à travers des rapports sexuels longs et répétés sans aucune stabilité, n'accordant aucunement place à la génération qui pourrait en découler. C'est un état parfaitement narcissique qui ne se soucie en rien des autres.

Dans une des scènes de cet opéra, la jeune femme blanche rejoint, engrossée à la suite de l'« agréable » et bref acte sexuel, son amant noir qui l'informe qu'il est en chemin vers la Californie pour entamer une nouvelle vie amoureuse avec une autre jeune femme. Et quand elle proteste contre cela, il lui livre sa sage sentence à laquelle, elle, n'entend rien : « Tu ne comprends rien à la conscience cosmique et à toutes ces infimes subtilités ! » L'expression « conscience cosmique » revient dans les écrits de Walt Whitman, et le recours qu'y fait l'amant n'est qu'un paravent philosophique à son égoïsme et ses désirs.

J'avais l'intention d'écrire une étude sur cet opéra en y appliquant le paradigme panthéistique (infusion du divin dans la créature et leur union) où je montrerais que le panthéisme fluide (dépourvu de centre) se substituait au panthéisme dur (au centre matériel) qui régna dans la civilisation

occidentale jusqu'à la moitié du XXe siècle (et c'est là une nouvelle catégorie que j'essaie d'enseigner et d'expliquer dans l'*Encyclopédie* et à laquelle je fais allusion dans ces feuillets aux chapitres intitulés « *Le panthéisme* » et « *Le laïcisme* »). Ce qui me déterminait à écrire une étude c'était que le docteur Louis Awadh a commenté cet opéra dans les colonnes du journal *al-Ahrâm* sans agiter aucun des problèmes intellectuels ou éthiques qu'il soulevait. Mais malheureusement je ne le fis pas.

J'ai vu presque à la même époque la pièce de Peter Weiss Marat-Sade, pièce qui soulevait le rapport de la sexualité et de l'histoire ainsi que le rapport entre le moi révolutionnaire (en effervescence) et la révolution objective (et ses lois fermes). La pièce se déroulait dans un hôpital psychiatrique où les patients présentaient une pièce de théâtre sur la vie de Jean-Paul Marat, l'un des stratèges et penseurs de la Révolution française. Le Marquis de Sade, pensionnaire de ce même auspice, se chargeait, lui, de la mise en scène de cette pièce où les évènements s'interpénétraient et les lignes se croisaient. Certains acteurs de la pièce sortaient subitement de leur rôle et se conduisaient comme des fous, plusieurs étaient atteints de troubles liés à leurs pulsions sexuelles, simultanément, refoulées et libérées. Le héros de la pièce, mis en abyme, était Jean-Paul Marat : l'un des héros de la Révolution française, souffrant d'une maladie de la peau qui, constamment, élevait sa température (il semblerait qu'il fût atteint de cette maladie lors de sa fuite devant les agents de police par les égouts de Paris). Et sitôt que baissait sa température, Marat se glissait dans une sorte de baignoire comme en quête d'un parfait état embryonnaire. Et c'était dans cette position qu'il prenait conscience du peuple entendait, dans son cerveau, les rumeurs qui montaient et édictait d'une traite ses décisions révolutionnaires, avant que le Marquis de Sade ne l'interrompît en lui jetant cette question à la figure : « Qu'est-ce qu'une révolution sans copulation ? » C'est-à-dire qu'est-ce que la révolution objective sans assouvissement de la pulsion sexuelle individuelle ?

J'ai rencontré, lors d'une des fêtes qu'elle organisait à la *Revue Partisane* (Université de Rutgers), Susan Sontag l'écrivain américaine juive, défenseur du lesbianisme. Elle était, elle-même, lesbienne bien qu'elle se mariât avant et eût, selon ce que j'ai pu en savoir, un fils. En pensant à lui l'étonnement me gagnait et quelque tristesse. Quand je l'ai rencontrée, c'était la première fois que je voyais ce type de femmes. J'ai longuement observé ses traits

et j'en ai éprouvé comme un vertige. Mais je commençais à mesure à m'y habituer. Susan Sontag était considérée comme un des écrivains les plus importants alors et la lecture de ses commentaires « indispensable » pour tout intellectuel (lecture raffinée comme ils le disaient). Puis parut son livre *Contre l'interprétation* qui eut un grand écho à sa sortie (mais dont personne n'entend plus parler maintenant comme c'est le cas de cette sorte de livres). Je l'ai acheté et je l'ai lu.

A mon retour en Egypte en 1969, l'un des premiers articles que j'ai publié était un compte rendu de ce livre (*La civilisation maniériste*[48] *: analyse d'une doctrine critique nouvelle, décembre 1970*). J'ai fait allusion à l'irrationalité philosophique qui commençait à envahir les esprits occidentaux et à les dominer : « le travail artistique n'est pas une mimésis mais une féerie » ; « réaction sensible immédiate au travail artistique hermétique à la compréhension » ; « notre apparence est notre véritable existence et le masque est le visage » ; « dans l'univers de la modernité il n'y a rien d'intelligible et l'homme y perd ce qui le distingue en tant qu'homme et devient égal aux choses, ces dernières se libèrent même de son emprise et finissent par le dominer ». J'ai de même signalé ce changement de la sexualité en objet essentiel « le désir de retourner à l'état de l'innocence première celle d'avant la chute dans l'histoire » ; « on exige des approches érotiques et non herméneutiques » ; « les androgynes constituent l'aristocratie de la civilisation maniériste, l'androgyne ne peut appartenir à une société sérieuse régie par des critères éthiques et sociaux ». Peut-on comprendre quelqu'un comme Michael Jackson qui n'est ni homme ni femme, représentant la parfaite relativité, la non appartenance et la véritable incarnation de la désintégration ? Peut-on comprendre ce discours répétitif et lassant sur le genre (non le « sexe ») qui considère que les différences morphologiques ne sont pas essentielles, car le rôle de chacun (mâle ou femelle) n'a rien à voir avec ses particularités physiques mais est une affaire de formation sociale et de postulation civilisatrice ? C'est un paradoxe qui mérite d'être enregistré : dans une civilisation où le sexe occupe une place si centrale et tourne à l'obsession, on y rencontre des tentatives de le mettre hors coup et de « l'exclure ».

J'avais étudié auprès du critique américain Lionel Trilling quand je me trouvais encore à l'Université de Columbia (j'avais même pensé à rédiger une

48 Des camps

thèse de doctorat sur ses travaux, mais les partisans de la tendance formaliste de l'Université de Rutgers estimèrent qu'ils n'en valaient pas la peine. Les choses, aux Etats-Unis, ne sont pas aussi libérales qu'ils le prétendent). Trilling défendait la thèse signalée plus haut et selon laquelle : les sociétés modernes mettent fin à l'humanité de l'homme et à son individualité, elles le rationalisent, le domestiquent et l'apprivoisent. Elles conduisent à la standardisation et à la mainmise des paradigmes mécanistes sur toutes les autres formes de la vie humaine. Toutefois, il considérait l'énergie sexuelle comme un élément prométhéen, rebelle à la rationalisation et à la répression et croyait que la pulsion sexuelle (aux racines biologiques ancrées) demeurait la pierre principale de la résistance de l'homme contre laquelle achopperait la société moderne avec ses tendances stéréotypées anti-humaines.

Mais le rêve de Trilling n'eut pas de succès, ce que comprirent beaucoup d'analystes marxistes. Le discours analytique marxiste aux Etats-Unis, pendant les années soixante, était tout différent de ce qu'on entendait en Egypte. Il commençait à s'intéresser à des sujets nouveaux tels que le dépassement et la sublimation ; aux théories de l'après idéologie et à celle des croisements. Les marxistes découvraient de nouvelles références de gauche : les manuscrits de Marx rédigés en 1848, les écrits de Erich Fromm, l'Ecole de Francfort. L'élément économique n'était plus la seule explication recevable du comportement humain et la classe ouvrière, aux yeux de ces nouveaux marxistes, ne jouait plus un rôle déterminant dans le mouvement de l'histoire. Les marxistes ont découvert aux Etats-Unis (ou les pseudo-marxistes selon la classification de certains ultras) que les analyses qui accordaient la priorité causale à l'élément économique et à la lutte de classes n'étaient plus opérants, la preuve était que les sociétés industrielles modernes (de l'Est socialiste et l'Ouest capitaliste) pouvaient satisfaire aux besoins matériels des hommes (économiques et sexuels). N'empêche que ces sociétés demeuraient totalitaires allant vers davantage de standardisation (rationalisation plus tard). Par conséquent, le discours marxiste aux Etats-Unis s'orientait vers les questions de l'homme en tant que tel, de sa nature sans s'astreindre au seul domaine économique (comme cela se passait dans la plupart des pays du Tiers-monde). Il se chargeait de tous les aspects de la vie de l'homme y compris sa sexualité.

Il était donc naturel que la pensée marxiste ou pseudo-marxiste s'orientât vers la problématique de la sexualité. Elle montrait que les monopoles américains qui ont instrumentalisé les tendances économiques humaines se chargeaient également de leurs pulsions sexuelles. Marcuse parlait d'un homme économiquement saturé mais insatiable et avide de possession, d'une classe ouvrière sans conscience de classe, d'homme rassasié sexuellement mais dans un état de besoin constant. Les mass média (selon Marcuse et d'autres penseurs) excitaient les désirs sexuels de l'homme, le poussaient à la consommation et le ramenaient à une seule dimension maîtrisable à travers ses aspirations et ses désirs. Ainsi s'acheva le rêve prométhéen de Trilling – celui du dépassement à travers la sexualité – supplanté par la mainmise sur l'homme à travers sa sexualité même. Le sexe se transforma d'élément révolutionnaire en élément anti-révolutionnaire exploité par les firmes Coca Cola et Chevrolet pour leurs propres intérêts et aux dépens de l'homme et contre lui.

Je me souviens d'une causerie que j'avais donnée dans un lycée à New York : en me dirigeant vers la salle de conférences, j'ai observé le long des couloirs que les élèves, garçons et filles, s'enlaçaient (la plupart n'avaient pas encore seize ans) ; chacun embrassant avec effusion sa chacune. Arrivé à la salle, elle était vide à crier. Les enseignants arrivèrent et réussirent néanmoins à persuader quelques élèves à venir en salle, mais même à l'intérieur ils continuaient à s'étreindre. Après la conférence, j'ai demandé au professeur responsable : « pourquoi autorisez-vous ce type de comportement dans un lieu de savoir (surtout que ce type de comportement n'était pas autorisé au début des années soixante lorsque j'ai quitté les Etats-Unis) ? », « C'est la seule manière de les tenir tranquilles, me répondit-il.»

Les pulsions sexuelles prométhéennes se sont dégagées de leurs liens, mais, plutôt que de libérer l'homme, l'isolèrent et le soumirent. La licence se répandit et se « normalisa » d'une manière inédite dans la société américaine (surtout à travers les média comme on le verra par la suite). Il me semble, parfois, qu'il nous faudrait regarder la licence américaine non dans sa relation au sexe mais dans son rapport à la dissection. Certains travaux licencieux modernes ne regardent pas le corps comme quelque chose qui susciterait le désir mais comme matière de laboratoire ; quelque chose de presque neutre. A croire que la finalité de la licence n'était pas l'assouvissement des désirs

mais la réduction de l'homme au corps, puis sa dissection et sa déconstruction jusqu'à en faire matériau. De là cette position axiale du verbe « dénuder », la dénudation commence par le corps et s'achève par le dépouillement intégral de l'homme de son humanité. Pour toutes ces raisons, l'on observe la sexualité de façon neutre comme s'il s'agissait d'une activité biologique dissociée de toute valeur. J'essayais d'expliquer cette affaire à quelques jurisconsultes qui traitaient de la question de la « fornication » en occident comme si l'occident évoluait encore dans le cadre du licite et de l'illicite. Dans nos sociétés, leur disais-je, l'on admet que quand un homme s'isole avec une femme, le diable en constitue le tiers parti. Le problème qui se pose en occident, le diable ne se trouve plus partie prenante car l'affaire est naturelle et sans aucun sentiment de tabou ou de culpabilité, elle est devenue carrément procédurière : Quand ? Où ? Et ainsi. Je leur disais que je saluais la présence du diable, car il nous rappelait Allah, tout comme le bien et le mal, le licite et l'illicite. Partant de cette neutralisation du sexe, il nous est possible de diagnostiquer la prostitution comme une activité économique neutre, un simple exercice musculaire qui ne se distingue en rien des autres activités. L'on appelle les prostituées dans certains milieux les « ouvrières du sexe ».

En raison de la neutralisation du sexe et sa normalisation, il devint facile de le soumettre à l'expérimentation (comme n'importe quel autre phénomène dans la société occidentale). L'on commence à parler de « la préférence sexuelle » ; du « rôle sexuel » plutôt que de l'identité sexuelle ; à évoquer les travestis, ces homosexuels habillés comme des femmes ; à soulever les problèmes de la pédophilie et de la zoophilie (dans tous ces mots « *philie* » vient d'une racine grecque qui signifie aimer et c'est la même qu'on retrouve dans philosophie « amour de la sagesse ! ».

L'affranchissement du sexe de son cadre social, sa neutralisation et sa normalisation paraissent dans le fait que la femme occidentale peut épouser un homme, pratiquer le sexe avec un autre et tomber enceinte d'un troisième ; se manifestent également dans l'éclosion des « formes substitutives à la famille » (le Congrès des habitants du Caire a essayé à son tour de les légitimer) comme les couples formés de deux hommes ou de deux femmes avec le droit d'adopter des enfants ou leur « procréation » par insémination artificielle. Peut-être que toutes ces évolutions – sous-jacentes dans le paradigme de

la libération sexuelle et qui éclosent maintenant en occident – pousseraient certains des hérauts de cette sorte de libération à ronger le frein de leurs prétentions émancipatrices. Il leur suffit, pour cela, de s'appesantir un instant et de projeter ces conséquences mêmes dans notre futur ; surtout que certains travers commencent effectivement à voir le jour dans nos sociétés. Il nous suffit pour cela de regarder la télévision égyptienne et ses publicités dansantes qui ne finissent pas ; l'utilisation du sexe comme argument de vente de tout, des crèmes de peau aux insecticides ; voir les vidéos clips et ses millions de stations qui travaillent 24 heures sur 24 afin d'incruster dans les cerveaux cette idée que le corps est la référence finale qui confère un sens à nos vies !

Plusieurs points sont reliés à cette problématique du sexe et à l'intérêt grandissant qu'elle soulève. Ainsi récemment ont paru des travaux littéraires qui prenaient le sexe de manière directe et instantanée et parlaient de la « langue du corps » ; une revue littéraire égyptienne dont le titre principal était « les femmes écrivent avec leurs corps ». Je ne sais, quant à moi, ce qu'est cette langue-là ? La langue est naturellement abstraite, mais c'est une nouvelle tentative de ramener l'homme à ses sens et de lui dénier ses capacités à transcender son être naturel et matériel. C'est une réclamation réactionnaire non humaine. Les travaux littéraires qui parlent la langue du corps (des cinq sens) refusent d'accorder foi à la largesse et à la complexité du phénomène humain.

Les travaux libertins ne relèvent plus du domaine privé ni ne sont des travaux littéraires qui s'échangent entre quelques individus (parmi l'élite intellectuelle ou politique), car leur diffusion, à une telle échelle, en fait une affaire publique touchant l'orientation de la société et son tissu. Je connaissais un poète américain qui usait de cette langue du corps, et, chose amusante : marié, père de famille et, dans une certaine mesure, conservateur dans sa vie privée. Nous échangeâmes sur les ondes d'une station radio. Il défendait, naturellement, sa poésie du point de vue de la liberté de pensée et de la liberté individuelle. « La société, lui dis-je, n'a-t-elle pas le droit de se défendre, de défendre ses principes contre des individus qui veulent la réduire et les détruire ? La problématique licencieuse, ajoutai-je en souriant, peut devenir une affaire intellectuelle si l'écrivain de cette sorte de littérature réunissait

deux conditions : ne pas réaliser de gains de ses travaux (le moteur de ce type d'écriture pourrait être l'intérêt matériel escompté et non une quelconque posture intellectuelle) ; que l'écrivain, qui appelle à ce type d'écriture, nous prouve qu'il pratique bien ses principes dans sa vie privée afin qu'on s'assure de ce qu'il raconte. Et je ne connais pas un seul écrivain de cette tendance qui réunit ces deux conditions. » Mon interlocuteur ignora mes objections et poursuivit sa défense de la liberté absolue. J'avais également lu un article à propos d'une dame américaine qui possédait une société de production télévisuelle, spécialisée dans la production de téléfilms où apparaissait bon nombre de lesbiennes, alors que cette dame ne croyait pas au lesbianisme ni ne le pratiquait dans sa vie, mais trouvait que c'était une façon aisée de réaliser des profits !

Certains commentateurs, aux Etats-Unis, ont remarqué qu'autrefois l'acteur, qui jouait les rôles du méchant, s'évertuait à montrer que sa vie réelle était normale et ordinaire (et dût-elle ne l'être pas). En revanche, maintenant les héroïnes du téléfilm « *Sex and the city* » (c'est un téléfilm sur un groupe de jeunes femmes à la recherche d'aventures en dehors de tout critère social) veillent à occulter qu'elles vivent une vie normale et ordinaire, se marient, enfantent pareillement à toutes les autres femmes !

Dans une étude intitulée « Le sexe et le corps comme métaphores obsédantes dans la civilisation occidentale moderne », j'ai emprunté quelques idées au philosophe français Jean-François Lyotard : le corps est désormais à l'origine de la philosophie et à la source de toutes les activités primordiales ; quant à la connaissance elle ressemble de plus en plus à la sexualité. J'ai écrit, tentant d'expliquer les mots de Lyotard, que le corps était l'image prépondérante à l'époque de la modernisation, quant au sexe il se voulait l'image de la postmodernité. Et pour plus de clarification, j'ai montré que ce qui se passait, actuellement dans la civilisation occidentale, consistait en une attribution de la primauté épistémologique au sexe (plaisir, jouissance, désir) sur tout autre chose. Le sexe commençait même à se substituer à la langue bien qu'elle fût, aux dires des partisans de la postmodernité, indépendante du réel (système que ne compose pas l'individu conscient), on y trouvait toutefois quelques errements d'obscurités divines : sens, volonté d'interpréter, sujet et objet. Quant au sexe il s'était parfaitement débarrassé de toutes ses scories. Il était une pure pulsion individuelle, mais sans individualité propre, car tous

les gens le ressentaient et le pratiquaient. Le désir, ne pouvant être évalué du dehors, défiait par conséquent l'interprétation ; et, qui s'y tiendrait, ne risquait pas de chuter dans la métaphysique, car il était autarcique. L'on pouvait dire que le désir sexuel était moins loin du principe originel, dont parlait la philosophie matérialiste et qui ne dépendait d'aucune essence divine, que du corps. Il constituait la véritable référence matérialiste implicite ignorante de la transcendance.

Je marchais Place de la Concorde à Paris où je voyais plusieurs représentations de la statue de la Marianne, cette figure allégorique incarnant la République française. Le sculpteur leur avait délibérément laissé un sein apparent. Et puisque le but, me suis-je dit, n'était naturellement pas d'exciter le désir, il devait donc bien se trouver une explication à cela. Finalement, le paradigme sexuel / matériel, qui ramenait l'homme au plus bas dénominateur commun, celui la pulsion sexuelle, se révélait être le plus apte à interpréter pourquoi le sculpteur a représenté la France ainsi : une solidification de la vision. Cette matérialité / sexualité se manifeste dans le fait que beaucoup d'occidentaux pensent actuellement le divin à travers la métaphore sexuelle, ils le désignent indifféremment par les *il, elle* ou *neutre*. Nous devons, à cet endroit, nous poser certaines questions : quand nous disons « huis » en désignant une « porte » y pensons-nous en tant que masculin ou féminin ? Le diable est-il masculin et vertu féminine ? Quels sont les genres des vilenie, magnanimité, générosité, avarice, avilissement... ? La vie et la mort sont-ils masculins ou féminins ? Nous devons encore nous poser cette question : ce qui prévaut actuellement dans les sociétés est-ce un paradigme païen qui tournerait autour de l'adoration des organes génitaux ?

Nombreux sont ceux qui rapprochent l'expérience esthétique de l'expérience érotique ; l'intertextualité du flot libidinal. Le texte fermé – selon certains partisans de la postmodernité – est une des formes de la répression des pulsions sexuelles, leur sublimation ou leur transcendance à travers une formulation inadéquate ayant ses limites et son identité. Quant à la textualité c'est une interdépendance totale des textes ouverts de manière que chaque texte donne sur un deuxième qui à son tour appelle un troisième, et ainsi de suite dans une mise en abyme infinie. Les textes n'ont dans ce cas plus de limites propres, ce qui les fait vaciller et glisser (tels le tournoiement et le glissement des signes). Dans ce cadre, le concept de texte, en tant qu'œuvre

artistique aux aspects complémentaires résultant d'une conscience humaine complexe, tombe de lui-même. La véritable expérience esthétique devient alors une négation de la transcendance et une totale soumission au vertige de la structure (féminine) fuyante, sans limites et qui contient en elle l'indispensable à sa saisie (sa référence immanente). C'est donc un retour à la matrice avec absence de tout sens éthique et évacuation du sentiment de l'histoire (pareillement en cela au moment de la copulation).

Cette tendance de focalisation croissante sur le corps et le sexe n'est pas le monopole exclusif de la société américaine. C'est une tendance universelle qui ne cesse de s'élargir, en partie liée à la fin des idéologies et à la propagation de la pensée postmoderniste. J'étais en Malaisie où je donnais une conférence aux membres d'un corps enseignant sur les méthodes didactiques de l'enseignement de la littérature anglaise d'un point de vue humaniste et musulman. J'avais usé, dans mon approche, du paradigme panthéistique immanent en donnant plusieurs exemples. A la fin de la conférence, une des professeurs me demanda : « Peut-on étudier les fondements théoriques de la littérature des déviants sexuels ? » – Ces bases ne sont pas enseignées, lui dis-je, dans la plupart des universités américaines. Pourquoi donc cet intérêt augmentatif pour elles ? – Parce que ce genre de choses, me répondit-elle, se rencontrent également dans nos pays. – Certes, dans toutes les sociétés humaines, poursuivis-je, mais il y a une différence entre le réel et les idéaux supérieurs. Et dans la réalité même, il y a des faits représentatifs et d'autres qui ne le sont pas, des désirs et des avis du commun de la majorité des gens. Abstraction faite de cet échange avec cette dame, nous devons affirmer que nous ne sommes pas à l'abri des vagues de la licence et des inversions sexuelles. Les choses qui arrivent en occident ne sont pas de simples déviances ou dissolutions, mais des phénomènes immanents aux suites paradigmatiques que nous devons bien étudier. J'ai écrit un texte ayant pour titre suivant : *La vidéoclip, le corps et la mondialisation* où j'ai essayé de montrer les dimensions épistémologiques dans l'affirmation du corps et du sexe (aux dépens du chant et de son art) et leurs liens avec la mondialisation et la postmodernité.

Quel que fût le cas, la thématique du sexe était parmi celles importantes à travers lesquelles je découvris la simplicité de la vision matérialiste réductrice qui menait non vers la libération de l'homme mais vers sa déconstruction.

LA CONSOMMATION ET L'IMPÉRIALISME PSYCHOLOGIQUE

Je dois ici parler avec quelques détails de ce à quoi je n'ai fait qu'allusion plus haut : l'impérialisme psychologique. Il est, au plus haut point, lié à la frénésie sexuelle et à la propension à une consommation immodérée, cette ruée vers tout (marchandises, femmes, etc.). Il est parmi les agents les plus actifs de la désintégration à l'époque moderne, sinon celui qui a le plus d'impact. Cet impérialisme psychologique, contrairement aux impérialismes traditionnels, a pris conscience que l'exploitation des ressources naturelles en Asie, en Afrique, dans le reste du monde a beaucoup augmenté ; tout comme les cohues dans les marchés ; que le coût de l'affrontement militaire avec les peuples du Tiers-monde devenait exorbitant. L'entrée dans des guerres militaires « mondiales » conduirait à épuiser les énergies des grands pays occidentaux. Ces derniers ont donc trouvé la parade en poussant les pays sous-développés à des guerres locales et intestines qui leur permettaient de réaliser de très grands bénéfices, en écoulant leurs stocks d'armes qu'il vendent aux deux parties en conflit. La vente des armes reste le commerce le plus lucratif à notre époque moderne, que ne dépasse même pas le trafic des stupéfiants.

Mais les dimensions de l'impérialisme psychologique sont plus profondes et plus globales, il part du postulat que le but de la production est la consommation, l'augmentation de l'une entraînant corollairement celle de l'autre. La vie de l'individu n'a de sens que s'il consomme, et davantage de sens s'il accroît sa consommation (l'on a défini le développement et la modernité comme la révolution des prévisions croissantes). L'homme est un animal essentiellement économique, organique qui ne cherche que son intérêt (économique) et sa jouissance (corporelle) et que son comportement doit se standardiser afin qu'il consomme les marchandises qu'accumulent les réseaux de stockage dans leurs entrepôts. Cet homme-là n'aspire, dans sa vie, à rien d'autre qu'à réaliser ses intérêts et à assouvir ses désirs qui deviennent son salut. Pour toutes ces raisons « du besoin naissait autrefois l'invention », mais dans le cadre de l'impérialisme psychologique, « c'est l'invention qui crée de nos jours le besoin », car il faut que des marchandises nouvelles apparaissent chaque jour. Ainsi, l'homme entre dans le cercle de la production, qui n'a d'autres finalités qu'elle-même, et qui s'élargit indéfiniment.

L'impérialisme psychologique a décidé d'élargir l'espace du marché non en se diffusant horizontalement vers l'extérieur (ce qui nécessite une force coercitive), mais verticalement en pénétrant l'âme humaine même, qui se transforme en un marché en expansion permanente qu'il subjugue, oriente et y étale une grande quantité de marchandises avant de persuader l'individu désemparé (désarmé, faible et isolé devant les moyens de communication qui le standardisent à longueur d'année jusqu'à l'intégrer à la machine de consommation) que ces marchandises n'œuvrent pas seulement pour ses « intérêts » mais également pour son « bonheur » (c'est-à-dire pour son plaisir). Cet impérialisme a réussi à mobiliser toutes les énergies, surtout les concepteurs d'images dans les différents moyens de communication (parmi les paradoxes qui méritent cependant qu'on s'y arrête : malgré les risques que font encourir ceux qui sont aux commandes des moyens de communication, ils demeurent des personnes non élues auxquelles on ne peut demander de rendre comptes.) Parmi les secteurs qui contribuent le mieux dans la fabrique des images celui de la filmologie qui nourrit la violence et assoie l'image d'un homme instantané, aidé en cela par le secteur de la mode qui change les « goûts » des hommes, des femmes et des enfants deux fois l'an. L'autre secteur des plus importants également, sinon le plus important, est celui de la publicité commerciale diffusée sans discontinuer par la télévision américaine. Le secteur de la publicité a pris une telle importance économique qu'un de mes amis me dit en plaisantant que si les Etats-Unis devenaient un pays socialiste, le plus gros problème qu'aurait à résoudre le régime serait celui de la publicité et de la requalification des gens qui y travaillaient. Tout comme le régime socialiste cubain eut beaucoup de mal à requalifier les gens qui travaillaient dans les domaines de la prostitution et des jeux ; secteurs des plus florissants de l'économie cubaine d'avant la révolution.

Le but de cette offensive informationnelle est la propagation du modèle de consommation pour soumettre, domestiquer et standardiser les populations de telle manière que le citoyen ordinaire (et non ordinaire) assimile l'idée que le bonheur ne se réalise qu'à travers la consommation et la surconsommation. L'homme fusionne tellement aux choses qu'il se transforme en homme denrée, unidimensionnel, noyé dans les marchandises et la matière ; dans un état d'absence humaine totale. Les victimes de l'exploitation dans les sociétés capitalistes développés, comme disait le docteur Djalâl Amîn, ne

sont pas les seuls travailleurs et autres ouvriers mais les consommateurs de toutes les classes. Ceci est manifeste dans cette exploitation odieuse qui est faite de l'enfance, les messages publicitaires les visent directement en sautant la parenthèse des parents et leur convention éthique et même leurs moyens financiers. Je voyais bon nombre de mes amis égyptiens entrer dans les grandes surfaces commerciales et ne plus les quitter. Ils n'en sortaient que contraints pour vaquer à leurs travaux quotidiens. Toutefois ils ne s'en dégageaient que corporellement ; spirituellement ils y demeuraient et y retournaient sitôt leurs travail fini poursuivre leur activité essentielle pour laquelle ils se sentaient dévolus : acheter de marchandises, bénéficier des sempiternelles occasions ! Et naturellement cet impérialisme psychologie s'est implanté chez nous et alors que la télévision égyptienne ne connaissait pas jusqu'à une date récente les messages publicitaires, ils y forment désormais une partie importante ; et tout pareillement s'adressent aux enfants dans le dos des parents. Une mère égyptienne m'a dit que son fils braillait à mourir sur une marque de chocolat qu'il n'a jamais goûtée, mais qu'il avait vue dans une séquence publicitaire !

Si l'on observe autour de soi aux Etats-Unis, on a cette impression que tout se vend et s'achète avec réduction. Les mots « baisse » et « occasion » se retrouvent partout et vous poursuivent où que vous soyez : dans les magasins, les rues, les journaux, les librairies et tous ces relais qui tentent de vous persuader que vous avez là une occasion en or et inespérée de « ruiner la maison » du pauvre propriétaire contraint de liquider sa marchandise.

Mon ami, Kévin Reilly, a brossé un tableau réaliste mais saisissant de cette offensive impérialiste contre l'homme individu dans son livre *L'occident et le monde* :

« Le pouvoir de deux secteurs seulement – les relations publiques et les médias – à se jouer des opinions et influencer les décisions individuelles tout en laissant croire à l'élargissement des possibilités de choix, est une supercherie énorme. Il nous suffit, pour cela, de livrer ces quelques exemples tirés de l'expérience pratique d'un expert de ces arts nouveaux pendant les années trente : Edouard Burns. On y trouvera de quoi se suffire de quelques gros manuels. Burns racontait dans ses *Mémoires* comment il aida Georges Washington Hill, et sa firme américaine de tabacs, en incitant les femmes à fumer ouvertement. Burns, fondé sur les avis d'un psychologue qui soutenait

que les cigarettes représentaient des « flambeaux de liberté » pour les femmes, fit admettre un cortège de femmes qui fument dans le défilé commémorant la date d'indépendance des Etats-Unis en 1929. Il demanda ensuite à sa secrétaire d'envoyer des télégrammes à une trentaine de jeunes femmes de la haute société de la ville dont voici l'intitulé :

« Pour l'égalité entre les sexes, pour la lutte contre le dernier tabou imposée au sexe féminin : j'ai décidée, avec d'autres jeunes filles, d'allumer un nouveau flambeau de liberté en fumant des cigarettes pendant notre défilé le long de la 5e Avenue le Jour de la commémoration de l'Indépendance. »

« L'évènement suscita une grande polémique, les photos des femmes se diffusèrent dans la contrée. Les New-yorkaises, en solidarité avec les femmes, les San Franciliennes, fumèrent à leur tour ouvertement. Burns prit conscience que les anciennes traditions, que l'on croyait profondément ancrées, pouvaient être dessouchées en diffusant un avis sensationnel que relaierait un réseau d'information. »

Toutefois ce ne fut là qu'une incitation à fumer alors que ce qu'on exigeait c'était de fumer une marque déterminée de cigarette : Lucky Strike Red (les cigarettes à la boîte verte). Pour réaliser cela, il fallait provoquer une révolution verte. La firme Lucky prépara une stratégie globale, un plan criminel parfait dont elle définit les objectifs en détails, la nature de la prospection stratégique, les sujets et le temps requis aux activités arrêtées.

L'on concocta des études psychologiques sur la prétendue précellence de la couleur verte. Un « fan inconnu » de cette couleur envoya la somme de 25 000 dollars à l'organisateur d'une fête verte dansante. L'on encouragea un des producteurs de coton à « miser sur la couleur verte » qui donna un banquet aux rédacteurs de modes : les mets étaient de couleur verte, un psychologue se chargea d'une communication sur les vertus de la couleur verte, suivi par le responsable de la section des arts de la Faculté Hunter qui parla de la perception de la « couleur verte » dans les « travaux des plus grands artistes ».

Les journaux prédirent un « automne vert » et un « hiver vert » ; un bureau de la mode de la couleur verte ouvrit ses portes, informa les travailleurs du secteur de la mode que la couleur verte était la « reine des couleurs » pour les vêtements, les accessoires et jusqu'aux décors des intérieurs des maisons.

On expédia 1500 lettres aux décorateurs, marchands de meubles faisant l'apologie de cette couleur et les invitant à rejoindre les rangs de la nouvelle alliance. L'on persuada le président de la mode verte à se déplacer à Paris afin de s'attirer l'aide du secteur de la mode française et du gouvernement français (qui coopéra connaissant le pouvoir d'achat de la femme américaine). On forma un comité d'accueil de la mode verte qui eut en son sein quelques noms brillants de la société américaine, telles les épouses de Roosevelt, de Walter Chrysler, Irving Berlin, Harriman Avrell. Le comité organisa une série de dîners, de fêtes auxquelles furent invités les représentants des industries de luxe sommées de confectionner des objets qui s'assortiraient aux tenues et robes vertes acheminées de Paris.

La campagne publicitaire connut un tel essor que les autres entreprises se mirent de la partie : l'une parla d'un nouveau vernis à ongles d'un vert émeraude ; une deuxième introduisit les chaussettes vertes ; les vitrines des magasins prirent des couleurs vertes à Philadelphie en premier lieu avant que cette couleur n'arrivât dans les magasins Olt Man dans la 5e Avenue à New York. Les revues Vogue et Harper's Bazars couvrirent cette mode dans leurs colonnes. Et l'innocente concurrence finit par se joindre à la campagne : la marque de cigarettes « Camel » exposa la photo d'une jeune fille habillée en vert rayé de rouge, la même couleur que la Lucky Strike. « Ainsi les concurrents de la marque, eux-mêmes, admirent que la Lucky Strike fût le summum de la mode. »

Les annonces sont devenues un « art » esthétique (bien que ce soit une forme sans fond visant à tromper et à voler) qui puise dans des énergies créatrices multiples. On peut voir, à ce propos, une annonce publicitaire comme celle de El Exihente « l'homme exigeant ». La scène commence dans une ville latino-américaine et l'angoisse est perceptible sur tous les visages, le silence y règne sans partage. L'« exigeant » vient d'arriver ! Ce dernier se dirige vers un des sacs de café soupèse et scrute le grain avant de déguster une tasse de café. Satisfait, le contentement illumine sa face, et la joie, en écho, se répand dans la ville, les gens dansent et commencent les rites de la saison de la cueillette. L'exigeant, représentant de la firme, accepte alors d'acheter l'excellente production vendue par la société qui veille à l'intérêt et au bon goût du consommateur. Dans ma thèse de doctorat, j'avais comparé cette annonce publicitaire et le poème *La Moisson* du poète anglais

Robert Henryson dans lequel les rites de la fête commençaient immédiatement après la moisson sans attendre la venue de cette improbable personnalité (l'exigeant) pour bénir la récolte. J'ai montré que c'était à ce niveau que résidait la différence entre les sociétés solidaires et les sociétés contractuelles : les premières tournaient autour de la véritable valeur [et manière] des choses ; les secondes transformaient la valeur en coût, moyen et quantité.

Les annonces publicitaires des différentes firmes automobiles forment une immense configuration : si vous êtes de droite et partisan de l'intervention militaire américaine dans tous les coins du monde, vous voyez les forces militaires de la société Chevrolet parader sur toutes les télévisions et dans toute leur majesté montrant la puissance de cette marque de voiture. Et vous avez donc tout intérêt à obtempérer et à baisser pavillon ! En revanche si vous êtes révolutionnaire, vous devez rejoindre les rangs des dog-carts[49] au nombre de ceux qui sont saturés des Chevrolet et autres marques de voitures. Les annonces publicitaires sont à l'avant-garde de la postmodernité, la fin des idéologies et de la scission du signifiant signifié. Les annonces – nous le savons tous – ne sont que mensonges sur mensonges, n'empêche qu'elles nous touchent et nos comportements s'ajustent en fonction d'elles. Qu'en est-il s'il est un paumé aux poches trouées ? Point d'angoisse, ton ami au large sourire de la banque new-yorkaise d'emprunt est là pour t'aider, tout ce qu'il exige de toi c'est que tu lui signes un simple document. Et te voilà en possession des clefs de la voiture et du bonheur. Mais si tu examines attentivement ce document, tu t'aperçois que tu dois gager ta maison, tes enfants, ton épouse, ton être, ton honneur, ton ancienne voiture et ton chien ; en outre, l'intérêt de remboursement, contrairement aux 4 % qu'indique la grosse affiche d'annonce, est, en calcul exponentiel, beaucoup plus important. Mais le large sourire sur la face de ton ami te fait oublier tous les soucis et les préventions. Et si tu sors indemne de l'ouragan des voitures, t'assaillent les tempêtes des autres marchandises : dentifrice, différents savons, nouvelles marques de macaroni, parfums, boissons gazeuses, vêtements et sous-vêtements, chaussures, chocolats, fortifiants, tranquillisants, produits esthétiques, cils, faux cils, potiches, etc. Tout ce cumul peut disparaître si l'homme s'arrête un seul instant et réfléchit sur la finalité de cette frénésie. Mais bien évidemment

49 Voiture à deux roues élevées, dont la caisse était aménagée pour loger les chiens.

qu'il ne le fait pas car c'est un homme pragmatique et agissant habile à se mouvoir dans le réel. L'impérialisme psychologique n'envahit pas de l'extérieur uniquement mais du dedans en opprimant l'humanité de l'homme.

L'invasion intérieure transparaît dans plusieurs phénomènes dont le plus important reste le sexe. La représentation que nous avons actuellement de l'homme américain est celle d'un mélange d'homme économique et organique. Nous remarquons que les annonces publicitaires télévisuelles – aux Etats-Unis comme en Egypte – instrumentalisent, sans vergogne, le sexe pour vendre leurs marchandises. Cette métaphore cognitive subjugue au plus au point l'homme ordinaire américain malgré la lutte que lui livrent quelques intellectuels.

Je me souviens très bien de la première annonce publicitaire vue aux Etats-Unis qui instrumentalisait le sexe pour vendre une marchandise : c'était une annonce pour une crème de rasage. Nous voyions apparaître sur l'écran une jeune femme blonde sur un bateau, l'image était liée dans l'esprit du téléspectateur américain aux Vikings, ces redoutables marins des pays scandinaves. La métaphore rapprochait la crème de la sauvagerie et la primitivité) qui disait d'une voix suave : « Enlève le ! Enlève tout ! » (Take it off! take it all off). C'est là, un jeu de mots sur l'ambiguïté du sens entre la barbe à raser et les habits à ôter. Et l'accentuation du mot « it » en langue anglaise renforçait l'insinuation.

J'avais à l'époque un ami américain d'origine grecque qui, lors de la diffusion de cette annonce, me dit : « c'est là une chose énorme dont personne ne peut prévoir les conséquences. » Je n'avais pas saisi sur le coup la portée de ces propos malgré ma sympathie intuitive. Mon ami avait tout à fait raison d'avoir ces craintes. Les annonces publicitaires à insinuation sexuelle s'abattirent. A l'instar de cette publicité pour une marque de voiture : nous voyons une voiture rouler dans un premier temps ; ensuite une femme, d'une ravissante beauté, en sort te sollicitant de ne pas hésiter à l'acheter : voiture / femme. Les annonces publicitaires des agences Penton, Kalvin, Klein sont devenues de vraies icônes sexuelles dans la société américaine. Ce sont des annonces que tous regardent et personne ne peut s'y opposer ou les soumettre à une surveillance. Car cela signifierait mettre des entraves à la liberté. Pourtant ce qui sont derrière ce type de publicité ne croient nullement en la liberté

d'opinion ou autre principe. Ce qui les intéresse c'est de vendre. Et si quelques feuillets des Evangiles pouvaient les aider à mieux vendre, ils n'hésiteraient pas un instant à les instrumentaliser et délaisseraient le sexe.

Il en résulta une propagation de la licence, non la licence au sens traditionnel, mais une licence d'un type nouveau. La traditionnelle supposait que la sexualité fût humaine et que l'on pouvait, par conséquent, l'exploiter à ses fins mêmes en l'exposant d'une manière suggestive et outrancière[50]. Mais le nouveau type est démocratique et « scientifique ». Il suppose que le sexe soit une énergie neutre capable d'être utilisé pour maîtriser cette unité de consommation que l'ancienne philosophie dénommait, jusque là, « homme ». Le choix du sexe comme moyen de mainmise sur l'homme dénote une intelligence et une perspicacité. La sexualité est certes une fonction biologique nécessaire mais possède également une dimension sociale. L'insistance sur le côté biologique au détriment du côté social (sans totalement l'éliminer) fait que la société totalement laïque crée l'illusion de la potion magique du parfait équilibre. L'homme est en mesure d'adopter un comportement social quelconque, mais son comportement sera déterminé par des calculs biologiques simples et délimités : observe bien cette crème à cheveux, son effet ensorcelle et si tu l'utilises toutes les filles tomberont dans tes filets ! Toi ma bonne dame si tu prends ce médicament (les analyses médicales prouveront plus tard qu'il est plus dangereux qu'efficace) tu seras irrésistible. Et toi vieillard décrépit : pourquoi ne portes-tu pas de perruque ou ne te teints-tu pas les cheveux ? Tu devrais changer de peau, mettre un pantalon long ou court ! Ainsi toutes les marchandises tendent à revitaliser le dynamisme et l'élan sexuels. Mais c'est une vitalité qui n'a rien à voir avec la vie, l'amour, le mariage ou le divorce, ni même avec Satan ou prométhée. C'est une vitalité biologique abstraite tournant dans un vide nécessairement infini.

L'impérialisme psychologique est une civilisation du facile plutôt que celle du complexe et du beau. Elle mêle le complexe et le compliqué : le complexe est une pluralité des dimensions et des éléments ; le compliqué est un mélange des dimensions et des éléments, et pas nécessairement leur pluralité. Sous le slogan « sois simple ! » ou « sois naturel ! », (auxquels fait pendant, dans notre civilisation, le « sois sans complexe ! »), l'on commence de produire quelques

50 A faire baver les loups et les anges.

marchandises commodes (comme le hamberger, le disco, le pantalon jeans) qui font perdre à l'homme sa complexité et ses dimensions multiples pour en faire un être simple nullement compliqué et au comportement prévisible. Je fais allusion à ces marchandises commodes et à leurs semblables (sans couleur, sans goût, sans odeur, sans particularité historique, sociale ou civile) comme à des signes avant-coureurs d'une nouvelle formation civilisatrice, sécrétée par l'impérialisme psychologique aux Etats-Unis mais qui n'est pas américaine. Je la signale du concept d'« anti-civilisation ». Elle menace toutes les formes de civilisation y compris l'américaine avec ses spécificités. La civilisation américaine possède des traditions culturelles locales très riches : la créole dans la Louisiane, celle de la côte Est, du Centre Ouest, les différentes formes découlant des émigrations diverses, etc. Mais les marchandises standardisées et commodes les étouffent et les liquident les unes après les autres. Cette anti-civilisation exprime l'unidimensionnalité de la nature / matière et sa répétition. Elle transforme l'homme individu en un être type sans dimensions, facile à manier et à diriger et dont on peut prévoir le comportement. C'est en cela qu'elle est contre la civilisation et contre l'homme. Je crois que la ligne de distribution (et de la standardisation) est la plus éloquente métaphore de cette anti-civilisation. Il est peut-être significatif de signaler que Freud a découvert la ligne de distribution dans les abattoirs de Chicago où il vit des carcasses d'animaux pareillement suspendues, accolées les unes aux autres et qu'on pouvait facilement manipuler et « traiter » pendant leur déplacement.

Toutefois, cet homme type demeure un individuel, et d'une individualité excessive constamment en concurrence avec ses semblables. Sa référence est individuelle et possède ses propres lois, il est incapable d'ajourner la réalisation de son être (surtout qu'il ne croit pas en un au-delà, *il n'y a que cette vie d'ici-bas*). Ses projections sont toujours surévaluées et il perd facilement patience (malgré sa capacité extraordinaire à l'adaptation). Je me souviens qu'une fois alors que je me trouvais dans un hôtel à Chicago, pas loin d'un poste téléphonique public d'où un homme parlait avec sa femme. Il semblerait, d'après les mots qui me parvenaient, que leur vie de couple battait fortement de l'aile et ils parlaient de divorce. Le bonhomme rappelait quelques-uns de ses problèmes, parmi lesquels son incapacité à réaliser son être (qu'il recherchait encore) à 100 % avec elle ; tout comme il mentionnait d'autres problèmes, de leur vie, communs à tous les couples. J'allais lui dire que ses prévisions

sont plus élevées, que ses limites fixées sont, simultanément, très dures et très souples. S'il ramenait, ses prévisions, à 70 % cela lui suffirait amplement, car l'homme ne peut parvenir à une pleine réalisation de son être, à un 100 %. Je n'ai pu malheureusement le faire, il aurait pris cela comme un une intrusion dans sa vie privée.

Cette illusion d'une individualité absolue et ce mirage d'une consommation sans frein (avec tous les autres mécanismes de rationalisation comme l'instrumentalisation du sexe dans les spots publicitaires et la mainmise sur l'homme par le biais des mass média) ont totalement réduit toute conscience de classe ou sociale. Tous ont des rêves individuels qui leur permettent de réaliser le salut de leur personne propre, dissociée de la société. J'avais écrit un court poème sur la classe laborieuse américaine après mon arrivée aux Etats-Unis et après avoir senti de manière directe et intuitive ce qu'exprimaient ces quelques vers. Le poème s'intitulait « *Aux prolétaires américains* » :

« Pourquoi peiner et trimer
Alors que les silos à blé sont pleins
L'oiseau
Est gavé à force de becqueter des grains
Pourquoi, je t'en conjure, claironner la trompette ?
Alors que le beurre fendu est dans le chaudron
Quant aux vignes
Elles sont conservées et congelées
Pourquoi, je t'en conjure, allumer le feu ?
Alors qu'à la tombée de la nuit
Quand nous marchons dans le cortège funèbre du jour
Sous des lumières rouges, vertes et jaunes
Nous nous amusons, plaisantons et dormons dans les chambres
Pourquoi, je t'en conjure, tremper le fer ? »

Dans le cadre de l'impérialisme psychologique, l'homme est sommé d'avancer et de réussir (ne sommes-nous pas devant la civilisation du progrès et de la réalisation ?), il ne peut chuter et échouer. Mais bien qu'elle soit la civilisation du progrès, l'homme y trouve beaucoup de mal à avancer en âge, car cela signifierait une soumission au temps et une perte progressive de l'énergie ; chose qui est vécue comme une sorte d'échec. Pour ces raisons,

tous - jeunes et vieux - rêvent de jeunesse éternelle ! Alors que je marchais dans l'Avenue Madison où se concentrent la plupart des bureaux annonçant le dix-sept heures, c'est-à-dire l'heure de quitter les bureaux. Un tableau étrange me frappa, toutes les secrétaires se ressemblaient : même maquillage et âgées de moins de trente ans. Et celles un peu plus avancées en âge semblaient pitoyables !

Il nous est possible d'affirmer que le nouvel ordre mondial est une généralisation de cet impérialisme psychologique et une extension du concept d'homme économique / organique qui n'a souci ni du pays ni de la dignité, mais préoccupé seulement par la vente, l'achat, l'intérêt et le plaisir.

Cette frénésie consumériste n'est pas une question d'abaissement moral, de comportement individuel et de choix libre, mais une situation sociale globale, un paradigme prodigieux qui domine l'homme de l'extérieur et qu'il finit, inconsciemment, par intérioriser. Et si l'individu réussit à lutter efficacement contre cette invasion, les autres individus de sa société peuvent ne pas avoir la même ténacité. Et c'est la société qui détermine les critères du bonheur et du plaisir. Quelles que soient donc les tentatives de l'homme pour échapper à l'emprise du déterminisme social, il se retrouvera cerné par la société incapable de lui échapper sauf à recourir à une action violente comme de se transformer en hippie ascète, quoique jouissant de la vie. Le hippie concrétise le mythe de l'échec, tout le contraire du mythe de la réussite qui prévaut dans les mentalités américaines. Quant au citoyen ordinaire, qui vit une vie « ordinaire » dans la société, il tombe facilement dans les filets du consumérisme en toute innocence, surtout que depuis sa prime enfance il a intériorisé l'idéologie consumériste à travers les peluches qu'il recevait et les différents programmes de télévision (la poupée Barbie et ses autres succédanés font partie des mécanismes les plus éprouvés pour diffuser l'idéologie de consommation.)

Ce récit d'un fait vécu pourrait éclairer ce que je veux dire : lorsque je partis aux Etats-Unis, la première année nous avons vécu, mon épouse et moi, dans un ghetto isolé. Nous suivions les critères admis par la société égyptienne des années cinquante. Ainsi, la viande de poulet constituait le sommet de la pyramide des viandes. Sa consommation était considérée comme une sorte de luxe par rapport aux autres viandes (caprine, bovine, ovine et poissons).

Je ne saurais expliquer cette échelle de préférence, sinon par la cherté de cette viande. Nous vivions donc, dans notre ghetto, avec cette idée que le poulet était inaccessible. Ce qui y aida était que nous n'avions nullement remarqué que le poulet, aux Etats-Unis, coûtait beaucoup moins cher que les autres viandes car nous ne regardions les prix que rarement.

Bref, nous demeurions dans notre bulle égyptienne jusqu'au jour où une amie américaine nous rendit visite et qui, au cours de la discussion, dit (d'une manière qui trahissait certaine lassitude) qu'elle allait préparer des haricots blancs au poulet à son mari ! Un doute me saisit, je l'ai donc interrogé sur la raison de sa lassitude. Par ses réponses, je compris que le poulet était la viande la moins chère au plus bas de la pyramide. Je fus, dans un premier temps, étonné par cette classification différente de celle égyptienne. Malgré tout, cette façon de voir me resta et je ne mangeais du poulet qu'en cas d'extrême nécessité. Pour ce qui était des autres viandes, nous en mangions quand nos moyens le permettaient. Le goût du poulet était devenu soudain « indigent » dans ma bouche, moi qui le trouvais, naguère, très savoureux. Je me riais de moi et de mon changement, mais sans résultat. Ma société a déterminé l'échelle graduelle des goûts et j'ai, malgré moi, intégré le paradigme perceptif.

La même chose m'arriva avec les lignes aériennes. J'aimais voyager par avion car le voyage me procurait beaucoup de calme, soit à l'intérieur de l'avion ou à l'aéroport même. Personne ne pouvait m'y joindre, je lisais les journaux, savourait un café ou juste m'asseyait dans le calme et la sérénité. Je voyageais évidemment en classe économique jusqu'au jour où je vis une annonce publicitaire d'une des lignes aériennes qui faisait une réclame pour les sièges de première classe : on voyait l'image d'un voyageur confortablement assis sur son grand siège en comparaison d'un voyageur de seconde classe qui semblait coincé dans le sien et que le voisin heurtait par inadvertance. Depuis cet instant, le voyage en seconde classe m'était devenu pénible et me faisait souffrir : tel est mon état ; moi qui suis lucide et parfaitement conscient de ce qui m'entoure. Qu'en est-il du citoyen américain ordinaire, spontané et bon que noient les moyens de communication journellement de nouveautés ?

Un de mes amis, qui n'accorde aucune importance aux titres, m'a raconté : il se trouvait une fois dans un club où tous les gens qu'il croisait le saluait par « pacha ! », (prenez place « pacha ! » ; soyez le bienvenu « pacha ! » ; bonjour « pacha ! »), mais un des employés vint et lui dit : « A votre service monsieur ! »,

mon ami me dit être surpris de ressentir comme du désappointement envers cet employé qui lui dénia le titre de « pacha » avant de revenir se ressaisir. Il se rendit compte que le despotisme n'était pas une chose instinctive en l'homme mais acquise. Elle lui venait de ceux qui l'entouraient.

La frénésie consumériste est certainement liée au problème de l'environnement dont nous souffrons à présent tous : des étés très chaud, pollution, trous dans la couche d'ozone. J'en avais pris conscience bien avant beaucoup de personnes grâce à un incident anecdotique dans ma vie. Nous partagions, ma femme et moi, les tâches dans la maison. Il y a peu d'exagération dans ce mot de « partage », à dire vrai c'est la part du lion qui lui échut dans les tâches ménagères. Ma part revenait à sortir chaque jour le sac de poubelle que les agents de propreté jetaient dans leur camion de ramassage d'ordures ménagères. Au début, j'étais content de cette tâche que je considérais comme facile. Mais le nombre de sacs s'éleva jusqu'à trois (bien que nous soyons une famille égyptienne ayant préservé certaines habitudes de recyclage et de gestion). Je sortais donc ces sacs à trois reprises (plutôt qu'en une seule fois). Je commençais alors à généraliser, à partir de ma situation particulière et de mon expérience personnelle, à me poser des questions relatives à toute la décharge des Etats-Unis. J'agitais ce débat autour des déchets, de la consommation et de l'environnement avec mes amis (la poubelle qui augmente est un signe de la consommation qui s'accroît et un indicateur de la surexploitation de l'environnement. Et l'opération de se débarrasser des déchets qui en résultaient est un problème en soi). Mes amis voyaient là des intuitions, sans fondements, d'un homme issu du Tiers-monde. Je tentais, de mon côté, de leur expliquer que cette consommation irresponsable nous mènerait, tous, droit à la catastrophe. Et effectivement la question environnementale fut soulevée pendant les années soixante-dix. Il en ressortait, au regard de la moyenne de consommation, que les Etats-Unis étaient le pays le plus peuplé du monde. Si la consommation d'un seul Américain égalait celle de mille personnes en Inde, cela voudrait dire que les Etats-Unis compteraient à peu près (1000 x 270) d'habitants. Il me semblait qu'il était impossible d'arrêter cette surconsommation à partir du paradigme matérialiste dominant. Le contrat social sur lequel reposait les Etats-Unis partait de l'idée de l'individu absolu ; la source de législation du système politique postulait la réalisation du bien-être du citoyen consommateur. La philosophie qui dominait,

le pragmatisme, ne se posait point de questions d'ensemble ou finales. Partant de tout cela, il était absurde de demander aux citoyens de moins consommer. Au nom de quoi allait-t-on demander au citoyen régi par ses cinq sens de cesser soudain de surconsommer. Au nom des générations futures, de la noble morale, des valeurs absolues ? « Vin aujourd'hui et décision à demain ! », chantait le poète. Ainsi réfléchit la mentalité de consommation matérialiste, et on ne peut l'arrêter sinon à la quitter en recherchant un autre principe ou fondement philosophique.

LA SCIENCE ET LE PROGRÈS

Je me souviens qu'enfant j'avais établi quelques indicateurs matériels du progrès, parmi lesquels le nombre d'enseignes lumineuses à Damanhour, le nombre de voitures, l'usage des matières plastiques. Et chaque fois qu'apparaissait une enseigne nouvelle ou qu'augmentait le nombre de voitures, j'exultais de joie et de bonheur. Malgré la naïveté de ces indicateurs, ils ne différaient pas notablement de ceux retenus pendant les années soixante et qui sont les quantités d'insecticides utilisées. L'augmentation de ces dernières était vue comme un progrès, mais à la découverte de leurs effets néfastes à long terme, non prémédités, l'on écarta ce paramètre ; pire il devint un indicateur de sous-développement ! Une chose similaire m'arriva. Parmi les premiers faits qui ébranlèrent ma confiance aveugle dans le progrès matériel et ses supposés indicateurs, un entretien que j'ai eu avec mon ami de classe (et ami de toujours), le docteur ʿAtiya Hâmid, sur mes idées pour l'Egypte, entre autres la mécanisation de l'agriculture. A ma grande surprise, je l'entendis me dire (et il était beaucoup plus savant que moi en matière d'agriculture, natif de Abi al-Matâmir, alors que mon expérience se limitait à Damanhour) que la mécanisation de l'agriculture serait synonyme de catastrophe qui mettrait des millions de personnes au chômage. Sa réponse me stupéfia car la presse et les revues à l'époque ne cessaient de considérer la mécanisation de l'agriculture comme solution de tous les problèmes. La réponse du docteur Hâmid fut en réalité un exposé de la problématique du rapport nature (objet / mécanique) homme : l'homme était le but final qui ne devrait pas se transmuer en objet. Cet échange demeura dans mon esprit et ne le quitta pas.

Je suis arrivé aux Etats-Unis à un moment où dominait la Nouvelle Critique dans la plupart des classes anglaises. La Nouvelle Critique était

axée sur la lecture des textes et s'éloignait le plus possible des interprétations historiques ou sociologiques. Le texte littéraire – selon les tenants de cette école – était approché en tant que structure autonome semblable à un vase à fleurs que l'on pourrait saisir de l'intérieur sans avoir à revenir sur tous ses linéaments, son arrière-fond historique ni sur la vie personnelle de l'auteur ou ses intentions. L'opération critique, chez les tenants de cette école, se transformait en déchiffrement immanent du texte à partir de ce que l'on nommait « la lecture critique fermée », c'était une lecture critique qui insistait sur les relations internes du texte et écartait bon nombre d'éléments historiques, sociologiques, culturels ou psychologiques. Ses partisans défendaient l'idée que tout travail artistique distingué laissait transparaître une conscience du paradoxe qui caractérisait l'existence humaine. Certains voyaient que le plus grand des paradoxes était la crucifixion du Christ et sa ressuscitation, que sa mort impulsait la vie et sa défaite présageait la victoire. Ce qui distinguait le phénomène humain, d'après eux, du phénomène naturel, c'était le paradoxe qu'exprimait la langue de la poésie qui pouvait, simultanément, parler d'une chose et de son contraire ; à l'opposé de la langue scientifique abstraite qui ne pouvait agir qu'avec des lois scientifiques abstraites et la chose ou son contraire. C'était de la sorte que la poésie et la métonymie se liaient à l'existence humaine même et qu'on ne pouvait exprimer les sentiments humains qu'à travers elles.

Je n'avais pas parfaitement cerné la vision qu'avait la Nouvelle Critique du texte littéraire, toutefois j'étais très influencé par quelques-unes de ses catégories critiques et philosophiques, comme la distinction qu'elle opérait entre le phénomène scientifique (la nature matière) et le phénomène humain ; ses doutes profonds et sa lassitude de la science en tant que modèle *apte* à exprimer le tout humain. J'avais toujours essayé de regarder le texte littéraire comme une entité composée de plusieurs éléments complexes, la contradiction pourrait en être un sans qu'elle constituât, forcément, le plus important. La structure du texte et sa forme représentaient (sans réfléchir) une construction de l'instant historique. J'ai beaucoup appris de la méthodologie de lecture sans épouser le paradigme de l'anti-histoire qui lui était sous-jacent.

Je me souviens qu'en 1965 un de mes camarades, membre de la nouvelle gauche, m'a demandé de l'accompagner (le professeur Pison savant et naturaliste français) dans une visite à Robert Oppenheimer le savant à l'origine

de la bombe atomique, chez lui à Princeton. Oppenheimer était le directeur du centre Los Alamos qui « réussit » la première explosion atomique. Ce grand savant nous proposa du thé et après avoir discuté de la nouvelle gauche et du capitalisme américain, je lui ai demandé : « Quel était votre sentiment après avoir su que votre projet allait « aboutir » et que le moment de l'explosion devenait éminent ? » Il me répondit succinctement : « J'ai vomi », ce qui voulait dire qu'il prit conscience de la barbarie du paradigme scientifique orientant ses sentiments pendant la conception de la bombe atomique et qu'il se rendit compte que ce modèle était séparé de l'homme, de ses valeurs et de ses buts. Sa réponse me remit en mémoire la célèbre phrase de François Rabelais : « science sans conscience n'est que ruine de l'âme. » Et le mot de l'imam, de la mosquée al-Habashi de Damanhour, qui finissait son prêche du vendredi ainsi : « je me préserve auprès d'Allah d'une science dont ne tirerait quelque utilité ! » La réponse d'Oppenheimer renforça mon sentiment de la différence entre l'humain et le naturel ; l'incapacité de la science naturelle à cerner l'homme, ses valeurs et sa composition esthétique ; le danger qui pourrait résulter de la séparation de l'expérimentation scientifique des buts et desseins humains. Oppenheimer passa, comme nous le savons, le reste de sa vie à lutter contre le recours à l'usage de la bombe atomique.

Un doute profond s'insinuait en moi quant à la pertinence de certains postulats, devenus des absolus scientifiques, comme la foi dans la science, le progrès et la technologie. J'ai appris du livre de Kévin Reilly, l'*Occident et le monde,* que la science avait une histoire changeante, que les finalités des sciences byzantines et musulmanes différaient de celles de la science moderne (à titre d'exemple). Comme je commençais de comprendre que la pensée matérialiste, parue au début du XVIIIe siècle et qui reçut une impulsion forte en découvertes « scientifiques » au XIXe siècle, se fondait sur des visions scientifiques erronées telle la loi de la relativité simple née dans la giron de la vision newtonienne (matérialiste et mécaniste) de l'univers. Et le monde de Newton est un monde maîtrisé et fermé caractérisé par le déterminisme mécaniste. L'interprétation du monde, selon sa vision, avait pour base la mécanique physique de l'atome (particule) et les lois du mouvement. Fondé sur cela apparut une vision scientifique matérialiste qui stipulait l'existence de lois régissant le monde des phénomènes ; lois induites de l'observation

et de l'expérimentation et dont les principes premiers étaient la causalité, la relativité et le déterminisme. Il était donc exclu d'évoquer des contemplations en dehors des laboratoires de recherche et des résultats de l'expérimentation.

Cette vision domina jusqu'à la fin du XIXe siècle. Mais depuis des critiques de plus en plus fortes furent assenées à ce système fermé et à toutes ses hypothèses concernant le déterminisme, l'objectivité, l'irréductibilité du temps et de l'espace, la possibilité d'une observation objective parfaite du réel, la relativité solide (c'est-à-dire que la cause « A » a pour effet « B » en toute simplicité, tout comme la chaleur dilate le fer). La théorie de la quantité (quantum) de Karl Werner Heisenberg et la théorie de la relativité ont mis en question la valeur de toutes ces hypothèses. Que l'on prenne, à titre d'exemple, le principe de la ressemblance ou de l'indistinction entre les particules élémentaires examinées en microphysique et la perte de leurs propriétés individuelles. Si l'on a deux particules corpusculaire au même endroit et que l'on veuille suivre le cycle d'une seule, l'examen serait ardu tant il est difficile de nettement distinguer l'une de l'autre.

J'ai lu récemment un article dans le *Time* à propos d'une expérience « scientifique » où l'on expliquait que l'énergie photomagnétique (photon) soumise à l'expérimentation par l'homme changeait de comportement. Et c'est une donnée toute à fait nouvelle : peut-on, partant de là, généraliser au reste de l'univers ? Parmi les problèmes que l'on suppose rencontrés par les sciences humaines celui de l'homme conscient qui, soumis à l'expérimentation, changeait de comportement. Les sciences biologiques vont-elles se heurter au même problème ?

La théorie de la relativité souffla les limites établies entre le sujet et l'objet. Elle conféra à l'observateur une place éminente car sa rapidité ou sa lenteur pouvait changer le calcul du résultat. Les critères retenus dans le calcul de la durée et des distances dépendaient, en fin de compte, du point de vue de l'expérimentateur et de son cadre de référence ce qui attribuait à ses mesures un caractère subjectif (les résultats de la physique classique étaient indépendants de la rapidité du surveillant). Pour toutes ces raisons, la physique ne pouvait garder son objectivité ; c'est-à-dire que l'homme ne voyait pas la nature comme telle mais la nature observée.

Il est apparu une existence immatérielle à l'énergie nommée champ ondulatoire. L'exercice dans le champ de la lumière a prouvé que les particules de l'activité lumineuse (photons) se comportaient lors de certaines expériences de manière corpusculaire et en faisceaux lumineux ; dans d'autres en champ ondulatoire. Un physicien avait dit sarcastiquement : le samedi, le lundi et le mercredi, nous définissons la lumière comme particules corpusculaires et faisceaux ; puis en champ ondulatoire le reste de la semaine. Le même principe se retrouve dans les atomes qui, un instant, prennent un aspect ondulatoire ; un autre corpusculaire. Une même expérience ne peut, simultanément, prouver que les photons sont ondulatoires et corpusculaires. Chaque expérience ne livre qu'un seul aspect : particules corpusculaires ou champ ondulatoire.

Alors que jusqu'ici la logique de la science n'admettait que deux valeurs : la vraie ou la fausse, c'est-à-dire qu'une postulation ne pouvait être que vraie ou fausse. Il est désormais possible d'établir une troisième valeur, une valeur intermédiaire qui est l'« indétermination ». Dans cette dernière logique, la postulation peut être vraie, fausse ou indéterminée. Il est donc loisible de dire que le réel physique accepte deux réponses également possibles, comme le dit Fuâd Kâmîl dans un article intitulé « *Crise de la science moderne* », chacune également valable quoiqu'il soit impossible de réunir les deux en une seule image, car la loi de l'hétérogénéité interdit toute expérimentation définitive qui déciderait laquelle des deux interprétations est valable et laquelle est fausse. Il semble que ce type de logique soit l'image définitive à retenir de la physique quantique jusqu'à présent.

En dernier ressort, cette interrogation : qu'est-ce que la matière ? L'on ne peut y répondre par des expériences physiques uniquement, mais il nous faut une analyse philosophique de la physique. La nature ne nous dicte pas une seule situation et la vérité ne se décline pas en une seule langue.

Vraisemblablement, la découverte des trous noirs requiert une signification tant scientifique que symbolique en même temps. A l'intérieur de ces trous s'annihilent les lois de la nature, du vivant, de l'espace, du temps et s'accomplit l'absorption de la lumière (l'élément stable de la nature). Il nous est possible d'observer l'effet des trous noirs sur ce qui les environne sans en connaître totalement l'essence. Ils existent et sont essentiels et l'on ne peut expliquer certains phénomènes sans eux. Mais ils échappent à l'emprise de l'homme.

Dernièrement est apparue la théorie du chaos qui constitue à un nouveau défi au monde matérialiste fermé et dur.

De surcroît, j'ai compris que plusieurs de ce que l'on appelait « lois scientifiques » sont en réalité des postulats philosophiques préconçus auxquels le savant adhère et dont la relation au monde de l'expérimentation scientifique est ou fragile ou nulle. A titre d'exemple, si un savant soutient que le monde « est le fruit du hasard », il confirme, du coup, sa « foi » en cette vérité ou avoue son échec à parvenir à une compréhension de l'origine du monde. Et lorsque un deuxième savant discourt sur la « matière au mouvement autonome », il nomme quelque chose dont l'essence échappe à l'entendement. Dans le premier et le second cas, les deux savants sont partis de deux postulats philosophiques précédant toute forme d'expérimentation.

Un de mes amis naturalistes m'a dit que parvenir à une théorie scientifique d'ensemble supposerait l'assimilation de toutes les informations à notre disposition. La chose est impossible présentement (la connaissance humaine s'est accrue depuis le début de l'histoire jusqu'à 1750 ; ensuite de 1750 jusqu'à 1900 ; puis de 1900 jusqu'à 1950 avant d'arriver à une croissance décimale de 1950 jusqu'à 1990, maintenant elle augmente tous les cinq ans.) Le lui ai demandé : « Qu'en serait-il si l'on mettait toutes les connaissances dans un super ordinateur ? » Il me répondit : « Il se posera alors le problème de la restitution de ces connaissances. » Un autre m'informa qu'il est certaines problématiques que l'on pourrait résoudre « théoriquement », mais cela demanderait le travail sur ordinateurs de cette génération et de celle qui va la suivre pendant des milliers d'années, voire le nombre d'années qui resterait à l'humanité sur terre.

La limite de la raison humaine d'un côté et l'accumulation des informations et des vérités d'un autre côté ont fait du travail en collaboration et en équipe une nécessité incontournable dans le domaine de la recherche scientifique, au même moment toute découverte scientifique ne peut être qu'individuelle. C'est là l'insoluble équation : un seul individu ne peut absorber les résultats de la science tant elles sont nombreuses et ramifiées ; le même individu doit cependant parvenir à une découverte scientifique ou une théorie unique – comme celle de la relativité – pour interpréter les résultats auxquels sont arrivés les différentes sciences.

Il est donc devenu impossible actuellement d'établir une théorie générale fondée sur les données naturelles / matérialistes existantes, comme c'était le cas auparavant. Nous n'en connaissons pas certaines, bien qu'elles soient connues pour d'autres. Certaines encore attendent des solutions. Au moment de soutenir sa thèse de doctorat, mon fils, qui étudiait dans une des universités américaines, reçut un mot de félicitations de l'un des professeurs examinateurs accompagné de quelques pages d'équations mathématiques que mon fils ne put comprendre. Il demanda alors à son directeur de les lui expliquer. Ce directeur, à son tour, se révéla incapable de le faire. Puisque l'homme ne peut vivre sans un centre et sans un cadre général (il ne peut se suffire de ces sauts d'un instant à l'autre), il ne peut parvenir à cette théorie générale sauf par la contemplation, la réflexion et par l'« hypothèse » de l'existence d'un centre et d'y avoir « foi ».

Notre monde s'est fortement accru tant au niveau macroscopique (astres, étoiles, constellations) que microscopique (atome, particules, photons) ; et la sphère de la connaissance s'est élargie d'une manière inédite. Si l'on ajoute à cela le problème de la spécialisation pointue (le véritable savant est celui qui connaît parfaitement le domaine de sa spécialité), nous serons progressivement amenés à être exclusivement en rapport avec des savants qui connaissent beaucoup sur leur domaine étroit d'activité, mais ignorent autant sur les autres domaines (la raison humaine étant incapable de tout assimiler). Un des leurs a défini avec ironie la spécialisation : augmentation de tes connaissances sur le sujet de ta spécialisation étroite. Ainsi tes connaissances vont en augmentant et ton sujet en diminuant jusqu'à ce que tu connaisses tout sur rien !

Muhammad Sayyid 'Ahmad a écrit dans les colonnes de *al-Ahrâm* : « La plus dangereuse réalisation de l'homme, à la fin du deuxième millénaire, est son émancipation de son poids dans l'univers et du même coup son pouvoir de dépasser son poids naturel, dans ces découvertes de l'infiniment grand et de l'infiniment petit. Ce qui veut dire un pouvoir d'intervenir, pour la première fois, dans le façonnement des lois de la nature. Le « culturel » intervient non pour refaçonner le « naturel », mais dans les mondes de l'infiniment grand et l'infiniment petit que l'homme est désormais en mesure d'explorer. Toutefois dans cette exploration, l'homme ne fait pas appel à ses cinq sens (ouïe, vue, toucher, olfactif, goût) qu'il supplée par des équations mathématiques fondées sur des hypothèses vraies ou fausses... Il s'appuie essentiellement, et de plus

en plus, sur des outils conceptuels possédant plusieurs interprétations et sujets à équivoques... Et ainsi, ce qui est porteur de promesses et de miracles, pour le sort de l'ensemble de l'humanité, peut contenir dans ses substrats le danger d'une interprétation erronée ou une confrontation avec l'inconnu et être ainsi à l'origine d'une fuite sans précédent pour l'humanité. Il peut même être exposé au danger "d'annihilation propre", ou de formes de suicide collectif de l' humanité "qui n'ont pas à leur tour été expérimentés". Et que ce genre de propos puisse émaner de Muhammad Sayyid 'Ahmad a de quoi inquiéter et devrait inciter à beaucoup de réflexion.

La science moderne a progressivement mis fin à l'idée de l'élargissement de la sphère de la connaissance et au repli de celle de l'ignorance (c'est une idée naïve qui poussa un des « savants » optimistes du XIX[e] siècle à prédire qu'au bout de trente ans l'homme saurait tout. Par conséquent, nulle raison de s'encombrer des scrupules de la morale, de la religion ou d'Allah.) Mais au bout de cent ans d'expériences scientifiques, l'homme se rend compte que chaque fois qu'il découvrait quelque chose, des centaines apparaissaient qu'il ignorait et ne pourrait maîtriser : l'augmentation de son savoir accroissait son ignorance. A l'instar de notre expérience avec l'atome, cette particule qui se meut sans *loi* et difficilement explorable. Et chaque exploration donnait lieu à de nouveaux éléments intrigants. On procéda alors à sa fission pour réaliser le paradis terrestre ! Et à présent, nous sommes perplexes de notre situation à l'endroit de la menace nucléaire. Nous sommes arrivés à la conclusion qu'elle peut nous réduire et le globe terrestre avec nous. Et nous voilà arc-boutés à une sphère de feu, au danger atomique, aux armes nucléaires capables de détruire le monde des dizaines de fois !

Si la maîtrise de la nature reste la grande illusion de la science, ce qui se passe est tout le contraire. Le fait s'étend du monde de l'atome pour atteindre à certaines « découvertes » technologiques dont nous faisons usage dans notre vie quotidienne. L'on soutient, à titre d'exemple, que les aliments génétiquement modifiés diminuent la capacité de l'immunité (comme cela a été prouvé par plusieurs expériences scientifiques) ; c'est pourquoi on les appellent « aliments Frankenstein ». Un savant anglais a été exclu du cercle scientifique parce qu'il défendait cette idée et quelques-uns de ses collègues ont manifesté en signe de soutien à ses positions. Cela ne diverge pas de beaucoup à ce qui est arrivé à l'un de mes amis aux Etats-Unis qui faisait

des expériences sur les fours micro-ondes et prouva qu'ils avaient des effets négatifs sur l'homme. Mais avant d'arriver à des résultats définitifs sur le sujet de sa recherche, le budget alloué à cette recherche fut retiré sous prétexte de manque de subventions. La même chose peut s'appliquer sur les écrans des ordinateurs, les microfilms dont on ignore les effets sur le long terme sur les yeux de l'homme et son corps.

Un savant s'est posé un certain nombre de questions simples, mais qui montrent les limites du savoir humain : pourquoi les êtres humains, parmi tous les mammifères, utilisent-ils généralement plus les membres droits que les gauches ? Pourquoi l'état des plantes d'intérieur change-t-il avec le changement du tempérament et de l'humeur de leurs propriétaires ? Pourquoi les bandes d'oiseaux volent-ils en forme de pointe d'une flèche ? Comment de tout petits et nombreux animaux (poissons ou oiseaux) font-ils pour émigrer sur des milliers de miles vers un but précis, génération après génération, et y parviennent avec exactitude quoiqu'ils ne l'aient jamais vu ni connu auparavant sans cartes ni boussoles ? Les réponses à ce genre de questions tendent essentiellement à admettre que notre monde contient des milliers d'éléments et de lois dont n'a même pas rêvé celui qui a découvert les lois de la thermodynamique qui a conjoint les lois de l'existence matérielle et du mouvement dans un seul et même cadre, dans une tentative élémentaire de poser une interprétation unique et globale de l'univers.

Notre époque est de plus en plus caractérisée par une absence de maîtrise : l'augmentation de la mécanisation et de la domination scientifique - c'est-à-dire du progrès – amoindrissent le pouvoir de maîtrise sur elle. Cela s'observe dans plusieurs domaines comme l'environnement, la difficulté à se débarrasser des déchets, les maladies psychologiques. Cette absence de maîtrise peut ressortir de manière comique de ces deux exemples simples : mon nom changea, aux Etats-Unis, de Abdelwahab en Abdelwaha, car l'ordinateur ne trouvait pas de place pour incorporer la dernière lettre. Une employée me suggéra même de changer mon nom en Elm, et suffit. C'était un nom anglo-saxon et court ! L'ordinateur pouvait facilement le contenir. J'avais également un problème avec la revue *News Week* qui arrêta d'un seul coup mon abonnement. Après m'être plaint, ils répondirent favorablement à mon désir d'abonnement. Je leur écris à nouveau pour leur expliquer que leur message n'était nullement une

réponse à ma lettre. Je reçus de nouveau un message type où ils regrettèrent la fin de mon abonnement. J'envoyai une troisième lettre dans laquelle je revenais sur l'objet de ma requête ; finalement je reçus une réponse à ma lettre où ils m'expliquaient qu'une erreur a dû se produire et qu'ils m'enverraient les numéros manquants de la revue tout en rajoutant de ne pas prendre en considération le courrier éventuel que je pouvais recevoir. Il semblerait que l'ordinateur allait poursuivre son travail d'harcèlement à mon intention par des lettres types ; et qu'ils ne pouvaient, eux, l'arrêter ! C'est là le sommet de l'absence de maîtrise et si c'est le cas dans un domaine aussi dérisoire que celui de l'envoi d'un courrier ; d'autant plus le sont des domaines plus graves comme le clonage, l'atome, les opérations transgéniques des plantes !

Il y a également le problème de l'expérimentation scientifique. Beaucoup de savants (de ceux qui ont effectué des découvertes dans le champ de la génétique) s'opposent aux expérimentations dans ce domaine de peur de leurs conséquences néfastes, après la séparation opérée entre la tendance expérimentale et les tendances rationnelle, éthique et humaine. L'expérimentation est devenue une fin en soi, sans considérations des résultats impropices à l'homme ! L'un de ces savants dit : les erreurs dans les expériences scientifiques du passé causaient une explosion ou quelque chose de similaire dans le cycle même de la nature sans mettre en danger ses lois. La nature était en mesure de lutter contre ce type d'anomalies. Si une région quelconque était polluée, on la laissait quelques années et la nature se chargeait de réparer ce que la main de l'homme a abîmé. Même les radiations nucléaires, qui pouvaient subsister des milliers d'années, demeuraient dans le cycle de la nature. Alors que les expérimentations de la génétique, différentes des anciennes hybridations, ignorent totalement les limites de la biologie, car il est possible d'ajouter des gènes de virus, de bactéries ou d'animaux dans la carte génétique des plantes traditionnelles. Ces expériences pourraient déboucher sur des créatures qui échapperaient à l'emprise de la nature. Créatures qui seraient en dehors du cycle naturel. Nous avons vu apparaître récemment le concept de pollution génétique : le déplacement des gènes introduits dans quelques plantes (sous prétexte de meilleure productivité et de résistance au climat) dans d'autres (herbes nocives par d'exemple) rendant leur élimination difficile ou quasi-impossible.

J'analysai la peur de l'homme occidental de l'expérimentation, dépourvue de toute valeur et de toute finalité, à travers ma description de certaines figures métaphoriques qui dominèrent son existence. L'un de ces mythes fondateurs fut celui de Prométhée qui ravit le feu sacré aux dieux et le donna aux hommes (pour leur illumination bien sûr, et c'est le grand mythe scientiste). Il fut suivi par celui de Faust qui vendit son âme au diable pour une connaissance totale qui lui assurerait la maîtrise sur le réel et le temps (tout au moins ainsi le stipulait la croyance). Au début du XIXe siècle naquit le mythe de Frankenstein[51], cet être hideux créé par un savant « rationaliste » qui croyait en la science et en son pouvoir, à lui, de l'asservir (l'égocentrisme humain). Mais la créature tut son maître au bout d'un moment et se lança libre y semer le désordre dans la nature et la désolation parmi les hommes. C'est-à-dire que le fruit de la science humaine fut la mort de l'homme et une inhumanité. Frankenstein était un être naturel, mécanique qui se mouvait dans l'environnement des lois naturelles mécaniques. D'autres mythes virent encore le jour, comme celui du Docteur Jekell et mister Hyde, preuve de la peur que ressentait l'homme pour son essence humaine et découlant de sa raison abstraite évoluant dans le cadre des lois scientifiques et des équations mathématiques inhumaines. Ainsi, une fois que Prométhée vola la boule de feu aux dieux, avec cette confiance absolue d'illuminer la vie et le chemin de l'homme, il s'arrêta perplexe ne sachant qu'en faire. Et plutôt que de profiter du feu qui lui brûlait les doigts, il vit alors les trous d'ozone dans le ciel, la pollution, la désintégration de la famille, l'abattage des forêts tropicales, l'augmentation du gaz carbonique. Il se rendit compte qu'il n'aida point l'homme, ni n'éclaira son chemin. Tout au contraire, il vit qu'il contribua à sa mort, son incendie et son extinction. L'on raconte qu'un quidam entra dans une maison des environs de Tchernobyl y subtilisa des pièces de monnaies et s'en servit. Ces dernières radioactives, mises en circulation, trouaient les poches de ceux qui les portaient.

Le progrès a montré son coût élevé, sans guérir beaucoup des maux humains spirituels et psychologiques, qu'il a plutôt accentués. Le progrès, selon ce que nous avons appris, est l'application du modèle occidental dans le développement et la consommation. C'est un modèle fondé sur la conquête

51 Le mythe de Frankenstein ne date pas du XVIIIe mais du XIXe siècle !

de la nature et sa domination (20 % de la population mondiale consomme 80 % des richesses naturelles de la planète). Qu'en serait-il si la Chine se « développait » et l'Inde selon les catégories occidentales ? Cela ne voudrait-il pas dire un milliard de voitures en plus sur le globe terrestre, brûlant l'oxygène ; surtout si l'on y ajoutait le Brésil qui commencerait à arracher les arbres des forêts vierges tropicales (pour construire les usines, ouvrir les chemins et réaliser le « progrès souhaité » à l'instar de l'occident. Et c'est son droit national), détruisant, du coup, le tiers des sources de l'oxygène de la planète. Le progrès à la manière occidentale s'appuie sur l'idée d'une richesse illimitée des ressources naturelles. Or la pratique prouve tout le contraire, certains minéraux se raréfient, des plantes et des animaux disparaissent chaque année, le problème des déchets qui, d'une manière inquiétante, ne cessent de s'accumuler (l'on affirme qu'au bout de quelques années, si le progrès se poursuit à ce rythme, on aurait besoin de six planètes du volume de la terre pour subvenir à nos besoins, plus deux autres planètes pour nous débarrasser des déchets de cette consommation sauvage tributaire du progrès). Et naturellement, il y a encore les déchets nucléaires dont on ne sait comment s'en débarrasser. Et voilà que le progrès, qui, initialement, devait réaliser le bonheur terrestre de l'homme, menace désormais son existence même sur cette planète.

Il est une question que je me pose souvent et que je pose également aux autres : le cerveau humain est-il en mesure d'assimiler tous les stimulus, idées, informations qu'il reçoit quotidiennement de son environnement social dont le rythme augmente rapidement et sauvagement ? C'est une question qui devrait nous arrêter un instant. Est-ce un effet du hasard que les ictus apoplectiques soient en nette progression autant dans les pays arabes que dans le reste du monde ces dernières années ? Je me pose des questions sur la nature de l'homme dont l'ordinateur serait l'unité centrale de sa vie (l'on raconte que dans un avenir très proche l'homme maîtriserait les éléments de son environnement par le biais de l'ordinateur : cuisson des repas, ouverture et fermeture des portes, température à l'intérieur de la maison, le reps de la chatte, etc.) aurait-il encore une imagination fertile capable de contemplation, possédant une mémoire historique forte. Ou bien l'ordinateur – avec l'illusion de maîtrise – relèguerait-il l'imagination à la grange aux « vieillerie »,

rendrait-il la contemplation impossible, la mémoire historique désuète et les expériences accumulées du passé nulles ? Cet homme là serait-il pareil à un automate maîtrisant tout mais qu'on dirigerait ?

Or, nous pouvons nous interroger sur le progrès lui-même : mène-t-il nécessairement vers le bonheur ? Nous nous interrogeons avec Malcolm X qui disait : « l'Etat qui veut avoir des rapports avec les individus doit, au préalable, les transformer en chiffres répertoriés et en noms consignés dans des registres ; ce même Etat est en mesure d'envoyer une personne dans l'espace extérieur sans savoir comment se comporter avec les êtres humains. Et effectivement, la révolution scientifique a développé l'armement d'une manière inédite dans l'histoire de l'humanité. Peut-être que l'échec de l'homme à vaincre jusqu'à présent la grippe constitue une preuve de la mauvaise orientation de la science et des limites que nous impose notre existence humaine. »

J'avais fait allusion, dans l'introduction de mon livre *Le paradis terrestre,* à cette idée que l'essence de la civilisation occidentale résidait dans la foi en le concept de « progrès » rapide, continu et déterminé au point qu'il devînt un but en soi. Et que « la logique du progrès continu et à n'importe quel prix est celle dominante dans le monde occidental, voire dans le monde entier. Mais il semblerait que les problèmes de la nature, dans les sociétés développées, atteignent un seuil intolérable. Et pour la première fois, dans l'histoire du progrès en occident, on y introduit l'élément qualitatif. Les penseurs, voire de simples citoyens, commencent à évoquer le « coût » du progrès et de la pollution de l'environnement. La « production » d'une marchandise quelconque est-elle toujours synonyme de « progrès » ; le progrès et la récession se mesurent-ils selon des critères en dehors de la sphère des choses et du quantitatif ; ne pourrait-on déduire ces critères du phénomène humain lui-même et de son environnement historique ? Si le discours sur la pollution de l'environnement (le monde extérieur) est devenu courant en occident ; en revanche le discours sur la pollution de l'homme ne l'est pas (la nature humaine) mais deviendra, à son tour et bientôt, un fait posé, et nul doute à cela… Les sociétés de consommation, qui se croient en mesure de satisfaire tous les désirs de l'homme et qui définissent ces désirs quantitativement, excluent ses besoins spirituels. Je dis que ces sociétés ne prennent pas en considération la dualité de l'homme et sont cause de sa désolation. Ainsi était mon discours quoique

je me qualifiasse de laïque à l'époque, voire de matérialiste. Il semblerait que dès le début je n'étais que partiellement laïque partisan de la séparation simple de la religion et du pouvoir ; non le réel humain, dans son intégralité, des valeurs éthiques et des absolus, comme le font les laïcistes qui appellent à l'application des lois naturelles, conjointement, à l'homme et à la nature. C'est une des formes de l'unité matérielle de l'existence, comme je le montrerai plus loin. Je demande à présent à ouvrir des dossiers sur le « prix du progrès » ; à comparer les profits du progrès avec ses coûts ; à discuter du progrès matériel au regard de l'« arriération humaine ».

Tout cela a fait que je prends de plus en plus de réserves quant à certaines catégories devenues absolues pour certains, tels le progrès technologique et l'expérimentation scientifique. Cela ne veut nullement dire que je refuse totalement la connaissance scientifique (comme le font certains traditionalistes rigoristes) ni ne l'accepte intégralement en tant que seule manière de connaissance possible (comme le font certains modernistes extrémistes, (pour reprendre un terme forgé par Fahmî Huwaydî). Mais seulement que mon acceptation du progrès est désormais conditionnée, non absolue et délimitée.

Le spirituel et le matérialiste

Parmi les développements intellectuels importants que j'ai connus et qui réduisirent ma perspective matérialiste, cette opposition, remarquée, entre le « spirituel » et le « matérialiste » qui n'était pas très nette dans certains écrits littéraires et philosophiques occidentaux (particulièrement celles appelées « mystiques »). Le spirituel (ou l'idéal), dans ce genre d'écrits, pouvait se révéler matérialiste, et le matérialiste devenir spirituel (ou idéal). Ces constatations remontaient à ma prime enfance en voyant le rapport révérencieux qui liait mon père, le grand négociant, à son maître, le cheikh de la confrérie al-Hussafiyya à Damanhour. Le pseudonyme de mon père était al-hadj Hussafî, et l'on me donna à moi le prénom de 'Adb al-Wahâb en signe d'allégeance spirituelle au maître de la confrérie qui portait le même prénom. Mon père, ce terrible personnage faustien qui croyait dur comme fer en l'accumulation capitaliste, qui consacrait la majeure partie de son temps au négoce : (vente, achat et transactions) ; transcendait la mentalité contractuelle et devenait un agneau docile en présence de son cheikh spirituel, dépensait

pour lui et ses partisans sans compter, organisait les festivités en son honneur. Et comme je voulais tout comprendre, je ne trouvais pas de réponse à ce type de rapport, ni à cette transformation dans le comportement de mon père qui passait du capitalisme au soufisme, et vice versa.

J'ai trouvé des choses similaires dans les écrits du mystique suédois Emmanuel Swedenborg (dont le poète William Blake fut influencé). Il établit une étrange église, une église mystique qui prônait la liberté absolue jusqu'à atteindre le stade de la permissivité. Mais la pensée mystique de Swedenborg était liée à la révolution bourgeoise en Suède. Le même phénomène se retrouvait dans les écrits de Blake dont la poésie était liée à la Révolution française et industrielle tout en demeurant fidèle à la pensée de Swedenborg avant de développer une sorte de composition mystique, mythique et gnostique. Cela ne différait pas fortement du soufisme panthéiste en islam, dans la chrétienté, le judaïsme et les mouvements messianiques et mahdis.

Etudiant la littérature américaine, j'ai remarqué que l'écrivain américain Ralph Waldo Emerson, le philosophe de l'école transcendantale et de l'esprit total, qui appartenait à la paroisse unitarienne et écrivain épris des œuvres de Swedenborg, Bouddha, Confucius, Jalâl al-Dîn al-Rûmî, était, lui-même, le philosophe attitré des capitalistes américains, matérialistes et pragmatiques. Le matérialiste et le spirituel, le sacré et la profane, le subjectif et l'objectif se rejoignaient dans la paroisse unitarienne au point que le dogme de la prière changeait d'un jour à l'autre selon les volontés et les désirs de ses membres. Un jour l'on chantait les cantiques, un deuxième un fidèle prenait la parole et exposait ses sentiments personnels. Une fois même une strip-teaseuse exécuta son numéro pour faire part de ses sentiments « religieux et spirituels », et le pasteur de la paroisse n'y trouva rien à dire sinon que c'était une bien originale façon d'exprimer sa foi ! Il était commun de dire aux Etats-Unis que sa visite du musée, le repas pris dans un restaurant quelconque, une pièce de théâtre vue, une chanson entendue (voire un rapport sexuel) constituaient des expériences « spirituelles ».

La bibliothèque d'Emerson comportait beaucoup de livres sur l'Islam, mais il n'y renvoyait que très rarement n'y gardant que les passages de littérature soufie. A l'opposé, ses écrits regorgeaient d'allusions aux religions asiatiques. Plus tard, j'ai remarqué la diffusion du patrimoine soufi panthéistique

[la cabale] entre les membres des groupes juifs conjointement à leur intérêt pour le commerce.

Je me demandais si cette dualité esprit et matière (sacré et profane ; subjectif et objectif) n'était pas, dans ce type de discours, fausse ? Ceux qui recouraient à ce discours et utilisaient les termes de « matière » et « esprit », les confondaient-ils en réalité. Dans ce cas là, évoluaient-ils dans un unitarisme qui méconnaîtrait les dualités ; leur monde serait-il composé d'une seule essence que certains nommeraient « divinité » ou « esprit » ; d'autres « nature » ou « matière » voire « entité » ? Et si la différence, entre le premier groupe (matérialiste) et le second (spiritualiste), n'était pas dans la structure mais juste dans la désignation ? Etait-ce une expression de la métaphysique panthéistique (spirituelle ou matérialiste) - quand la divinité s'incarnait dans la nature et devenait une partie intégrante d'elle ? Cette métaphysique panthéistique était-elle la métaphysique de ceux qui n'en n'avaient pas, ou une métaphysique sans poids éthique ? Avions-nous donc besoin de catégories analytiques nouvelles pour comprendre la différence entre l'unitarisme matérialiste et l'unitarisme spirituel ; et de déceler le point commun, sous-jacent à l'apparente dualité, entre eux ? Y a-t-il un mode général établi et un paradigme implicite entre, d'un côté, la foi ancrée dans le bouddhisme, le confucianisme, les autres cultes asiatiques et le soufisme rigoriste ; l'individualisme, le libéralisme extrême, le capitalisme et le pragmatisme de l'autre ? Voilà à nouveau la religion posée comme paradigme analytique. Parmi les premières conférences que j'ai données aux Etats-Unis, une à l'Université Fairleigh Dickinson dans le New Jersey dont le titre était « *Faust déguisé en Bouddha* » dans laquelle j'essayais de montrer que Henry David Thoreau, au moment où il fit son expérience « mystique » en se retirant à Walden, était influencé par le patrimoine oriental qui tendait à l'annihilation de l'être, mais cette influence demeurait, en ce qui le concernait, superficielle. Il était porteur d'un moi faustien capable d'avaler le monde entier. Il n'était nullement mystique au sens d'ascète, mais au sens où il devait parvenir à l'essence des choses pour les dominer. Cette thèse ne différait pas beaucoup de celle de Max Weber concernant le rapport entre le capitalisme raisonnée et le protestantisme, que je n'avais pas encore lu à l'époque.

Je frayais mon chemin vers le paradigme panthéistique (que j'expliquerai en détails plus loin), les cultes asiatiques, la vision de Hegel et le messianisme

(qui promettent aux croyants un paradis terrestre imminent !) sont des visions univoques qui ne laissent nulle place aux rêves qui contrastent de manière radicale avec la matière. L'esprit s'y unit à la matière, au sacré et au temporel. Le mouvement dialectique et l'histoire s'arrêtent. Le discours sur l'esprit devient discours sur la matière et vice versa. Le recentrement sur soi aboutit à l'annihilation dans l'objet de manière à abolir les différences entre l'homme complexe et la nature simple ! Et c'est là le modèle implicite derrière le capitalisme, la tendance à la consommation et l'impérialisme. Toutes les philosophies fascistes sont des philosophies matérialistes, édeniennes, panthéistiques qui affirment la fin de l'histoire *hic ut nunc*. J'ai progressivement compris qu'Israël se revêt du même modèle. L'opéra (dont on a parlé plus haut) était une « poésie » qui traitait du rapport sexuel, ou de tout autre chose susceptible de procurer la jouissance, en tant qu'expérience spirituelle !

A partir de là, je prenais conscience du danger de l'hégélianisme, considéré comme perspective univoque fermée, où l'esprit total (fin du temps et de l'histoire) s'unirait à la nature. La nature deviendrait pensée et la pensée nature ; L'esprit deviendrait matière et la matière esprit ; La dialectique cesserait et les dualités s'aboliraient. C'était une construction sans poussée réciproque malgré toutes ses prétentions « dialectiques ». Progressivement, je m'étais rendu compte que lorsque j'évoquais la fin de l'histoire, je parlais en réalité de certains systèmes philosophiques matérialistes (qui se voulaient spirituelles ou utilisaient des catégories spirituelles pour exprimer le matériel) qui rêvaient toujours d'établir le paradis sur terre, l'utopie technologique dans un moment de la fin de l'histoire, de la dialectique, la poussée réciproque et de l'homme lui-même – la fin de l'histoire était une victoire de la matière, un comblement de la distance séparant la nature et l'homme et sa liquidation comme entité autonome transcendant le système naturel. Nombre de ces idées se sont vérifiées plus tard, après l'élaboration du paradigme panthéistique et celui de l'unité de l'existence.

Et ainsi, se mêlèrent la mystique, la matière, l'irrationalisme, la science, la technologie, la religion, l'identité, l'économie, la sexualité, la vision de l'univers retenue par l'homme. Les choses s'amalgamèrent et le monde ne demeura plus univoque, matérialiste, simple avec ses catégories propres

aux limites nettes : une superstructure réfléchissant une infrastructure (fondamentale) qui renverrait à son tour à des rapports économiques. Je me débarrassai de l'illusion de l'objectivité photographique et de l'idée du cerveau comme un miroir réfléchissant le réel. J'adoptai un paradigme génétique dans ma vision du réel (comme je le montrerai plus loin). Ainsi passai-je de la naïveté matérialiste et sa réduction à la complexité du phénomène humain. Je tentai toujours d'arriver à une vision générale (paradigme total) englobant tous ces sujets et thèses.

Les premiers changements

Le passage de l'étroitesse matérialiste à la largesse humaine ne s'effectua pas sans accrocs ; ni les paradigmes interprétatifs complexes (qui tendent à défendre l'idée de l'existence de lois distinctes : certaines spécifiques à l'homme d'autres à la nature) ne prirent aisément la place des paradigmes interprétatifs matérialistes simples (qui croient en l'existence d'une seule et même loi matérielle propre aussi bien à l'homme qu'à la nature). Ce fut une opération longue et pénible qui alla sur un quart de siècle. La philosophie matérialiste est une philosophie commode qui réduit le réel et ramène l'existence de l'homme aux lois de la matière. Ainsi est-elle en mesure de tout interpréter et de fournir, en toute rapidité, des réponses à l'homme. Je disais plus tard, ironiquement, que l'un des pouvoirs de la philosophie matérialiste était celui de transformer, en quelques instants, un homme en intellectuel capable de répondre aux questions fondamentales, d'émettre des avis, de tout expliquer et de tout cerner à travers quelques formules prêtes et simples. Mais malgré mon sentiment de l'insuffisance de cette philosophie, malgré encore les contradictions criantes entre le paradigme dominant, d'un côté, et les sentiments de ce qui m'environnait, de l'autre côté, malgré, finalement, mes quelques dérobades devant les catégories matérielles solides, je tentais, au moment même, de demeurer dans les limites de la philosophie matérialiste (le renversement du paradigme dominant et son remplacement par un autre n'est point chose facile). Je recherchais donc des catégories temporelles (matérielles), possédant simultanément quelque degré de stabilité et de dépassement dans le monde du devenir matériel, qui deviendrait ma référence finale, ma source de valeur, ma finalité et mon orientation. Bref, je tentais de sauver la catégorie de l'homme libre, autonome et indépendant de l'emprise

de la nature / matière – changeante et déterminée – tout en restant dans les limites de la matière. Et quel paradoxe !

Il paraît que c'est là un phénomène répétitif dans l'histoire de la pensée humaine, je l'ai nommé le phénomène de la « divinité cachée ». C'est un concept qui veut dire que l'homme peut adopter, de manière consciente, un paradigme matérialiste et croire l'avoir totalement intériorisé à devenir une partie intégrante de sa vision et de son existence. Nonobstant cela, dans certaines circonstances, les mots et les gestes de cet homme là laissent, indirectement et inconsciemment, trahir l'existence de quelque chose au tréfonds de lui en contradiction avec le cadre matérialiste et univoque choisi. Malgré cela, ce type d'homme ne s'oriente pas nécessairement vers le choix d'une charte éthique substitutive. Il nous est possible de dire que cette divinité cachée est en réalité une recherche inconsciente pour l'homme naturel / matériel du sacré dans le monde de la nature / matière, ce monde désacralisé, sans interdits ni tabous.

La divinité cachée paraît dans certaines expressions répandues dans la pensée occidentale moderne où il est souvent question de « transcendance à travers la nature / matière », c'est-à-dire que l'homme se retrouve dans la matière sans s'y soumettre ni la refuser. Il veut (tendant vers le sacré) la transcender : c'est une tentative de conserver son indépendance par rapport à la nature et au sacré ; de jouir d'une certaine liberté de choix et de transcendance (élément divin) sans se départir du cadre référentiel matérialiste final.

La divinité cachée paraît plus explicitement encore dans cette expression : « la tendance surnaturelle » qu'on retrouve dans plusieurs écrits qui analysent le mouvement romantique.

C'est également le titre d'un livre du critique américain Habermas. Un des critiques a soutenu que l'Ecole de Francfort croit en l'« humanisme métaphysique ». Nous retrouvons, dans tous les concepts précédents, un composant matériel (à travers la matière, la nature, l'humanité) et un composant transcendant la nature (transcendance, dépassement de la nature ou surnature, métaphysique) qu'on pourrait qualifier de sacré, ce qui atteste l'existence d'une dualité transcendant univocité matérialiste malgré toutes les tentatives de les cerner dans un cadre matérialiste pur.

Je tournais dans la même sphère lorsque je commençai de chercher des catégories stables dans le monde de la matière. J'essayai, à mon tour, d'affirmer l'indépendance de l'homme tout en sauvegardant, au même moment, la donnée matérielle. Ainsi, plutôt que de parler d'« élément divin » dans l'homme (comme je le ferai plus tard dans mon cheminement) je parlais d'« élément cosmique » que je définissais alors comme l'« élément qualitativement stable » dans l'homme et la nature. Il était donc non historique, immatériel (malgré sa nette matérialité). Le mot « cosmique » était un mot ambigu, et les éléments cosmiques se retrouvaient dans l'univers de la matière caractérisé par le mouvement mais qu'ils dépassaient en raison de leur stabilité relative. Ils n'étaient pas soumis aux lois de l'histoire, du temps, de la lutte de classes, aux rapports de production, aux changements sociaux, politiques et culturels ; c'est-à-dire non soumis aux lois de la nature. Partant de là, le mot « histoire », dans ce texte, voulait dire « matérielle » (Tout cela relevait de l'expression des deux paradigmes : matérialiste (manifeste) et humain (implicite) qui dominaient mon existence pendant la période du changement. Comme je l'avais souligné dans l'*Encyclopédie* de 1975 :

« L'élément cosmique, dans toute structure historique, est un élément qui n'obéit pas aux lois historiques, mais les dépasse et les alimente en vie. Et sous cet élément, se classent le désir sexuel au sens biologique ; les autres besoins biologiques, l'environnement géographique (surtout d'après son aspect qui ne se laisse pas beaucoup influencer par l'emprise de l'homme), les sentiments humains fondamentaux comme la peur dans le noir, et la peur de la mort. »

La même tentative d'élargir la possibilité d'utilisation des anciens concepts marxistes, tout en demeurant dans la sphère matérialiste, paraît explicitement dans le choix de certains concepts théoriques que j'avais développés dans l'*Encyclopédie* de 1975. Je ressentais que la dualité entre la superstructure et l'infrastructure était en réalité une binarité caractérisée par beaucoup de simplicité, de réduction qui s'achevait en fin de compte en ramenant la première à la seconde univocité, comme elle faisait tout dépendre de la matière, de la transformation, du mouvement et d'elle. Ainsi, ne laissait-elle place à aucune constante et occultait le phénomène humain comme entité indépendante du monde de la nature / matière changeante. J'ai forgé un concept pseudo-marxiste, mais il dépassait, à mes yeux, la dualité marxiste simplificatrice et

réductrice. J'avais fait allusion à l'élément cosmique considéré – souligné plus haut – comme partie de la structure historique caractérisé par une stabilité relative, mais en même temps séparé d'elle (c'est-à-dire qu'il reflétait la dualité homme et matière, implicite dans mon existence). Il en constituait donc – selon ma vision de l'époque – la base infrastructurelle (je l'ai appelé « la sous infrastructure ») ; également exprimait le sommet de la superstructure (je l'ai appelée la « sur superstructure »).

J'avais montré que l'« élément cosmique » était le dénominateur commun minimum entre les humains et que la répétition des éléments cosmiques et leur stabilité était finalement notre humanité commune et la source de notre pouvoir à transcender le naturel / matériel. Puis j'ai rajouté :

« La présence de l'élément cosmique dans la structure historique est à l'origine de son renouvellement. L'interférence entre le cosmique et l'historique est à la base du progrès et du mouvement et l'homme individu se trouve dans la sphère historique, assimilé en elle. Toutefois, si cette assimilation s'avère totale et achevée, l'homme perd l'envie de la révolution [l' affranchissement dans ma conception présente] mais – étant à l'intérieur de la structure historique tout en ayant des rapports avec des éléments cosmiques solides non historiques – il ne s'assimile pas intégralement [dans la structure historique] et conserve le pouvoir de se retirer en soi et d'instaurer une relation directe avec le cosmos. Et par l'intermédiaire de cette opération, il se recompose et acquiert les fondements de la vie qui en font un insatisfait de ce qui l'entoure et le stimulent à proposer de nouvelles visions. Nous remarquons que l'élément cosmique devient l'origine révolutionnaire [le pouvoir d' affranchissement] s'il se recoupe sur l'élément historique, mais s'il s'en écarte l'homme devient l'« homme individu » aux horizons étroits tout en demeurant « homme cosmique » sans frontières [superman dans ma conception actuelle]. C'est là que réside l'essence de l'attraction capitaliste, car l'homme bourgeois s'oriente vers la nature ou le marché : c'est un être non social, un monde en soi et fermé, sans liens avec les autres ; mais un monde sans limite qui s'allie à la nature selon sa convenance, s'arroge la plus-value sans restrictions, produit les marchandises qui lui plaisent et au prix qu'il fixe. Le même principe s'applique cependant à l'élément historique, si l'élément historique ne se recoupe pas avec l'élément cosmique, l'homme

devient un « homme bureaucratique » [sous humain dans ma conception actuelle] infécond et sans rêves ; qui se contente des décisions prises lors des commissions, des plans quinquennaux et septennaux et qui se réjouit et s'afflige à la demande du pouvoir. Et nulle force et nulle puissance sinon en Allah ! »

J'ai essayé ensuite, fondé sur cet élément cosmique, d'établir un système éthique (immatériel) :

« L'affirmation de l'élément cosmique dans la structure historique acquiert une importance plus particulière qu'auparavant. Nous vivons à une époque de technologie et d'expérimentation. Et au nom du "progrès" historique et scientifique, l'homme consomme ses ressources naturelles d'une manière rapide et irrationnelle. Cette rapidité, singulièrement, ne se répand pas seulement vers l'extérieur de l'homme mais plonge également dans son intériorité. Car l'homme commence à perdre son être en y expérimentant les drogues et la déviance sexuelle. Et il est impossible de s'élever contre cette tendance sinon à partir d'une perspective conjointement cosmique et historique. Nous ne possédons pas de fondements philosophiques pour critiquer les tendances expérimentales et consommatrices dans les sociétés occidentales, d'un point de vue exclusivement historique. Ce sont des sociétés « productrices », la déviance sexuelle est admise par la majorité qui ne s'y oppose pas. Il ne reste à l'homme révolutionnaire que le retour à la nature cosmique (humaine ou non humaine). La frénésie de consommation nous mène droit à la catastrophe : un environnement pollué, un monde où les gens sont en concurrence pour les matières premières, une planète dégarnie et sans verdure, des rivières qui charrient des substances toxiques plutôt qu'une eau potable et limpide, un air contenant du monoxyde de carbone. Et quand tu lis ton journal le matin, souviens-toi homme, consommateur, des arbres arrachés par les machines mécaniques scientifiques pour te fournir un nombre incalculable d'informations dont tu peux t'en passer et que tu as déjà entendu au journal radiophonique ou télévisuel. Quant à l'homme expérimental, il finira par créer des types hermaphrodites ni masculins ni féminins, des êtres humains dans un état d'inconscience totale jouissant de leur déviance et de leur inconscience. D'un point de vue cosmique, nous pouvons montrer l'effet de la consommation sur la société et sur l'homme. Le progrès scientifique mènera vers la catastrophe cosmique, car c'est un progrès qui ne prend pas

en considération l'élément cosmique lui-même (un minimum d'équilibre et d'entente avec la nature.)

C'est cette tendance même qui poussera le genre humain à s'entraider face à la nature en rationalisant l'économie, les moyens de production dans le monde ; autrement l'homme finira par achever la nature et par disparaître avec elle. La même chose peut s'appliquer aux essais expérimentaux sur l'homme, nous ne pouvons nous opposer à cette hystérie et à cette déviance que par un retour aux constantes dans l'être humain : ce sont les éléments *sous* infrastructures et *sur* superstructures. Il est évident, l'idée s'est ancrée à travers l'histoire, que l'homme raisonnable passe pour meilleur que celui qui perd sa raison ; que le rapport sexuel idéal se fait entre un homme et une femme, non entre deux êtres du même sexe. Ainsi, le cosmique et l'historique se croisent et une opération sinusoïdale, développée et vivante, s'impulse, non en mouvement concentrique stagnant et létal.

J'étais totalement conscient de la contradiction de ma position (cosmique en tant qu'élément stable évoluant dans le monde de la matière changeante), je voyais néanmoins cette contradiction en termes de complémentarité et je répétais : « Œuvre pour ta vie que tu vivrais éternellement (en me référant à la dialectique), et œuvre pour ton au-delà que tu mourrais demain (fondé sur le Coran et la sunna) ! » Je me définissais, ironiquement, marxiste et sunnite ou marxiste avec clauses.

Cette recherche d'un postulat stable et transcendant, dans un monde en devenir matériel, s'exprime à travers la foi en l'histoire. Toutefois, le fait que l'homme fût un être historique voulait dire pour moi – à l'époque – son indépendance des lois de la nature, sa conscience de soi comme créateur et inventeur de la civilisation. Le terme « historique », dans ces textes, « pouvait renvoyer au monde de l'homme non à celui de la nature / matière ». Cet intérêt pour l'histoire se traduisait en nécessité d'affirmer l'identité nationale (le particularisme national), caractérisée par quelque stabilité et possibilité d'affranchissement. Et pour exprimer cette identité, je commençais à changer quelques-uns des repères habituels de ma vie. Je mettais, à titre d'exemple, une djellaba traditionnelle lors des fêtes d'adieu aux Etats-Unis à l'occasion de l'obtention du doctorat : j'y montrais que mon retour n'allait pas seulement être physique mais également spirituel. Ma fille, née aux Etats-Unis, n'avait

pas vu de djellaba auparavant. Elle me dit alors de faire attention à mon vêtement qui balayait le sol en usant du terme de *gown* « robe de nuit », plutôt que celui de djellaba. Ce qui me fit rire. Je pris conscience de l'échec de ma tentative, c'était ma première leçon sur le particularisme national, leçon administrée par ma fille.

Mon hostilité à envers le sionisme devait avoir la même origine : c'est une idéologie anti-historique ayant pour corollaire une haine de l'homme et des valeurs. J'ai épousé la cause palestinienne qui devint, pour moi, le point d'ancrage et de transcendance. C'est une cause où la vérité est nette sans aucune ambiguïté. Les Palestiniens ont été chassés de leurs maisons sans raison, et tout ce qu'ils demandent c'est d'y retourner. Ce sont là des vérités fondamentales stables d'une éthique claire et sur lesquelles on ne peut négocier : le légal est évident et l'illégal l'est autant. L'homme ne peut les refuser qu'en se réclamant d'une féroce vision darwinienne et matérialiste. La cause palestinienne s'élargit pour devenir un symbole de l'histoire humaine dans son intégralité, considérée comme entité composée irréductible à la nature / matière.

Tout cela est traduit par cet écrit pendant la guerre de 1973, et qui a été publiée par al-Ahram sous le titre « *une parole arabe à l'époque des mystifications* » :

« Non, nous n'avons accompli ni mythes ni miracles ! Nous nous soulevâmes juste avec notre histoire arabe et elle se souleva avec nous ; nous la poussâmes en avant et elle nous y propulsa ; nous la créâmes et elle nous enfanta !

Non, nous n'avons pas accompli de mythes ! Nous vécûmes notre réalité avec toutes ses vérités, toutes ses possibilités. Les songes ne nous grisèrent pas et le réel ne suscita pas en nous le désespoir. Nous nous saisîmes de l'étendard joyeux et triste et nous traversâmes !

A l'époque du mensonge, de la mystification, de la statistique frauduleuse, des relations publiques, de la machine qui attend la capitulation de l'homme ; tu exprimes, ô homme, les dédales de la peur pour affirmer que tu demeures au centre de l'univers ! Et quand abattis la « victorieuse » pièce de fer au feu nourri dirigée sur les villages, les enfants, les arbres en Algérie, quand tu descendis l'« intrépide » pièce assassine dans les cieux azuréens du Vietnam,

sur ses forêts vertes et épanouies ; tu ne t'inclinas point, ô homme, mais tu t'élanças, tu t'exprimas, tu dictas ta volonté !

Te voici en Syrie, en Egypte et dans les environs de notre orient arabe traversant l'obstacle à nouveau pour affirmer que tu ne te soumis pas aux choses et aux statues – et dussent-elles prendre l'aspect d'un napalm inflammable, d'un avion Fantôme tueur, d'un argent juif sioniste incalculable et faramineux, des inépuisables aides américaines et d'une « invincible » armée israélienne !

Au centre de l'univers, maintiens-toi, homme arabe, et plante le drapeau de l'arabité et de la vérité sur les plus hauts sommets ! »

Malgré ma foi profonde en ce que j'écrivais à l'époque ; comme à l'accoutumée, je commençais à méditer mes propos et le doute s'insinua en moi. L'étude objective de l'histoire (et de l'identité nationale) nous montre qu'elle est simplement un mouvement. D'où cette question : ce mouvement a-t-il une finalité ? Ou n'est-ce qu'un mouvement purement matériel sans but final ? Si l'on garde la première probabilité - mouvement ayant une finalité – la question, quant à cette dernière, se pose d'elle-même – considérée que la matière ne connaît ni finalité ni valeurs. Ainsi, la foi dans le « déterminisme de l'histoire », dans le « déterminisme de la victoire de la classe ouvrière » et dans le « déterminisme de la libération de la Palestine », et dans d'autres qui sont en réalité une foi en des finalités matérialistes et en une sorte de métaphysique occulte. Je l'ai appelée la « métaphysique maculée », car elle refuse sa nature de métaphysique et se pose comme « science » voire « science naturelle » possédant ses lois spécifiques matérielles et objectives ! Cela à l'opposé de la « métaphysique propre » qui est nette et claire, qui n'hésite pas à se poser comme telle, ne parasite pas d'autres domaines ni ne se cache derrière des désignations autres.

Cet incident, que j'ai vécu, laissait transparaître les prémisses du changement et de la confusion dans les paradigmes qui dominaient ma pensée, et je demeurais à la frontière entre le doute et la foi. J'avais, une fois, lu une annonce dans un aéroport qui disait : « Comme si tu possédais la ligne aérienne ! ». La lisant dans le détail, j'y ai trouvé qu'il était possible pour un individu, moyennant seulement 199 dollars, de voyager où il voulait sur la Compagnie

Eastern Airways pendant trois semaines. Au début, je n'ai pas accordé foi à l'annonce et j'en ai informé le bureau touristique avec lequel j'étais en rapport. L'employé de l'agence, à son tour, n'y crut pas mais me répondit qu'il était disposé à me réserver les billets si je lui précisais le périple (car la précision du périple allait lui prendre beaucoup de temps). Et effectivement, il me remit le carnet des horaires des avions et j'ai organisé l'itinéraire d'un voyage qui allait me transporter de Dallas dans le département du Texas vers la Californie (Los Angeles et San Francesco), de là vers la Floride, Porto Rico et le Mexique. L'agence touristique fut surprise de voir l'ordinateur accepter le billet, et c'était la dernière journée autorisée. Et en effet, nous fîmes, mon épouse et moi, le voyage, et nos deux enfants nous reçurent en Floride où nous passâmes quelques temps ensemble avant qu'ils ne retournassent à New Jersey. Notre périple se poursuivit vers San Jean à Porto Rico. J'avais annoncé que mon voyage allait être en dehors du temps et de l'histoire, sans relation avec la stabilité ni avec quelque forme de métaphysique claire ou cachée. Ce serait une parfaite vie terrestre qui demeurerait, seulement, à la surface matérielle, clinquante, reposante des choses. Il serait sans rapport aucun avec les profondeurs, ni les valeurs absolues, ni les pauvres, ni le djihad, ni les martyrs (les manifestations des linceuls avaient commencé en Iran, j'en entendais parler et m'enfermaient aux informations qui me parvenaient – considéré que j'étais un touriste modèle situé en dehors de l'histoire et qui n'avait aucun lien avec la politique ou l'éthique !).

Nous sommes descendus à l'hôtel *El Convento* : c'était un ancien couvent de religieuses transformé en hôtel. Un soir, au retour de mon excursion quotidienne, j'ai entendu jouer du flamenco que j'aimais beaucoup (à cause de sa noblesse et de sa nostalgie). Je me suis arrêté et j'ai demandé à mon épouse de me suivre. Nous entrâmes dans la salle de danse (c'était la chapelle du couvent). L'endroit où se trouvait jadis l'autel était devenu la scène où se tenaient le danseur du flamenco et les autres danseuses. J'ai ressenti comme une gêne devant ce sacrilège, je me suis cependant laissé emporter par le rythme du chant et de la danse d'une manière extatique (j'ai appris plus tard que ce danseur de flamenco était d'une renommée internationale et qu'il présentait une des premières fêtes de la saison à San Jean). A la fin du spectacle, sur le chemin vers notre chambre, je me suis assis sur les escaliers de l'hôtel éprouvant soudain la pesanteur du temps, de l'histoire, du monde des

valeurs, des limites et j'ai dis à mon épouse : « Ce sentiment que je ressens est au-delà de toute description. J'ai traversé, par inadvertance, une ligne que les hommes ne doivent pas traverser. La divinité me punira en conséquence ! » Je ne connaissais pas à l'époque les remords de la foi. Et effectivement, arrivé à notre chambre le téléphone sonna. Je laissai échapper cette phrase : faîtes Seigneur que ce soit une bonne nouvelle et qu'il ne soit rien arrivé à nos enfants ! C'était un appel de nos amis égyptiens qui étaient chez nous avec nos enfants. Ils nous rassurèrent quant aux enfants, le reste a été volé. Une voiture est passé et a dévalisé tout ce qu'on possédait. C'était comme je le montrerais plus loin un vol politique pour nous déstabiliser et nous faire perdre notre équilibre). Malgré les coups sévères du temps, nous décidâmes néanmoins de poursuivre notre périple. Nous partîmes au Mexique où nous vîmes les œuvres de l'artiste mexicain Reguerra qui peignait sur les murs des maisons pauvres. Nous allâmes ensuite vers le bâtiment de la zone d'instruction dans une des classes pauvres de la ville de Mexico pour voir ses dessins qui couvraient les murs, tout comme les anciens dessins aztèques et mayas sur leurs ziggurats. Ses sources créatrices n'étaient pas seulement occidentales mais également locales et venaient du patrimoine. Nous passâmes une journée à Xochimilco dans les parages de la ville de Mexico. C'est une région étrange faite de canaux étroits où l'on pouvait louer une barque pour quelques heures et acheter des fleurs. Nous louâmes notre barque avec une famille juive safavide. Au bout d'un moment, s'approcha une deuxième barque avec deux musiciens. Le père de famille safavide nous paya une chanson de bienvenue ; et, à mon tour, je leur en payai une. C'était une expérience véritablement unique dans un monde où les seules marchandises qui existaient étaient les fleurs et les chansons. Le souvenir du monde solidaire, vécu enfant, me remonta en mémoire ; et celui contractuel du New Jersey où j'allais revenir au bout de quelques jours où l'on nous vola tous nos biens, ceux de mon épouse et les miens.

Lors de mon retour des Etats-Unis vers la société d'ouverture en Egypte en 1979, l'idée du matérialisme et de la valeur se posa à nouveau pour moi avec insistance, surtout que j'avais étudié la question de l'extermination des Juifs et d'autres minorités par les nazis. J'ai trouvé qu'elle était partie prenante du paradigme matérialiste, de la relativité absolue ; pour qui toutes les choses relevaient de la matière et étaient égales. Le point de vue de chaque homme – quel que fût son degré de subjectivité ou d'objectivité, quel que fût sa

bassesse ou sa noblesse véritables – ne différait pas de celui de n'importe quel autre. L'homme est une autoréférence qui pense ce qu'il pense. Il peut, à titre d'exemple, décider que ravir la vie d'une personne – alors qu'Allah l'interdit sinon en droit – est autorisé le samedi, mais le mardi juge tout autrement. Dans les deux cas, il a raison et tort ! Je soutiens que, dans le cadre de ce matérialisme et de cette relativité absolue, il n'est possible de terrasser l'expérience nazie (ou sioniste ou d'autres expériences impérialistes similaires), la refuser ou la juger – prise comme crime ou comme un fait opposé à l'éthique. Il n'est pas possible de « juger » une chose, ni distinguer le bien du mal en absence d'une échelle de valeurs : rendre un jugement sur une chose, en dehors de nous, exige une assise philosophique commune caractérisée par quelque absolu, transcendant les lois matérielles et le mouvement. Et l'on peut, à travers, développer des paramètres et des critères philosophiques et éthiques qui nous permettent de juger et de distinguer.

Les questions au sujet du paradigme matérialiste et de la relativité absolue m'assaillaient sans répit. D'un point de vue matérialiste intéressé : peut-on prendre « autrui » en considération ? L'égoïsme n'est-il pas une expression d'éléments matériels solides, pourquoi le réprouvons-nous ? La recherche de la jouissance physique n'est-il pas une chose matérielle (faisant partie de l'infrastructure). Pourquoi donc, dans certains cas, l'écartons-nous, dans d'autres l'exultons ? L'homme naturel qui suit ses motivations (économiques) et ses instincts (sexuels) n'est-il pas plus proche de l'état humain que nous le sommes nous ; qui vivons dans le cadre de la civilisation, de la société et de la famille ; et qui tenons à des valeurs qui ne sont celles de la nature ? Sur quel fondement pouvons-nous juger les choses ? Comment ordonner l'agréable et interdire le blâmable ? Qu'est-ce que l'agréable et le blâmable ? Y a-t-il de l'agréable et du blâmable ? Quand tout tombe dans le devenir tout devient licite.

J'ai remarqué que certains gens étaient méchants sans raison, le mal en eux était très ancré, enraciné et on ne pouvait l'interpréter à partir de l'environnement ou des éléments héréditaires. J'ai entamé une expérience familiale très particulière qui montrait cet aspect dans l'âme humaine et qui laissa en moi une blessure profonde. Je ne peux cependant l'aborder car c'est un problème très personnel. Et Allah a rappelé l'un ces protagonistes auprès de lui. Qu'il le prenne en Sa miséricorde ! J'ai également remarqué

que beaucoup de gens, malgré le mal qu'ils pouvaient faire, convertissaient une bonne part en bien (peut-être que ma complexion est de cette nature), d'où ces questions : d'où émane ce bien ? L'homme naturel est-il capable d'accomplir de bonnes actions ? Je commençais à me poser, avec une étrange insistance, certaines autres questions : pourquoi fais-je du bien et évité-je le mal ? Est-ce seulement l'effet sur moi de l'environnement et de l'éducation sociale ; ni plus ni moins ? Si la chose est ainsi, pourquoi m'en tiens-je à la morale ? Pourquoi ne me déclaré-je pas divinité – homme nietzschéen intégral qui constitue son monde éthique particulier et qui ne se juge qu'à l'aune ses propres critères ? Les questions commençaient à s'élargir et à s'approfondir, je me posais ce type d'interrogations : pourquoi parles-tu du sens ? Pourquoi traites-tu du sentiment d'étrangeté ? Pourquoi de l'homme comme valeur absolu ? Pourquoi de l'éthique ? Pourquoi parles-tu d'esthétique ?

La lecture du livre de Irving Babbitt « *Rousseau et le Romantisme* » accrut mes doutes quant à la relativité et au matérialisme. Babbitt était un écrivain réactionnaire, mais son livre était une critique sévère de la vision naturaliste / matérialiste qu'il avait dénommé « romantique ». Et bien qu'il ne crût pas en Allah, il lui semblait impossible à l'homme de vivre en soi (ou à l'intérieur du monde naturel) sans limites ni valeurs. Les écrits de T. E. Hulme (c'était un critique important, mais il mourut jeune durant la Première Guerre mondiale) allaient dans le même sens et attaquaient ce qu'il appelait la « vision romantique » pour laquelle l'homme est un être sans limites qui vit en dehors du patrimoine, de la tradition et des valeurs. Et malgré ma grande admiration de la vision romantique, malgré la différence des avis sur elle, ces deux critiques m'ont alerté sur le danger que constituait le matérialisme, la relativité et l'impossibilité pour l'homme de vivre dans son monde matériel changeant, dépourvu de centre, sans valeurs ni références.

Les questions m'obsédaient de façon presque maladive et faillirent m'achever. Les questions me poursuivaient et m'harassaient surtout lorsque je commettais une action vertueuse qui me coûtait beaucoup. Il me fallait chaque fois prendre une décision existentielle qui n'avait aucun fondement dans le paradigme matérialiste dominant : faire du bien, éviter le mal et en payer le prix. C'était quelque chose d'épuisant que de penser avec tension pour un individu qui, à chaque évènement subie, devait évaluer les choses et les juger à

partir de deux paradigmes antagonistes : l'un matérialiste le second humaniste avant de décider existentiellement, et sans raison claire choisit celui-ci plutôt que celui-là. Ma recherche éprouvante dura un quart de siècle avant d'arriver là où je suis arrivé, à ces convictions confiantes.

LES DOULEURS DE LA TRANSITION

Les cours, dispensés aux étudiantes à la Faculté des Filles, étaient en réalité et essentiellement des soliloques à haute voix et une tentative de parvenir à des réponses à d'obsédantes questions. J'enseignais la poésie romantique et victorienne qui traitait des mêmes problématiques que celles auxquelles j'étais confrontées, et qui tentait de répondre aux mêmes questions que je me posais : que doit faire l'homme dans un monde où dominent les paradigmes matérialistes ? Je me souviens très bien d'un cours consacré au poème de Coleridge *Le vieux marin*, récit d'un marin caractérisé par la naïveté, la permissivité et le pragmatisme des matérialistes, affrontant le monde avec cette vision simple qu'il tente de l'asservir et de dominer totalement. Le monde – selon ce personnage – est régi par une causalité simple, c'est une surface matérielle sans profondeur ni intériorité. Il abat l'albatros – symbole du groupe humain et de l'amour, voire du divin - et tous ses camarades approuvent son geste. Mais alors tous subissent le châtiment qu'ils méritent : un monde matérialiste contractuel, sans Dieu ni miséricorde, ni amour. La vie devient une désolation et une ruine, le bateau cesse de sillonner la mer et les eaux, mêmes, s'infectent. Les transgresseurs payent le prix de leur forfait, les marins se retrouvent condamnés à mort et le vieux marin à la « vie dans la mort ». Au fur et à mesure, le vieux marin découvre que le monde de la matière et les comptes en profits et pertes ne sont pas d'un grand intérêt dans le monde humain. Son monde se transforme de pure matière en un monde avec âme. Là, il prend conscience de la beauté de la moindre créature marine et de la plus hideuse et se rend compte de la valeur absolue des choses. Ce n'est qu'alors que la malédiction disparaît remplacée par la bénédiction, se réinstaure la sacralité et pulse la vie autour de lui, car il vient de prouver sa capacité à l'amour, au sentiment de la beauté. Le vieux marin perd alors son envie de dominer et de maîtriser tout et salue un monde qu'il ne tient pas sous sa poigne, un monde qui contient plus de choses invisibles que de choses

visibles (comme nous le lisons au début du poème). Le vieux marin revient vers le groupe humain après un long exil, un isolement et une séparation. Mais de temps à autre, il est sujet à une sorte de transe dont il ne sort qu'en relatant son récit à un des membres du groupe qui n'ont pas encore franchi l'étape de l'innocence et qui ne peuvent parvenir au sens profond de la vie et de la nature. Ce poème laissa une profonde impression sur moi et me poussa à rechercher une autre perspective.

Je commençais à évoquer aux étudiantes le discours impérialiste : le discours de domination et de maîtrise des finalités, de l'utilisation de notre savoir pour davantage de mainmise (le savoir, comme le disait Francis Bacon, est puissance). Face à ce discours impérialiste je les entretenais également du discours amoureux où l'augmentation de la connaissance de l'autre conduisait à la sympathie et la prise de contact. Par conséquent l'emprise de l'homme diminuait et finissait par être gagné par la faiblesse et le dépérissement.

Les poèmes de William Wordsworth me touchaient profondément. Dans le poème intitulé « *Londres 1802* » l'auteur y attaquait les valeurs, fondées exclusivement sur l'intérêt, qui prévalaient dans son pays. La bourgeoisie vorace, dont les efforts sont tournés vers la production, la vente et les achats, remplaça la qualité par la quantité au point que les meilleures gens devinssent les plus riches. Le poète recourait au mythe de la nature libre et innocente (« nous devons couler scintillants tels des ruisseaux sous la lumière étincelante du soleil. »), pour montrer le taux de la bassesse du mode de vie bourgeois, motivé par l'intérêt et ses conséquences en pollution matérielle et psychologique (ce qui me rappelle jusqu'à un certain point la côte nord qui s'est transformée en une forêt de béton, aux sentiers d'asphalte et la pollution mortelle au Caire). Et dans le poème « *Combien nous absorbe la vie* » le poète se positionnait devant la nature et montrait que la quasi-totalité des gens étaient noyées dans les achats, la vente et dans le superflu des détails. Ils étaient donc incapables de répondre adéquatement et de manière primesautière à la nature (la nature n'était pas, pour lui, la matière mais le lieu où l'homme réalisait l'harmonie sans qu'il soit assailli par les détails). Le poète se remémorait alors l'époque du paganisme primitif et affirmait préférer être païen aux sens éveillés qu'un homme stupide sans sensation, ni imagination ni sentiment, homme de la société industrielle bourgeoise. La mer, pour un païen, n'était

pas une simple étendue d'eau mais un endroit où pullulait les dieux, les demi-dieux comme le vieillard Protée, dans les mythes grecs, qui faisait paître son troupeau au bord de la mer l'après-midi ; Triton, le dieu de la mer – représenté une conque à la main qu'il utilisait comme trompette – lançant des sons mélodieux et effrayants qui tantôt agitaient la mer tantôt l'apaisaient.

Les poèmes, les plus riches, de Wordsworth constituaient une partie de mon monologue interne. Dans « *Tintern Abbaye* » le poète fait un retour en harmonie sur lui-même par un retour à la nature (sans s'unir à elle). Le sentiment qui empreint la nature l'enveloppe (sans qu'il ne s'y anéantisse). Il expose l'histoire de sa vie avec ses différentes étapes : enfance, adolescence âge où il répond sans réflexion à la nature avec ses sens, l'âge adulte lorsqu'il écoute « une sereine et triste musique humaine, ni rugueuse ni rugissante / une musique en mesure d'épurer l'âme et de l'éduquer ». C'est le même sujet principal et latent du poème intitulé « *La chanson de l'éternité* » où le poète célèbre « la foi qui observe à travers la mort, et dans les années qui inspirent la vision philosophique ».

Je lisais aux étudiantes les poèmes de Blake, Shelley, Keats mais, à travers eux, je conversais seul à seul. Les poèmes de Keats, particulièrement, formaient les plus importants mécanismes de ce monologue. Que Keats se préoccupât des questions de limites, de la complexion humaine me saisit fortement. Dans le poème « *Ode à la mélancolie* », nous trouvons une acceptation de la situation humaine. La joie réelle est le fruit d'une vision profonde, mais la véritable vision doit cerner tous les aspects du réel. Le poème s'ouvre par un refus des symboles traditionnels de la mélancolie :

« Non, ne va pas t'abreuver au morne Léthé
Ni de l'aconit ne tire un vin arsénieux
N'admets pas la touche du scarabée de mort
Ni ne laisse la Psyché te faire sa triste dictée
Et de la chouette ébouriffée n'entends le conseil! »

Cette manière de ressentir la mélancolie est superficielle et « noie les tourments de l'âme vigile et vigilante. »[32]

[32] A propos de la traduction du poème de Keats,al-Massiri prend beaucoup de liberté avec le texte (Revenir au texte original), et commente en se fondant sur sa traduction. Non qu'elle soit fausse, mais c'est celle d'un poète qui traduit un autre poète !

Où rencontrer l'incommensurable mélancolie ? D'après le poète, on ne la trouve que dans l'immense joie même, puisque toutes deux sont indissociables du réel complexe. Celui qui veut expérimenter la mélancolie doit éduquer son regard aux explosions de la beauté qui provoquent, simultanément, en soi la joie et la tristesse : la joie de l'existence des manifestations de la beauté et de la tristesse car elles sont, sans conteste, évanescentes. Ainsi :

« Jugule ton chagrin d'une rose aurorale [évanescente]

Ou d'un arc-en-ciel sur les cimes des dunes salines [il paraît un instant fugitif puis disparaît]

Ou de la succulence des fruits ronds [qui doivent être consommés sinon pourriraient]

Si ton amante te manifestes une crue de désappointements

Arrête sa douce main et laisse là écumer de colère

Et puise profondément, très profondément à ses yeux si singuliers »
[leur sort est l'extinction, nul doute là-dessus][53].

La déesse de la mélancolie cohabite avec la déesse de la beauté, non avec la chouette ébouriffée, les ténèbres, ni auprès des cyprès, ni avec tous ces aspects classiques de la mélancolie :

« Au temple même des délices
Au sanctuaire de la déesse de la mélancolie voilée
Visible à la seule langue éprouvée
Capable de presser le raisin de la joie
Dont l'âme goûtera la puissante amertume
Suspendue à ses sombres pampres. »

L'acceptation des limites humaines de la vie par Keats arrive à son apogée dans le poème intitulé à *l'automne* où l'on voit que tout est alourdi par les fruits, plein de verdure, empli de fragrances. La profusion atteint son comble au point que l'automne s'étale nonchalant et insoucieux « délaissant l'andain d'épis et sa couronne de fleurs », car la saison a suffisamment moissonnée. Le suc des dernières gouttes tombent avec lenteur que l'on croirait l'éden éternel. Le poète rappelle au souvenir le printemps et ses chants réjouissants et entame

[53] Les expressions entre crochets ne sont pas du poète mais constituent des commentaires de l'auteur. (Dixit)

son envolée lyrique, mais trouve que, parallèlement, l'éden et le réel se mêlent. Alors il cesse ses questionnements sur le printemps pour n'entendre que la musique de l'automne, fût-elle triste ; se contente de ce qu'il voit, fût-il évanescent.

La poésie de Keats me transportait et me poussait à m'interroger si les limites humaines se résumaient uniquement au réel matériel. Ces limites étaient-elles celles du réel ; son espace était-il celui de nature / matière ; le poète, pouvait-il les affranchir ? Dans *Ode sur une urne grecque*, il se trouvait écartelé entre l'affranchissement et l'acceptation qui se transformait, dans *Ode à l'automne*, en une sorte de panthéisme où l'on voyait la saison acquérir une certaine autonomie et devenir autoréférentielle. Le réel se suffit-il sans véritable transcendance ? Est-ce là la finalité de l'homme ?

La crise s'accentua davantage avec la poésie victorienne. La poésie d'Alfred Tennyson traitait de manière claire les mêmes problématiques rencontrées par moi - en tant qu'intellectuel cherchant un point central dans le monde. Nous devons d'abord rappeler que Tennyson vécut à l'époque de Darwin qui tenta de ramener l'homme à la nature et de montrer que sa vie ne différait pas beaucoup de celle de l'animal. Tennyson se demandait si l'homme : « Embelli de majesté / Dont les yeux irradient un élan de splendeur / L'homme qui claironne les chants sous des cieux pluvieux ». Pouvait-il se transformer en simple matière comme s'il était « un sable dans un désert qu'éparpille le vent » ? L'interrogation, à ce niveau, est, conjointement, d'ordre religieux / humain. L'existence de l'au-delà (mystère) est liée à l'existence de l'homme. L'homme est-il un simple corps, des désirs d'une quantité déterminée ou un tout complexe dépassant la simple matière ? L'homme est-il un simple élément de la nature ou se situe-t-il au point central de cet univers : seigneur et noble créature ? Et au niveau de l'éthique cette interrogation : y a-t-il une place dévolue à la morale, la spiritualité au sens général ou l'homme doit-il obéir aux lois de l'offre et de la demande ?

Ces mêmes interrogations prennent une autre tournure dans les poèmes de Tennyson sur la mort et sur la situation de l'artiste dans la société. Dans le poème *La Lady de l'île Shalott*, nous voyons une dame qui vit dans un isolement de la société dans sa forteresse et son île, dans sa plénitude et son sempiternel mouvement. Elle consacre toute son énergie à son tissage

somptueux où le temps et l'espace s'abolissent qu'elle se transforme en une conscience stable, absolue et isolée de tout ce qui l'entoure. Mais – elle, qui incarne le symbole de l'art pur, dans sa placidité et son harmonie – voilà que la vie pénètre par infraction dans son univers : l'image extraordinaire de Sir Lancelot – symbole de la vie, du marché, de la vitalité et de la lutte - lui paraît sur son miroir bleu. A ce moment le regard de la dame de l'île Shalott bronche de son tissage pour lorgner du côté de la « ville » *Camelot* avec toutes ses beautés et ses laideurs, son mal et son bien. Alors le miroir, où elle se regarde, explose en bris, les fils du tissu se mêlent et la dame tombe anéantie par l'amour du chevalier et de son irrésistible envie de vivre. Quant au chevalier, il ne prête que peu d'intérêt à l'évènement et poursuit ce qu'il faisait comme si de rien n'était. L'art pur et noble – comme il paraît – n'a pas lieu d'être dans la vie ordinaire, le monde de l'offre et de la demande.

Parmi les autres poèmes que j'aimais enseigner ; et, à travers lesquels, intimement m'entretenir : celui de Matthew Arnold *Sur le rivage de Dover* qui semble, à l'abord, être une idylle amoureuse avant de prendre les accents élégiaques d'une oraison à l'époque moderne. Le poème s'ouvre par une description froide et neutre de la mer, la nuit, éclairée par la lune. Nous apprenons que cette mer éveille la tonalité de l'éternelle élégie qu'entendit le dramaturge grec Sophocle aux époques reculées. Le sentiment d'isolement et de solitude, ressenti par le poète, s'enracine dans notre existence avant que le poète ne lâche bride à ses tristesses :

« Autrefois la mer de foi
Emplissait les bords de la terre
Comme une ceinture bouclée de lumière
Désormais, je n'entends plus que la lente plainte élégiaque
De son souffle en flux et reflux
Et ses vents de nuit qui affluent sur les rivages désolés
Et vers les falaises nues et muettes »

Nous sommes passés de la plénitude de la foi au règne du vide sur notre époque moderne dépourvue de sens. A la dernière strophe du poème, nous lisons une des invitations les plus étranges à l'amour que connaisse la poésie. Le poète demande à sa maîtresse de lui demeurer fidèle et de ne pas laisser s'éteindre la flamme de cet amour :

« Cet amour qui nous cerne
Comme une terre de rêves
Varié, agréable et tout nouveau
On n'y trouve ni joie, ni amour, ni lumière
Ni certitude, ni paix, ni sourire qui apaise les douleurs ».

Le poète énumère les causes philosophiques (abstraites) qui l'incitent à l'aimer comme s'il fallait avancer des arguments à l'amour, à la fidélité dans notre monde de platitude et de niaiserie. Puis on observe avec les amants de nos fenêtres pour nous apercevoir que nous vivons dans une plaine obscure où des appels contradictoires nous malmènent en attaque et repli comme deux armées cruelles qui se battent dans d'opaques ténèbres. C'est là le monde de lutte darwinienne, un monde matérialiste dépourvu d'esprit et de sens (comme le monde *Du vieux marin*, après la mise à mort de l'albatros.) Il ne reste plus au poète qu'à demander à sa maîtresse de l'aimer pour des raisons suprêmes ! J'ai écrit une étude sur l'ensemble de ces poèmes, qui ont été publiées, chacune à part, sous forme de commentaires, et que je compte, à la Grâce de Dieu, étoffer d'autres poèmes et publier dans un livre dont le titre retenu est : *Etudes dans l'apparition et l'extinction du haut exemple romantique*. Chaque poème manifeste un instant historique précis. Les poèmes, mis les uns après les autres, donnent cette impression de continuité historique.

Les interrogations continuaient à m'obséder l'esprit lors de mes études faites sur la civilisation ; études où je me suis consacré aux penseurs anglais du XIXe siècle. Ils étaient tous confrontés aux mêmes problèmes que ceux rencontrés par les poètes romantiques et de l'époque victorienne : comment peut-on vivre dans un monde fait exclusivement de matière et sans autre référence transcendantale ? Les derniers écrits de John Stuart Mill me sollicitaient particulièrement. Les convictions du philosophe de l'intérêt et du libéralisme s'ébranlèrent fortement sur la fin de sa vie et il ne cessait de répéter : « Je préfère être un Socrate rebelle qu'un pourceau pacifié. » Je me demandais à mon tour : « Le pourceau vit dans le monde des sens et de la matière, il n'est donc la proie d'aucun doute ou interrogations. Il ne s'embarrasse d'aucun absolu ou d'aucune éthique. Mais qu'en est-il de Socrate ? Pourquoi est-il en révolte et parle-t-il tout le temps des absolus et du sens ? Pourquoi lui accordons-nous notre préférence au détriment du pourceau pacifié ? Sur

quoi nous fondons-nous dans cette opération ? Y a-t-il une métaphysique cachée derrière et à travers laquelle Mill tentait de parvenir à ce qui motivait sa préférence ? » A l'en croire : « Socrate connaissait les deux thèses alors que le pourceau n'en possède qu'une seule. » C'est-à-dire que le pourceau est pourceau sans choix de sa part, alors que Socrate a, de son plein gré, choisi de ne pas être un pourceau. La liberté de la volonté est l'introduction à l'opération de préférence : c'est la métaphysique cachée, c'est le point à travers lequel la divinité mussée exprime son essence. L'autre question qui se pose : si les choses sont purement matérielles, quelle est l'origine de liberté de cette volonté-ci ? N'est-il pas plus doux pour l'œil de l'homme qu'il soit un pourceau pacifié dans un monde de devenir matériel ? Certaines de mes étudiantes perspicaces, dans la Faculté des Filles, constataient que je ne m'adressais pas à elles, mais que je parlais avec moi-même.

L'un des évènements les plus significatifs de ma vie, durant cette période de mutation, fut l'une des conférences données au sujet du poème d'Andrew Marvell *A sa trop hésitante maîtresse* (écrit au XVIIe siècle). Les critiques s'entendent à dire que c'est une tentative fructueuse, de la part du poète, de séduire et gagner les faveurs de sa bien-aimée d'une manière logique et convaincante. Il lui fait savoir, dans la première partie du poème, qu'elle pouvait s'abstenir autant qu'elle voudrait, si tant qu'ils vécussent éternellement en dehors des griffes du temps et de l'espace. Dans la deuxième partie du poème, il ajoute qu'il entend le chariot du temps qui le devance et dont les roues grincent. Ensuite, il poursuit que certes le cimetière est un bel endroit où l'individu jouirait d'une sérénité pleine, mais les amants ne peuvent malheureusement s'y enlacer. Dans la troisième partie, il y va carrément : à défaut d'échapper au temps, il reste toujours la possibilité de le vaincre en se donnant à lui [sexuellement].

C'était la lecture courante et admise du poème, et j'avais l'intention de l'enseigner telle à mes étudiantes. Mais à ma surprise, je voyais derrière l'opération de séduction et de victoire une toute autre histoire et que racontait les métaphores mêmes qu'utilisaient le poète. Je me suis arrêté au beau milieu de la conférence, informant au préalable mes étudiantes que je ne pouvais aller, pour ce jour-là, au bout de mon cours et qu'on reprendrait l'explication du texte le lendemain. Je suis retourné chez moi et j'ai relu la

deuxième partie du poème d'une manière diamétralement différente de celle accoutumée. Ce n'était plus un poème de séduction, de subjugation et de dénégation à l'homme de sa capacité de transcendance. Il m'a semblé que ce poème contenait, implicitement, certains éléments répulsifs. Dans les vers les plus éloquents de la dernière partie, le poète conviait sa bien-aimée à folâtrer avec lui et qu'ils avaient encore suffisamment de temps. Et semblables qu'ils étaient à des *rapaces déchaînés*, il lui proposa plutôt d'arracher leur plaisir, à la *lourde chape du temps,* violemment *sous leurs solides serres de fer* que de se laisser dépérir au soleil. Ainsi un lexique de guerre se substituait au vocabulaire de l'amour, et à la place du discours amoureux émergeait un discours impérialiste. L'on découvrait que le poète, à la victoire écrasante et large, était un prédateur en horreur devant sa férocité dévoratrice sans aucun rapport avec l'amour et la tendre affection. En cela, il n'était point différent d'Oppenheimer qui « vomit » à la découverte de réussite large et écrasante.

Finalement, j'ai pu écrire *L'Eden terrestre* (j'avais commencé sa rédaction en 1971 et achevé en 1979) où j'ai déposé mes interrogations. J'y attaquais la logique du progrès continu et la marchandisation de l'homme. Mais plus important – dans le sillage de ce parcours intellectuel – le livre était empli de saveurs religieuses. A titre d'exemple, j'avais conclu la partie sur le mouvement hippie par cette expression : « Certes le silence est ce qu'il y a de plus sacré pour l'extatique à l'esprit ravi ; alors qu'Adam devait apprendre tous les noms pour devenir un homme complet devant l'esprit duquel se prosternèrent les anges. »

J'ai ensuite entamé le chapitre consacré au penseur sioniste Norman Podhoretz et le leader noir américain musulman Malcolm X par ces phrases : « C'est lorsque tu fermes tes yeux que tu vois, car l'homme est doué de vue et de clairvoyance : un œil sensible [matériel] qui voit les choses, un autre [spirituel] qui traverse la surface et parvient à la structure profonde et à l'essence des choses. Et puisque la surface des choses ne nous satisfait que rarement, alors nous rêvons. L'horizon du rêve rétrécit et s'élargit, s'élève et se baisse, et, se rétrécissant ou s'élargissant, s'élevant ou se baissant, réfléchit nos tréfonds et incarne notre identité. » Mon propos sur la clairvoyance et le rêve l'est en réalité sur deux paradigmes : le paradigme nature / matière solide ; le second celui de la matière et de l'esprit qui caractérise la vie de l'être humain.

J'ai étudié, dans le livre en question, l'instant de l'illumination et de la grande révélation dans la vie de Podhoretz comme il le décrit lui-même : « Je suis certain que l'argent est quelque chose d'important, et à cette découverte personne n'est parvenu (ajoutait-il sarcastique), nul doute qu'il m'est plus agréable d'être riche que pauvre. Je sais que la force est souhaitée, et il vaut mieux donner des ordres qu'en recevoir. Je sais que la célébrité est un état délicieux, et il vaut mieux être connu qu'anonyme. » Ainsi dominait totalement le discours impérialiste et s'élevait ses prières à la divinité *réussite* avec une voix pleine de piété et emplie de révérence. Sa ferveur – de la réussite et de la célébrité – atteignait des seuils inimaginables. Alors qu'il se trouvait à l'armée, il rédigea un article au mensuel *Commentry* qui suscita une vive polémique, ce qui réjouit beaucoup : non que l'article fût excellent (recommandant l'agréable et réprouvant le blâmable) ni qu'il réalisât, par son biais, quel profit (un commerce substantiel ou une femme à épouser), mais juste qu'il déclencha une discussion autour de son nom. Le plus important est là : qu'il demeure la marchandise avantageuse et l'objet ciblé. Podhoretz ne se cachait plus derrière un masque de plastique pour sa propagande, lui-même devint l'homme / l'annonce / le plastique : l'homme marchandise. Et nul force ni puissance sinon en Allah !

J'ai conclu le chapitre consacré à Podhoretz ainsi : « La réussite peut-elle, dans quelque mesure, être considérée comme un critère fiable de nos capacités latentes dans le monde de la civilisation américaine ? » C'est une question que se posait Podhoretz lui-même, mais c'est une question discursive au plus haut point. Il soutenait que la réussite [extérieure] était effectivement une traduction des capacités potentielles de l'homme. J'ai commenté ainsi cette allégation : « Si l'on donnait une réponse positive, cela voudrait dire que l'impérialisme psychologique a achevé l'homme américain en le transformant en une chose quantifiable. Mais, en définitive, la question est : quel type de réussite l'on cherche vraiment ? Quels sont nos espoirs et quelles sont nos douleurs ? Un exil vers Allah et son messager ou un exil commercial pour acquérir plus de biens et davantage d'objets ? Telle est l'unique question que peuvent se poser les êtres humains en tant qu'humains au sujet de la réussite.

« S'ils ne s'interrogeaient, ils seraient pareils à des animaux sans voix et sans esprit ou comme Podhoretz qui adora dans le temple de sa divinité la

réussite matérielle, les biens, l'argent et la célébrité où à l'instar de la montagne qui ne put se charger du message qu'Allah lui proposa et demeura au milieu de la nature égale à elle et sans signe distinctif qui la démarque [d'elle]. »

A l'opposé, j'ai exposé l'autobiographie de Malcolm X où l'on apprenait que « l'homme est en mesure de réaliser (...) sa survie [et] sa continuité parce qu'il rêve d'un monde d'innocence native ; il conserve ainsi une part d'intégrité spirituelle même lorsqu'il devient le plus amer sarcastique. L'islam, pour Malcolm X, est ce même rêve d'innocence qui l'a pourvu d'un univers idéal qui le libéra des prétentions et des moralités de sa société raciale [à la différence de Podhoretz qui adorait dans le temple de sa divinité la réussite matérielle américaine. »

Il est possible de voir la structure de l'*Autobiographie*[54] dans son ensemble comme une incarnation du passage de Malcolm X de l'état d'être matériel, sans esprit et sans conscience, à un état d'homme en mesure de découvrir les "tendances idéales" en lui-même. L'*Autobiographie* s'ouvre par une allusion à la mère de Malcolm X enceinte de lui comme symbole de la fertilité, de la vie nouvelle et de l'humanité en gestation. Auprès de la mère enceinte se tient le père de Malcolm X, un prédicateur qui appartient à une forme primitive de nationalisme noir en Amérique ; c'est-à-dire qu'il est, à son tour, un symbole de la naissance d'une conscience nouvelle. [Malcolm se souvenait parfaitement du conseil préféré de son père et qu'il garda jalousement en son cœur sa vie durant : « Le train noir arrive et tu dois te tenir prêt. » Tout comme il se souvenait de ce noir qui aimait écouter le gazouillis des oiseaux en fumant du cannabis et qui sauta du deuxième étage dans une tentative désespérée et vaine de voler et de transcender le réel et qui chuta les jambes brisées ! Malcolm disait ailleurs qu'il a pu, lui, voler - à la différence d'Icare qui tenta de voler avec des ailes de cire – grâce aux ailes de la foi dont l'islam le dota.

« Quelques lignes plus loin, Malcolm fait allusion dans l'*Autobiographie* aux [ku klux klan] terroristes et racistes, montés sur leurs chevaux, qui circonviennent la maison des Malcolm la nuit et se moquent de son père [nous retrouvons des allusions à des tentatives de l'Amérique blanche de le transformer en doux canari, en beau mulet, en animal domestique, en chien docile, en quelque chose d'infantile, voire en aigle prédateur]. Dès le début,

[54] Celle de Malcolm X

les forces du mal cernent les possibilités du bien et tentent de les faire avorter et de les éliminer. Malgré tout cela, à aucun moment Malcolm ne se départ de son innocence. Il prend conscience qu'il est devenu un rapace féroce non à cause d'un mal ancré en lui, mais de son existence dans le monde matérialiste de l'homme blanc fondé sur la concurrence où chaque homme dévore son prochain. La survie de Malcolm et l'écriture de l'*Autobiographie* restent des témoins que l'homme - par son refus de vendre son âme au diable du racisme et du matérialisme et par sa foi en la victoire de ce qui est possible sur ce qui existe effectivement - peut réaliser le salut.

« Cette autobiographie est, en réalité, un cantique élevé à l'esprit de l'homme capable d'endurer et de réussir. »

J'achève mon livre *le paradis terrestre* par cette expression conclusive : « L'histoire et l'éden sont dans les cœurs ».

Je partis pour la première fois aux Etats-Unis avec mon épouse. A notre retour, en 1969 avec notre fille ; ma mère, mes frères, mes cousins et les frères de mon épouse nous attendaient au port. Mon père fut absent, car décédé. Je visitai donc sa tombe à Damanhour et lus la *liminaire* du Coran et fit l'invocation qu'Allah lui accordât le paradis !

Je partis la deuxième fois seul. A mon retour mon épouse, mes deux enfants, ses frères m'attendaient au port. Ce soir-là, de retour à la maison, je pris un thé et ne put m'endormir la nuit. C'était une des rares fois où j'entendis le muezzin appeler à la prière de l'aube.

Mon ami, l'éditeur 'Abd al-Wahhâb al-Kiyâli – qu'Allah lui accorde Sa miséricorde ! – me demanda le sens de ce passage final. Je ne trouvai de réponse à sa question, mais j'insistai néanmoins qu'on la gardât. Je sus que je quittai le scepticisme. « L'histoire et l'éden dans les cœurs » étaient autres que l'histoire matérialiste et l'éden terrestre. Ils la transcendaient. Le tableau final était un monde solidaire et porteur d'une mort chargé de sens (à l'opposé d'un monde contractuel et de non-sens). Le paragraphe s'achevait sur la voix du muezzin qui appelait à la prière de l'aube. J'entendis sa voix mais n'établis pas l'office. Le temps n'était pas encore venu pour moi de le faire. Je n'avais pas encore accompli ma transition de l'étroitesse matérialiste vers la largesse de l'humanité et de la foi. Je demeurais sur le seuil, contemplant et réfléchissant

sans cesse et sans complaisance. Il me fallait attendre encore quelques années avant d'établir l'office de la prière.

Je la faisais au début pour accorder à mon fils la possibilité du choix entre le scepticisme et la foi. J'avais lu que le poète William Butler Yeats en voulait à son père, athée, qui le priva de ce choix en lui soustrayant cette solution. Ressentant plus tard le besoin de la foi en quelque chose qui dépasserait le monde de la matière, (sentiment somme toute humain et inné), il se noya dans les questions eschatologiques comme la convocation des esprits. Il établit tout un univers mythique semblable, en beaucoup de points, à la religion. Nous allions, moi et mon fils, accomplir la prière du vendredi ensemble mais dans une mosquée traditionnelle. Une fois la prière faite, nous étudions la mosquée d'un point de vue architectural et civilisateur. Nous nous munissions de livres guides – comme si je voulais être, conjointement, un prieur et un touriste. J'ai pu finalement accomplir la prière vers les années quatre-vingts exclusivement pour la Face d'Allah. Mon souci architectural devint une partie de ma foi, non un prétexte pour elle.

LA FOI ET LE SUJET HOMME

L'élément décisif, de mon passage du monde étroit de la matière vers un monde plus bienveillant, était la cristallisation du paradigme implicite dans mon existence et sa transformation en paradigme dominant. Nous l'avons signalé plus haut : ce paradigme soutient que l'homme est un être libre faisant l'histoire ; une partie de la nature, cependant indépendant d'elle et irréductible à elle ; un être ayant ses productions civilisatrices qui lui confèrent une particularité locale et qui le changent d'être naturel en être sociable. C'est l'homme humain (à l'opposé de l'homme naturel / matériel). J'ai procédé à des tentatives variées pour maintenir ce paradigme dans un espace matérialiste. J'ai parlé de l'universel, de l'historique et de leur croisement qui aboutit à un mouvement sinusoïdal vivant. Mais le mouvement sinusoïdal possède une finalité, il n'est pas concentrique (comme je l'ai montré plus haut). De là l'essai de s'appuyer sur l'homme - en tant qu'entité stable et absolue (sur l'élément constitutif non naturel en lui) - devint ma dernière tentative de ne pas « tomber » dans la métaphysique. Ce qui arriva était tout le contraire, car l'homme ouvrit large ses portes à la métaphysique : la foi en l'existence

de quelque chose dans le monde de la nature sans qu'il s'y réduise totalement. Ainsi, notre monde contenait du limité (matériel) et de l'illimité (que nous ne pouvons cerner dût-on observer ses prémisses). Ma découverte du mal, dans l'âme humaine, et ma tentative de lui trouver une explication me mena loin de la foi. En revanche, ma découverte de la présence du bien en elle me ramena au monde humain et à la foi.

L'homme, à l'intérieur de la nature, est devenu simultanément l'indicateur stable dans un monde de matière mouvante, de la rupture dans un monde de matière continue, de la complexité dans un monde de réduction matérielle : c'est-à-dire qu'il est l'indicateur de la complexité dans un monde de réduction matérielle. Tout bonnement l'homme transcende les lois de la nature matière. Il existe une distance qui le sépare de la nature. Il y a là une dualité fondamentale qui demande une explication : celle de la matière et de ce qui n'en est pas, de la nature et de ce qui n'en relève pas, de l'humain et de ce qui n'en fait pas partie. Pour expliquer cette dualité, il fallait partir de l'hypothèse d'une autre, celle du monde en devenir et d'un point quelconque situé en dehors de lui : un point stable, clair et transcendant qui garantirait l'intégrité même de l'homme et sa séparation d'avec la nature. Ce point est le divin. Il serait vain de prétendre expliquer le phénomène homme, séparé de la nature ; sinon par l'existence du créateur, exalté et magnifié, transcendant la nature matière. Lorsque Nietzsche déclarait la mort de Dieu, il affirmait, en vérité, la mort de l'homme. Et si Dieu, selon son propos, venait à mourir, l'homme se condamnerait à vivre dans un monde naturel, réduit au silence. Et il se transformerait lui-même en un être naturel et matériel, en une « chose » parmi d'autres. C'est-à-dire qu'il meurt à son tour (c'est ce qu'exprime ce saint verset du Coran : « Ils ont oublié Allah. Allah leur a fait perdre jusqu'au sentiment d'eux-mêmes. » (LIX. 19)

De la sorte, plutôt que de parvenir à l'homme par Allah, j'aspirais à Allah à travers l'homme. Et ce fut cet aspect là qui demeura le fondement de ma foi, ce que j'appelais l'« humanisme islamique » qui refusait le monisme matériel et insistait sur les dualités homme et nature / matière, Créateur et créature et toutes les autres dualités qui en découlaient telles la terre et le ciel, le corps et l'esprit, le licite et l'illicite, le sacré et le profane. Cette transition, de la vision matérialiste moniste à la vision matérialiste / spiritualiste et à la dualité, ne

s'effectua qu'aux débuts des années quatre-vingt. Ma résistance à la croyance dura plus d'un quart de siècle. Mais progressivement la foi se transforma en une vision globale de l'univers et devint un mode de réponse à toutes mes interrogations.

J'avais décrit, dans l'*Encyclopédie*, l'homme par ces mots : [L'humanité de l'homme s'exprime d'elle-même] au travers de plusieurs manifestations, entre autres l'activité civilisatrice (la communauté humaine, le sentiment éthique, le sentiment esthétique, le sentiment religieux).

L'homme est un être de volonté libre malgré les limites naturelles et historiques qui le cernent. C'est un être conscient de soi et de l'univers, en mesure de dépasser autant son être naturel / matériel que le monde de la nature / matière. Il est doué de raison et capable d'en faire usage. Il peut donc se considérer soi-même et façonner son environnement à sa guise. La liberté est partie prenante de la trame même de l'existence humaine. L'homme a une histoire qui relate ses différents exploits (ses incertitudes, ses échecs dans ses multiples essais), c'est l'expression de l'affirmation de sa liberté, de ses marques dans le temps et l'espace. L'homme est un être en mesure de penser des chartes éthiques qui n'émanent pas du programme naturel / matériel régissant son physique, ses besoins vitaux et ses instincts, dont il peut respecter les règles ou les enfreindre. C'est le seul être qui ait élaboré un système avec des acceptions qui se superposent et des signes par le biais desquels il perçoit le réel. Il a une mémoire phénoménale et possède un système symbolique qui forment un élément essentiel de son existence, au point qu'il est possible de soutenir qu'il est le seul être qui ne réponde pas directement aux stimulus, mais à la perception qu'il en reçoit d'eux et de ce qu'il y projette comme symboles et souvenirs.

L'homme est la seule espèce où chaque individu se particularise par un caractère qu'on ne peut ni oblitérer ni ignorer. Les individus ne sont pas des copies conformes qu'on pourrait couler dans des moules prêts ou assujettir, tous, aux mêmes normes herméneutiques. Chaque individu est une entité inaccomplie, un projet en devenir dans une suite de passés. La durée de l'homme est celle de la raison, de la créativité, du changement, des drames, des réjouissances et des échecs. C'est le domaine où l'homme commet la faute et le péché et où il peut également s'amender et se repentir. Il y exprime

sa noblesse d'âme et sa vilenie ; sa pureté et sa bestialité. La durée humaine est sans commune mesure avec celle de l'animal ou de la nature/matière soumise aux cycles naturels alternants : ceux de la répétition, de l'« éternel retour » interminablement concentriques. Pour toutes ces raisons, les pratiques de l'homme ne sont pas une traduction simple ou composée des lois de la nature / matière. L'homme est, pour l'essentiel et en qualité, différent d'elle. C'est un phénomène multidimensionnel d'une grande complexité qu'on ne pourrait réduire à une seule dimension, parmi de multiples, à une seule de ses fonctions, celles biologiques, et même à l'ensemble.

Parmi d'autres phénomènes de même genre, l'homme est le seul être à se poser des questions sur les « causes premières » (D'où sommes-nous venus ? Quelle sera notre ultime étape ? Quel est le mystère de notre existence ?). L'homme ne se suffit jamais de ce qui existe, ni de ce qui est donné ni ne se satisfait de la surface des choses. Il est constamment en observation, contemplation et recherche ; Il plonge derrière les phénomènes pour toucher leur sens profond. Il est le seul à chercher la raison de son existence dans l'univers. Ce sont là des interrogations qui trouvent leur origine dans la structure psychologique et mentale de l'être humain (la tendance divine). Pour toutes ces raisons, l'on appelle l'homme l'« animal métaphysique ».

« Il n'existe pas d'organes, d'acides aminés ou de glandes qui constituent ce côté spirituel ou divin dans l'existence de l'homme et dans son comportement. Cet aspect révèle donc une béance épistémologique dans la structure naturelle / matérielle. Ce n'est pas une partie indissociable de la nature, mais plutôt une partie coupée d'elle : il y existe, y vit, reste en rapport avec elle et s'en sépare. Il peut s'en approcher, partager avec elle certaines caractéristiques, mais ne peut, dans sa totalité, s'y réduire, en aucun cas. Il peut toujours la transcender et, en cela, se met au centre de l'univers et se pose en maître des créatures. On ne peut, par conséquent, le scruter à partir des paradigmes déduits des sciences de la nature. »

L'homme devient, dans ma charte, un être vivant dans le monde naturel/matériel tout en possédant, en lui, des éléments non naturels transcendant la nature. Il se caractérise par la dualité de l'esprit et de la matière et se retrouve tiraillé entre deux tendances : le retour à la nature / matière, que j'appelle (la tendance matricielle), l'émancipation d'elle et sa transcendance et que j'appelle (la tendance divine), concepts que j'expliquerai plus loin.

Si l'homme se présente comme le seul être en mesure de se dépasser et de transcender la nature, il est également le seul à y revenir. Ainsi, le mal et le bien sont deux phénomènes humains qui n'ont rien à voir avec le monde animal. Il nous est cependant possible de donner quelque exemple ayant trait à des singes qui renièrent leur condition *simiesque*. Dans les monts Abha, en Arabie Saoudite, vivait une bande de singes en un groupe uni, car demeurer, pour le singe individu, au sein du groupe est vital pour sa survie. Cette bande vivait dans le voisinage d'un parc de loisirs, et, avec l'abondance des restes que laissaient les visiteurs *humains*, les singes commencèrent à avoir leur nourriture facilement et sans mal. Le tissu du groupe se délita et les singes se répartirent en familles nucléaires (somme toute, on les modernisa !) vivant chacune séparée de l'autre. Alors les animaux devinrent égoïstes, gros et paresseux.

J'ai tiré du concept de « nature humaine » le concept d'« humanité commune » que je mets en opposition d'« humanité unique » qui suppose que les gens forment une seule et unique entité, soumise au même programme biologique. A l'opposé, l'humanité commune croit en l'existence d'une possibilité et d'une énergie potentielles en l'homme et qu'on ne pourrait observer ou réduire à des lois matérielles. Cette énergie ne peut se réaliser en un individu, un peuple ou une race en propre ; elle s'effectue, à des degrés variés, selon les différences de temps, d'espace et de condition et à travers l'effort humain (peut-être même qu'elle ne se réalisera pas ; et comme nous l'avons souligné plus haut l'homme est le seul être capable de dévier de sa nature à cause ou grâce à sa liberté). Ce qui se réalise, ce ne sont pas des formes de civilisation générales, mais des formes variées selon les conditions et l'effort humain. La réalisation d'une partie signifie la non réalisation de ce qui reste effectué par d'autres peuples dans des conditions et avec modalités différentes et à des degrés d'efforts qui varient d'un peuple à un autre et d'un groupe à l'autre). Ce qui peut accentuer la variété, c'est la capacité de l'homme à se reconsidérer et à refaçonner son environnement suivant sa conscience libre et suivant ses connaissances acquises par expérience. Ces formes de civilisation donnent la primauté à l'homme sur la nature / matière et consolide l'idée de l'humanité commune (elle met en évidence le potentiel humain) sans éliminer les différentes particularités de civilisation.

Mes voyages, à travers pays et contrées, font, à coup sûr, qu'il m'est difficile de réduire et de tomber dans de faciles généralisations. Mieux encore,

cette expérience m'a permis de dégager des caractéristiques humaines communes, une sorte d'essence humaine partagée. Derrière les mutations historiques et sociales, l'on trouve toujours un homme qui aime et déteste.

C'est là l'itinéraire du départ et du retour : un voyage long et pénible ; résultat d'une longue réflexion sur soi et sur le monde ; une conviction de l'échec du paradigme matérialiste pour expliquer le phénomène humain ; une conscience de l'importance de la dimension religieuse dans la vie de l'homme. L'étude de la littérature romantique, les références occidentales de plusieurs catégories dominantes, les écrits de Max Weber (surtout en matière de religion) m'aidèrent à finaliser ce parcours. Est-ce un paradoxe, qui pourrait en étonner quelques-uns, que d'affirmer que la transition s'opéra là-bas et non ici. Il y a également certains penseurs musulmans tels Mâlek Bennabi, Sayyid Hossein Nâsser, Fadhl 'Abd al-Rahmân dont j'ai lu les écrits et qui m'aidèrent à comprendre d'une manière nouvelle l'islam et qui répondaient à plusieurs de mes interrogations. Et en plus de tout cela, il y avait, en fin de compte, une réserve immense en moi-même du patrimoine religieux musulman en sus de mon expérience dans la société traditionnelle à Damanhour durant mon enfance et ma jeunesse. A l'âge de treize ans, j'ai déjà, et à plusieurs reprises, lu le Coran, et connaissais de nombreux hadith saints. J'avais lu le livre de Sayyid Sâbiq *Fiqh al-Sunna* et démêlait les différences entre les quatre grandes écoles juridiques. Je connaissais également beaucoup de récits de la sunna, de la vie des califes et des compagnons et l'histoire de l'islam. J'avais, un certain temps, correspondu avec le professeur Saïd Ramadan (qu'Allah ait son âme !) qui était très généreux à mon égard et répondait à mes lettres. Je lis à nouveau le Coran et les livres qui traitent du patrimoine musulman, y compris la philosophie musulmane ; et de nouveau encore je me penche sur les questions de la solidarité, de la famille élargie. Bref, je reviens vers ce que je connaissais !

Parmi les points qui méritent d'être évoqués, le fait que le docteur Anouar 'Abdelmalek (qui résida un moment dans le même immeuble que moi) parlât souvent de l'islam de civilisation. Il soutenait qu'on ne pouvait comprendre l'islam qu'on allant vers le sud-est asiatique. Là l'individu constaterait, de vue, la différence entre les sociétés musulmanes et les sociétés non musulmanes. Ce propos me toucha extrêmement et m'ouvrit les yeux sur les aspects civilisateurs de l'islam : choses que je ressentais sans les percevoir de manière claire.

Cela ne diffère pas beaucoup de mon étude du Moyen Âge surtout de Chaucer dans les *Contes de Canterbury*. Son étude approfondit mon sentiment religieux (bien que ce fût une littérature chrétienne) et le sentiment de la complexité du genre humain, sans oublier le commentaire du docteur Kellog au sujet du mal dans un des contes de Chaucer où il reprend une phrase de Saint Augustin : « Tu n'aimeras point le vice à cause de l'homme ni ne détesteras l'homme à cause du vice : aime l'homme et déteste le vice. » Qui ne diffère pas beaucoup du propos de 'Ali Ibn Abi Talib : « L'on ne ramène pas le vrai aux hommes, mais les hommes au vrai. » Tout comme j'apprécie les chants grégoriens, l'architecture des cathédrales catholiques que j'aime visiter et contempler, étant donné qu'elles sont l'expression singulière d'une expérience religieuse profonde.

J'ai fait la connaissance du rabbin Youssef Becher lors de mon séjour aux Etats-Unis, c'était un rabbin orthodoxe américain issu de l'Europe de l'Est, hostile au sionisme d'un point de vue religieux et judaïque. Il consacrait tout son temps à lutter contre lui. C'était un Juif croyant qui considérait le sionisme comme un mouvement infidèle, une hétérodoxie. Il se consacrait totalement pour sa cause. Je lui ai organisé une rencontre avec des responsables arabes pour discuter d'un point important, la réunion coïncida avec une des fêtes religieuses juives où il devait porter une tenue, le moins que l'on en puisse dire, non conventionnelle. Mais vu l'importance de la réunion, et qu'il négociait pas les principes de sa religion, le rabbin Becher mit sa tenue et traversa les rues de Manhattan, sommet de la modernité, assista à la réunion et repartit chez lui. Je lui ai offert mon livre *La terre promise* : « A Youssef Becher, amant de Sion. » Je distingue dans mon livre l'amour religieux de Sion : expression spirituelle qui transcende le monde matériel d'un côté (et en tant que musulman, je n'ai absolument aucun problème avec cette sorte d'aspiration religieuse) et la tendance hégémonique et colonialiste, la volonté sioniste de s'emparer de la Palestine de l'autre côte, contre laquelle je lutte de toutes mes forces. C'est le point culminant de mon refus de l'injustice et des inégalités entre les hommes !

Je reviens sur tous ces détails pour montrer la multiplicité des sources de mon expérience religieuse. Bien que j'eusse choisi, finalement, l'islam comme vision, idéologie et guide comportemental, ce qui m'y conduisit était varié, composé et différent du cycle ordinaire. Nul doute que tout cela laissa

son empreinte sur ma vision religieuse, sur mon comportement à l'égard des autres, surtout ceux qui n'étaient pas de la même obédience et foi que moi.

Je soutiens que l'espace commun de la morale, entre les religions, est très large. Il me semble qu'il nous faut établir un contrat social qui s'y appuierait, et de ne discuter sur les différences dogmatiques (ce sont des différences réelles que ne comprennent pas les simples gens malgré leurs constantes disputes autour d'elles) qu'au sein des collèges de religions et des écoles de théologie. La discussion doit être scientifique et sereine sans se transformer en tueries irrationnelles qui ne profiteraient à personne sinon aux ennemis d'Allah, de l'homme et de la morale. Cette manière égyptienne d'agir avec la religion d'être retenue : des critères moraux généraux, au sujet du blâmable et du tolérable, de la pudeur et l'effronterie, de l'« authenticité » et du faux-semblant régissaient, jusqu'à une date récente, la société ; critères que tous partageaient, dans le cadre desquels ils évoluaient sans ressentir le besoin de traiter des dogmes.

Je suis resté un moment croyant en Allah et en l'islam, mais ma foi en l'islam n'avait aucune assise intellectuelle ou philosophique claire (je n'accepte, en ce qui me concerne, rien qui n'ait un fondement philosophique). Cette question m'intrigua un moment : pourquoi l'islam plutôt que tout autre religion ? Et puisque j'aime à être intègre – tout au moins dans la mesure du possible – au sujet des questions intellectuelles : je rappelais à mes amis qu'il n'y avait nulle raison évidente à cela, sauf que après avoir compris l'idée panthéistique et la nécessité de l'existence d'une distance entre le créateur et la créature, il me semblait que l'islam était la religion la plus éloignée du panthéisme et de la fusion des créatures dans le Créateur. L'unicité au sein de l'islam – à mon sens – en est la forme la plus raffinée et la plus ascensionnelle.

Ce ne veut nullement dire un refus de l'autre, car le concept de poussée reste, dans ma perspective, fondamental. C'est un concept musulman qui signifie différence voir lutte. Mais différence et lutte douces, à l'instar de la mêlée des liquides quand les eaux s'entremêlent mais sans endiguer l'écoulement et faisant partie du mouvement des eaux.

Ajoutons à cela ce que j'ai nommé la « relativité islamique », la foi qu'il n'y a qu'Allah qui soit immuable et tout autre changeant. Il est seul à cerner tout « il ne vous a été donné que peu en matière de science » (XVII. 85) ;

« et derrière tout homme détenant un savoir, plus savant que lui. » (XII. 76). Nous autres humains ne possédons qu'une mince partie de la vérité. Il me revient à l'esprit le récit de ce lexicologue qui passa toute sa vie à dégager l'ensemble des acceptions possible d'un seul mot, et lorsque l'on vint le voir à son agonie, il fit entendre cette plainte : « Je meurs et il m'en reste quelque chose. » La relativité islamique, à laquelle j'appelle, n'aboutit pas au néant, c'est une relativité comprise dans une aire et ne s'étend pas aux références ultimes ni n'aboutit à une pluralité excessive des sens et des centres dans un monde qui en est dépourvu.

Le concept d'Allah miséricordieux et juste est l'un des concepts fondamentaux dans ma vision. Ce n'est pas Allah des Arabes, des musulmans, d'une communauté ou d'une race en exclusivité et non des autres. Mais le Seigneur de tout l'univers, univers qu'il enveloppe tout entier de sa miséricorde et de sa justice. Tous ces éléments élargissent l'horizon de ma foi religieuse et assigne une place à autrui dans mon monde malgré ma foi en l'islam, peut-être même grâce à lui. Car l'islam est parmi les religions les plus tolérantes, il admet l'autre même s'il pose des limites et reconnaît les frontières.

Il m'est possible de dire : ma foi est essentiellement rationnelle (l'on peut même la qualifier de sèche), je ne ressens rien de semblable aux sentiments spirituels éprouvés par les soufis ni ne m'épanche en effusion sauf en de rares cas. Ma première visite de la Kaaba fut un moment de grande émotion pour moi. J'entendais parler de ces croyants qui s'embrasaient d'amour pour la Kaaba et n'en guérissait qu'en la visitant une seconde fois. J'avoue avoir connu une expérience de ce genre après ma première visite. N'empêche que mon expérience religieuse demeure, pour l'essentiel, rationnelle.

TABLE DES MATIÈRES

▪DEUXIÈME CHAPITRE

▪TROISIÈME CHAPITRE

QUATRIÈME CHAPITRE :

DE LA SIMPLICITÉ DU MATÉRIALISME À LA LARGESSE DE L'HUMANITÉ ET DE LA FOI